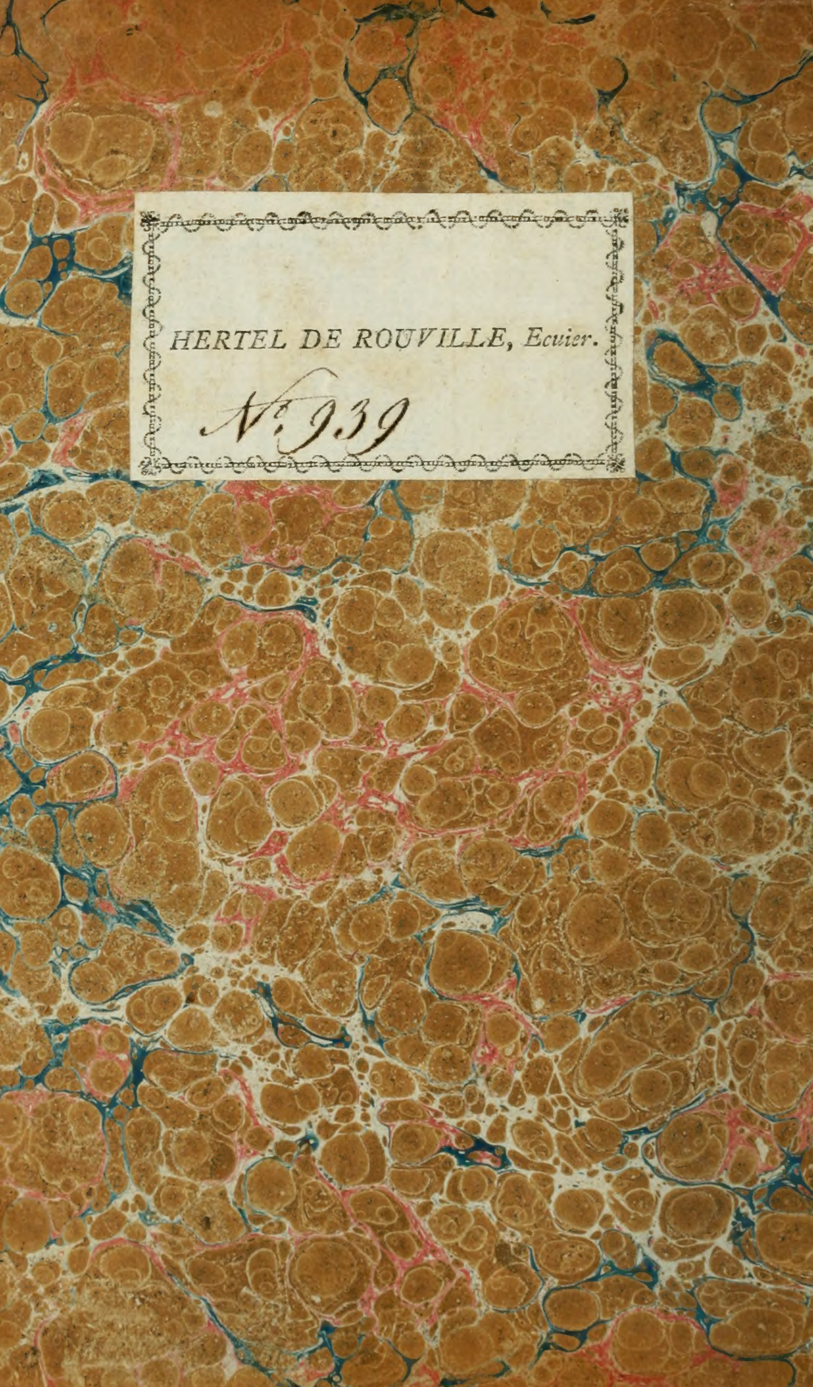
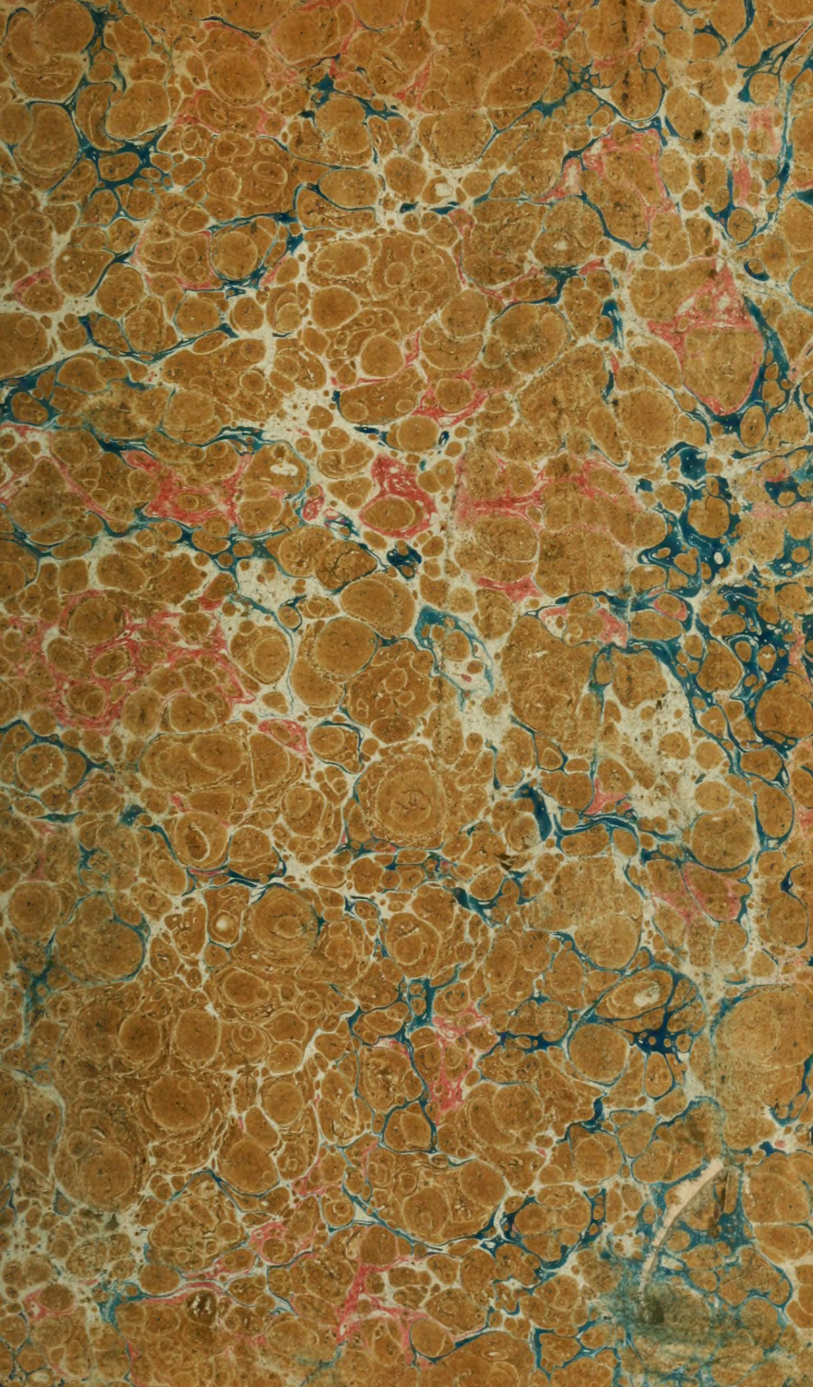



HERTEL DE ROUVILLE, Ecuier.
No. 939



HARMONIES DE LA NATURE.

TOME III.

HARMONIES DE LA NATURE,

PAR JACQUES-BERNARDIN-HENRI
DE SAINT-PIERRE;

ORNÉES DU PORTRAIT DE L'AUTEUR.

PUBLIÉES PAR LOUIS AIMÉ-MARTIN.

Faisant suite aux ÉTUDES DE LA NATURE.

.... Miseris succurrere disco. *Æn. lib. I.*

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
Chez MÉQUIGNON-MARVIS, Libraire, rue de l'École de Médecine, n° 9, vis-à-vis celle Hautefeuille.

1815.

HARMONIES

DE

LA NATURE.

LIVRE VI.

HARMONIES HUMAINES.

Le sentiment est la conscience du cœur, comme la raison est la science de l'esprit. C'est au cœur que la nature fait aboutir à la fois tous les sens de notre corps et toutes les lumières de notre esprit. Prenons pour exemple le sens de la vue. Nous avons, à la jonction de nos deux nerfs optiques, un sensorium qui reçoit les images des objets; ce sensorium, qui nous donne la science de la lumière, a des communications avec le cœur, sans lequel nous n'aurions point la conscience de la vision. Le cœur est-il oppressé, la vue se trouble. Il en est de même des

vérités purement intellectuelles, telles sont, par exemple, celles de la géométrie. Toutes ces démonstrations se terminent à l'évidence : or l'évidence est un sentiment ; c'est la raison de la nature, et le *nec plus ultrà* de la nôtre en harmonie avec la sienne. On ne peut raisonner au-delà sans déraisonner. Voilà pourquoi les recherches trop profondes des métaphysiciens les ont jetés dans l'absurde. C'étoit pour avoir outre-passé l'évidence, que le subtil Malebranche avoit conclu que les animaux n'avoient point de sentiment. C'est en suivant la même route, que nos idéologistes modernes sont tombés dans l'athéisme. La vérité est comme un rayon du soleil : si nous voulons la fixer en elle-même, elle nous éblouit et nous aveugle ; mais si nous ne considérons que les objets qu'elle nous rend sensibles, elle éclaire à la fois notre esprit et réchauffe notre cœur. C'est au cœur qu'aboutit le sentiment de son évidence : il excite la joie, l'admiration et l'enthousiasme dans le géomètre même le plus impassible. C'est ce sentiment qui fit sortir tout nu du bain, et courir hors de lui-même dans les rues de Syracuse, Archimède, que le saccage de cette grande ville et l'épée de son meurtrier ne purent émouvoir. L'évidence est une harmonie de l'âme et de la Divinité. Son premier sentiment est un

ravissement céleste, tel que seroit celui d'un rayon de lumière au milieu d'une obscurité profonde.

Ainsi l'esprit n'a point de science si le cœur n'en a la conscience. La certitude est donc, en dernière analyse, un sentiment, et ce sentiment ne résulte que des lois de la nature; car celles des hommes sont trop variables. Il n'y a de vrai dans leurs systèmes que ce qui produit en nous le sentiment de l'évidence, c'est-à-dire que ce qui est fondé sur les lois de la nature même. Il est remarquable encore que la nature ne nous laisse connoître de ses lois que celles qui ont des rapports avec nos besoins, car il n'y a que celles-là dont nous ayons le sentiment.

Je définis donc la science le sentiment des lois de la nature par rapport aux hommes. Cette définition, toute simple qu'elle est, est plus exacte et plus étendue qu'on ne pense; elle circonscrit les limites de notre savoir, et nous montre jusqu'où nous pouvons les porter : car il s'ensuit que lorsque nous n'avons pas le sentiment d'une vérité, nous n'en avons pas la science, et que d'un autre côté il en peut résulter une science, dès que nous en avons le sentiment.

Cette définition de la science en général convient à toutes les sciences en particulier.

La théologie, qui s'occupe de la connoissance de tous les attributs de Dieu, ne peut être que le sentiment des lois que Dieu a établies entre lui et les hommes. L'astronomie, dont les prétentions ne sont pas moins étendues dans leur genre, n'est que le sentiment des lois qui existent entre les astres et les hommes. Il en est de même de toutes les autres, même de celles qui, comme la chimie, croient décomposer les élémens de la nature, et les réduire à leurs premiers principes.

Je ne parle ici que des sciences humaines; car quant aux sciences véritables, elles ne sont connues que de Dieu: lui seul a le secret de son intelligence, de sa puissance, des principes de la nature, de son origine, de sa durée et de son ensemble. Il y a bien plus, c'est que chaque animal a la science incommunicable de ce qui lui est propre. Tous les philosophes du monde ne parviendront jamais à savoir d'où dérivent les instincts si variés des animaux. Celui d'une chenille qui file sa coque en automne pour passer chaudement un hiver qu'elle n'a jamais vu, et qui y ménage une ouverture pour en sortir en papillon au printemps qu'elle ne connoît pas, suffit pour renverser tous les raisonnemens de Locke contre les idées innées.

La science humaine n'étant donc que le sen-

timent des lois de la nature par rapport aux hommes, la morale, dont nous cherchons les élémens, ne peut être que le sentiment des lois que Dieu a établies de l'homme à l'homme. On peut tirer de cette définition cette conséquence importante, c'est que toutes les sciences ont des relations avec la morale, puisqu'elles aboutissent aussi toutes à l'homme.

En effet, un homme seul sur la terre formeroit ses mœurs de tout ce qui l'environneroit; il pourroit se livrer à la paresse, ou à l'inquiétude, par la chaleur ou la froidure du climat, à l'intempérance par l'excès des fruits, à la cruauté envers les animaux innocens, et à tous les désordres des sens et de l'âme avec lui-même. Tous les objets envoient des rayons moraux à son cœur, comme des rayons visuels à son cerveau. Sa vie morale, comme sa vie physique, n'est qu'une harmonie de ces deux organes, ou plutôt des facultés de son âme qui y réside. Son intelligence lui présente les objets, son sentiment les adopte ou les repousse.

Mais c'est surtout au milieu de ses semblables qu'il est au foyer de toutes les impulsions morales. La nature, qui a fait les hommes sujets à une infinité de besoins pour leur donner les jouissances de tous ses biens, et pour les obliger de s'entr'aider, a mis dans le cœur de chacun

d'eux le sentiment primitif de la sociabilité, qui dit : Faites à vos semblables ce que vous voudriez qu'ils vous fissent. C'est donc par sa raison en harmonie avec toutes les lois de la nature, que l'homme se met d'abord à la place d'un autre homme, et qu'en même temps naissent dans son cœur les lois de la morale par le sentiment de son propre intérêt et de celui de ses semblables. Malheur donc à ceux qui séparent ce que la nature a joint, et qui mettent une barrière entre leur raison et leur cœur! Le méchant est celui qui circonscrit sa raison autour de lui seul, qui voit les autres hommes et qui ne sent rien pour eux.

La morale étant donc le sentiment des lois que Dieu a établies de l'homme à l'homme, il s'ensuit qu'un simple traité de morale ne peut servir à des enfans : un enfant n'est pas plus capable d'acquérir de la morale en spéculation, qu'il ne le seroit de développer sa faculté de voir par la théorie de la vision. Je dis plus, il ne comprendroit rien à ce traité, fût-il composé avec toute la dialectique de Bayle, rempli des images les plus intéressantes, et écrit avec les grâces du style de Fénélon et l'énergie de celui de Jean-Jacques.

Supposez un enfant élevé dans une galerie de tableaux de paysages sans avoir jamais vu

la campagne, il n'y apercevroit que des couleurs et des surfaces, et lorsqu'il verroit la campagne pour la première fois, il en jugeroit tous les objets sur le même plan, comme dans sa galerie; il seroit comme cet aveugle-né auquel on donna tout à coup l'usage de la vue, en lui ôtant des cataractes qu'il avoit sur les yeux. Il crut au premier instant que tous les objets de sa chambre étoient à la même distance, et il fallut qu'il marchât vers les uns et les autres pour se convaincre qu'ils n'y étoient pas.

Nous formons d'abord notre vue sur notre toucher, ensuite sur notre marcher, tant la nature a harmonié entre eux tous nos sens. Elle a lié encore les différens âges de notre vie pour notre instruction. J'en ai reçu de ma fille, âgée de quatre mois; elle croyoit toucher une fleur qui étoit à un pied de son visage; elle tournoit ses mains autour de ses yeux pour la saisir; elle s'imaginoit que cet objet étoit au bout de son nez; il falloit que sa mère lui allongeât le bras vers la fleur et lui apprît à la toucher, pour lui apprendre à la voir: ce n'a été que quand elle a marché qu'elle a pu juger des distances plus éloignées. C'est pour accélérer cette connoissance que Jean-Jacques veut qu'on porte l'enfant vers l'objet qu'il désire, et non l'objet vers l'enfant, comme on a coutume de faire.

Ce n'est donc que par les expériences acquises par la réalité des objets, que nous pouvons juger de leurs images. Un amateur ne prend plaisir à voir un tableau de Vernet que parce qu'il lui rappelle une série d'effets qu'il a observés lui-même, et je tiens qu'il n'en peut connoître tout le mérite, s'il n'a vu la mer, et même s'il n'y a navigué.

Il en est d'un traité de morale comme d'une galerie de tableaux; il n'intéresse que le philosophe qui connoît le monde: c'est par cette raison que tant d'à-propos nous échappent dans les comiques chez les Grecs et les Latins, et que nous saisissons toutes les beautés de sentiment dans leurs auteurs tragiques, parce que les mœurs des anciens nous sont inconnues en partie, et que nous avons l'expérience de la pitié, de la générosité, dont les sentimens nous sont communs dans tous les âges. Mais un traité de morale ne fera pas d'impression sur un enfant qui, n'ayant pas vécu avec les hommes, n'a pas encore l'expérience de leurs passions et des lois que la nature leur a données pour les régir. Un enfant cité par Jean-Jacques n'apercevoit que la difficulté d'avaler une médecine dans le trait sublime d'Alexandre malade, qui prend une potion de la main de son médecin en lui faisant lire une lettre qui l'accusoit de

trahison : le jeune cœur de cet enfant n'ayant jamais été trahi, il ne connoissoit d'autre amertume que celle du goût. Je me souviens moi-même qu'étant enfant, les fables de La Fontaine m'amusoient beaucoup, parce que leurs images naïves vont au cœur comme celles de la nature, et que je connoissois les mœurs de quelques animaux ; mais leur application m'ennuyoit, parce que j'ignorois celles des hommes : je lisois la fable et je laissois là la morale ; je traitois ma leçon comme mon déjeuner, j'en mangeois la confiture et j'en jetois le pain.

Ce seroit bien pire si on ne présentoit aux enfans que la métaphysique de la morale sans la revêtir d'images. Comment leur apprendroit-on par de simples raisonnemens ce que c'est que conscience et justice ? Ils sauroient faire des définitions comme Aristote et des analyses comme Locke et Condillac, qu'ils n'en seroient pas meilleurs ; ils seroient, comme bien des hommes, vertueux en spéculation, et non vertueux en réalité. Toute science ne s'acquiert que par l'expérience. Enseigner aux enfans la vertu par la théorie de la morale, c'est leur enseigner à parler par la grammaire, et à marcher par les lois de l'équilibre : sur tous ces points leurs mères nourrices leur feroient faire plus de progrès que tous les professeurs des académies. L'âme,

comme le corps, ne se développe que par l'exercice. Il faut commencer l'éducation morale par la pratique des vertus; la théorie n'en appartient qu'aux docteurs ou aux vieillards, qui ne veulent ou ne peuvent plus agir.

Pour apprendre la morale aux enfans, il faut donc leur faire connoître d'abord les hommes. L'éducation domestique leur en donne le premier apprentissage en les faisant vivre avec leurs mères, leurs pères, leurs sœurs, leurs frères, leurs serviteurs ou leurs maîtres; c'est d'après les sentimens qu'ils y prennent enfans, que se forment ceux qu'ils auront un jour en devenant hommes.

Il y a à l'amirauté de Londres et à celle d'Amsterdam un grand navire construit sur terre avec tous ses agrès; on y loge de jeunes élèves de la marine pendant plusieurs mois; ils y manœuvrent comme s'ils étoient sur mer; on leur apprend à orienter les voiles suivant le vent, à les amener dans les tempêtes, à jeter et lever les ancres, et par ces exercices on les instruit à devenir d'excellens marins. Ne pourroit-on pas faire de même un petit modèle du grand vaisseau du monde? Il ne peut être immobile et à sec comme celui d'une école nautique; les vents des passions l'agitent déjà sur les ondes de la vie, même dans le port nous avons besoin de bons pilotes,

Si un collége doit être une image de la maison paternelle, l'éducation doit être la théorie de la vie ; mais comment s'y prendre pour la tracer d'une manière facile et durable dans l'esprit des enfans ? En leur donnant des élémens de morale, j'ai senti qu'il falloit parler à leur jugement, et j'ai essayé de le faire. Je vais ici montrer le chemin par où j'ai marché, et j'ai tracé dans quelques pages le résultat de plusieurs années de méditation.

Le cerveau voit et le cœur sent, l'intelligence juge et le sentiment agit. Dans la plupart des animaux, le cerveau reçoit les images d'une autre grandeur, mais dans les mêmes rapports que nous. Les insectes voient avec des microscopes, et plusieurs oiseaux avec des télescopes ; mais l'intelligence de chacun d'eux est bornée à une seule industrie, et leur cœur à un seul instinct. L'entendement de l'homme est capable de recevoir toutes leurs lumières, et son cœur toutes leurs passions. L'homme, livré à tous les besoins, ébloui par tant de lumières, et agité par tant de désirs, seroit abandonné à tous les égaremens de la folie, si Dieu ne l'avoit placé au centre de toutes les harmonies, n'avoit éclairé sa tête par les lumières d'une raison universelle, qui n'est que l'intelligence des convenances de la nature, et s'il n'en avoit mis le sentiment dans son cœur. C'est à sa

raison que l'homme, seul de tous les êtres organisés, doit la connoissance d'un Être suprême, qui ne résulte que des harmonies de l'univers, et l'amour de ses semblables, sans lesquels il ne pourroit en jouir. De-là est né le sentiment de la vertu, qui est un effort fait sur nous-mêmes pour le bonheur des hommes, dans l'intention de plaire à la Divinité. La vertu est donc produite par ces deux mobiles, Dieu et les hommes; elle est donc la véritable harmonie de l'homme, non-seulement en la considérant, comme les sages la définissent, un milieu entre deux extrêmes, entre un excès et un défaut, mais comme produite par l'amour de la Divinité et celui des hommes, qui sont à la vertu les deux plus grands extrêmes qui existent dans l'univers, Dieu étant tout et les hommes n'étant rien.

C'est du cours même des harmonies de la nature que résulte celui des vertus de l'homme. Dans sa longue et foible enfance, il fait l'apprentissage des élémens sur le sein maternel, et il y puise les premiers sentimens de la reconnoissance. Il tire de l'usage des végétaux nécessaires à sa vie le sentiment d'une Providence, et des animaux, compagnons de son enfance, les premières leçons de l'amitié. Ensuite il apprend de ses frères, la justice; de l'amour conjugal, la constance; de la paternité, la prévoyance; de sa

tribu, l'amour du travail; de sa nation, le patriotisme; du genre humain, l'humanité, qui renferme toutes les vertus.

Je ne fais qu'en nommer les principales, nous en indiquerons bientôt le développement avec celui des lumières des hommes, qui sont toujours en harmonie avec leurs vertus; je n'ai voulu donner ici qu'une idée de l'homme physique et moral. Tel est le vaisseau où la nature embarque chacun de nous pour lui faire parcourir la sphère de la vie. Elle nous y fait entrer par l'enfance, région pleine d'obscurité et de frimas, d'où, entraînés par l'océan du temps, nous traversons la zone tempérée de l'adolescence : nous passons ensuite dans la zone orageuse d'une jeunesse ardente, puis dans la tempérée de l'âge viril, qui nous conduit vers un pole opposé à l'enfance, dans la région glacée et ténébreuse de la vieillesse. Les extrémités de la vie, comme celles du globe et de l'année, sont commencées et terminées par deux hivers : heureux encore si, sur une mer aussi remplie d'écueils, nous nous embarquions avec tous nos agrès ! Mais au départ, notre vaisseau n'est qu'une foible nacelle, notre raison un pilote sans expérience, notre cœur une boussole sujette à toutes les variations. Ce n'est que d'après les le-

çons de nos pères que nous pouvons naviguer dans ce voyage de la vie : j'en vais présenter la carte à l'enfant, comme une mappemonde à un voyageur qui doit faire le tour du globe.

Soyez mes astres, filles du ciel et de la terre, divines harmonies ! C'est vous qui assemblez et divisez les élémens, et qui organisez tous les êtres qui végètent et qui respirent : la nature a remis dans vos mains le double flambeau de l'existence. Une de ses extrémités brûle des feux de l'amour, et l'autre de ceux de la discorde. Avec les feux de l'amour vous touchez la matière et vous en faites naître le rocher et ses fontaines, l'arbre et ses fruits, l'oiseau et ses petits, trois aimans différens, réunis par de ravissans rapports. Avec les feux de la discorde, vous enflammez la même matière, et il en sort le faucon, la tempête et le volcan, qui rendent l'oiseau, l'arbre et le rocher aux élémens. Tour à tour vous étendez sur la terre et vous retirez à vous les filets de la vie, non pour le plaisir d'abattre ce que vous avez élevé, mais pour conserver l'équilibre de la nature d'après des plans inconnus aux mortels. Si vous n'y faisiez pas mourir, rien ne pourroit y vivre ; si vous n'y détruisiez pas, rien n'y pourroit renaître. Sans vous, tout seroit dans un éternel repos ; et

vous liez ces mondes les uns aux autres par les harmonies d'une vie qui produit la mort, et d'une mort qui reproduit la vie.

Partout où vous portez vos doubles flambeaux, vous faites naître les doux contrastes de l'existence du jour et de la nuit, du froid et du chaud, des couleurs, des formes, des mouvemens; les amours vous précèdent, et les générations vous suivent. Toujours vigilantes, vous ne vous levez point avec l'astre des jours, et vous ne vous couchez point avec celui des nuits. Vous agissez sans cesse au sein de la terre, au fond des mers, au haut des airs. Planant dans les régions du ciel, vous entourez ce globe de vos danses immortelles, vous tenant toutes par la main, parées d'habits différens, et dans des attitudes ineffables. Vous étendez vos cercles infinis d'horizon en horizon, de sphère en sphère, de constellation en constellation, et, ravies d'admiration et d'amour, vous attachez les chaînes innombrables des êtres au trône inébranlable de celui qui est.

Sœurs immortelles, du sein de la gloire abaissez-vous vers un enfant de la poussière; donnez-moi, sur le penchant de la vie, d'en tracer le cours sans m'égarer! Filles de la sagesse éternelle, harmonies de la nature, tous les hommes sont vos enfans; ils ont sans cesse be-

soin de vos secours ; sans vous, ils sont nus, misérables, discordans de langues, d'opinions, de passions, mais vous les appelez par leurs besoins à toutes les jouissances ; par leur diversité, à la concorde ; par leur foiblesse, à l'empire. Vous les admettez, par les lumières et la vertu, au partage de vos bienfaits et de votre puissance immortelle. Ils sont les seuls de tous les êtres qui jouissent de vos travaux, et les seuls qui les imitent ; ils ne sont savans que de votre science ; ils ne sont sages que de votre sagesse ; ils ne sont religieux que de vos inspirations. Sans vous, il n'y a point de beauté dans les corps, d'intelligence dans les esprits, de bonheur sur la terre, et d'espoir dans les cieux.

HARMONIES

DE L'ENFANCE.

L'HOMME entre dans la sphère de la vie par l'harmonie filiale; c'est un des contrastes de l'harmonie maternelle, qui est la dernière dans l'ordre des harmonies sociales, et la première en puissance. Ainsi les plans de la nature n'ont point de terme comme ceux des hommes, et tous les degrés de sa sphère la terminent et la recommencent.

C'est sur le sein maternel que l'enfant fait le premier usage de ses sens et l'apprentissage des élémens: de la chaleur, par celle de sa mère; de l'air et de la respiration, par son haleine; de l'eau et du goût, par son lait; du corps et du toucher, par la forme ronde du sein maternel. En même temps naissent en lui les sentimens de la confiance, de la reconnoissance et de l'amour filial. C'est avec les premières notions de la pensée et les premières expressions du langage, que son âme se développe en même temps que

son corps, et son moral dans la même proportion que son physique.

L'amour filial est la première racine du chêne de la patrie, qui doit résister à toutes les tempêtes de la politique : il est le seul fondement inébranlable des sociétés ; c'est sur lui que repose le plus ancien empire du monde, celui de la Chine. Il est le premier des cinq devoirs auxquels est attachée sa constitution, sans doute la meilleure de la terre jusqu'à présent, puisqu'elle dure depuis plus de quatre mille ans. Ces cinq devoirs regardent les pères et les enfans, les maris et les femmes, les souverains et les sujets, la mutuelle amitié, et la manière dont les frères doivent vivre ensemble. Confucius les a rédigés et commentés ; il les appelle les grands et les fondamentaux. Quoiqu'il n'ait pas suivi le même ordre que nous, il est très-remarquable qu'il pose l'amour filial comme la base de toutes les lois politiques. En effet, l'empereur étant considéré comme le père de son peuple, c'est sous ce rapport que ses sujets lui sont si soumis. Dans quelque gouvernement que ce soit, c'est particulièrement de l'amour filial que naît l'amour de la patrie. Plutarque veut, par cette raison, qu'on l'appelle *matrie*, parce que, dit-il, nous devons plus de reconnoissance à nos mères qu'à nos

pères. Il est donc nécessaire de rappeler à ses enfans les soins que leurs mères ont pris de leur première enfance. Il faut que l'instituteur, et encore mieux l'institutrice, leur apprennent comment leur mère les a portés pendant neuf mois dans son sein parmi des infirmités de toutes espèces ; comme elle les a mis au monde au péril de sa vie ; comment elle les a allaités nuit et jour, les réchauffant contre son cœur, calmant leurs convulsions par ses caresses, essuyant leurs larmes par ses baisers, prévoyant tous leurs besoins lorsqu'ils ne pouvoient encore les exprimer que par des gémissemens, et leur donnant ensuite, avec une patience inaltérable, les premières leçons de la vue, du goût, du toucher, du marcher et du parler.

Il faudroit commencer toutes les leçons par un hymne adressé à la Divinité et chanté alternativement en chœur par les filles et les garçons : ce seroit leur donner à la fois une idée bien naturelle de la Providence, en la leur présentant sous l'image de l'amour maternel, et une idée de l'amour maternel en le leur montrant sous celle de la Providence ; on pourroit y comprendre en peu de mots les devoirs de l'amour filial. Ce concert d'enfans chantant ensemble les louanges de l'amour maternel, les disposeroit à se regarder mutuellement comme

membres de la même famille. Des préceptes de morale mis en musique simple mais touchante, se graveroient profondément dans de jeunes cœurs; mais des exemples de piété filiale n'y feroient pas moins d'impression par les images qu'elles laissent dans l'esprit. Il faut donner tant qu'on peut un corps aux idées et une action aux sentimens. Je leur citerois donc quelques grands hommes qui se sont rendus célèbres par leur amour envers leur mère. Le plus grand des Grecs, si la vertu donne le premier rang parmi les hommes, Epaminondas, disoit que la joie la plus vive qu'il eût jamais éprouvée, étoit d'avoir gagné la bataille de Leuctres du vivant de son père et de sa mère. Il répétoit souvent ce propos, dit Plutarque. Ainsi il rapportoit l'amour de sa patrie à son origine, c'est-à-dire à l'amour de ses parens. Il leur sauva la vie par cette victoire, ainsi qu'à ses compatriotes; car si les Lacédémoniens l'eussent gagnée, ils avoient résolu d'exterminer tous les Thébains. J'ajouterai, à ce sujet, un trait qui caractérise bien sa profonde vertu, ennemie de toute vanité. Le lendemain de cette fameuse bataille, il parut en public, morne, pensif, et en habit sale, lui qui ne s'y montroit jamais que simplement, mais proprement vêtu et avec un visage gai: ses amis voyant ce changement su-

bit, lui demandèrent s'il ne lui étoit pas arrivé quelque accident fâcheux. « Non, leur répondit-il ; mais je sentis hier que je m'étois élevé plus que je ne devois, par la joie de ma victoire ; je la corrige aujourdhui, parce qu'elle fut hier trop excessive. » Je joindrai à cet exemple celui de Sertorius, qui portoit tant d'affection à sa patrie, quoiqu'elle l'eût exilé, qu'à la tête d'une armée victorieuse il écrivoit à Metellus et à Pompée ses ennemis, qu'il étoit prêt à mettre bas les armes et à vivre à Rome en homme privé, pourvu qu'on l'y rappelât par un édit, et qu'il aimoit mieux être le dernier citoyen de sa patrie, que d'être appelé empereur du reste du monde : sentiment, certes, bien contraire à celui de l'ambitieux César, qui disoit qu'il aimeroit mieux être le premier dans un village que le second à Rome. « Une des principales causes, dit Plutarque, pour laquelle Sertorius désiroit tant d'être rappelé dans sa patrie, étoit l'amour qu'il portoit à sa mère, sous laquelle il avoit été nourri orphelin de son père, et avoit mis toute son affection entièrement en elle : de sorte que quand les amis qu'il avoit en Espagne le mandèrent pour y venir en prendre le gouvernement et y être leur capitaine, après y avoir été quelque temps, ayant eu nouvelle que sa mère étoit décédée, il en eut une si grande douleur, que peu

s'en fallut qu'il n'en mourût de regret. Il demeura sept jours entiers couché par terre en pleurant, sans donner le mot du guet à ses gens et sans se laisser voir à aucun de ses amis, jusqu'à ce que les autres capitaines principaux et de même qualité que lui vinrent à l'entour de sa tente et l'importunèrent tant par prières et remontrances, qu'ils le contraignirent d'en sortir, et de se montrer et parler aux soldats, et d'entendre à ses affaires, qui étoient très-bien acheminées. »

Si les actions des gens de bien sont très-utiles pour exciter à la vertu, celles des méchans ne le sont pas moins pour éloigner du vice. On ne produit d'effet que par des contrastes; la beauté d'un paysage redouble par l'horreur d'un précipice. Citez donc aux enfans des traits de scélératesse filiale; parlez-leur de l'horrible Néron qui fit poignarder sa mère; représentez ce monstre au faîte de la puissance humaine, se plaignant jour et nuit que les Furies le déchiroient avec leurs fouets; dévoré par ses remords, cherchant à les étouffer par de vaines expiations; objet de mépris et de douleur, malgré les congratulations de l'armée, du sénat et du peuple, qui le félicitèrent sur son action atroce, et périssant enfin l'objet de l'exécration de ce même peuple corrompu, qui l'avoit flatté

dans sa puissance, et de l'exécration de la postérité, qui ne flatte jamais.

Si j'avois à élever des enfans sortant des mains de la nature, et destinés à vivre dans une île déserte, je ne leur parlerois ni de l'erreur ni du vice : l'un et l'autre sont étrangers à l'homme. Nés dans le sein de l'ignorance et de l'innocence, ils seroient sages et heureux sans effort; mais il n'en est pas ainsi de ceux qui doivent vivre dans notre ordre social : il faut les prémunir contre la contagion des préjugés, des vices et des mauvais exemples, qui les environnent souvent dès le berceau. Il faut donc leur offrir de grands modèles, qui leur montrent la vertu dans toute sa beauté, et le vice dans toute sa laideur. Je ferai, à cette occasion, une réflexion que je crois très-importante, c'est que, lorsque vous leur raconterez quelque acte vicieux, il faut toujours le faire suivre par le récit d'une action louable, afin que leur âme s'y arrête et s'y repose. Disposez toujours leurs jeunes cœurs à aimer, ils ne trouveront un jour que trop de sujets de haïr. Si vous commencez par leur présenter des tableaux du vice, ceux de la vertu ne leur paroîtront ensuite que plus aimables. Si, au contraire, vous faites précéder ceux de la vertu, vous leur rendez le vice plus odieux; mais vous habituez leur cœur à

la haine, car la dernière impression est toujours la plus durable.

Ainsi, vous pouvez opposer à la conduite de Néron envers sa mère Agrippine, au fond très-ambitieuse, celle d'Alexandre envers sa mère Olympias, qui ne l'étoit guère moins. Alexandre étant en Asie, Olympias lui écrivoit souvent des lettres où elle se plaignoit qu'il étoit trop généreux envers ses favoris; que par ses bienfaits il les rendoit égaux aux plus grands rois, et leur donnoit les moyens de se faire beaucoup d'amis en se les ôtant à lui-même. Il gardoit secrètement ses lettres sans les communiquer à personne, sinon qu'un jour, comme il en ouvroit une, Éphestion s'approcha, suivant qu'il avoit coutume, et la lut avec lui : Alexandre ne l'en empêcha point; mais après qu'il eut achevé de la lire, il tira de son doigt l'anneau dont il scelloit ses lettres, et il en mit le cachet sur la bouche d'Éphestion. Il envoya à sa mère de magnifiques présens, mais il lui manda de ne pas se mêler du gouvernement. Elle entra à ce sujet dans une grande colère, qu'il supporta avec patience; et comme Antipater, qu'il avoit laissé pour son lieutenant en Macédoine, lui écrivit un jour une longue lettre où il se plaignoit d'elle, après l'avoir toute lue, il dit : « Antipater ne sait pas qu'une seule

larme de ma mère efface dix mille lettres semblables.»

Il est sans doute aisé à un fils de chérir la mère dont il est aimé. On peut ajouter à ces considérations que Domitius, père de Néron, fut un très-méchant homme, tandis qu'on ne peut reprocher à Philippe que la ruse en fait de politique; mais Alexandre s'en préserva par son éducation, car personne n'eut plus de loyauté que lui. Ceci nous amène à parler d'un cas fort amer de la vie et fort embarrassant. Un enfant peut avoir des parens durs, brutaux, et même cruels : comment lui faire aimer ce qui est haïssable? C'est ici qu'il faut lui parler le langage de la vertu; il faut lui rappeler les peines qu'il a données lui-même à ses parens par ses infirmités, ses besoins, ses caprices même. On peut citer des exemples d'enfans qui ont réformé leurs parens vicieux, à force de douceur et de patience. On en trouve plusieurs de célèbres dans l'histoire de la Chine ; car le gouvernement y est attentif à récompenser la vertu dans les enfans même, et surtout la piété filiale, qui lui sert de base. Dites enfin à votre élève cette grande vérité, que la Providence vient au secours de ceux que la société abandonne, que Dieu adopte les enfans malheureux. Vous trouverez dans nos histoires assez

d'exemples d'enfans délaissés ou persécutés par leurs parens, qui sont devenus des hommes illustres.

La route de l'homme est facile à tracer quand il se trouve entre deux vices, ou entre une vertu et un vice; mais il n'en est pas de même quand il est entre deux vertus. Si un enfant a un père dénaturé, il doit fuir sa présence plutôt que de lui manquer; la barbarie du père ne peut justifier l'ingratitude du fils. Mais s'il doit opter entre l'amour qu'il doit à ses parens et celui qu'il doit à sa patrie, comment se conduira-t-il? Si son père conspire contre l'état, ira-t-il le dénoncer? Verra-t-il de sang froid sa patrie sur le bord du précipice, ou donnera-t-il la mort à celui dont il a reçu la vie? On cite l'exemple du consul Junius Brutus qui fit périr ses deux fils pour avoir trahi Rome. Mais il ne s'agit pas ici du devoir d'un père revêtu d'une magistrature souveraine envers ses enfans criminels, mais du devoir des enfans à l'égard de leur père coupable envers la patrie. Si Tatius et Tiberius, enfans de Brutus, avoient été revêtus du consulat, et que leur père fût entré dans la conspiration des Tarquin, auroient-ils dû le condamner à la mort? Non, certes, ils ne l'auroient pas dû. Vous me direz: On doit plus à sa patrie qu'à sa famille: oui, sans doute; mais,

par la même raison, on doit plus au genre humain qu'à sa patrie : or, les droits du genre humain sont ceux de la nature. Ce n'est que pour en jouir que la patrie elle-même est fondée, et c'est en renverser les fondemens que de détruire les devoirs de l'amour filial par les devoirs de l'amour patriotique; c'est couper la racine d'un arbre pour en conserver le tronc. On ne doit point anéantir une vertu par une autre vertu, ni punir un crime par un autre crime. Si un fils a un père coupable envers son souverain, il doit faire tout ce qui est en lui pour empêcher le succès de ses projets; mais s'il ne peut y réussir, les lois elles-mêmes doivent le récuser non-seulement comme juge, mais même comme témoin. Il y a plus, l'amour de la patrie ne vient que de l'amour de nos pères; et si je livre ma famille même, parce qu'elle est coupable envers ma patrie, je serai donc fondé aussi à livrer ma patrie lorsqu'elle sera coupable envers le genre humain, dont elle n'est elle-même qu'une famille. On voit que le même principe peut mener à de terribles conséquences.

Toutes les vertus politiques n'ont d'autres appuis que les vertus morales, et c'est en renverser la première base, posée par la nature elle-même, que de détruire, sous quelque prétexte

que ce soit, la piété filiale. Les Romains, dont nous avons quelquefois exagéré les principes, ne pensoient pas autrement. Plusieurs de leurs grands hommes ont blâmé la cruelle justice de Junius Brutus. Ses enfans sans doute devoient être punis, mais un père devoit se récuser pour leur juge. Plutarque dit que ses mœurs austères n'avoient pas été adoucies par la raison, et il le compare à une épée de trempe trop aigre. Mais certes les Romains n'eussent vu qu'avec horreur des enfans dénoncer leur propre père, comme il arriva du temps des proscriptions. Voyez, dans les beaux jours de la république, comme on honoroit l'amour filial! Un homme étoit condamné à mourir de faim dans la prison. A juger du crime par le supplice, il devoit être bien grand! Peut-être étoit-il dirigé contre l'état? N'importe : la fille du coupable s'introduit dans son cachot et l'y nourrit de son propre lait. Le sénat, instruit de cette action, ordonna que le père fût rendu à la fille, et qu'à la place de la prison on élevât un temple à la piété.

On ne doit conclure en aucune manière de ce que je viens de dire qu'il soit ordonné d'aimer sa fille plus que sa patrie : au contraire, on doit, dans tous les cas, préférer celle-ci à sa famille et à soi-même. Mais c'est pour l'amour même

de la patrie qu'on doit aimer ses parens. Comment serons-nous fidèles à celle qui rassemble autour de nous tous les moyens de soutenir notre vie, si nous ne le sommes pas à ceux qui nous ont donné la vie même? Mais enfin que fera un fils s'il rencontre son père les armes à la main parmi les ennemis de sa patrie? Epaminondas disoit que si on y voyoit un ami, il falloit détourner sa lance de sa poitrine. Certes un fils ne dirigera pas la sienne contre le sein paternel. Mourons, s'il le faut, pour le salut de la patrie, mais vivons pour le bonheur de nos parens. Ce n'est qu'en vivant vertueusement pour eux, que nous serons dignes de mourir généreusement pour elle.

Les vertus n'ont pas toujours à combattre des passions; elles se heurtent aussi les unes contre les autres, surtout dans les dissensions civiles. La justice, l'intérêt du peuple sont souvent réclamés par deux partis ennemis: comment se conduire alors? Je ne connois qu'un moyen, c'est de tenir tant qu'on peut un juste milieu; puisque c'est la place qu'occupe toute espèce de vertu. Au reste, les lois de la nature sont précises, mais leur application est souvent embarrassante. Sans doute c'est une prière bien sage et bien proportionnée à nos besoins, que celle qui nous

apprend à demander à Dieu de ne pas nous exposer aux tentations.

Si vous avez besoin de quelques conseils, dit Juvénal, laissez faire aux Dieux : ils savent mieux que l'homme ce qui convient à l'homme ; l'homme leur est plus cher qu'il ne l'est à lui-même.

Les noms des enfans influent souvent sur leurs caractères, comme je l'ai remarqué ailleurs : il importe donc beaucoup de leur donner, dès la naissance, des surnoms d'hommes vertueux. Ce n'est pas qu'il leur soit permis de mépriser ceux de leurs parens. On doit leur citer le mot de Cicéron, dont le nom dérive en latin de *cicer*, qui signifie pois chiche. On lui conseilloit d'en changer. Je le rendrai, dit-il, si célèbre, qu'on se fera honneur de le porter. Au reste, l'influence des noms sur les hommes est plus grande qu'on ne le pense. C'est par l'effet d'une bonne politique que Rome moderne donne aux enfans naissant et aux jours de l'année les noms des saints qu'elle a elle-même canonisés. Ces noms réveillent les souvenirs de toutes les vertus.

SCIENCE DES ENFANS.

PREMIÈRES IDÉES DES PEUPLES.

Je me souviens qu'étant enfant je m'étois formé des idées assez singulières du soleil et du ciel. Je les rapporterai ici, parce que tout sert à l'histoire de l'esprit humain, et que les premiers systèmes des peuples doivent souvent leur origine à des idées d'enfant. Je croyois, sur le rapport de mes yeux, que le soleil se levoit derrière une montagne et se couchoit dans la mer; que le ciel étoit une voûte qui alloit en s'abaissant vers l'horizon, de sorte que je pensois que, si je parvenois jamais jusque-là, je serois obligé de marcher courbé; sans quoi, je me casserois la tête contre le firmament. J'entrepris un jour d'atteindre à l'extrémité de la voûte céleste; après avoir marché une heure, voyant qu'elle étoit toujours à la même distance de moi, j'en conclus qu'il y avoit trop loin: mais je n'en restai pas moins persuadé qu'elle existoit, et que si je ne parvenois pas à la toucher, c'est que je n'avois pas d'assez

bonnes jambes. Au reste, je me figurois, à la vue des étoiles, que le ciel étoit percé d'une infinité de petits trous par où la pluie tomboit sur la terre, comme par un crible, et que les étoiles n'étoient que la lumière de Dieu, qui sortoit la nuit par ces petits trous. Cette dernière idée n'étoit pas si enfantine.

Les Grecs si fameux, de qui nous tenons les élémens des sciences, n'avoient pas des opinions plus saines de la nature. Ils s'imaginèrent d'abord que le soleil étoit né à Délos, une des îles Cyclades, et qu'il alloit tous les soirs se coucher dans la mer. J'estime que les premiers qui eurent cette opinion étoient des Grecs du Péloponèse, et peut-être des Arcadiens, qui en étoient les habitans les plus anciens, puisqu'ils se vantoient d'être sortis de la terre du pays, avant que la lune existât. Délos étoit, par rapport à eux, à l'orient, car cette île est une des plus orientales des Cyclades. Comme ils voyoient donc le soleil tous les matins se lever au-dessus de Délos, ils jugèrent qu'il y étoit né, et comme ils le voyoient chaque soir se coucher dans la mer, ils en conclurent qu'il alloit se reposer dans les bras de Thétis, autre divinité de leur invention. Au reste, ils donnèrent au soleil, pour faire sa route, un char, des chevaux, un arc et des flèches. Ils l'équi-

pèrent comme un de leurs guerriers. Il n'y a que le premier pas qui coûte. Dès qu'il fut reçu que Délos avoit donné naissance au soleil, dieu du jour, on en fit, comme de raison, la patrie de la lune sa sœur, déesse de la nuit; et bientôt chaque île ou chaque grande montagne fut le berceau d'un dieu et d'un astre. Vénus étoit née à Cythère, Mercure en Arcadie, et Jupiter, le maître des dieux, au mont Ida.

Il en étoit de même des autres peuples : chacun faisoit lever et coucher le soleil dans son pays, chacun aussi avoit ses dieux; on ne sauroit croire combien de désordres dans la morale, et de guerres dans la politique, sont nés de toutes ces théologies et de ces physiques partielles. Il a fallu que les hommes se soient liés d'abord par le commerce dans toute la terre. Ils observèrent le cours des planètes autour du soleil, et en conclurent que l'astre du jour éclairoit d'autres mondes, qu'il étoit immobile, et qu'enfin c'étoit la terre qui tournoit autour de lui sur elle-même, ainsi que les autres planètes qui en reçoivent leur lumière. Les autres sciences ne se sont perfectionnées de même que par le rassemblement des observations des hommes. Cette vérité est très-importante; car il s'ensuit que la nature ne fait dépendre l'intelligence des hommes, comme leur bonheur,

que de leur union, et qu'un enfant ne doit pas être élevé seulement pour son pays, mais pour le genre humain.

Laissons donc les enfans croire quelque temps, s'il le faut, qu'ils peuvent atteindre le soleil à l'horizon à force de marcher, comme le croyoient quelques peuples de l'antiquité. Il est bon même qu'ils se convainquent de leur ignorance naturelle par leur expérience, afin qu'ils sentent les obligations qu'ils ont aux hommes qui les instruisent et à ceux qui les ont précédés. Par-là vous leur donnerez une conviction de leur foiblesse, vous les préviendrez contre la présomption du savoir lorsqu'ils en acquerront, parce qu'ils sentiront que, quoiqu ils en aient l'usage, l'honneur ne leur en appartient pas, puisqu'ils le tiennent d'autrui. Si chaque docteur étoit obligé de remettre chaque partie de sa science où il l'a prise, que lui resteroit-il en propre? Au moins, conservons à nos enfans la modestie, cette compagne naturelle de la foiblesse et par-là même de ceux qui ont de grands talens, parce que, voyant plus loin que les autres hommes l'immensité de la nature, ils sont d'autant plus pénétrés de leur impuissance.

Il n'est pas nécessaire de commencer par rendre les enfans astronomes pour leur apprendre à connoître le cours du soleil : ils en

trouveront aisément les points principaux en se tournant vers lui à l'heure de midi; ils auront son orient à leur gauche, son couchant à leur droite, et son nord derrière eux. Son aurore, son midi, son couchant et son nord leur donneront une idée du soir et de ses heures, de l'année et de ses saisons, de la vie et de ses différens âges; car un seul jour est une image du cours de la vie.

Choisissons ce jour dans l'enfance de l'année, au mois de janvier. Observons le soleil au matin, à la naissance de l'aurore : sa clarté se fait voir au ciel bien avant qu'il s'y montre lui-même, et y produit ce qu'on appelle le crépuscule; c'est l'effet de la réfraction de sa lumière dans l'air condensé par le froid, ou plutôt c'est un effet de la Providence, qui, par cette qualité de l'atmosphère, plus douce en hiver, nous prolonge les bienfaits de la chaleur et de la lumière du soleil à son lever et à son coucher, à proportion de la longueur des nuits. Les jours sont les plus courts de l'année en hiver, mais les crépuscules en sont les plus longs. Quoique le soleil s'y montre d'une grandeur démesurée, il se distingue à peine entre les vapeurs de l'atmosphère; ses rayons décolorés ne répandent que quelques teintes jaunâtres sur un ciel couleur de plomb et sur des co-

teaux tout blancs de frimas. Les ruisseaux, glacés et ensevelis sous la neige, ne se distinguent plus des prairies, ou plutôt il n'y a plus ni prairies ni ruisseaux. Une triste uniformité est répandue sur la terre; tout y présente l'aspect de la mort: les arbres, sans feuilles avec leurs branches hérissées de givre, ressemblent à de grands chardons; aucun oiseau ne vient y saluer par ses chants une aurore qui n'annonce que le deuil de la nature: seulement des nuées de corbeaux traversent les airs en croassant, et mêlent leurs cris funèbres au gémissement des vents qui secouent les arbres des forêts; ils s'approchent des villes, ils s'étendent comme un manteau noir sur les voiries couvertes de neige; ils viennent s'y repaître des cadavres des animaux que l'hiver a fait périr: d'autres se répandent le long des plages. Déjà des tourbillons épais de fumée sortent des toits de chaume et annoncent le lever du laboureur; le foible roitelet et le timide rouge-gorge, pressés par la faim, ne craignent pas d'entrer dans son habitation; ils viennent y solliciter une part des biens que la nature a répandus pendant l'été sur la terre pour tous les animaux, et que l'homme seul a recueillis dans ses greniers.

L'homme, sans ailes, sans plumage, tout

nu, seroit plus misérable dans nos climats, que le corbeau carnivore et que le foible roitelet, si la Providence n'avoit réuni entre ses mains le feu, cette âme de la nature. Quel tableau lamentable il présente! Combien il est à plaindre celui qu'on a nommé le roi de l'univers! Qui pourra vanter sa raison qui lui est inutile, et son cœur, ses sentimens, qui lui causent tant de maux? Voici un animal tout nu que la nature a abandonné aux injures des élémens, et auquel elle n'a pas même donné de climat particulier pour vivre, qu'elle a posé en équilibre sur deux pieds, et qu'elle fait naître si imbécille, qu'il est obligé d'apprendre à marcher et même à manger; à qui seul des animaux elle a refusé l'instinct de connoître les végétaux soutiens de sa vie; dans le cœur duquel elle a logé toutes leurs passions aveugles sans avoir éclairé son cerveau d'une seule de leurs idées innées; qui ne peut satisfaire ses besoins les plus communs sans le secours de ses semblables, et qui est sans cesse en guerre avec eux; qui les persécute et en est persécuté; qui les massacre et en est massacré, et qui, devenu à lui-même son plus dangereux ennemi, finit souvent par mourir de chagrin et quelquefois par se tuer de désespoir : cet animal si misérable, c'est l'homme. D'un autre côté, voici

un être que la nature a mis par ses jouissances en relation avec ses semblables par toute la terre, et à qui elle a confié le feu, ce premier moteur de l'univers. Il respire dans tous les climats, navigue sur toutes les mers, habite par tout le globe, tourne à son usage tous les végétaux, et dompte tous les animaux; cet être a reçu de la nature les plus belles formes dans son corps, des affections célestes sur son visage, le sentiment inné de la Divinité dans son cœur, l'intelligence de ses ouvrages dans son esprit, l'instinct de l'infinité, et de l'immortalité dans ses espérances, et par les harmonies de son intelligence, de sa vertu et de sa raison, il s'est rendu le maître de toute la terre et se dirige vers le ciel : cet être sublime, c'est encore l'homme.

Il y a des animaux qui vivent environnés de tout l'éclat du soleil, comme l'aigle; d'autres, comme l'abeille et la fourmi, travaillent dans l'obscurité; les oiseaux de proie semblent avoir les yeux comme des télescopes, tandis que les insectes les ont comme des microscopes. Il est certain que les uns et les autres ne voient pas les objets de la même grandeur; la vue de l'homme, comme ses autres organes, tient un milieu harmonique entre les animaux : mais par

le moyen du feu il se procure tous les degrés de lumière et de chaleur dont il a besoin : on peut dire que pour lui seul il n'y a point véritablement de nuit ni d'hiver.

Il n'est pas difficile de concevoir comment l'homme a découvert le feu : la nature l'a mis en évidence dans les incendies des forêts occasionés par le tonnerre; dans les fermentations des végétaux, comme nous le voyons dans les fumiers qui s'échauffent jusqu'à s'enflammer; dans le feu des volcans, qui ne provient pas de la chute d'une pierre sur un amas de soufre, comme l'a dit Newton, mais qui doit son origine à la fermentation des rivages des mers imbibés des nitres et des huiles des animaux, et des végétaux que leur apportent les courans. La faculté de faire usage du feu est un des caractères essentiels qui distinguent l'homme de la bête; elle n'appartient qu'à la raison d'un être qui est en consonnance avec la raison de la nature. L'homme le plus sauvage fait usage du feu et sait le produire, tandis que le singe le plus civilisé et le plus frileux n'a pas l'idée même de l'entretenir dans nos maisons, quoiqu'il se plaise auprès du foyer. Le feu est le mobile de la société humaine, comme le soleil est celui de l'univers. Je n'entrerai pas dans le détail infini des arts qui emploient le feu ; mais je crois

pouvoir dire sans exagération qu'il n'y en a pas un seul qui n'en fasse usage : de sorte que, si le feu étoit anéanti sur la terre, le genre humain périroit. Je suppose un homme sans feu, dans la zone torride même : il ne pourroit en aucune manière cultiver la terre, soit en se procurant des outils pour la labourer, soit en élaguant les forêts et les herbes qui s'emparent de toutes les cultures de l'homme, et que le feu détruit ; il ne lui seroit pas possible sans feu de se tailler des pieux pour bâtir une cabane, ni même de se faire une massue pour se défendre des bêtes féroces, que la vue d'une simple étincelle pendant la nuit suffit pour éloigner de son habitation : il y a donc grande apparence qu'il ne pourroit subsister.

Mais ce n'est pas dans l'isolement, dans la solitude, qu'il faut considérer l'homme ; c'est dans la société de ses semblables, c'est dans ces vastes assemblées qu'on appelle nations, qu'il est utile de l'étudier. Les divers gouvernemens qu'il inventa pour se garder de lui-même, pour se forcer à la justice et à la vertu, mériteroient d'attirer nos regards ; cependant ils ont été si souvent l'objet des réflexions des philosophes, que je ne leur consacrerai que peu de pages. Je reviendrai de suite à la peinture des sentimens qui font la véritable force de

l'homme, parce qu'il les tient du ciel, et que c'est par leur secours qu'il s'élève vers ce ciel, sa première, son unique patrie.

Les philosophes ont beaucoup écrit sur la barbarie des peuples naissans, mais je suis persuadé que cette maladie est étrangère à la nature de l'homme ; elle n'est souvent qu'une réaction du mal qu'une nation dans son enfance éprouve de la part de ses ennemis. Ce mal lui inspire une vengeance d'autant plus vive, que la constitution de l'état est plus aisée à renverser. Ainsi les petites hordes sauvages du Nouveau-Monde mangent réciproquement leurs prisonniers de guerre, quoique les familles de la même peuplade vivent entre elles dans une parfaite union. C'est par une raison semblable que les animaux foibles sont beaucoup plus vindicatifs que les grands. L'abeille enfonce son aiguillon dans la main qui s'approche de sa ruche, mais l'éléphant voit passer près de lui la flèche du chasseur sans se détourner de son chemin. Quelquefois la barbarie s'introduit dans une société naissante par les individus qui s'agrègent à elle. Telle fut dans l'origine celle du peuple romain, formée en partie de brigands rassemblés par Romulus, et qui ne commencèrent à être civilisés que par Numa. D'autres fois elle se communique, comme une épidémie, à un peuple déjà policé, par la

simple fréquentation de ses voisins. Telle fut celle des Juifs qui, malgré la sévérité de leurs lois, sacrifioient des enfans aux idoles, à l'exemple des Cananéens. Le plus souvent elle s'incorpore à la législation d'un peuple par la tyrannie d'un despote, comme en Arcadie sous Lycaon, et encore plus dangereusement par l'influence d'un corps aristocratique, qui la perpétue, pour l'intérêt de son autorité, jusque dans les âges de civilisation. Tels sont de nos jours les féroces préjugés de religion inspirés par leurs brames aux Indiens si doux, et ceux de l'honneur inspirés par leurs nobles aux Japonois, si polis.

Je le répète pour la consolation du genre humain, le mal moral est étranger à l'homme ainsi que le mal physique; ils ne naissent l'un et l'autre que des écarts de la loi naturelle. La nature a fait l'homme bon. Si elle l'avoit fait méchant, elle qui est si conséquente dans ses ouvrages, elle lui auroit donné des griffes, une gueule, du venin, quelque arme offensive, ainsi qu'elle en a donné aux bêtes dont le caractère est d'être féroces. Elle ne l'a pas seulement armé d'armes défensives comme le reste des animaux; mais elle l'a créé le plus nu et le plus misérable de tous, sans doute pour l'obliger de recourir sans cesse à l'humanité de ses semblables, et d'user de miséricorde envers eux. La misère de

l'homme donna naissance à toutes ses vertus. La nature ne fait pas plus des nations entières d'hommes jaloux, envieux, médisans, désirant se surpasser les uns et les autres, ambitieux, conquérans, cannibales, qu'elle n'en fait qui ont constamment la lèpre, le pourpre, la fièvre, la petite-vérole. Si vous rencontrez même quelque individu qui ait ces maux physiques, attribuez-les à coup sûr à quelque mauvais aliment dont il se nourrit, ou à un air putride qui se trouve dans son voisinage. Ainsi, quand vous trouvez de la barbarie dans une nation naissante, rapportez-la uniquement aux erreurs de sa politique ou à l'influence de ses voisins, comme la méchanceté d'un enfant aux vices de son éducation ou au mauvais exemple.

Un arbre ressemble à sa branche, et une branche à son arbre : de même le cours de la vie d'un peuple est semblable au cours de la vie d'un homme. Ainsi on peut rapporter aux quatre âges de la vie humaine les quatre principales périodes de la durée d'une nation, et en tirer des conséquences qui ne sont pas indifférentes au bonheur du genre humain. J'en vais rapprocher les similitudes en peu de mots.

Un enfant d'abord existe long-temps dans un état de foiblesse. Combien de chutes ne fait-il pas avant de pouvoir se tenir debout et mar-

cher ! Combien de meurtrissures avant de discerner les corps durs de ceux qui sont mous ! Pour qu'il puisse distinguer l'épine de la rose, il faut qu'il se soit piqué ; pour qu'il apprenne à se ressouvenir de son chemin, il faut qu'il se soit égaré. Il n'acquiert son expérience que par ses maux, et sa science que par ses erreurs : sa raison fait autant de chutes que son corps. Il estropie tous les mots de sa langue avant de pouvoir parler, et quand le premier rayon de l'intelligence commence à luire à son esprit, combien de préjugés n'adopte-t-il pas comme des vérités ! Il se modèle en tout sur l'exemple d'autrui ; il pleure s'il voit pleurer, il rit s'il voit rire. Ses principes se forment sur ses préjugés, et ses mœurs sur ses habitudes. Prévenu dans tous ses besoins par sa mère, il ne voit long-temps en elle qu'une femme chargée de lui donner à manger, et de le porter sur son dos ou dans ses bras. Ne connoissant pas les maux innombrables qui menacent sa frêle existence, il n'a jamais réfléchi sur les inquiétudes de l'amour maternel, ni ressenti toutes les obligations de l'amour filial. D'un autre côté, sa mère ne pouvant le guider par la lumière de la raison, le subjugue souvent par le sentiment de la crainte. Elle l'effraie par des contes de fées, d'ogres, de revenans. Rien n'est aussi crédule qu'un enfant. Ayant tout à

redouter par sa foiblesse, il croit à tout ce qui lui fait peur ; d'ailleurs il ne connoît de mal que la douleur, et de bien que le plaisir. Emporté par les impressions vives que font sur ses sens tout neufs des objets nouveaux, ses passions varient à chaque instant. Il aime ce qui brille et ce qui fait du bruit ; il court après un papillon qui vole ; il s'efforce d'escalader l'arbre où il entend chanter un oiseau ; il donnera son vêtement pour une poupée, et il laissera demain la poupée qui le passionne aujourd'hui. Désireux de tout ce qu'il n'a pas, il méprise tout ce qu'il a. Il prend sans scrupule ce qui est à sa bienséance, et donne sans prévoyance ce qui est le plus nécessaire à ses besoins. Sans ambition comme sans modestie, il admet indifféremment à ses jeux l'enfant du pâtre comme celui du roi. Au reste, confiant, généreux, gai, toujours en mouvement, ne connoissant de bonheur que dans la liberté, ses amitiés sont aussi rapides que ses haines, ses plaisirs que ses chagrins, et ses projets que ses réflexions.

Tel est l'homme dans l'état sauvage. Il ignore la plupart des arts utiles à la vie. Comme un enfant, il combat souvent avec des pierres et des bâtons. Sa langue, stérile comme sa raison, ne renferme que peu de mots et n'exprime qu'un petit nombre d'idées. C'est un être ani-

mal qui ne connoît d'autre supériorité que celle de la force, et d'autres besoins que les physiques. Méprisant tout ce qui est plus foible que lui, il opprime, souvent sans s'en douter, la compagne de ses peines; il oblige sa femme de labourer son champ, de moissonner son maïs, de lui préparer ses repas. Dans ses courses longues et fréquentes, il lui charge sur le dos ses provisions, ses petits enfans et tous ses équipages. Mais, par une juste réaction, il est opprimé à son tour par sa religion; car la religion, par toute la terre, étant le refuge naturel des infortunés, tyrannise d'autant plus les tyrans, que les femmes ont plus à se plaindre d'eux. Ce sont elles qui, par leur foiblesse et leur nombre, donnent un pouvoir redoutable à toutes les superstitions populaires. Si elles s'attroupent devant quelque rocher d'une couleur étrange, et qu'elles s'y inclinent, les hommes s'y agenouillent, et bientôt leurs chefs s'y prosternent. C'est ainsi que, dans l'île d'Iona, l'ancienne métropole des îles Hébrides, les chefs des montagnards écossois prêtoient serment en tremblant sur deux pierres noires. Sans ce serment les tribus sauvages ne se seroient pas fiées à leur conscience. Ainsi, dans nos siècles de barbarie, Louis XI, qui enfreignoit sans scrupule les lois de l'humanité, craignoit de se parjurer sur

la croix de Saint-Louis. Les superstitions des tyrans sortent du sein des misérables; ce sont des nourrices qui effraient à leur tour leurs nourrissons. L'homme, dans l'état sauvage, est plus ému des objets qui étonnent ses sens, que de ceux qui éclairent sa raison; de-là vient qu'il aime beaucoup toutes les cérémonies d'éclat, et les révère d'autant plus qu'il en pénètre moins le sens. Comme un enfant, il imite toutes celles qu'il voit faire; il se revêt, quand il le peut, de la chemise de l'Européen, il se coiffe de sa perruque, et après s'en être paré il les suspend comme des manitous à un arbre voisin de son village. Il est avide de tout ce qu'il voit, et prodigue de tout ce qu'il a. Il donne le produit de ses chasses pénibles et de sa laborieuse industrie pour des grains de verre et des sonnettes. Il s'efforce la nuit d'enlever l'ancre du vaisseau avec lequel il a traité pendant le jour, et le lendemain il porte en présent le lit dont il aura besoin le soir. Sans prévoyance, il cède en automne le terrain qu'il doit ensemencer au printemps, et ses alliances ne durent qu'autant que ses intérêts. Regardant tous les hommes comme égaux, il présente son calumet à un matelot comme à un amiral, et s'il admet entre eux quelque distinction de rang, ce n'est que

celle de l'âge. Au reste, gai, naïf, généreux, toujours errant, il ne connoît de bonheur que la liberté : un sauvage n'est qu'un enfant robuste.

Tels ont été, dans leur origine, la plupart des peuples de l'Europe, et tels sont encore de nos jours ceux de l'Amérique.

Dès qu'un enfant a atteint l'âge de puberté, sa taille commence à se former ; ses traits prennent du caractère, sa voix mue et se renforce ; ses yeux encore voilés par la timidité de l'enfance s'animent des premiers feux de la jeunesse : cet âge est l'aurore de la vie. C'est alors qu'une lumière nouvelle écarte les nuages de l'ignorance. Dans l'état de nature, un adolescent pourvoit déjà à ses besoins : il harponne le poisson au fond des eaux, il abat d'un coup de flèche l'oiseau au haut des airs, il atteint la bête fauve à la course. Des désirs inconnus viennent l'agiter. Autrefois, un ami suffisoit pour calmer ses inquiétudes, maintenant il s'étonne de soupirer au sein d'un ami ; il cherche un cœur qui réponde plus parfaitement à son cœur : bientôt il trouve la moitié de lui-même dans une maîtresse. Jusqu'alors il n'avoit aperçu dans une jeune fille qu'un être plus foible que lui, maintenant il sent dans celle qu'il aime une puissance supérieure à lui ; elle éclaire son intelligence

en la subjuguant, et redouble sa force en la soumettant au pouvoir de ses charmes; elle lui inspire des lumières et des vertus qu'il ne connoissoit pas. Pour lui plaire, il chante, il fait des vers, il perfectionne son industrie, il s'occupe de l'arrangement de son habitation, des soins d'un époux, d'un père, d'un citoyen. Dans son ardeur inquiète, il observe toute la nature, et il sent dans toute la nature un Être puissant qui aime comme lui. Son cœur se dégage des préjugés de l'enfance et des terreurs de la superstition; sa religion devient confiante et sublime : c'est l'amour qui le fait homme. L'amour fait couler dans ses veines tous les feux de l'héroïsme. Il est prêt à donner sa vie pour une patrie qui l'attache par de si doux liens; que dis-je! si l'objet aimé le lui commande, il tentera de subjuguer l'univers. O Pélopidas! vous ne donnâtes à Thèbes que de saintes victimes de la patrie, avec un bataillon d'amis; vous lui auriez donné des héros qui en auroient étendu au loin l'empire, avec un bataillon d'amans.

Tel est un peuple qui passe de l'état sauvage à l'état policé. Il perfectionne d'abord tous les arts utiles, et bientôt il invente les arts agréables. Les femmes, aidées de leurs moyens, donnent plus de pouvoir à leurs charmes; elles secouent le

joug de l'oppression domestique où elles étoient retenues par les lois du plus fort. Les mœurs s'adoucissent : il se forme des associations de chevalerie qui s'occupent du soin de réprimer les injustices, surtout celles qui sont commises envers les femmes. La religion, dégagée des terreurs de la barbarie, prend de l'élévation et de la majesté. Bientôt se développent tous les arts qui donnent à l'amour son empire, et qui en reçoivent à leur tour leur perfection; la musique, la poésie, la peinture, la sculpture, l'architecture, les théâtres. Les femmes deviennent le sujet et l'objet de toutes les fêtes publiques; elles président aux spectacles, aux bals, aux tournois, aux exercices militaires. L'art de la guerre qui les effraie dans les combats, leur plaît dans ses jeux ; et leurs applaudissemens redoublent l'ardeur des guerriers. Pour mériter l'estime des femmes tout citoyen veut devenir soldat : l'art de la guerre se perfectionne, la nation sent ses forces et s'enflamme bientôt du désir des conquêtes. Alors un état a toute l'énergie de la jeunesse et de l'héroïsme : les siècles des amours sont aussi les siècles de gloire.

Tel a été le développement de plusieurs états de la Grèce jusqu'à Alexandre; de Rome (où, selon Ovide, Vénus avoit plus de temples qu'en

aucun lieu du monde) jusqu'à Auguste, et de la France depuis François Ier jusqu'à Louis XIV.

Vient l'âge viril : le feu des passions se calme. L'homme, formé par l'expérience du passé, s'occupe particulièrement de l'avenir. Son soin principal est de consolider sa fortune : il sent alors que l'argent sert plus que la gloire. Il quitte les choses agréables pour les utiles, et préfère la commodité à la magnificence; il fait des projets de commerce et d'agriculture; il cherche à se former des alliances avantageuses et à établir sa postérité; il n'est plus l'amant de sa femme, mais il en est l'époux; son amour se change en estime; sa religion s'épure, il est moins touché de sa pompe que de son esprit; ses vertus, plus solides, se portent sans éclat au bonheur de ses semblables. L'âge viril est l'âge de la force et de la raison.

Tel est l'état d'un peuple après le dernier période de sa civilisation. Le siècle de la philosophie y succède à celui des beaux arts; on sent moins, mais on raisonne mieux : tout est soumis à l'analyse. Les arts de goût déclinent, mais les arts utiles se perfectionnent. La forme des meubles, la distribution des maisons, la police des villes, l'agriculture, le commerce, la navigation, tous les arts et toutes les sciences politiques font des progrès rapides. Chaque citoyen

sent que son bonheur particulier dépend du bonheur général ; les conditions se rapprochent. La population s'accroît sensiblement ; l'état établit au-dehors des colonies ; au-dedans, les femmes sont plus compagnes que maîtresses. La religion dirige ses vues plus directement vers le bonheur des hommes ; elle gagne en services d'humanité ce qu'elle perd en cérémonies. Le crédit de la gloire diminue et celui de l'argent augmente. On préfère une paix utile à une guerre glorieuse ; le repos paroît d'autant plus doux que l'agitation des âges précédens a été plus grande ; souvent même le malheur passé accélère cette révolution, comme un ver qui pique un fruit en rend la maturité plus précoce quand il ne le fait pas périr ; comme de longues infortunes, en frustrant un jeune homme des plaisirs de son âge, donnent à son jugement la perfection de l'âge mûr, quand elles ne le renversent pas.

Tel est devenu le caractère de l'Angleterre, de la Hollande et de la Suisse, après avoir longtemps gémi sous le joug de leurs tyrans. Tel commence à devenir le nôtre, par le bénéfice des siècles et la sagesse de nos rois. S'opposer à notre maturité politique, c'est empêcher qu'une fleur ne donne son fruit, et qu'un enfant ne devienne homme ; c'est vouloir contenir toute

la sève d'un arbre dans son tronc, et opérer dans un état les mêmes révolutions qui perdirent les principales républiques de la Grèce et l'Empire romain.

Enfin la vieillesse arrive, et ne laisse plus à l'homme d'autre besoin que l'amour du repos et des jouissances paisibles. Il s'entoure de commodités ingénieuses, et comme on ne les acquiert qu'avec de l'argent, son ambition décline tout-à-fait en avarice; il devient sédentaire; il ne va plus chez les autres, mais il les attire chez lui. Comme il ne voit plus que sa fin dans l'avenir, il en détourne sa pensée et la rejette vers le passé. Il se rappelle avec délices les époques de son enfance. Ses premières habitudes renaissent. Comme un enfant, il incline vers la superstition; il est plus ému des cérémonies de sa religion que touché de son esprit. Sa femme, de même, a plus de part à ses respects qu'à son amour; il l'environne d'étiquettes, et se gouverne, ainsi que toute sa maison, par l'autorité de la coutume. De là vient qu'il préfère un abus ancien à une nouveauté utile. Cependant, si l'âge affoiblit son tempérament, il y supplée par l'exactitude de son régime; il évite tout ce qui peut ébranler sa constitution. L'absence des passions tumultueuses donne plus de liberté à son âme : il calcule avec prudence ses démarches et

celles d'autrui. Comme sa foiblesse le rend attentif à tous les événemens qui peuvent lui nuire, il les prévoit de loin et sait en profiter par sa longue expérience. C'est à lui qu'appartient de gouverner les membres d'une nombreuse famille.

Tel est le caractère d'un empire qui a vieilli : il ne songe qu'à se maintenir en paix, et à attirer chez lui l'argent et le commerce des autres nations. Ainsi, quoique despotique par sa nature, il est tolérant par intérêt. Il perfectionne les arts de luxe, et il néglige les arts utiles. On y loue beaucoup les temps passés; on y fait plus de cas d'une vieille médaille que d'une invention moderne, et des fondateurs de l'empire que de ceux qui le régissent. La coutume y est tout et la mode rien. Les anciennes pompes sont rétablies et augmentées dans les assemblées politiques et religieuses. Le cérémonial règle toutes les démarches du gouvernement, et pénètre jusque dans l'intérieur des familles. La gravité devient le caractère général de la nation. Les femmes y rentrent dans un esclavage, non de barbarie, mais de bienséance. L'esprit militaire s'affoiblit, mais l'esprit politique se perfectionne. Si on y est exposé aux invasions des ennemis, on repousse leurs armes par des négociations; et tel est la supériorité de la sagesse

sur la force, qu'un état ancien étend son autorité bien au-delà de ses domaines ; il rejette dans le sein de ses ennemis les discordes qu'ils lui préparoient, il leur en suscite à son tour de nouvelles, et s'il vient à succomber sous leurs efforts, il finit souvent par conquérir ses propres conquérans.

Tel est l'état de la Chine.

Cette comparaison des quatre âges de la vie d'un peuple avec les quatre âges de la vie d'un homme me semble d'autant plus juste, que beaucoup de hordes sauvages périssent avant de devenir des peuples parfaits, ainsi que beaucoup d'enfans meurent avant de devenir des hommes. Tel a été le sort de quantité de petites nations en Amérique et en Tartarie. D'autres, comme des jeunes gens, se détruisent dans la vigueur de l'âge, par l'abus de leurs propres forces. Tel fut l'empire d'Alexandre, qui ne put atteindre à l'âge viril. Il y en a qui parviennent tout d'un coup de la jeunesse à la caducité sans passer par l'âge mûr, comme l'Empire romain, qui se détruisit par le luxe même qui fait fleurir l'Asie depuis tant de siècles. C'est que les Romains n'avoient que le goût du luxe, et que l'Asie en a de plus les matières premières et les manufactures. Enfin il y a des états qui périssent dans le cours de leur jeunesse,

par leur mauvaise constitution, comme la Pologne et d'autres, qui passent tout d'un coup de l'enfance à l'âge viril, comme la Russie y passa par l'influence du génie de Pierre-le-Grand.

On peut reconnoître par ces aperçus, que le caractère primitif d'une nation, ainsi que celui d'un homme, est souvent altéré par le commerce de ses voisins : ainsi les mœurs françoises ont hâté la maturité des peuples du Nord. Au fond, ce n'est qu'une réaction, car la barbarie des anciens peuples du Nord, qui ont inondé l'Europe à plusieurs époques, a retardé longtemps notre civilisation. Aujourd'hui notre influence y est devenue plus étendue, plus puissante et plus rapide que celle d'aucun peuple barbare ou policé, grâces aux talens de nos gens de lettres. C'est par leurs immortels ouvrages que la langue françoise est devenue universelle dans toutes les cours de l'Europe, et c'est par la douce philanthropie qu'ils inspirent, que les peuples de cette partie du monde se rapprochent insensiblement les uns des autres.

La nature tire ses harmonies des contraires ; elle fait contraster dans ce vaste corps du genre humain les âges des peuples, comme elle oppose dans une même famille les âges de ses différens membres. Elle y met à la fois des

enfans, des jeunes gens, des hommes faits et des vieillards, afin que la force soit utile à la foiblesse, et l'expérience à l'ignorance. Mais afin qu'il n'arrivât pas que le genre humain fût à la fin dominé par un seul de ces caractères, qui entraîneroit sa destruction, comme il arriveroit à une famille, qui ne pourroit subsister toute seule, si elle étoit uniquement composée de foibles enfans ou de jeunes gens pleins de passions, ou de vieillards caducs, il me semble qu'elle a donné à chacune des quatre parties du monde un caractère analogue à chacun des quatre âges de la vie humaine. Il me semble de plus qu'elle a imprimé ce caractère non-seulement au territoire, mais aux peuples, quelles que soient les périodes particulières de leurs développemens, puisqu'elle a placé dans plusieurs parties du globe, malgré la variété des saisons, des foyers constans de froidure et de chaleur, d'humidité et de sécheresse, qui influent sur toute la terre, et y entretiennent sans cesse la chaîne de ses harmonies.

Ainsi la nature paroît avoir assigné le caractère de l'enfance à l'Amérique; elle a rendu sa température en général douce et humide, telle que celle des enfans. Elle a placé une grande portion de son territoire dans la zone torride, mais elle la rafraîchit par l'élévation de son

sol, par l'ombrage des plus vastes forêts qu'il y ait au monde, par le souffle perpétuel des vents alizés, par une longue chaîne de montagnes à glaces, d'où découlent vers sa partie la plus chaude les plus grands fleuves de la terre. Elle y a pourvu aux besoins simples de ses habitans par des productions végétales, qui demandent peu d'apprêt et d'industrie. Elle y a mis leur nourriture en terre à l'abri des ouragans et des oiseaux, dans les racines du manioc et de la patate; leurs vêtemens sur le cotonnier, arbrisseau qui se couvre de flocons de laine, comme une brebis; leurs meubles dans les branches du calebassier, qui se chargent de fruits cucurbités, dont on peut faire toute sorte de vaisselle; leurs logemens, sous les arcades du figuier d'Inde et de plusieurs espèces d'arbres. Là on ne rencontre que très-rarement des bêtes féroces dangereuses à l'homme; mais on y voit des troupes de singes qui se livrent à mille jeux innocens; des oiseaux qui charment les yeux par les plus vives couleurs, ou les oreilles par les plus doux ramages. Telles sont les températures et les productions les plus communes du Mexique, du Pérou, du Brésil, de la Guyane, de la Terre-Ferme d'Amérique, et des îles innombrables qui avoisinent leurs rivages. Ces vastes et paisibles contrées

semblent réservées à l'enfance du monde, et si j'avois à représenter un de leurs heureux habitans dans cette passion ravissante où chaque être se montre avec son caractère naturel, je veux dire l'amour, je le peindrois vêtu de plumes, couché dans un hamac de coton suspendu à des bananiers, et servi par sa maîtresse, qui lui présente une calebasse pleine de fruits délicieux.

Le caractère bouillant de la jeunesse semble appartenir à la brûlante Afrique. Cette partie du monde est traversée d'une longue zone de sable qui y redouble les ardeurs du soleil à son zénith. Son atmosphère embrasée y teint de noir tous les habitans et n'est rafraîchie que par des ouragans et des tonnerres. La terre y porte beaucoup de fruits qui lui sont particuliers, comme la datte; mais ceux qui lui sont communs avec l'Europe, tels que l'abricot, la grenade, la figue, le raisin, l'olive, y viennent beaucoup plus gros que dans aucune partie du monde. Qui n'a pas ouï parler de la fertilité de l'Égypte? L'Afrique donne dans la plupart de ses régions jusqu'à deux moissons par an; cependant ces campagnes si fécondes sont désolées par des bêtes féroces. Là, les amans n'osent se donner de rendez-vous dans les bocages, qui servent souvent de retraite à un rhinocéros, à

un tigre perfide, ou à un buffle furieux, ou à un lion toujours en courroux ; les voyageurs ne traversent qu'en nombreuses caravanes ses profondes solitudes, dont les échos répètent, de tous les points de l'horizon, les hurlemens des animaux qui demandent de la proie. Le berger, armé jour et nuit pour la défense de ses troupeaux, s'y exerce à une guerre impitoyable. Là, sont des vengeances implacables comme celles d'Achille; là, des peuples entiers prennent les armes, et, sans projet de conquête ni de butin, massacrent des peuples entiers : hommes, femmes, enfans, en boivent le sang et se repaissent de leur chair.

Approchez des bords de la Méditerranée, vous verrez en opposition des villes commerçantes et tranquilles de l'Espagne et de l'Italie, telles que Cadix, Livourne, Ceuta, les États orageux de Maroc, de Tunis, d'Alger, retraites de pirates qui alarment sans cesse le commerce de l'Europe. Les guerres, les révolutions, l'esclavage, auroient bientôt dépeuplé ces contrées, si les femmes n'y étoient aussi fécondes que la terre qui les nourrit ; mais l'amour même, qui répare les maux que fait la guerre, ne fait qu'ajouter à la férocité des hommes. Là, la beauté appartient au plus redoutable : ce n'est point avec des larmes que l'amour s'exprime, c'est

avec du sang. Le Maure, couvert d'une peau de tigre, se montre à sa maîtresse la poitrine ensanglantée et les bras percés de son poignard. Il fait de sa sultane son esclave et quelquefois sa victime. L'Afrique présente dans son climat, ses animaux et ses habitans, la force, le délire et les fureurs de la jeunesse.

L'Europe a une température semblable à celle de l'homme dans l'âge viril : elle n'a ni l'humidité de l'Amérique, ni les ardeurs de l'Afrique; ses campagnes sont suffisamment arrosées par un grand nombre de rivières navigables. Cependant les végétaux nécessaires à la vie humaine y demandent plus de culture et d'apprêts que dans aucune autre partie du monde. C'est là qu'il faut greffer, tailler les arbres fruitiers, labourer la terre avec de lourdes charrues, la fumer, battre les blés, les moudre, et en préparer le pain par une multitude d'arts qui ont rendu cet aliment, particulier à ses peuples, le plus coûteux de tous ceux qui servent à la subsistance du genre humain. C'est là que les rivières, les collines, les plaines, sont couvertes de moulins et de fabriques en tout genre : l'industrie humaine y paroît dans toute son énergie. L'esprit de l'homme accroît ses forces à proportion des difficultés que lui oppose la nature. Là, les forêts ne périssent pas inutilement

aux lieux qui les ont vues naître : la hache européenne les façonne en vaisseaux qui vont naviguer sur toutes les mers. Les sciences, les arts agréables et utiles, mais surtout les arts de la puissance, tels que la navigation et la guerre, y sont dans leur perfection. Cette petite partie du monde doit au seul progrès de ses lumières et de ses forces la prépondérance qu'elle a acquise sur les trois autres. Seule, elle a subjugué l'Amérique; elle a établi des forts inexpugnables en Afrique et en Asie; elle est la seule dont toutes les puissances se lient tour à tour par des traités, et semblent n'être que les membres d'une famille unique. Heureuse, si ses lois intolérantes, et surtout l'éducation ambitieuse de ses peuples, ne les armoient pas sans cesse les uns contre les autres, et ne les divisoient encore plus que les traités politiques ne les rapprochent. C'est là que la femme, chargée de l'intérêt public par les malheurs des peuples, détruit par l'inconstance des modes la servitude des anciennes institutions, et par l'empire des grâces celui de la barbarie : les lois gauloises la livroient comme esclave à son époux, la religion chrétienne la lui présente comme une compagne, mais la coutume l'a faite souveraine.

Le caractère de la vieillesse peut se rapporter à l'Asie, la plus anciennement peuplée des quatre

parties du monde. Elle réunit de plus les avantages des trois autres par la variété de ses températures; car la Cochinchine et le royaume de Siam y sont aussi humides que l'Amérique; l'Indoustan, aussi chaud que l'Afrique; la Perse et une partie de la Tartarie, aussi tempérées que l'Europe. En général, le sol y est plus élevé, le ciel plus serein, l'air plus pur et plus sec que dans le reste du globe. La nature y a rassemblé toutes les richesses qui sont dispersées ailleurs, et elle y a mis, dans les productions de chaque règne, des espèces d'une qualité supérieure à toutes celles que l'on trouve dans les autres contrées du monde : comme si l'Asie étoit en tout genre la patrie des pères. L'acier de Damas, l'or et le cuivre du Japon, la perle d'Ormus, les diamans de Golconde, les rubis du Pégu, les épiceries des Moluques, le coton, les mousselines et les riches teintures de l'Inde, le café de Moka, le thé de la Chine, ses belles porcelaines et ses brillantes soieries, les chèvres d'Angora avec leurs douces toisons, le paon de Java, et le faisan de la Chine avec son plumage, enfin, presque tout ce qui fait l'objet principal des délices, du luxe et du commerce de l'Europe, vient de l'Asie. Les Grecs et les Romains en avoient tiré la plupart des arbres à fruit que nous cultivons aujourd'hui. Nous en avons

exporté les végétaux qui font la richesse de nos colonies en Amérique, tels que le café, l'indigo, la canne à sucre : nous lui devons le ver à soie qui fait fleurir en Europe tant de manufactures; enfin, c'est d'elle que sont sortis les arts, les sciences, les lois, les religions et les peuples de toute la terre. La nature semble avoir réservé cette abondance magnifique à la patrie de ses fils aînés et des pères du genre humain, comme parvenus à l'âge où il convient à l'homme de recueillir les fruits de ses longs travaux et d'en rassembler toutes les jouissances. Si je représentois donc un Asiatique amoureux, ce seroit comme un patriarche avec une barbe vénérable, couché sur un sopha, entouré de parfums, servi par des femmes somptueusement vêtues, respectueuses, et attentives à lui plaire.

Il y a encore dans les quatre parties du monde des qualités physiques et morales relatives aux quatre âges de la vie que nous leur avons assignées : par exemple, les Américains sont imberbes comme des enfans, les Nègres ont pour barbe une espèce de coton, tel que celui qui couvre le menton des jeunes gens. Les Européens rasent leur barbe, comme des hommes faits; mais les Asiatiques la portent longue, comme des vieillards. Ils conservent avec le plus grand respect ce caractère patriarcal. Le

plus grand affront qu'on puisse faire à un Asiatique, est de l'en priver, comme le serment le plus sacré qu'on puisse exiger de lui, est de le faire jurer sur sa barbe. Peut-être le climat, qui est humide en Amérique, brûlant en Afrique, sec en Asie, est cause des diverses modifications de cet ornement naturel, que nous autres Européens regardons comme une superfluité incommode dans nos climats pluvieux. Mais il n'en est pas moins vrai que les variétés de la barbe s'accordent, dans chaque partie du monde, avec les périodes de la vie humaine que nous leur attribuons, et se combinent parfaitement avec les autres traits de la physionomie. Ainsi les Indiens de l'Amérique ont en général le front étroit, de gros yeux à fleur de tête, le nez court, des traits peu prononcés; ce qui, avec leur menton imberbe, leur donne un air de simplicité qui convient à l'enfance. Les noirs d'Afrique, avec leur menton cotonné, ont des nez épatés, des yeux dont le blanc, ainsi que celui de leurs dents, contraste durement avec la noirceur de leur visage, dont ils augmentent la rudesse par des balafres qu'ils se font; ce qui leur donne un air violent et hardi : d'ailleurs ils sont d'une vigoureuse constitution. Les Européens ont des corps très-bien proportionnés et de beaux traits, témoins ces belles statues des deux sexes que la

Grèce nous a laissées, et dont je ne sache pas que ses artistes, si curieux de rechercher le beau en tout genre, aient été prendre des modèles en Afrique ou en Asie. C'étoit, je pense, dans l'intention de montrer toute la beauté de la figure humaine, et leur ingénieux savoir, qu'ils ont représenté tant de figures sans vêtemens, et beaucoup d'hommes sans barbe, pour ne rien voiler de la beauté européenne. En Asie, les Turcs, les Persans, les Indiens, portent les barbes les plus amples qu'il y ait au monde, qui, avec leurs grands fronts et leurs nez aquilins, donnent à leur visage une gravité particulière. Le costume est parfaitement d'accord avec ces caractères : car les peuples du Pérou et du Mexique sont simplement vêtus d'une chemisette de coton; ceux du Zara, de l'Atlas et de la Nigritie, de peaux de bêtes féroces; les Européens d'habits courts et justes, qui font paroître toute la taille; les Asiatiques, de robes longues qui la voilent jusqu'aux pieds : de sorte que les Américains ont l'air innocent et doux, les Africains effronté, les Européens viril, et les Asiatiques vénérable, tel qu'il convient à l'enfance, à la jeunesse, à l'âge mûr et à la vieillesse.

Les plaisirs et les mœurs de ces nations sont analogues à leurs caractères. Les habitans de l'Orénoque, les Mexicains et les Péruviens,

aiment passionnément les jeux qui exercent le corps, entre autres le jeu de balle ; les Maures d'Afrique, les exercices de l'adresse, de la force et du courage, tels que les courses de bague et les combats de taureaux, dont ils introduisirent le goût en Espagne lorsqu'ils en firent la conquête ; les Nègres, la musique la plus bruyante ; les Européens, les spectacles convenables à des peuples qui cultivent leur esprit ; les Asiatiques, les assemblées où la raison s'exerce en silence, tels que les cafés, où ils fument leur pipe sans parler, où ils jouent aux échecs, car ce jeu nous est venu de ce pays, ainsi que le trictrac des Indes. Il y a un autre exercice qui caractérise partout l'esprit des nations, c'est la danse : celle des Américains est pantomime, car ils imitent comme des enfans tout ce qu'ils voient faire ; celle des Nègres est querelleuse, et on y voit pour l'ordinaire deux champions armés de bâtons ou de zagaies, qui feignent de se battre. Le menuet règne sur les bords de la Seine et paroît la danse la plus propre à combiner à la fois les grâces d'un cavalier et de sa dame ; pour les Asiatiques, cet exercice leur paroît si contraire à la gravité de leur caractère, qu'ils se croiroient déshonorés s'ils s'y étoient jamais livrés : ils aiment ce-

pendant les danses, surtout celles qui sont libres et voluptueuses. Pour se procurer ce plaisir, ils introduisent des baladins dans leurs grands festins, qui durent quelquefois plusieurs jours, comme ceux d'Assuérus, car le goût de la table est encore celui des vieillards; mais jamais aucune femme honnête ne paroît dans leurs divertissemens publics. Enfin, on se formera une idée précise des mœurs domestiques de ces diverses nations, en y considérant le sort des femmes, qui par tout pays en sont le principe et la fin. Dans les quatre parties du monde elles ont des fonctions analogues aux quatre âges de la vie: elles sont nourrices en Amérique, esclaves en Afrique, compagnes en Europe, et servantes en Asie.

Les mêmes nuances se retrouvent dans les gouvernemens de ces contrées. On y reconnoît d'abord les deux puissances temporelle et spirituelle, ou militaire et ecclésiastique, qui par toute la terre se disputent la domination des hommes, et chacune d'elles y a plus ou moins d'autorité suivant le degré de maturité de chaque partie du monde. Ainsi, parmi les peuples enfans de l'Amérique, ce sont les prêtres qui ont la puissance et qui gouvernent par les terreurs de la superstition. Les Mexicains et les Péruviens, déjà avancés en civilisation, avoient à

la vérité des souverains; mais ces souverains, quoique très-despotes, étoient les premiers esclaves des idoles. Chez les peuples de l'Afrique, le pouvoir militaire ou royal l'emporte sur le pouvoir religieux. Les Nègres, quoique fort superstitieux, changent souvent de dieux et de religion, même dans leur pays natal. Lorsqu'ils sont esclaves dans des pays étrangers, ils prennent aisément la religion de leurs maîtres et la quittent avec la même facilité; comme ils ne connoissent d'autre puissance que la force, ils sont toujours de la religion du plus fort, et cette mobilité de caractère, produite par la fougue de leur tempérament, ne se trouve chez aucun peuple de l'Amérique, de l'Europe ou de l'Asie. Dans le régime viril de l'Europe, les puissances temporelle et spirituelle se rapprochent ou se divisent à proportion de la maturité des nations; mais chez celles de l'Asie, elles se réunissent et se confondent dans la personne du souverain, comme au temps des patriarches. Les monarques de l'Asie sont à la fois rois et pontifes, de manière cependant que, quoique la religion du prince préside à toutes les opérations de l'état, toutes les autres religions y sont publiquement tolérées : il n'y a pas un souverain en Asie qui n'y règne au nom de la religion. Dans la religion mahométane, les

chefs de l'état se disent les descendans du Prophète : tel est le grand-seigneur chez les Turcs, le sophi de Perse, le grand mogol, le prince de Moka, les émirs des Arabes, les anciens califes d'Egypte et de Bagdad, et les schérifs, qui se sont emparés d'une si grande partie de l'Afrique. Dans les religions idolâtres de l'Asie, comme celles de l'Indoustan, du Pégu, de Siam, de la Cochinchine, les monarques prennent les titres de frère du soleil et de la lune; dans la religion de la Chine, l'empereur sacrifie publiquement à l'Esprit du ciel. Les autres parties du sacerdoce pontifical passent aux mandarins des villes, et même à tous les pères de famille, qui offrent souvent des hommages religieux à Confucius et aux esprits des ancêtres. Lorsque les deux puissances militaire et ecclésiastique se sont séparées dans la personne du prince, comme au Japon, l'empereur ecclésiastique ou daïri s'est réservé le droit très-important de conférer tous les premiers titres d'honneur de la cour de l'empereur séculier, qui de plus est obligé chaque année de lui payer de grands tributs : ces titres d'honneur sont des titres de sainteté. Ainsi, on peut dire que dans toute l'Asie le gouvernement des peuples est véritablement théocratique; les édits même des souverains y renferment des

leçons de morale, ou des exhortations à la vertu, comme il convient aux ordres des vieillards: de sorte que si on s'arrête au langage des lois dans chaque partie du monde, on y retrouvera les caractères de leurs habitans; car elles font parler en Amérique le courroux des Dieux, en Afrique la colère des rois, en Europe leur bon plaisir et quelquefois l'intérêt des peuples, et en Asie la volonté du ciel.

Il ne faut pas conclure de ces rapprochemens, que j'attribue les vices et les vertus de chaque peuple à son climat: j'ai réfuté ailleurs par des preuves de fait cette erreur, mise au jour par de célèbres écrivains. Ce que je viens de dire, même sur les diverses températures de chaque partie du monde, en est une nouvelle réfutation. Il est certain que les chaleurs de l'Afrique n'en rendent pas les nègres efféminés, comme les noirs, habitans du Bengale, qui vivent sous un climat presque semblable; de même que les chaleurs du Bengale et de la côte d'Arisca ne rendent pas les Indiens barbares, comme les Nègres de Jaïda ou les Maures de l'Afrique. La barbarie et le luxe ne sont pas des effets du climat, mais des maladies et de l'âge des nations. La première les attaque dans toute sa force à leur naissance, et s'affoiblit à mesure qu'elles vieillissent; l'autre, au contraire, croît avec elles, et est

dans toute sa vigueur à leur décadence. La barbarie naît de la foiblesse d'un peuple enfant, gouverné par le despotisme d'un monarque ou d'un corps, et elle a toujours pour base quelque opinion religieuse. Le luxe, au contraire, vient de la foiblesse d'un peuple vieillard, et est fondé sur des besoins physiques, qui se multiplient avec l'âge. La barbarie et le luxe n'adhèrent à aucune nation, puisque la simple progression de l'âge, ou de bonnes lois, suffisent pour les en guérir ou les en préserver. On peut rapporter tous les vices d'une nation à ces deux maladies des corps politiques, et comme il est très-important d'assigner dans les maux du genre humain les sources principales qui les produisent, nous allons les déterminer par leurs effets. Ainsi, considérant la guerre comme le résultat de la barbarie de chaque peuple, et son commerce comme celui de son luxe, nous verrons ces deux thermomètres politiques hausser ou baisser, suivant les degrés de civilisation de chaque partie du monde.

En Amérique, les guerres sont fréquentes et très-cruelles parmi les sauvages, comme nous l'avons dit. Elles naissent de l'état de foiblesse de ces petites nations, qui proportionnent toujours leurs vengeances à leurs craintes; mais ce que je n'ai pas encore dit, c'est qu'elles y

sont presque toutes allumées par quelque fanatisme religieux. Le premier homme qui égorgea un animal domestique pour sa subsistance, en dévoua les entrailles aux dieux pour expier cette espèce de crime, en les associant à ses besoins. Voilà, dit-on, l'origine des sacrifices. Mais celui qui le premier tua son semblable, en offrit sans doute le sang aux dieux infernaux, pour les associer à sa vengeance : et voilà, selon moi, l'origine de la férocité des guerres de l'Amérique. Les sauvages n'entreprennent aucune hostilité sans consulter leur manitou, et celui d'entre eux qui le fait parler ne manque jamais de promettre un heureux succès, pourvu qu'on s'engage à fournir à la parure du manitou au moins quelques crânes ou mâchoires des ennemis. Aussi ils traitent leurs prisonniers de guerre avec la plus horrible barbarie. Ils leur arrachent la chevelure, ils les rôtissent tout vifs, ils les mangent, et ils en attachent les ossemens à la cabane ou au sac qui renferme le manitou. Les Mexicains et les Péruviens, ces peuples naturellement si doux et déjà avancés en civilisation, offroient chaque année à leurs dieux un grand nombre de victimes humaines; ils faisoient même uniquement la guerre pour en avoir. Leurs prêtres s'écrioient de temps en temps qu'il falloit à manger aux dieux. Aussitôt

les peuples tremblans prenoient les armes, se jetoient sur les peuples voisins, d'où ils amenoient quantité de prisonniers, auxquels les prêtres ouvroient la poitrine pour en tirer le cœur, qu'ils offroient tout palpitant à leurs idoles; l'empereur du Mexique s'étoit abstenu même de faire la conquête de plusieurs nations de son voisinage, uniquement afin d'avoir de quoi fournir à ses affreux sacrifices. C'est sans doute cette barbarie qui a attiré la vengeance divine sur ces peuples, dont le gouvernement ne subsiste plus; car puisque Dieu ne se propose que le bonheur du genre humain, la barbarie est sans doute le plus grand des crimes à ses yeux. La guerre en Afrique est aussi fort inhumaine, quoique beaucoup moins qu'en Amérique, parce qu'elle n'est pas mêlée de fanatisme. Les Nègres n'ont ordinairement d'autre but que de faire du butin et des esclaves : ainsi ils épargnent au moins le sang des prisonniers. En Europe, la guerre est aujourd'hui le simple effet de la cupidité des peuples et de l'ambition de leurs princes. Quoiqu'elle y soit fréquente, elle se propose souvent l'intérêt du commerce ou des peuples. Elle a ses lois, qui en modèrent les fureurs. Il n'y a qu'une petite partie de chaque puissance belligérante qui combat; et comme l'argent est son premier mobile, dès qu'il man-

que de part et d'autre, la paix s'ensuit. Dans la plus grande partie de l'Asie, les guerres sont rares et peu meurtrières. La Loubère dit que le roi de Siam ordonnoit à ses généraux de s'abstenir de tuer. Les Chinois, ainsi que les Indiens, ne sont pas belliqueux. Ces grandes nations n'emploient guère que les ruses de la politique pour résister à leurs ennemis. Les Turcs et les Persans sont plus guerriers; mais ils sont à cet égard inférieurs aux Européens, dont la tactique est beaucoup plus parfaite. Cependant, quoique le luxe de l'Asie dût en adoucir les mœurs, comme les extrémités se touchent, le luxe y a introduit un autre genre de barbarie, c'est celui d'y faire des esclaves et des eunuques. Ces coutumes barbares sont déjà bien anciennes en Orient; ce qui me porteroit à croire qu'elles sont nées dans l'enfance de ces peuples. Quoi qu'il en soit, l'esclavage est incomparablement plus doux dans cette ancienne partie du monde que dans toutes les autres. Il n'est pas rare de voir des esclaves s'allier à leur maître, surtout s'ils en embrassent la religion. Ainsi, en considérant le mal que la guerre fait au genre humain, nous verrons qu'elle produit en Amérique des victimes, en Afrique des esclaves, en Europe des prisonniers, en Asie des serviteurs.

On peut voir par ces aperçus que la barbarie s'affoiblit à mesure que les nations avancent en âge : nous allons voir maintenant le luxe augmenter dans les mêmes rapports.

Le commerce, qui est le fruit du luxe, est fort borné chez les sauvages de l'Amérique. Nous ne faisons aucun usage de leurs meubles, de leurs armes et de leurs étoffes : mais comme ils vivent plus près que nous de la nature, nous leur sommes redevables d'une foule de biens naturels qui l'emportent sur les fruits de l'art et de l'industrie de toutes les autres parties du monde. Ce sont eux qui ont donné à nos colonies le manioc et la patate, à nos tables les pêches inépuisables du banc de Terre-Neuve, à nos potagers la pomme de terre, à nos délices la vanille et le chocolat, à nos soucis le tabac, à nos jardins une multitude de végétaux utiles ou agréables, à notre commerce et à nos manufactures le coton, l'indigo, les pelleteries, l'écaille de tortue, la cochenille, etc. Nous leur devons encore le café et la canne à sucre, transplantés de l'Asie dans leurs terres, et dont les productions coûteroient beaucoup plus cher, s'il falloit les aller chercher dans les lieux de leur origine. Ils ne se donnent pas la peine de recueillir pour nous la plupart de ces richesses, mais ils nous en

ont montré l'usage. Celui qui fait présent au genre humain d'une plante utile, lui rend plus de service que l'inventeur d'un art. Pendant combien de siècles seroit tombée dans nos parcs la fève amère du cacao sans que nous eussions imaginé de la torréfier, et de la combiner avec une substance sucrée pour en composer un aliment délicieux? Pendant combien de temps nos botanistes auroient-ils proscrit le tabac comme un poison dangereux, si les sauvages de l'Amérique ne nous avoient enseigné que c'étoit un puissant remède contre le chagrin? Je compte pour rien, ou plutôt pour un grand mal, cette abondance prodigieuse d'or et d'argent que nous tirons de leurs montagnes. Elle a été la cause de la destruction presque totale de ces peuples enfans, auxquels on ne pouvoit reprocher d'autre crime que la religion de leurs tyrans; mais, par une juste réaction, ces mêmes métaux sont aujourd'hui la cause de la plupart des guerres de l'Europe, et en entraîneront tôt ou tard la ruine.

Le commerce de l'Afrique annonce un peu plus d'industrie de la part de ses habitans; elle n'a pas besoin de cultivateurs étrangers pour recueillir ses productions. Nous tirons de ses côtes septentrionales, subjuguées par les Maures,

des maroquins, des dattes, de l'huile, de la cire et des blés en abondance. Ses côtes occidentales, habitées par les Nè-res, nous donnent un peu d'or, de l'ivoire, et une foule d'esclaves que sa malheureuse fécondité fournit à nos travaux de l'Amérique.

Le commerce de l'Europe s'étend, comme les besoins de son luxe, jusqu'au bout du monde. Il exporte fort peu d'objets naturels et de productions de ses fabriques; les peuples étrangers ne veulent guère que les fruits de nos arts et de notre industrie. C'est avec de l'eau-de-vie, de la poudre à canon, des fusils, des sabres, du fer, que nous commerçons principalement avec les Américains et les Africains. Les Asiatiques ne reçoivent de nous que de l'argent.

Quelque étendu que soit notre commerce, il n'égale pas à beaucoup près celui de l'Asie. Nous allons chez tous les peuples chercher des jouissances, mais tous les peuples viennent en acheter en Asie. Je ne parle pas du commerce de l'Inde, où tant de vaisseaux abordent, mais seulement de celui de la Chine. Cet antique empire, reculé dans la partie la plus orientale de notre continent, renferme le seul grand peuple chez lequel la plupart des autres peuples de la

terre viennent commercer, et qui ne va tout au plus que chez ses voisins. Les Tartares, les peuples du Thibet, les Russes, les Coréens, les habitans de la Cochinchine, du Tunquin, de Siam, du Pégu, de l'Inde et de ses îles innombrables, de l'Arabie, de la Perse, de la Turquie asiatique, arrivent chez lui en flottes ou en longues caravanes. Ils font refluer ses productions, ses manufactures, son commerce et ses usages dans toute l'Asie et jusqu'en Afrique. Nos vaisseaux de l'Europe y abordent des extrémités de l'Occident. Il pourvoit même aux besoins et au luxe de l'Amérique, car les vaisseaux espagnols de Manille portent tous les ans au Pérou et au Mexique des étoffes, des porcelaines et des meubles de cette industrieuse partie du monde. Un simple impôt mis, dans l'Amérique septentrionale, sur une production végétale de ce riche empire, a fait prendre les armes aux colonies angloises, et les a séparées de leur métropole; et on peut dire que c'est un peu de thé et le roseau qui renferme le sucre, qui ont causé une partie des guerres de l'Europe.

En assignant un des âges de la vie à chaque partie du monde, je n'ai pas voulu dire que chaque peuple ne puisse passer par les quatre périodes de la vie humaine; nous savons le con-

traire par notre expérience. Il y a loin du siècle des druides à celui de Louis XIV; les vertus de chaque âge peuvent se naturaliser dans tous les pays. Si l'extrémité septentrionale de l'Afrique est habitée par des pirates, son extrémité méridionale, sous des latitudes à peu près semblables, est devenue sous les Hollandois l'asile du commerce. La puissance de l'Europe et la sagesse de l'Asie se transplanteront peut-être un jour par les Anglois dans l'Amérique septentrionale, et pourront y devenir le partage des sauvages de l'Amérique ; mais au milieu de ces grandes révolutions, je pense que chaque peuple conservera toujours quelque chose de son caractère territorial. La vieillesse de l'aubépine n'est point celle du chêne, et cependant le buisson et l'arbre parcourent également le cours des siècles. Ils ont chacun leurs oiseaux qui viennent se reposer sous leur feuillage, et l'embellir par leurs harmonies. La nature se plaît dans cette variété ; quelquefois même, lorsqu'un vieux arbre est renversé par les tempêtes, elle fait sortir de ses racines moussues un rejeton vigoureux qui lui redonne une nouvelle jeunesse. Peut-être un jour le temps, nos malheurs, quelque génie bienfaisant comme la nature, un Lycurgue, un Penn, un Fénélon,

ramèneront l'Europe à l'heureuse simplicité des peuples américains, sans rien diminuer de ses forces et de ses lumières.

Mais s'il est presque impossible à de grands peuples de rétrograder vers l'âge de l'innocence; si les feux de l'ambition et des cupidités une fois allumés ne peuvent plus s'éteindre, tâchons au moins de tirer de ceux qui nous consument une lumière qui éclaire nos vieux jours.

C'est dans l'Asie que nous trouverons des empires dont le régime peut nous servir de modèle : tel est celui des Chinois qui a quatre mille sept cents ans d'antiquité. Ce peuple vieillard compte ses années par celles du globe; il est l'aîné de tous les peuples de la terre, qui viennent de toutes les régions lui rendre hommage. Pour nous qui parcourons l'âge viril avec les vices de la jeunesse et les défauts de l'enfance, nous devons chercher à raffermir la légèreté de notre constitution par les mêmes lois qui assurent la pondération de ce vénérable empire. La vieillesse couronne la fin des nations; et comme elle prépare l'homme à une autre existence, elle change aussi la nature d'un état et le ramène en quelque sorte à la simplicité des élémens. Ce n'est plus un fleuve qui va se perdre à la fin de son cours; c'est un océan qui engloutit tous les fleuves et les reproduit de ses émanations.

Un état vieux et bien ordonné attire à lui et s'incorpore ses voisins, ses alliés, et ses conquérans même; la nature le réserve pour être la tête du genre humain, dont les autres peuples ne sont que les membres. Cet empire universel, dont le désir agite tour à tour les peuples de l'Europe, est offert par la nature à tous ceux du globe : il a été présenté successivement aux Assyriens, aux Scythes, aux Mèdes, aux Perses, aux Grecs, aux Romains, aux Tartares, aux Arabes, et il leur a été enlevé à tous; il n'est le prix ni de la force ni de la ruse, mais celui de la sagesse. Un Européen vantoit à un Chinois la puissance de nos royaumes modernes, leur tactique, leur navigation, leurs conquêtes; il lui faisoit l'éloge des peuples anciens de l'Europe, dont il n'avoit jamais ouï parler; des Athéniens, des Lacédémoniens, des Romains. « Sans doute, lui répondit le Chinois, ces peuples ont été puissans et vous l'êtes aussi, mais vous passerez avec eux, et nous autres nous durons. »

On doit affermir la base du bonheur public sur les saintes et éternelles lois de la nature. C'est la nature qui, en donnant des griffes aux animaux de rapine, avec l'instinct de la férocité, a fait l'homme nu et lui a donné l'instinct de la bienfaisance, afin qu'il secourût ses semblables par le sentiment de ses propres

besoins. Elle a gravé dans son cœur cette loi inaltérable : NE FAITES PAS A AUTRUI CE QUE VOUS NE VOUDRIEZ PAS QU'ON VOUS FÎT. C'est cette loi que Confucius appelle la vertu du cœur, qu'il recommande sans cesse dans ses écrits, comme le principe de toute conduite particulière, et qui est la base des neuf maximes de gouvernement qu'il a présentées aux souverains de son pays. C'est elle qui, en rendant à la Chine les récompenses et les punitions personnelles à tous ses habitans sans exception, les a rassemblés sous leur monarque comme une famille sous un père, et a rendu leur constitution inébranlable; c'est elle qui, malgré la corruption des mandarins, les guerres civiles, les invasions des Tartares, a maintenu ce grand empire, comme le pivot d'un vieux chêne soutient son tronc caverneux contre les tempêtes du ciel et les débordemens des eaux : loin d'en être abattu, il accroît ses forces de ce qui devroit le renverser; son vaste feuillage se nourrit d'orages, ses racines boivent l'inondation des fleuves.

C'est cette loi que l'Évangile nous recommande comme le second de nos devoirs; elle est pour chacun de nous l'extrémité de ce rayon dont la Divinité est le centre et le genre humain la circonférence. C'est elle seule qui nous fait hommes et qui nous rappelle à la nature dans

quelque partie du monde que nous soyons nés; elle nous force d'abjurer, au moins intérieurement, les préjugés de familles, de corps, de nations, et nous défend d'être Turcs, Juifs, Brames, Africains, lorsque nous ne pouvons l'être sans cesser d'être hommes. Au milieu de tant d'opinions qui arment les nations les unes contre les autres, elle nous montre notre intérêt personnel dans celui du genre humain, et celui du genre humain dans notre intérêt personnel. Voulez-vous savoir si une maxime est juste par rapport à autrui, appliquez-la à vous-même; par rapport à vous-même, appliquez-la à autrui, et étendez-la à tous les hommes: si elle ne convient pas à tous, elle ne convient à aucun. Enfin cette loi est l'heureux instinct qui rapproche tous les peuples de la terre les uns des autres, et elle est la seule règle invariable de ce qui est juste, bon, décent, honnête, vertueux et religieux dans tous les temps et dans tous les pays du monde.

LIVRE VII.

HARMONIES FRATERNELLES.

Nous avons représenté jusqu'ici les harmonies que les puissances de la nature ont les unes avec les autres, nous allons décrire maintenant celles que chacune d'elles a avec elle-même. Les premières sont simples, les secondes sont composées. Les premières nous ont offert l'organisation élémentaire des individus, les secondes nous donneront celles de leurs espèces et de leurs genres. Les premières composent les matériaux primitifs de l'édifice de la nature, et les secondes en forment l'assemblage. Les unes sont physiques et les autres sont morales ou sociales. Ici va commencer un nouvel ordre de choses, dont le soleil est toujours le premier mobile : toutes les lois qui gouvernent la terre ont leur origine dans les cieux.

Considérons le soleil au lever de l'aurore, lorsqu'il passe de l'hémisphère inférieur dans le supérieur; d'abord il dilate l'air de notre horizon,

et aussitôt un vent frais s'élève de l'orient pour le remplacer. La rosée de la nuit, suspendue dans les airs, tombe sur la terre ; les plantes se raniment, les oiseaux font entendre leurs premiers chants, l'homme commence le cercle de ses travaux et de ses jouissances. Chaque heure amène une harmonie nouvelle, et toutes ensemble, comme une troupe de sœurs de différens âges, qui se tiennent par la main, vont se réfugier sous le manteau constellé de la nuit.

Voyons maintenant le soleil, au lever de l'année, au matin de ce grand jour qui va éclairer et chauffer notre pole pendant six mois.

Alors les phénomènes de notre horizon s'opèrent en grand sur notre hémisphère. D'abord toute son atmosphère est dilatée, et celle de l'hémisphère opposé s'efforce de prendre sa place. Aussitôt des vents chauds et humides soufflent avec violence de la partie du sud ; les glaces de notre pole se fondent, s'ébranlent et s'écroulent ; l'Océan, chargé de leurs débris, prend son cours vers le midi, et circule autour du globe ; les rosées et les pluies du printemps, qui résultent d'une atmosphère tiède et vaporeuse, fertilisent les terres ; les végétaux ranimés poussent tour à tour leurs premiers feuillages ; les animaux, joyeux, préparent de nouveaux nids ; l'homme se livre aux travaux

renaissans de l'agriculture, de la navigation et du commerce. Chaque jour apporte de la part de la nature de nouveaux bienfaits, et tous ensemble, après avoir entouré notre hémisphère d'une guirlande de fleurs et de fruits, vont se réfugier dans le sein de l'hiver, comme les heures du jour dans celui de la nuit.

Si une révolution d'heures amène les diverses harmonies du jour, et une révolution de jours celles de l'année, une révolution d'années amène à son tour celles de la vie. Après un certain nombre de périodes du cours annuel du soleil, les élémens eux-mêmes subissent des crises qui varient leurs harmonies : les ouragans, les volcans, les tremblemens de terre, donnent à l'atmosphère une autre température, à la mer des îles naissantes, et aux continens de nouveaux rivages. Des périodes de mois lunaires et d'années solaires déterminent dans chaque végétal l'âge de sa floraison ; dans chaque animal celui de sa puberté, et dans tous les harmonies de leur vie. L'homme, vers l'âge de sept ans, sort de sa première enfance ; il entre dans son aurore. Cette époque, comme celle de la naissance du jour et de l'année, est précédée d'une révolution : de nouvelles dents lui annoncent avec douleur qu'il a besoin de nouveaux alimens ; souvent son sang s'allume et son corps

se couvre d'ébullitions. Les petites-véroles, les rougeoles et les éruptions cutanées, sont les giboulées de son printemps. Une révolution morale accompagne la révolution physique : le premier feu des passions commence à échauffer son cœur et à éclairer son esprit ; l'amitié maternelle ne peut plus lui suffire ; il lui faut des égaux, des compagnons, des amis, de nouveaux plaisirs et de nouveaux travaux. Il entre ainsi dans la carrière humaine, dont il doit parcourir toutes les harmonies, jusqu'à ce que la mort, semblable à l'hiver et à la nuit, couvre ses jours, ses années et sa vie d'un voile funèbre.

Un cercle de vies humaines produit à son tour les harmonies des tribus, celui des tribus celles de nations, celui des nations celles du genre humain. Sans doute notre globe, avec tous ses habitans, a des relations avec les globes qui tournent autour du soleil, et l'astre du jour lui-même, avec sa sphère immense, en a sans doute avec les astres innombrables, ordonnés dans l'infini et dans l'éternité suivant des plans inconnus aux mortels.

Mais il suffit à ma foiblesse de m'occuper des puissances de la nature qui se manifestent sur la terre. Je les y ai présentées simples et en repos, je vais les montrer combinées et en ac-

tion ; je vais décrire leurs relations avec les harmonies des temps. Je ne prétends point, comme Phaéton, mener de front les chevaux du Soleil, mais, comme l'hirondelle, régler ma carrière fugitive sur celle de l'astre du jour. En volant terre à terre, je peux, comme lui, faire le tour du monde, et en étudier les lois d'où dépendent les destinées du genre humain.

Rappelons-nous d'abord une des lois fondamentales de la nature, celle de la consonnance. Nous avons vu que tout corps organisé étoit formé de deux moitiés semblables qui s'entr'aidoient : j'appelle cette consonnance harmonie fraternelle.

Cette loi se manifeste dans les astres, formés de deux moitiés semblables, puisqu'ils sont sphériques. Il y a plus, la sphère pouvant se diviser en une infinité de moitiés égales par tous les points de sa circonférence, il en résulte qu'elle réunit en elle une infinité de consonnances, qu'elle renferme toutes les formes, et qu'elle en est la plus parfaite. En effet, toutes les courbes s'engendrent des différentes révolutions de son cercle. Toutes les formes angulaires des combinaisons de ses cordes et de ses rayons, et ses parties diverses, étant en équilibre autour d'un centre unique,

elle seule est susceptible de tous les mouvemens.

Cette consonnance, qui est sphérique dans les corps célestes, se trouve simple dans les corps organisés de la terre. Tout végétal et tout animal n'est formé que de deux moitiés semblables, dont les organes sont en nombre pair.

Je ne m'arrêterai pas à cette autre loi des contrastes, qui met dans les corps organisés deux moitiés en opposition, comme celle des consonnances en met deux en rapport. Nous avons vu que ces deux lois existoient dans le globe même de la terre, dont l'hémisphère oriental consonne avec l'occidental, et le septentrional contraste avec le boréal. Ce contraste regarde l'harmonie conjuguée ; je me bornerai ici à la consonnance qui établit l'harmonie fraternelle.

La nature, non contente d'avoir mis en consonnance tous les membres d'un corps organisé, afin qu'ils s'aidassent mutuellement, a mis les corps organisés eux-mêmes en harmonie fraternelle, les uns avec les autres, afin de lier toutes les parties de son ouvrage. Ainsi, dans les cieux, l'astre du jour est en harmonie fraternelle avec celui des nuits; car l'un vient éclairer de sa lumière l'hémisphère que l'autre aban-

donne. Cette concordance avoit fait imaginer aux anciens que ces astres étoient frère et sœur, et ils les désignoient sous les noms d'Apollon et de Diane; mais cette harmonie fraternelle est encore plus marquée entre la lune et la terre, qui se réfléchissent mutuellement la lumière du soleil. Elle s'étend jusqu'aux satellites qui entourent Jupiter, Saturne, Herschell, qui s'éclairent et se réchauffent réciproquement des mêmes rayons paternels.

Cette consonnance règne sur la terre parmi les élémens. Les vents de l'orient et du nord consonnent entre eux en froidure et en sécheresse, comme ceux de l'occident et du midi en chaleur et en humidité. Quelque irrégularité apparente qu'offre le globe à sa surface, il n'y a pas un seul lieu, soit au milieu des mers ou au sein des terres, soit dans la zone torride ou dans les zones glaciales, qui n'ait à la fois des vents froids et chauds, secs et humides. Les sources se joignent fraternellement dans la vallée, et les collines qui la bordent ont des angles rentrans et saillans en consonnance. Les eaux ont des reflets et les terres des échos qui consonnent de genre à genre, et jamais un paysage n'est plus intéressant que quand le reflet du ruisseau répète la forme de la colline, et l'écho de la colline le murmure du ruisseau.

Les harmonies fraternelles qui groupent les végétaux, présentent des spectacles non moins admirables. Nous avons du plaisir à voir un arbre isolé avec toutes ses harmonies élémentaires; mais nous en goûtons un plus grand et d'un autre genre quand nous le voyons entrelacer ses rameaux avec un arbre de son espèce, et s'appuyer l'un l'autre contre les tempêtes. C'est l'harmonie fraternelle qui les unit; elle est la source du plaisir que nous éprouvons à la vue d'un bocage ou d'une longue avenue, ou d'une lisière de gazon. J'ai déjà dit que la nature nous indique un moyen assuré de disposer chaque espèce de végétal dans l'ordre qui lui convient le mieux, c'est de le planter suivant l'harmonie fraternelle où ses semences sont rangées dans leurs capsules. Ainsi le chêne robuste, dont les glands naissent un à un ou deux à deux, présente un port majestueux, soit qu'il soit seul, soit qu'il soit groupé avec un autre chêne; mais les sapins, les pins et les cèdres, dont les pignons croissent rangés circulairement et en pyramide dans un cône, produisent un effet bien plus imposant lorsqu'ils forment, dans le même ordre, un sombre bocage au sommet d'une montagne, que lorsqu'ils y sont isolés et dispersés. Ainsi le vignoble plaît moins dans une plaine que lorsque ses ceps sont

rangés autour d'une colline, dans le même ordre que ses grains le sont autour d'une grappe. Non-seulement l'harmonie fraternelle groupe les individus, mais les genres eux-mêmes : elle donne des vrilles à la vigne pour s'attacher à l'orme, et des griffes au lierre pour saisir le tronc des chênes. Sans doute la variété des arbres d'une forêt et celle des fleurs d'une prairie nous donnent encore des sentimens de plaisir; mais ils naissent d'harmonies d'un autre ordre, et je ne m'occupe ici que de sentimens qui résultent de la disposition des végétaux de la même espèce.

L'harmonie fraternelle se fait sentir encore avec plus de charmes dans les animaux, parce qu'ils y sont sensibles et qu'ils pourvoient eux-mêmes à leurs besoins, plus nombreux que ceux des végétaux. La nature leur a donné d'abord deux organes, pour communiquer entre eux à de grandes distances : l'un est actif et l'autre est passif; c'est la voix et l'ouïe. L'organe de la voix a son origine dans la poitrine près du cœur, siége des passions, et celui de l'ouïe a la sienne dans la tête près du cerveau, siége de l'intelligence.

Je suis trop ignorant pour parler ici de la construction admirable de ces organes et de leur variété merveilleuse dans les diverses

espèces d'animaux : il me suffit d'observer qu'en général la portée des animaux est en raison inverse de leur foiblesse; que toutes les sensations de la haine et de l'amour, de la joie et de la tristesse, de la crainte et de l'espérance, et toutes les passions, sont réparties entre eux à proportion de leurs besoins, et exprimées par des modulations innombrables. Cependant ces expressions sont si déterminées, que les animaux d'une autre espèce, et l'homme même, ne se méprennent pas à leur caractère, quoiqu'ils n'en pénètrent pas le sens. Quel grammairien pourra recueillir ces élémens invariables de la langue primitive de la nature? Il y trouveroit sans doute tous les sons des langues humaines, et même des mots entiers articulés. Quel géomètre calculera les courbes ovales qui expriment des sons si différens, et les courbes acoustiques qui les recueillent sans les confondre? Peut-être les oreilles des animaux ne reçoivent pas les mêmes bruits dans les mêmes proportions, non plus que leurs yeux ne reçoivent la lumière. L'aigle au haut des airs contemple le soleil et découvre les plages lointaines avec des yeux qui ont la portée des télescopes, tandis que l'abeille, dans sa ruche obscure, travaille à ses alvéoles avec des yeux taillés en microscopes.

En général les animaux carnivores ont l'ouverture des oreilles tournée en avant, pour éventer leur proie, et les frugivores les ont tournées en arrière, et mobiles, pour entendre de tous cotés le bruit de leurs ennemis; mais la voix et l'ouïe ont été données à chaque espèce, pour vivre en société avec ses semblables. Les animaux qui n'ont point de voix vivent solitaires: tels sont beaucoup d'insectes; mais dans la saison des amours ils se réunissent par des bourdonnemens ou des bruits: le scarabée pulsateur fait entendre la nuit le tic-tac d'une montre pour appeler sa femelle; la mouche luisante allume sa brillante étincelle dans les ténèbres; les poissons de l'Océan se communiquent entre eux par l'éclat de leurs écailles au sein des flots, et la nuit par les feux phosphoriques que leurs mouvemens y font naître.

Au reste, si l'harmonie fraternelle nous charme par les végétaux dont elle dispose les groupes, elle nous plaît encore davantage par ceux qu'elle établit entre les animaux: ils vivent dans l'ordre où ils sont nés; le plan de leur vie est renfermé dans leurs berceaux. Les tourterelles volent deux à deux, et les perdrix par compagnies, dans le même nombre que les œufs dont ils sont éclos; les sangliers se rassemblent

d'eux-mêmes par troupes, les chiens par meutes, les poissons vivipares par couples, les ovipares par légions. On peut juger des mœurs fraternelles des animaux par le nombre des œufs de leurs nids et par les tétines de leurs mères. Cette concordance s'étend jusqu'aux insectes, et les abeilles ne vivent dans une société si intime, que parce qu'elles naissent d'une seule mère et qu'elles sont élevées dans la même ruche. Une série d'individus nés ensemble forme leur famille, et une série des mêmes familles voisines et contemporaines compose une tribu dont tous les membres s'entr'aident : telle est celle des castors, telle est celle des pigeons sauvages de l'Amérique, dont une partie s'occupe à abattre avec les ailes les glands des chênes, tandis que l'autre partie les recueille à terre.

Pendant que le matérialiste s'efforce de ramener toutes les lois de la nature à une attraction aveugle, l'animal réclame en faveur de l'harmonie fraternelle. Transporté d'un climat dans un autre, en vain on lui fait respirer le même air, en vain on lui présente les alimens de son enfance, il refuse de s'approcher d'une table où il n'a plus de frère pour convive. Ainsi le renne du Nord, le lama du Pérou, la tourterelle d'Afrique, le castor isolé dans les

ménageries des rois, appelant en vain par de tristes gémissemens les compagnons de leur enfance.

L'harmonie fraternelle est donc la première des harmonies sociales, puisqu'elle existe dans les cieux, les élémens, les végétaux et les animaux. Ainsi les lois harmoniques, qui assemblent les membres des corps organisés et qui en groupent les individus, n'existent pas moins que les attractions, qui réunissent les parties des corps non organisés.

Nous avons déjà vu que l'homme étoit né pour la société, parce qu'il réunissoit en lui seul les besoins de tous les animaux, et qu'il n'y pouvoit pourvoir que par le secours de ses semblables; je trouve une nouvelle preuve de cette vérité dans la construction de sa voix et de son ouïe. Sa voix peut imiter toutes celles des animaux, et ses oreilles, placées aux deux côtés de la tête et formées des courbes acoustiques les plus ingénieuses, peuvent recueillir tous les sons qui s'élèvent dans la circonférence de son horizon. Ces organes sont faits avec un tel art, qu'ils communiquent et recueillent toutes les affections du cœur et tous les raisonnemens de l'intelligence, tandis que ceux des animaux ne peuvent exprimer et recevoir que les premiers cris des passions et de simples

aperçus. De quoi serviroit à l'homme un organe si parfait et si étendu, s'il étoit né pour errer seul dans les forêts ?

Il a en effet besoin des services de ses semblables, depuis la naissance jusqu'au tombeau ; et d'un pole à l'autre il n'y a pas un seul homme qui ne corresponde avec toutes les parties de l'univers. Les épiceries, les teintures, les toiles de l'Asie, le café, le sucre, le coton, les pelleteries, l'or et l'argent de l'Amérique, l'ivoire et les nègres de l'Afrique, servent aux besoins des peuples de l'Europe ; et le fer, le vin, les corderies, le papier, les armes à feu, et toutes les productions de l'industrie de l'Europe, se répandent jusque chez les sauvages des contrées les plus reculées du monde.

Cette correspondance de jouissances physiques a existé plus ou moins dans tous les temps, mais celle des jouissances morales est encore plus étendue. Les usages, les lois, les opinions, les traditions politiques et religieuses, se communiquent non-seulement par toute la terre, mais lient les peuples passés et futurs. Le globe, considéré avec le genre humain, est comme le disque de la marguerite, dont chaque fleuron est au centre d'un cercle et à la circonférence de plusieurs : le premier anneau de cette

chaîne sociale est, sans contredit, l'harmonie fraternelle.

Mais si l'homme est pour l'homme la source de tous les biens, il est aussi celle de tous ses maux; c'est pour lui en épargner un grand nombre que nous avons cherché d'abord à le bien ordonner avec lui-même. Nous avons tracé à la fois ses harmonies physiques avec la nature, et ses harmonies morales avec son auteur. Nous avons mis toutes ses parties en équilibre, afin que sa fragile nacelle pût, sans se renverser, traverser l'océan de la vie; il faut qu'elle y vogue seule avant de naviguer en flotte; il faut qu'elle se mette en garde contre les vaisseaux, qui sont souvent les uns pour les autres les plus dangereux écueils. Si les tempêtes s'élèvent, si la nuit étend son voile sombre sur les flots, il faut que l'âme de l'homme se tourne vers la Divinité et lui indique sa route comme la boussole vers le nord, malgré l'absence du soleil. Quand il perdroit dans la société humaine les traces de cette Providence qui se manifeste dans toute la nature, il en retrouveroit le sentiment dans son propre cœur : il suffit qu'il ait aimé une fois.

Il faut donc, avant tout, qu'un enfant soit bien ordonné avec lui-même, afin qu'il puisse y rentrer avec plaisir. Il peut naître de parens

durs et être livré à des maîtres ennuyeux ou barbares, ira-t-il chercher des guides parmi des gens qui lui ont fait haïr l'instruction ? Il vient même un temps où ce qu'il y a de plus aimable et de plus sacré parmi les hommes vient à périr, amitié, réputation, patrie, religion : que devient alors celui qui a dirigé sa vie sur ces imposantes perspectives? Les sophismes de la métaphysique n'ont-ils pas couvert la Divinité de nuages que la raison peut seule dissiper ? L'esprit a matérialisé l'esprit. C'est pour échapper à toutes les illusions humaines, que nous n'avons voulu appuyer la morale que sur la nature, qui ne périt jamais, et sur notre propre cœur, qui la cherche toujours : accoutumons donc l'enfant à y rentrer comme dans un asile assuré. Quand le soleil s'éloigne de notre hémisphère, les êtres sensibles se retirent dans des antres, et respirent au moyen du feu que l'astre du jour a renfermé dans leurs veines ; l'homme se réchauffe alors de sa propre chaleur : il en est de même de la réflexion par rapport à l'âme. L'âme s'en enveloppe, pour ainsi dire, dans tous les accidens de la vie ; et Socrate, dans la solitude, offre un exemple frappant de la puissance de la réflexion : son âme trouvoit en elle-même des consolations que lui eût refusées la société.

Il faut donc que l'enfant se conserve dans

toute sa pureté originelle; il faut qu'on l'habitue chaque jour à nettoyer son âme de toute ordure étrangère, comme on l'accoutume à laver et à soigner son corps. Que tous les matins, après l'avoir élevée vers le ciel, ainsi que ses yeux vers la lumière, il lui propose quelque action vertueuse pour le jour, et que le soir il examine s'il ne l'a point souillée par quelque passion honteuse qui en trouble le repos pendant la nuit; qu'il n'y noùrrisse ni haine, ni vengeance, ni jalousie, ni cupidité; qu'il soit bien convaincu que l'intérieur de son âme est à découvert malgré les ténèbres; et comme il n'y a point de lieu dans la nature qui ne soit sans quelque ouvrage de la Divinité, il n'y en a point qui soit sans témoin.

Après avoir bien préparé son âme, il doit la nourrir et l'exercer avec autant de soin que son corps : de bons livres, et encore mieux la nature, lui offriront de toutes parts de quoi l'alimenter ; l'esprit est le flambeau du cœur, c'est un feu qui tourne tout en sa substance : qui ne l'alimente pas l'éteint ; il brûle, mais sans éclat et sans chaleur : ne pouvant s'étendre au dehors, il se reploie sur lui-même et enflamme les passions; d'un autre côté, le cœur qui les renferme ne se conduit que par les lumières de l'esprit, siége de la raison. C'est elle qui le di-

rige avec tous ses instincts naissans vers les devoirs de la société, mais auparavant il faut qu'il puisse y rentrer comme dans un lieu de repos et bien en ordre; car comment l'ordonnera-t-il à l'égard des autres, s'il est mal ordonné en lui-même?

Ce retour sur soi lui est d'autant plus nécessaire, qu'il ne peut sans lui remplir les devoirs de la morale, dont la première maxime est *de faire à autrui ce que nous voudrions qu'on nous fît.* Comment saura-t-il donc ce qu'il convient de faire à l'égard de soi et des autres, s'il ne rentre d'abord en lui-même, et s'il ne se met ensuite à leur place? Cette double réflexion ne demande aucun effort; elle est naturelle à l'homme : son ambition rapporte tout à lui et le met sans cesse à la place des gens heureux; mais les devoirs de la morale l'obligent encore plus souvent de se mettre à la place des malheureux. Les passions ramènent tout à notre intérêt, et la vertu à celui d'autrui; elle seule est équitable, car elle s'étend à tous les hommes, qui sont tous nécessaires les uns aux autres : sans ce retour perpétuel sur nous-mêmes et sur autrui, nous ne pouvons être justes envers nos semblables. S'agit-il d'approuver ou de condamner quelqu'un, si vous le jugez d'après votre seule position, vous le jugerez injustement. La vie

est une grande montagne sur laquelle les différens âges nous placent successivement à différens étages, d'abord à la montée, puis au sommet, enfin à la descente; ensuite les sexes, les tempéramens, la fortune, la santé, l'éducation, les climats, en varient les sites à l'infini : si nous ne la considérons que du point où nous sommes, nous n'en connoîtrons qu'un petit coin. Si les vieillards ont plus d'expérience que les jeunes gens, c'est parce qu'ils ont parcouru une plus grande zone : nous nous tromperons donc si, sans sortir de notre place, nous voulons juger ceux que nous apercevons au loin; nous blâmerons ceux qui vont nus au Midi, parce que nous nous couvrons de fourrures au Nord.

Ce flux et reflux de la raison est naturel à l'homme, comme je l'ai dit; il le distingue des animaux. L'animal se règle sur son instinct, et l'homme sur l'exemple de son semblable; l'homme imite la nature, et l'enfant imite l'homme : voilà pourquoi l'exemple lui sert beaucoup plus que le précepte. Pour conserver à un enfant l'égalité d'humeur et la rectitude de jugement, si nécessaires aux devoirs de la morale et à son propre bonheur, il ne faut l'appliquer à aucune étude qui puisse étouffer sa sensibilité ou l'exalter : il faut donc rejeter à la fois des écoles les sciences abstraites et

les arts de l'imagination. Les grammaires, par où commençoient jadis les premières études, sont, comme je l'ai déjà dit, la métaphysique des langues; elles ne les ont pas précédées, elles les ont suivies, elles en sont les résultats. Il suffit donc à un enfant d'apprendre sa langue maternelle par l'usage et la lecture des bons écrivains, il en étudiera les règles quand son jugement sera formé: en attendant, il fera de la prose, comme M. Jourdain, sans le savoir. Il en est de même de la géométrie. Elle perfectionne, dit-on, le jugement de l'homme, j'en conviens; mais elle opprime celui d'un enfant: c'est un tuteur qui étouffe sa plante. Parmi les enfans qui s'y sont rendus célèbres, ainsi que dans les sciences abstraites, fort peu ont vécu, et ils ont passé des jours tristes et malheureux.

Pascal résout à douze ans le problème de la roulette: il passe sa vie à juger le genre humain, à rejeter les services de sa propre sœur, et il meurt épuisé à quarante ans, croyant toujours voir un abîme à ses côtés. La géométrie transcendante et la métaphysique affaissèrent les ressorts de son jugement dans l'âge viril, pour les avoir trop étendus dans l'enfance. La géométrie a cependant des notions qui sont à la portée du premier âge, parce qu'elles parlent aux sens: telles sont celles des

lignes, des angles, du cercle, du carré; mais leurs propriétés abstraites doivent être l'étude du philosophe et non celle de l'enfant. Il suffit de lui montrer de loin les études sérieuses, pour en faire naître un jour le goût. Si je voulois lui donner une idée des élémens de géométrie et des lois du mouvement, je n'emploierois d'autre table que celle d'un billard, ou plutôt un jeu de boules ou de quilles, afin que l'exercice du corps se trouvât joint à celui de l'âme. Nous voulons renfermer toutes les théories dans le premier âge, mais la nature n'agit pas ainsi : elle revêt ses premières leçons de formes gracieuses; elle nous mène pas à pas, nous repoussant par la peine, et nous invitant par le plaisir. Elle nous montre les feuilles avant les fleurs, les fleurs avant les fruits. Les plus rians tableaux cachent les plus brillans phénomènes, et elle nous invite à son étude par le charme de sa contemplation.

Si les sciences abstraites absorbent l'imagination d'un enfant, les arts d'imagination exaltent trop son jugement : telles sont entre autres la musique, la peinture, la poésie; c'est la chaux mise au pied d'une jeune plante; elle la fait fleurir de bonne heure, mais elle la mine et la fait périr. Il est remarquable que les enfans appliqués aux sciences abstraites ou aux arts d'imagination, sont plus violens et plus

colères que ceux qui sont occupés à des arts mécaniques : la raison en est que les ressorts de leur âme ont été, ou trop comprimés, ou trop dilatés. Il en est de même de ceux de leur corps, long-temps contraints dans des attitudes semblables ; leur physique est affaissé comme leur moral. L'étude des lettres, si agréable, fatigue et épuise si elle nous tient long-temps dans la même situation. On connoît l'irritabilité des gens de lettres et surtout des philosophes ; les poëtes y sont plus sujets que les autres, parce que leurs travaux leur coûtent davantage. Je crois que si Socrate conserva son admirable égalité d'humeur, inconnue à Platon et à Aristote ses disciples, c'est peut-être parce que, malgré ses vastes connoissances, il n'écrivit aucun ouvrage. Peut-être aussi c'est parce qu'il apprit, dans son enfance, le métier de sculpteur, qui est, à mon avis, un long apprentissage de patience. Au reste, je crois qu'on peut démontrer l'influence des sciences abstraites et des arts de l'imagination par les caractères nationaux. Je pense que si les Anglois sont en général mélancoliques, c'est qu'on les applique de trop bonne heure au latin, au grec et aux mathématiques, dont ils font des études plus approfondies que nous ; et que si, au contraire, les François et les Italiens

sont d'une légèreté de caractère qui va quelquefois jusqu'à la folie, ils le doivent à l'étude des arts d'imagination, où ils excellent. La chaleur du climat n'y fait rien, quoi qu'en ait dit Montesquieu, comme je l'ai démontré ailleurs par la gravité des Musulmans et la pétulance des Grecs, nés dans le même pays.

Au reste, les caractères vifs ou lents, gais ou sérieux, se trouvent souvent disséminés dans la même ville de frère à frère, et sont également utiles à la société. Ne nous occupons donc que du soin de développer en eux l'amour de la Divinité et de l'humanité, afin de leur donner un centre commun. Avec ces deux vertus ils peuvent se passer de tous les talens, et tous les talens sont dangereux sans ces deux vertus : que dis-je ! sans elles il n'y a point de véritables talens. Nous avons déjà observé que les athées n'avoient jamais fait aucune découverte, parce qu'ils n'aperçoivent aucune intelligence hors d'eux-mêmes dans la nature. Nous pouvons ajouter qu'ils n'ont jamais aimé les hommes. Ils ne les ont servis que par ambition; et comment auroient-ils réprimé cette passion si dangereuse, lorsqu'ils ne voient rien au-dessus d'eux dans l'univers?

Le premier sentiment qu'on doit donc développer dans un enfant est celui de la Divi-

nité, afin qu'il puisse s'y réfugier en tout temps, comme dans un port inaccessible aux tempêtes. Par lui il aimera la vie, et il aimera la mort. La terre la plus aride lui paroîtra un séjour enchanté, et le ciel, avec ses brillantes constellations, le port où il doit terminer sa course.

Comme mon premier but est d'apprendre à un enfant à se suffire à lui-même, et de le rendre indépendant des préjugés variables de la société, je voudrois d'abord établir sa première harmonie fraternelle entre lui et les grands hommes qui ont existé. Je désirerois donc que quelque écrivain sensible fît un recueil d'histoires des hommes vertueux qui ont le mieux mérité du genre humain; leurs exemples influeroient plus sur un enfant que les préceptes. Ils seroient pour lui des étoiles fixes avec lesquelles son âme s'aimanteroit, en l'élevant vers le ciel ils la rapprocheroient de la Divinité. Il y trouveroit des objets de consolation dans ses infortunes; il y verroit que les hommes les plus justement célèbres ont souvent été les plus malheureux dans leur enfance. Pour moi, venant à considérer leur vie, je trouve qu'ils ont dû principalement à leurs adversités l'amour d'un Dieu consolateur, amour qui les a illustrés. Ils ont eu un sentiment exquis des droits de l'homme, parce qu'ils ont été violés à leur égard,

et de l'existence de la Divinité, parce qu'ils n'ont trouvé qu'en elle un refuge. Les Grecs avoient bien senti cette vérité lorsqu'ils représentèrent Hercule, fils de Jupiter, persécuté dès le berceau par Junon; mais, sans recourir à la fable ou à l'allégorie, nous trouverons dans l'histoire de toutes les nations que la plupart des hommes célèbres par leurs vertus ont été malheureux dans leur enfance. Nous comprenons dans les malheurs de cet âge les éducations tristes, les infirmités, l'indigence, les préjugés, les persécutions des parens, la dureté des maîtres; nous en avons pour preuves Socrate, Amyot, Jean-Jacques, et beaucoup d'autres. Peut-être en trouverions-nous encore davantage parmi les hommes qui ont mené une vie obscure et heureuse; car le malheur est l'apprentissage du bonheur comme celui de la vertu. Ce ne seroient pas les moins importans à proposer, car la nature appelle tous les hommes au bonheur et très-peu à la gloire. Je voudrois donc qu'un enfant choisît un patron parmi ceux d'entre eux avec lesquels il se trouveroit le plus de convenances, et qu'il en ajoutât le surnom au nom de sa famille. Ce genre d'adoption a existé chez les Romains; il subsiste encore d'une manière plus touchante chez la plupart des peuples que nous appelons sauvages. Deux amis y échangent mutuellement

leurs noms, et croient pour ainsi dire échanger leur âme. Un enfant adoptant de son choix le nom d'un homme vertueux, y modèlera à la longue son caractère. Il seroit cependant bon de lui faire observer que cette ressemblance ne peut exister de tous points. On peut bien se diriger vers les mêmes vertus, mais non par les mêmes routes : nous avons tous besoin de la patience de Socrate, mais nous ne pouvons tous nous y exercer par une Xantippe. Au surplus, l'imitation d'un homme vertueux, dont la vénération, comme celle d'un monument, s'accroît par celle des siècles, est un grand rempart contre le vice : c'est une union avec le ciel.

Un des plus précieux avantages qu'ils trouveroient dans la vie des hommes vertueux, c'est la haine du mensonge : on sait qu'un des points principaux de l'éducation des anciens Perses étoit d'apprendre aux enfans à dire la vérité. J'ai cru long-temps que cette éducation consistoit à leur enseigner à ne jamais mentir, c'est-à-dire à être toujours francs; mais j'ai éprouvé, par une longue expérience, que cette franchise feroit beaucoup de mal dans le monde, qu'elle attireroit à celui qui en seroit doué une foule d'ennemis, et qu'elle le rendroit très-malheureux sans qu'il contribuât en rien au bonheur de ses semblables. La vérité d'abord est fort difficile à

connoître, et il y a très-peu d'hommes qui veuillent l'entendre. Un bourgeois, un paysan sont tout aussi despotiques dans leurs opinions que des sultans. La plupart des querelles de la société ne naissent pour l'ordinaire que parmi les gens qui se disent des vérités : *Veritas odium parit, obsequium amicos*, dit le sage Térence, la vérité engendre la haine et les inimitiés. Les querelles de religion et de politique, qui font verser tant de sang par des gens de bonne foi, naissent souvent de l'amour même pour la vérité, combiné au fond avec l'ambition personnelle : tout fanatique ne se passionne que par l'espoir d'une grande gloire. Il falloit donc que les Perses entendissent enseigner à leurs enfans autre chose que la franchise, qui les eût mis en guerre perpétuelle les uns avec les autres. Ce n'eût point été une science à leur apprendre, car ils y sont naturellement portés. D'ailleurs la franchise n'est pas une vertu, mais une simple qualité, qui résulte souvent de la foiblesse et de l'inexpérience de notre esprit, qui ne peut rien garder de secret, et plus souvent encore de notre orgueil, qui nous inspire une haute opinion de nous-mêmes, et un profond mépris pour les autres.

Pour dire la vérité il faut d'abord la connoître, et cette science est très-difficile. L'er-

reur parcourt la terre, met ses pavillons aux sommets des hautes montagnes, tandis que l'humble vérité se cache et se retire au fond des puits. Voyez seulement les religions, ce sont les pivots sur lesquels roulent toutes les sociétés humaines. Nous en connoissons au moins cinq cents, qui diffèrent toutes entre elles; chacune d'elles assure avoir trouvé seule la vérité, et accuse toutes les autres de mensonge. Il en faut excepter les sages Indiens, qui disent que Dieu a fait douze portes au ciel, par chacune desquelles il appelle à lui les différentes nations; cependant aucun d'eux ne voudroit y entrer par une autre porte que par celle où ont passé ses pères. Mais vous êtes bien plus inconséquens, si vous croyez qu'il n'y en ait point d'autre que celle par laquelle vous êtes entré dans la vie, car vous voilà en état de guerre avec la plupart du genre humain. Que devient alors l'harmonie fraternelle, cette loi fondamentale de la nature?

Qu'est-ce donc que cette vérité que nous sommes si avides de connoître, et qui nous échappe si aisément? C'est une harmonie de notre intelligence avec la Divinité; c'est le sentiment des convenances qu'elle a établies dans tous ses ouvrages; c'est la vie de notre âme. La nature nous oblige à sa recherche comme à celle des alimens, sous peine d'inquiétude, de langueur,

de léthargie et de mort. La vérité est un rayon de la Divinité; elle est à notre âme ce que les rayons du soleil sont à notre corps, elle l'éclaire, elle la réjouit, elle l'anime. Si, comme l'a défini sublimement Platon, la lumière du soleil n'est que l'ombre de Dieu, la vérité est son corps; elle se présente à notre entendement comme la lumière du soleil à nos yeux, en se décomposant en mille couleurs et reflets, qui nous ravissent dans les ouvrages de la nature; mais elle nous éblouit si nous voulons la saisir elle-même dans son essence. Cependant elle se combine avec les écrits des sages et les actions des hommes vertueux; mais, comme le feu du soleil parmi les productions de la terre, elle n'y brille que d'un éclat emprunté. Ce n'est qu'une lampe ténébreuse qui luit en l'absence du soleil, et sujette à être éteinte par les vents orageux.

Comme la vérité ne nous vient d'abord que par le moyen des hommes, sujets à l'erreur, à quels caractères la reconnoîtrons-nous? A ceux même de la vertu, par ses convenances universelles. Ainsi, par exemple, la théorie qui établit le soleil au centre de l'univers a un grand caractère de vérité, parce qu'il convenoit que le soleil, dispensateur de la lumière et de la chaleur, fût au centre des planètes, auxquelles il

les distribue. Il étoit donc convenable que la terre tournât sur elle-même et autour du soleil, ainsi que les autres corps planétaires. Cette vérité, si opposée en apparence aux témoignages de nos yeux, ne nous est parvenue elle-même que par des communications universelles avec le genre humain. Comme notre blé, nos arbres fruitiers, nos arts, qui nous sont venus d'Asie, d'Afrique, d'Amérique, elle a été d'abord découverte par quelques philosophes pythagoriciens, qui étoient de grands voyageurs; ensuite elle s'est éclipsée, et n'a brillé en Europe que lorsque le commerce de cette partie du monde s'est répandu par toute la terre après la découverte de l'Amérique, occasionée à son tour par celle de la boussole, trouvée quelques siècles auparavant; car l'universalité du genre humain s'étend non-seulement au présent, mais au passé et à l'avenir.

Il en a été de l'unité de Dieu comme de celle du soleil, mobile unique des planètes. Tous les peuples avoient leur dieu particulier, et ce n'est qu'en communiquant les uns avec les autres, qu'ils ont commencé à reconnoître un Dieu universel. Ce n'est pas que chaque homme n'en eût le sentiment en lui-même, mais son amour-propre le portoit à croire que le Dieu de la nature ne s'occupoit que de son pays, et même

que de sa seule personne. Cependant il y a des hommes, et en bon nombre, auxquels il seroit dangereux de dire ces vérités, si elles étoient contraires à leurs intérêts.

Les convenances et l'assentiment du genre humain étant les caractères principaux de la vérité, il faut y rapporter la foi que nous devons à ceux qui nous la transmettent. L'autorité d'un écrivain doit être proportionnée à sa vertu. Je n'entends pas par vertu ce qui est réputé tel par son parti, sa nation ou sa communion, mais ce qui l'est en Asie comme en Europe, et ce qui l'auroit été il y a deux mille ans comme à présent; car la vertu est non-seulement universelle, mais éternelle, puisqu'elle est une émanation de la Divinité.

La vérité étant donc le fruit de nos recherches, est un bien qui nous appartient; c'est le cœur de notre âme, et l'homme ne doit pas plus la communiquer aux tyrans, que sa lampe au souffle des vents, sa bourse aux voleurs, et sa femme à un ami.

Cependant il ne faut pas croire que nous parvenions jamais sur la terre au foyer de la vérité; nous devons nous estimer bien heureux quand nous voyons luire quelqu'un de ses rayons; ils semblent se propager parmi les

hommes, à mesure qu'ils se communiquent et à proportion de leurs vertus. Nous avons vu ailleurs les découvertes qu'avoient faites les pythagoriciens, les plus sages des Grecs. La connoissance de la vérité va toujours en croissant, car un autre de ses caractères est l'infini, comme l'universalité et l'éternité.

DE L'AMITIÉ.

L'AMITIÉ est une harmonie entre deux êtres qui ont les mêmes besoins. Ainsi elle est plus commune chez les foibles que chez les puissans; elle est plus grande d'un enfant à un enfant, que d'un enfant à un vieillard ; elle est plus forte dans l'âge des passions que dans le premier âge; elle est plus constante dans l'âge viril que dans l'adolescence et la jeunesse, parce qu'à la perspective des services à rendre, se joint le souvenir des services rendus, et que les sentimens de la nature se fortifient par leurs habitudes.

La satisfaction des mêmes besoins engendre l'amitié, car leur seul appétit produit l'inimitié. Les haines qui existent entre les hommes, et même entre les animaux, ne naissent que de la concurrence des mêmes passions vers un objet qui ne peut se partager. Voilà pourquoi l'amour engendre des jalousies, et la guerre des amitiés : l'amant n'a pas besoin de compagnons pour se reproduire, et il en faut aux guerriers pour détruire.

L'amitié naît d'abord des besoins physiques, et elle peut subsister assez long-temps par les simples relations de plaisirs, de goût, d'exercices, d'intérêts. Elle s'étend ensuite aux besoins intellectuels, et s'augmente par les lumières, et les études des mêmes arts et des mêmes sciences; enfin elle devient vertu, parce qu'elle demande des sacrifices, de la reconnoissance et de l'indulgence, et qu'elle n'est constante et sublime que quand elle s'appuie sur les sentimens de la Divinité et de l'humanité, qui ne varient jamais.

Les livres de morale profitent à l'amitié, mais font tort aux amis. Il est si commode de trouver dans sa bibliothèque un ami sensible, éclairé, discret, toujours disposé à nous parler, et d'humeur toujours égale, que cela fait négliger les amis du dehors. Les grands écrivains dérobent nos âmes à la société. Platon vouloit qu'on bannît Homère de sa république après l'avoir couronné; je voudrois plutôt qu'on adoptât tous les bons ouvrages de morale, mais qu'on ne couronnât que les bons amis.

J'ai vu en général des amis plus constans et en plus grand nombre parmi les gens qui lisent peu, que parmi ceux qui lisent beaucoup; il est même rare de voir des gens de lettres faire du

bien à leurs collègues. La plupart des Mécènes ont été des hommes peu instruits, témoin Auguste et Louis XIV. Il se glisse souvent parmi les gens de lettres des jalousies qui les disposent à la malveillance. Aristote, Platon et Xénophon furent ennemis les uns des autres, quoique disciples de l'école de Socrate.

Les inimitiés de collége sont les plus durables et les plus envenimées : nous en avons une foule de preuves dans les querelles des théologiens. Richelieu, devenu cardinal et ministre, fit brûler vif, comme sorcier, Urbain Grandier, pour lui avoir disputé une thèse dans sa licence de Sorbonne.

A la vérité, les gens illettrés haïssent moins violemment, mais les lettrés savent mieux aimer. Les ignorans ont des appétits plus robustes, et les savans en ont de plus délicats.

Comme les véritables amitiés résident dans la vertu, il est certain qu'il n'y a point d'amitié comparable à celle d'un homme de lettres vertueux.

L'amitié couvre la vie du plus doux ombrage. Elle ressemble à ces arbres toujours verts qui portent à la fois des fleurs et des fruits. Est-il une amitié plus touchante que celle de Cicéron pour Lelius, de Virgile pour

Gallus et Pollion, de Plutarque pour Sénécion, de Tacite pour son beau-père Agricola? Mais ces amitiés consulaires sont trop sujettes aux orages : les plus obscures sont les plus heureuses ; les plus fortes se rencontrent souvent dans les états qui éprouvent le plus de dangers, sans doute comme une compensation. J'ai remarqué que les soldats et les gens de mer sont plus sensibles à l'amitié que la plupart des autres classes de la société; ils s'engagent et se dégagent sur la foi les uns des autres. Les périls qu'ils courent ensemble resserrent leur affection. Il semble aussi que l'amitié s'accroisse par l'éloignement des lieux et des temps : on se souvient avec plus d'intérêt de ses amis en Amérique, qu'en Europe; de ceux de son enfance, que de ses contemporains, et des morts que des vivans. L'âme s'étend avec les distances, et franchit les limites même du tombeau sur les ailes de l'amitié. Je me rappelle encore avec intérêt une inscription que j'avois écrite, dans ma chambre, au-dessous d'un petit vase de plâtre, comme un souvenir des amitiés de mon enfance. Quelque médiocre qu'elle soit, je vais la rapporter, à cause des sentimens touchans qu'elle renferme :

D. M.

Aux objets doux et innocens que j'ai aimés
et qui ne sont plus,
j'ai élevé ce petit vase d'argile,
simple comme leur beauté et fragile comme leur vie.
O ombres heureuses!
reposez-vous sur cette coupe blanche
où vous auriez aimé à boire avec moi
l'eau des fontaines et le lait des brebis:
les dons de la fortune sont méprisables,
mais les présens du cœur plaisent toujours aux habitans du ciel.

Ce petit vase faisoit pendant à un autre, dédié à la mémoire de Jean-Jacques et de Fénélon, et dont j'ai rapporté l'inscription dans mes *Études de la Nature.*

Les ressouvenirs de l'innocence sont aussi touchans que ceux de la vertu.

Je ne sais si le livre de Cicéron sur l'amitié a fait de grands amis; mais la bande sacrée des jeunes Thébains, formée par Pélopidas, en renfermoit un bon nombre qui, après avoir vécu dans la plus parfaite union, périrent tous ensemble le visage tourné vers l'ennemi. Les grandes chambrées des jeunes Lacédémoniens, composées par Lycurgue d'amans et d'aimées, n'étoient que des écoles de l'amitié : on leur donnoit le nom de frères. Leurs premiers dieux étoient les jumeaux célestes Castor et Pollux, et ils en chantoient l'hymne en allant au combat. Ainsi,

les harmonies de l'amitié furent les premières assises de la république de Lycurgue, comme les pierres d'un édifice, posées deux à deux par points alternatifs, en affermissent toute la masse.

Il seroit impossible d'élever les enfans d'une nation aussi étendue que la nôtre à la manière des Spartiates, dont les esclaves exerçoient tous les métiers et même l'agriculture. Les Spartiates étoient des espèces de moines militaires qui avoient pour frères lais les Ilotes. Je désirerois que deux élèves pussent s'adopter mutuellement comme amis, et eussent plusieurs propriétés en commun, comme les vocabulaires, les papiers et les livres. Ils seroient tenus de donner publiquement des raisons de leur choix, qui devroit être fondé sur la vertu; la formule en seroit conçue ainsi: « A cause de tel acte louable qui est parvenu à ma connoissance, je voue à un tel une amitié fraternelle, et je le prie de m'en accorder une semblable. » Ils apprendroient ainsi à connoître les devoirs et le but de l'amitié: les plus vertueux seroient les plus recherchés. Il résulteroit de ces adoptions réciproques et publiques le goût de la vertu, l'habitude des secours mutuels, et la constance dans les liaisons. Je voudrois aussi qu'on lût souvent aux jeunes gens des traits célèbres d'amitié, tirés des anciens, comme celui de Nisus

et d'Euryale, si admirablement décrit dans Virgile. Oreste et Pylade sont plus célèbres dans l'histoire et sur les théâtres; mais les vertus criminelles d'Oreste qui, pour venger le meurtre de son père, tua sa mère, et qui, pour plaire à une maîtresse dont il étoit haï, assassina Pirrhus, auprès duquel il étoit ambassadeur, sont d'un trop dangereux exemple. Au contraire, l'amitié de Nisus et d'Euryale ne respire que l'innocence, l'obéissance aux lois, la tendresse filiale et maternelle. Enfin ces deux amis couronnent la plus belle vie par la plus belle mort, en périssant l'un pour l'autre dans l'exécution d'un acte vertueux. Je ne veux pas dire que ce morceau de poésie soit le plus beau de l'Énéide; mais je suis persuadé que c'est un de ceux qui ont le plus intéressé l'âme aimante de Virgile. Il le termine par souhaiter que le souvenir de leur amitié dure dans ses vers autant que la postérité d'Énée donnera des lois au Capitole. Son vœu est rempli bien au-delà, car ses vers ont duré plus que l'Empire romain lui-même.

Cet épisode contient plus de trois cent vingt vers dans le neuvième livre de l'Énéide, et il en est déjà question dans le cinquième. D'abord il annonce ces deux amis dans les jeux qu'Énée donne en Sicile pour célébrer l'anniver-

saire de la mort de son père Anchise, et il les met à la tête de ceux qui doivent concourir pour les prix de la course :

Nisus et Euryalus primi ;
Euryalus formâ insignis viridique juventâ,
Nisus amore pio pueri. . . .

« Nisus et Euryale parurent les premiers ; Euryale, recom-
» mandable par sa beauté et par les grâces de son adolescence ;
» Nisus, par l'amour pur qu'il portoit à Euryale. »

Le poëte fait refléter la douce lumière de leur amitié, qui doit éclairer son tableau, jusque sur les prix de la course. Énée, qui, sans doute, a les amis en vue, leur dit à tous :

Nemo ex hoc numero mihi non donatus abibit.
Gnosia bina dabo levato lucida ferro
Spicula, cælatamque argento ferre bipennem :
Omnibus hic erit unus honos. . . .

« Aucun des concurrens ne s'en ira sans recevoir de moi un
» présent. Je donnerai deux javelots de Crète, polis même
» sous leur acier, armés d'un acier poli, avec une hache garnie
» d'argent, à double tranchant. Cette récompense sera commune
» à tous. »

Deux javelots unis sont sans doute des symboles d'union, et on peut dire que l'amitié de deux jeunes guerriers est une hache à deux tranchans. Énée, en assurant cette récompense à tous, étoit bien sûr d'y faire participer les deux amis, quel que fût l'événement de la course.

Nisus, près d'en atteindre le but, tombe par accident; mais, dans sa chute, se ressouvenant de son ami, *non oblitus amorum*, il fait tomber exprès Salius qui le suivoit, et donne ainsi la victoire au jeune Euryale qui venoit ensuite. Salius se plaint de la fraude, et réclame le prix qu'on lui enlève :

> Tutatur favor Euryalum, lacrymæque decoræ,
> Gratior et pulchro veniens in corpore virtus.

« Euryale a pour lui la faveur de l'assemblée, ses larmes que » fait couler le sentiment de l'honneur, et sa vertu, d'autant plus » touchante, qu'elle anime un beau corps. »

Il remporte le premier prix, consistant en un superbe cheval avec son harnois; Énée dédommage Salius par la peau d'un lion dont les ongles étoient d'or, et Nisus par un excellent bouclier consacré jadis aux Dieux, autre présent convenable à l'amitié.

L'épisode du neuvième livre est bien supérieur à celui des jeux, pour la partie morale; il est consacré tout entier à l'amitié et à la vertu, comme le quatrième l'est à l'amour. Virgile, avec son art ordinaire, y fait d'abord contraster l'amitié désintéressée de ces deux jeunes gens obscurs, qui se dévouent pour la patrie, avec les alliances des nations qu'Énée étoit allé solliciter, et dont il n'obtient des secours qu'à force de prières.

Nisus débute par un sentiment religieux ; il dit à Euryale :

. . . Dîne hunc ardorem mentibus addunt,
Euryale ? an sua cuique Deus fit dira cupido ?

« Sont-ce les Dieux qui m'inspirent l'ardeur qui m'anime, » cher Euryale ? ou chacun suit-il sa passion par l'inspiration » d'un Dieu ? »

Il lui communique ensuite le projet de traverser seul, pendant la nuit, l'armée ennemie, pour savoir des nouvelles d'Énée, dont l'absence inquiétoit les Troyens ; la récompense qu'il s'en propose ne doit tourner qu'au profit de son ami :

Si tibi, quæ posco, promittunt. . . .

« Si on me promet ce que je demanderai pour vous. »

Euryale se plaint de ce que Nisus ne le trouve pas digne de l'accompagner dans une entreprise si dangereuse ; il lui dit ces mots touchans :

Nise, fugis ! Solum te in tanta pericula mittam ?

« Nisus, vous me fuyez ! Vous exposerai-je seul dans de si » grands périls ? »

Il ajoute : « Ce n'est pas ainsi que je me suis formé par les instructions de mon père Opheltes et par l'exemple d'Énée. » Chaque vers déve-

loppe une vertu ; il ajoute un sentiment d'héroïsme à ce sentiment filial.

Est hîc, est animus lucis contemptor, et istum
Qui vitâ bene credat emi, quò tendis, honorem.

« Je porte ici, je porte un cœur qui méprise la vie, et qui, » par son sacrifice, croira acheter à bon marché la gloire où vous » courez. »

Nisus s'excuse par les motifs les plus vertueux :

Te superesse velim : tua vitâ dignior ætas.

« Daignez me survivre : votre âge, plus que le mien, est digne » de la vie. »

Il poursuit par un sentiment religieux et filial. S'il succombe, il désire que son ami lui rende des devoirs funèbres ; il craint de porter un coup mortel à la mère d'Euryale, qui, seule de toutes les mères, avoit suivi son fils à l'armée.

Leurs sentimens vont en croissant d'intérêt ; ils vont rendre compte de leur projet à Iule, qui, entouré de généraux troyens, s'inquiétoit de l'absence de son père Énée. Le vieux Aléthès s'écrie que les Dieux n'ont point abandonné les restes de Troie, puisqu'ils inspirent tant de courage et de vertu à ses jeunes gens. Il les baigne de larmes. « Pouvons-nous, dit-il, vous donner des récompenses dignes d'une si grande

entreprise ; mais les Dieux et votre conscience vous donneront d'abord la plus belle de toutes : »

. . . . . Pulcherrima primùm
Dî moresque dabunt. . . .

Iule, après avoir relevé la grandeur de ce service, leur dit :

Bina dabo argento perfecta atque aspera signis
Pocula, devictâ genitor quæ cepit Arisbâ ;
Et tripodas geminos, auri duo magna talenta,
Cratera antiquum, quem dat Sidonia Dido.

« Je vous donnerai deux amphores d'argent, d'une ciselure » parfaite : mon père les eut à la prise d'Arisba. J'y joindrai » deux trépieds, deux talens d'argent, et une coupe antique que » m'a donnée la reine Didon. »

Voici encore un reflet de l'amitié sur des présens. Deux amphores, deux trépieds pour les poser, deux talens d'or pour acheter du vin et une coupe antique pour le boire en commun, convenoient parfaitement à deux jeunes gens liés d'une amitié si intime. Cette coupe fut donnée à Iule par Didon, sans doute lorsqu'elle épousa Enée : ainsi c'est en quelque sorte un présent de l'amour maternel, ce qui en relève encore le prix ; mais ce don n'est rien auprès de celui que Iule promet à Euryale, qui étoit à peu près de son âge. Il se donne tout entier à lui :

Te verò, mea quem spatiis propioribus ætas
Insequitur, venerande puer, jam pectore toto

Accipio, et comitem casus complector in omnes :
Nulla meis sine te quæretur gloria rebus ;
Seu pacem, seu bella geram, tibi maxima rerum
Verborumque fides.

« Pour vous dont l'âge approche davantage du mien, enfant » illustre, je vous reçois dans mon cœur, et je vous adopte » pour compagnon dans tous les événemens de ma vie. Je ne » veux ambitionner aucune gloire sans la partager avec vous ; » soit dans la paix, soit dans la guerre, vous serez le confident » intime de tous mes secrets. »

Voyez comment se propagent les rayons purs de l'amitié ; vous allez les voir se décomposer en couleurs plus réelles que ceux de la lumière. La sensibilité d'Iule rappelle l'amour filial dans le cœur d'Euryale : moins touché de l'amitié de son prince que des besoins d'une mère qu'il laisse dans l'indigence, il dit au fils d'Énée :

. . . . Sed te super omnia dona
Unum oro : genitrix Priami de gente vetustâ,
Est mihi, quam miseram tenuit non Ilia tellus
Mecum excedentem, non mœnia regis Acestæ.
Hanc ego nunc ignaram hujus quodcumque pericli est,
Inque salutatam linquo : nox et tua testis
Dextera quòd nequeam lacrymas perferre parentis.
At tu, oro, solare inopem, succurre relictæ.
Hanc sine me spem ferre tui ; audentior ibo
In casus omnes. . . .

« Accordez-moi une faveur au-dessus de toutes celles que » vous me promettez. J'ai une mère du sang illustre de Priam : » ni les rivages de la malheureuse Troie, ni la ville du bon roi » Aceste, n'ont pu l'empêcher de me suivre : je la laisse dans

» l'ignorance des dangers où je m'expose, je pars sans lui dire
» adieu; car, seigneur, j'en atteste la nuit et votre main sacrée,
» qu'il me seroit impossible de soutenir les larmes d'une mère.
» Je vous en conjure, soulagez-la dans son indigence, secourez-
» la dans son abandon. Permettez que j'emporte de vous cette
» espérance, j'en braverai avec plus de courage tous les ha-
» sards. »

Tous versent des pleurs, et avant tous l'aimable Iule :

. . . . . Ante omnes pulcher Iulus.

Le poëte lui donne ici l'épithète de beau, quoique la tristesse n'embellisse pas; mais c'est parce qu'il verse de ces larmes auxquelles le sensible Virgile a donné ailleurs l'épithète de *decoræ*, d'embellissantes, parce que la vertu les fait répandre. L'amour filial du fils d'Opheltes a électrisé celui du fils d'Énée :

Atque animum patriæ strinxit pietatis imago.

« Ce trait de piété paternelle pénètre son âme. »

Remarquez que l'amour filial, celui de la patrie, et même l'amour paternel, se rendent par le mot de piété : ce sont en effet trois consonnances du même sentiment religieux. Il faudroit traduire tous les vers de cet épisode, et dans un style bien supérieur au mien, si on en vouloit relever les nombreuses beautés. Les deux amis s'engagent dans le camp des Rutules

où ils font un grand massacre à la faveur des ténèbres; cependant une avant-garde de cavalerie ennemie paroît avec le point du jour; elle se disperse dans la forêt voisine: bientôt Euryale en est environné. Nisus fuit; mais, ne voyant plus son ami, il y rentre pour le chercher; il l'aperçoit au milieu d'un groupe de cavaliers qui l'emmenoient prisonnier. A couvert derrière un arbre, il invoque la déesse des nuits, et lance successivement deux javelots dont il tue deux cavaliers. Volscens, leur commandant, qui ignore d'où partent les coups, veut venger leur mort par celle d'Euryale, il lève sur lui son épée; Nisus alors se découvre, il accourt hors de lui, il s'écrie:

Me, me, adsum qui feci; in me convertite ferrum,
O Rutuli! mea fraus omnis: nihil iste nec ausus,
Nec potuit; cœlum hoc et conscia sidera testor:
Tantùm infelicem nimium dilexit amicum.

« C'est moi, c'est moi qui l'ai fait. Tournez contre moi votre
» fer, ô Rutules! Seul j'ai fait le coup. Celui-ci ne l'a ni pu ni
» osé; j'en atteste ce ciel et ces astres qui m'ont aidé: tout son
» crime à lui est d'avoir aimé un ami trop malheureux. »

La mort d'Euryale percé d'un coup d'épée par Volscens; la fureur de Nisus qui tue Volscens à son tour et périt sur le corps de son ami; le désespoir de la mère d'Euryale lorsqu'elle aperçoit, au lever de l'aurore, la tête de son fils plantée au bout d'une pique, sur le camp des Rutules, termine cet épisode de

la manière la plus déchirante. Je demande pardon de m'y être un peu trop arrêté ; mais j'ai cru devoir l'indiquer, parce qu'on y voit l'amitié la plus sublime en harmonie avec l'amour maternel et avec celui de la patrie. Virgile a renfermé dans une seule action les premiers devoirs de la vie sociale, que les moralistes n'ont mis qu'en maximes isolées.

On a plusieurs beaux traités sur l'amitié ; mais je n'en connois point de tels sur l'inimitié. Ceux qui parlent du pardon des injures, y supposent tant de malice, qu'ils donnent souvent plus d'envie de se venger que de pardonner ; leurs auteurs, quoique estimés, ressemblent à ces conciliateurs maladroits, qui brouillent les parties au lieu de les accorder : il est cependant plus utile de savoir comment on doit se comporter avec ses ennemis qu'avec ses amis. Le cœur nous guide en amitié, nous n'avons qu'à nous laisser aller à ses affections ; mais il nous égare en inimitié, si nous cédons à ses mouvemens : il en résulte des vengeances qui n'ont point de fin. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que les grandes inimitiés ne naissent guère que des grandes amitiés : témoin les haines fraternelles, fameuses dès les temps les plus reculés.

Il y a dans le cœur humain un sentiment

de réaction qui nous porte à ressentir l'injure autant que le service, et à faire autant de mal à notre ennemi que de bien à notre ami : qui aime beaucoup, hait beaucoup ; le ressentiment est aussi vif que la reconnoissance. Les sauvages, qui obéissent aux mouvemens de la nature, offrent à leurs amis tout ce qu'ils possèdent, leurs cabanes, leurs vivres, et quelquefois leurs femmes et leurs filles : ils changent de nom avec eux, ils pleurent de joie à leur arrivée et de chagrin à leur départ ; mais ces mêmes hommes si aimans traitent leurs ennemis avec la haine la plus féroce ; ils incendient leurs villages, ils massacrent sans pitié leurs femmes et leurs enfans, ils brûlent à petit feu leurs prisonniers de guerre et les dévorent tout vivans. Les Grecs si vantés ont eu long-temps ces mœurs, et dans leur civilisation ils écrivirent, comme un éloge parfait, sur le tombeau d'un de leurs plus grands hommes, que nul ne l'avoit surpassé à faire du bien à ses amis et du mal à ses ennemis.

Il y a plus, je trouve que la puissance de l'homme s'étend beaucoup plus loin en méfaits qu'en bienfaits. Nous ne saurions seuls bâtir une maison à un ami, s'il est pauvre, ni lui faire une réputation, s'il est obscur, ni lui lui rendre la santé, s'il est malade ; mais il est

aisé, sans le secours de personne, de détruire l'habitation d'un ennemi par le feu, sa renommée par la calomnie, et sa vie par le meurtre. Le ressentiment, dont les effets sont si faciles et si funestes, a donc plus besoin de lois que la reconnoissance, si souvent impuissante; il me semble que pour se gouverner dans ses inimitiés, il faut savoir se régler dans ses amitiés. Le cœur est un aimant qui a, comme nous l'avons dit, deux poles opposés, l'un qui attire, et l'autre qui repousse, l'amour et l'ambition. L'amour peut s'égarer dans ses premières affections et surtout par l'éducation; il y puise des dépravations, des fantaisies et des engouemens.

Pour éviter les folles amitiés et l'inconstance des inclinations, communes au premier âge, j'ai désiré que chaque élève motivât publiquement le choix de son ami d'après quelques qualités louables. Comme par-là nous avons dirigé les premières affections de son amour vers la vertu, il en résulte que les premières haines de son ambition se tourneront vers le vice. Cependant, comme son amour s'étend de la vertu à la personne du vertueux, son ambition pourroit passer de la haine du vice à celle du vicieux; il pourroit, par une conséquence naturelle, désirer sa destruction, comme

celle de tout être malfaisant : or c'est ce qu'il faut bien éviter. Notre régulateur entre ces deux passions opposées est dans notre propre cœur. C'est le sentiment combiné de l'humanité et de la Divinité ; c'est lui qui nous inspire de faire à autrui ce que nous voudrions qu'on nous fît. Il se combine aisément avec la reconnoissance, qui nous montre un ami dans un homme, et il s'oppose au ressentiment en nous montrant l'homme dans notre ennemi. En vain la raison exaltée par l'ambition nous présente la vengeance comme une justice, la vertu nous la présente à son tour comme appartenant aux lois et encore plus à Dieu. C'est aux lois seules que nous avons abandonné le ressentiment de nos injures ; mais nous nous sommes réservé la reconnoissance des bienfaits, et c'est pour cette raison que les lois humaines ne punissent pas l'ingratitude.

Aucune injure ne reste sans punition ; les histoires de toutes les nations nous en offrent une infinité de preuves. Elles ont été recueillies par les écrivains les plus vertueux, qui sont aussi les plus célèbres : tels sont Homère, Xénophon, Tacite, Plutarque. On a écrit la philosophie de l'histoire pour la débarrasser de ses erreurs, on devroit bien écrire sa morale, pour

lui donner un but. L'histoire des nations ne prouve pas moins une Providence que celle de la nature, et il peut résulter des sociétés des hommes une théologie aussi lumineuse que celle des insectes.

La peine suit le péché, dit Platon. Si elle ne se manifeste pas toujours aux yeux des hommes, elle n'en est pas moins dans l'âme du coupable. Plutarque a écrit sur ce sujet un fort bon traité intitulé : *Pourquoi la justice divine diffère quelquefois la punition des maléfices.* Il répond très-bien aux objections des épicuriens de son temps, qui, comme ceux du nôtre, rejetoient la Providence, parce qu'elle souffroit les méchans, et que souvent ils prospéroient. Il leur répond que les méchans sont souvent des instrumens de la vengeance de Dieu envers des peuples corrompus; que la vie humaine la plus longue n'étant par rapport à lui qu'un instant, il est égal que les méchans soient punis immédiatement après leur crime, ou vingt et trente ans après; qu'ils sont dans la vie, avec leurs remords, comme des coupables en prison, la corde au cou, qui, au lieu d'être exécutés le matin, le sont le soir; que les délais de la justice divine étoient à leur égard un effet de sa bonté, qui leur donnoit le temps de se repentir, et qu'enfin

cette impunité apparente prouvoit l'existence d'une autre vie après la mort, où chacun seroit récompensé et puni suivant ses actions.

En effet, ce seroit la plus absurde des contradictions que la Providence s'étendît sur toute la nature, excepté sur la vie humaine. Comme nous ne développons notre raison que sur son intelligence, nous devons former notre morale sur sa justice. Il est de notre intérêt de nous y conformer; car étant des êtres très-foibles, nous avons besoin nous-mêmes de la clémence de Dieu et de l'indulgence des hommes. Tu ne peux, dit Marc-Aurèle parlant à lui-même, supporter les méchans, que les dieux eux-mêmes supportent pendant l'éternité! Tu veux fuir leur malice, ce qui t'est impossible, et tu ne veux pas te débarrasser de la tienne propre, ce qui t'est possible! Si donc quelqu'un nous offense, nous pouvons nous dire à nous-même: N'avons-nous jamais offensé personne? n'avons-nous pas quelquefois médit, calomnié, méprisé, injurié? Mais, dirons-nous, ce n'étoit pas sans raison. On n'a jamais raison d'offenser, et parce que notre ennemi fait une injustice envers nous, voulons-nous aussi en faire une envers lui? Mettons-nous ensuite à sa place. Si nous étions coupable à son égard, nous n'avons point à nous en plaindre. Si, innocent, il est

dans l'erreur par rapport à nous, il hait en nous un homme qui n'y est pas. Enfin, dans ce cas même, agissons envers lui comme nous voudrions qu'il agît envers nous si nous l'avions offensé; car certainement nous ne voudrions pas qu'il se vengeât.

Ces considérations nous seront très-utiles, surtout à l'égard de nos plus petits ennemis, dont les offenses nous paroissent d'autant plus insupportables, qu'ils sont inférieurs à nous, et qu'elles sont fréquentes : telles sont celles de nos domestiques. Nous pouvons d'abord nous dire : Si nous étions à leur place, serions-nous bien soumis à la volonté d'autrui, et bien zélés pour des intérêts qui nous sont étrangers? Tu fais du bien à ton domestique, dit un philosophe barbare; et c'est un ingrat; tu te plains qu'il est capricieux, pervers, menteur, insolent; mais, s'il étoit parfait, crois-tu qu'il te voulût servir?

La maxime : Vis avec ton ami comme s'il devoit être un jour ton ennemi, quoique fondée sur une politique injurieuse à l'amitié, est juste au fond, car la maxime inverse est vraie : Vis avec ton ennemi comme s'il devoit un jour être ton ami. A la vérité, on lui en oppose une tout-à-fait contraire : Méfie-toi d'un ennemi réconcilié; car on a fait en morale autant d'axiomes

qu'on a voulu. Mais il est aisé de distinguer les vrais des faux, en les rapportant à l'utilité des hommes. Si un axiome leur convient à tous, il est bon. L'intérêt du genre humain est la pierre de touche de la vérité. Il y a encore un autre moyen de la reconnoître, c'est lorsque sa proposition inverse est évidente; car la vérité, comme le soleil, luit de tous côtés. Ceci posé, il n'est pas douteux que nous devons être modérés dans nos amitiés, car l'expérience nous prouve qu'elles se changent quelquefois en inimitiés. D'un autre côté, nous voyons aussi des inimitiés se résoudre en d'heureuses et constantes réconciliations. La clémence d'Auguste lui fit de Cinna un ami fidèle. Ce sont nos passions qui écartent de nous nos amis; mais la vertu rapproche de nous nos ennemis. Quand même elle ne nous gagneroit pas leurs affections, elle nous acquerroit à coup sûr leur estime. Nous devons donc agir à leur égard comme nous désirerions qu'ils agissent avec nous. C'est pour cela que nous ne devons jamais dire d'eux, en leur absence, que le mal que nous dirions en leur présence.

Il y a un grand moyen d'arrêter le cours des inimitiés, ainsi que de toutes les passions, c'est de s'opposer à leur commencement. Vous ne mettrez un frein aux erreurs du cœur et de

l'esprit qu'en les empêchant de sortir de leurs barrières. Vous ne les arrêterez pas dans leurs courses, si vous ne le faites au départ. Telle haine irréconciliable a commencé souvent par une légère plaisanterie. Semblable au feu, ce n'est d'abord qu'une petite étincelle, qui produit un incendie si nous négligeons de l'éteindre.

On doit conclure de ces principes généraux, dont l'application produiroit des volumes, combien nos éducations modernes sont dangereuses, puisqu'elles tendent sans cesse à donner l'essor à l'émulation, ce stimulant des passions naissantes.

L'émulation, parmi des enfans, n'est que le désir d'être le premier et de s'élever au-dessus de ses semblables par son esprit et ses études; l'émulation, parmi les hommes, n'est aussi que le désir d'être le premier dans le monde, et de s'élever au-dessus des autres par sa fortune et son crédit, car enfin les hommes ont d'autres besoins que les enfans. Or, de cette préférence personnelle et des concurrences qu'elle fait naître, naissent évidemment tous les maux de la société. L'émulation des enfans est de même nature que l'ambition des hommes: c'est la racine du même arbre. C'est cette passion altière, que la nature nous a donnée pour subjuguer les ani-

maux, que nous apprenons aux enfans à employer contre leurs semblables, d'abord dans des exercices innocens, à la vérité, mais ensuite dans tous ceux de la société, lorsqu'ils seront hommes. Je reconnois dans l'enfant ambitieux qui se couche devant un chariot attelé, pour l'empêcher de déranger son jeu, l'Alcibiade qui aime mieux causer la ruine d'Athènes, que de renoncer à son ambition et à son luxe, et dans le jeune homme qui ordonne aux pirates d'applaudir à ses vers, le César qui devoit recevoir un jour le sénat de Rome sans se lever.

De toutes les amitiés, il n'y en a aucune de comparable à l'amitié fraternelle. La nature a réuni autour d'elle les liens les plus forts, quand la société ne les a pas rompus dès l'enfance : ce sont ceux de la nourriture, de l'instruction, de l'exemple, de l'habitude, de la fortune. Nous avons déjà observé que tout ce qui a en soi un principe de vie a des organes en nombre pair. La nature nous a donné deux yeux, deux oreilles, deux narines, deux mains, deux pieds, pour s'entr'aider fraternellement; si elle ne nous eût donné que la moitié de nos organes, qui nous semble suffisante à la rigueur, nous n'eussions pu ni marcher, ni saisir un objet, ni pourvoir à aucun de nos besoins. Si, au contraire, elle les eût triplés, quadruplés, multi-

pliés, elle nous eût rendus semblables aux géans de la fable, aux Briarées à cent bras, dont les fonctions se seroient empêchées les unes et les autres, s'ils eussent existé. Elle s'est donc bornée à réunir ensemble deux parties égales, non-seulement dans l'homme, mais dans tous les êtres organisés : ainsi, ce n'est pas un simple mouvement qui est le principe de la vie, comme le disent les matérialistes, mais c'est une harmonie fraternelle de deux moitiés égales réunies dans le même individu. Une seule de ces moitiés ne peut pas plus vivre isolée que triplée ou quadruplée, parce qu'alors il n'y eût point eu entre elles d'harmonie, sans laquelle la vie ne peut exister. L'ordre binaire n'est pas un effet de l'impuissance de la nature, qui n'a pu aller plus loin. En doublant nos organes, elle leur a donné un équilibre nécessaire à leurs fonctions; elle ne pouvoit les multiplier dans le même individu sans en détruire l'effet, mais elle l'a augmenté en donnant des frères même à l'individu. Les membres d'un corps s'entr'aident mutuellement, mais ils ne peuvent agir que dans un seul lieu; tandis que des frères peuvent agir de concert dans des lieux différens; l'un aux champs, l'autre à la ville, l'un sous la zone torride, l'autre sous la zone glaciale : l'harmonie fraternelle peut étendre la

puissance d'alliance d'un bout du monde à l'autre.

On a remarqué par tout pays, et il y a déjà long-temps, que les familles pauvres où il y avoit beaucoup d'enfans prospéroient beaucoup mieux que celles où il y en avoit peu. C'est, disent les bonnes gens, la bénédiction de Dieu qui vient à leur secours. Oui, sans doute, c'est une bénédiction de Dieu, attachée, comme tant d'autres, à l'exécution de ses lois. Celle-ci résulte de l'harmonie fraternelle, cette première loi de l'ordre social. Ces familles nombreuses réussissent, parce que les frères s'entr'aident, et plus ils sont en grand nombre, plus ils ont de pouvoir.

Je trouve à ce sujet, dans l'*Odyssée* d'Homère, un sentiment bien touchant, c'est lorsque Télémaque compte au nombre de ses calamités celle de n'avoir point de frère. Le poëte, sensible et profond dans la connoissance de la nature, en mettant cette plainte dans la bouche du fils d'Ulysse, qui cherchoit partout son père, avoit sans doute senti que l'amour fraternel étoit une consonnance de l'amour filial. En effet, les enfans ont des ressemblances avec leurs pères et leurs mères, de telle sorte que les garçons, pour l'ordinaire, en ont plus avec leurs mères, et les filles avec leurs pères : la nature les croisant

d'un sexe à l'autre pour en augmenter l'affection. Mais il y a plus, c'est que lorsqu'il y a beaucoup d'enfans, chacun d'eux est caractérisé par quelque trait particulier de la physionomie et de l'humeur de ses parens. L'un en a le sourire, l'autre la gaîté, celui-ci le sérieux, cet autre l'attitude ou la démarche, de sorte qu'il semble que les qualités physiques et morales des pères et mères soient réparties déjà entre leurs enfans, comme des portions d'héritage. Or, quand des enfans aiment sincèrement leurs parens, ils en aiment d'autant plus leurs frères par ces ressemblances, qui leur en rappellent le souvenir. L'amour fraternel dépend donc beaucoup de l'amour filial, qui lui-même n'est produit que par l'amour paternel.

Quoique l'amitié exige des consonnances dans les goûts, elle admet aussi des contrastes, sans lesquels peut-être elle ne subsisteroit pas. La nature en établit parmi les frères en les faisant naître les uns après les autres, quelquefois à de si grands intervalles, que le premier aura atteint la jeunesse tandis que les autres seront dans l'adolescence, et que le dernier ne sera pas sorti de l'enfance; mais ces différences, loin d'affoiblir l'amour fraternel, le fortifient. Il en est d'une famille composée de frères inégaux en âge, en caractères, en talens, comme de la main for-

mée de doigts de diverses proportions, qui s'entr'aident beaucoup plus que s'ils étoient de force et de grandeur égales. Pour l'ordinaire, lorsqu'ils saisissent tous ensemble un objet, le pouce, comme le plus fort, serre à lui seul ce que les autres saisissent tous ensemble. Le plus petit, comme le plus foible, clôt la main; ce qu'il ne pourroit faire, s'il étoit aussi long que les autres. Il n'y a point de jalousie entre les derniers, qui travaillent moins, mais qui supportent les autres, et les premiers, qui tiennent la plume, ou ceux qui sont décorés d'un anneau. Quelque inégalité donc qu'il y ait entre les talens et les conditions des frères, il n'y a qu'une seule chose à leur inspirer, c'est la concorde, afin qu'ils puissent agir de concert comme les doigts de la main. Une des premières attentions que les parens et les instituteurs doivent avoir, est qu'il ne s'élève point de jalousies entre les frères à l'occasion de leurs jeux. Plutarque observe dans son *Traité de l'amitié fraternelle*, dont nous avons tiré quelques bonnes observations, « que, comme les divisions qui renversèrent la Grèce de fond en comble naquirent des rivalités qui s'élevèrent entre quelques citoyens puissans, au sujet de la faveur qu'ils accordoient à des baladins, de galeries et de viviers qu'ils avoient fait construire pour leurs passe-temps; de même les

jalousies qui s'engendroient entre les frères commençoient souvent à l'occasion de quelques oiseaux, de petits chariots, et autres jouets de l'enfance, lesquelles envies venant à croître avec l'âge, ils en venoient à se détester et à se haïr à la mort. » Je trouve donc à propos qu'au lieu de leur donner des jeux particuliers, comme on a coutume de faire pour éviter entre eux les sujets de jalousie, on leur en donne qui leur soient communs, afin de les accoutumer à vivre ensemble. Quand ils ont des jouets en propre, c'est alors que se forment les idées précoces du tien et du mien, si dangereuses surtout entre des fils et des frères, sans compter que celui qui perd ou qui rompt le sien cherche à s'emparer de celui d'autrui. C'est la source la plus ordinaire des querelles entre les enfans comme entre les hommes.

Si on donne aux frères des jeux communs, il faut leur apprendre des métiers particuliers, afin d'éloigner d'eux tout sujet de rivalité. L'amour du plaisir réunit les hommes, mais celui de l'intérêt les divise. Les jeux veulent des compagnons, mais les ambitions les repoussent. Toutes les passions sont insociables.

D'ailleurs, les inclinations étant très-variées parmi les enfans, il faut laisser à chacun d'eux la liberté de suivre la sienne. Castor et Pollux,

ces frères si célèbres chez les anciens par leur union, le furent aussi dans la guerre; mais l'un excelloit à dresser des chevaux, et l'autre aux combats du ceste.

Cependant j'ai à citer une amitié moderne, mieux avérée que celle des jumeaux d'Elide sortis du même œuf: c'est celle des deux frères Pierre et Thomas Corneille. Ils étoient tous deux poëtes tragiques, c'est-à-dire de la profession qui supporte le plus malaisément des rivaux. On sait qu'ils vécurent ensemble sans partager leurs biens, jusqu'à leur mariage. Mais voici une anecdote ignorée qui prouve leur parfaite union. Ils occupoient à Rouen une petite maison; Thomas Corneille logeoit au rez-de-chaussée, Pierre au-dessus de lui dans un entresol, qui communiquoit avec le bas par un petit escalier; chacun d'eux travailloit à son ouvrage à la vue l'un de l'autre. Thomas excelloit à trouver sur-le-champ un grand nombre de rimes du même mot, Pierre n'avoit pas la même facilité; mais quand il étoit embarrassé à chercher une rime, il s'adressoit à son frère, qui aussitôt lui en donnoit à choisir autant qu'il en avoit besoin. Leur amitié si intime est, à mon gré, plus rare que leurs grands talens, d'autant plus qu'ils étoient inégaux en réputation. Si ces deux poëtes fameux ont vécu dans une commu-

nauté de fortune, de plaisirs et de travaux, il faut l'attribuer à ce que les talens supérieurs ne sont pas susceptibles de jalousie, ou plutôt à ce que ces frères avoient été élevés ensemble dans la maison paternelle. Leur petite habitation subsistoit encore dans mon enfance, je ne sais si on l'aura conservée; sans doute les Grecs en auroient fait un temple, dédié à la fois aux Muses et à l'amitié fraternelle.

Je tiens l'anecdote que je viens de rapporter, d'un M. Mustel, né en Normandie.

Comme les tableaux hideux du vice rendent ceux de la vertu encore plus aimables, il est à propos de raconter aux enfans quelques histoires de mauvais frères qui, par leur haine mutuelle, ont causé leur ruine. Tels furent Étéocle et Polynice, dont l'inimitié fut, dit-on, si grande, qu'après leur mort la flamme même du bûcher qui consumoit leur corps se sépara en deux: ces haines implacables naquirent de l'émulation d'un trône. L'ambition n'est autre chose que le désir d'être le premier, et elle est la cause de tous les malheurs du genre humain. Dans sa naissance, ce n'est qu'une étincelle brillante; mais si on l'anime, bientôt c'est un feu dévorant qui consume jusqu'à celui qui l'a allumé. Les premières fumées de ce volcan sont les envies, les intolérances, les médisances,

les calomnies, l'humeur querelleuse : si vous les apercevez dans votre frère, tâchez de le ramener à la vertu par votre affection et surtout par votre exemple; mais si vous ne le pouvez, fuyez-le, car il est atteint d'un mal contagieux, et vous vous devez encore plus au bonheur de vos semblables qu'à l'amitié fraternelle. Le vertueux Timoléon ne balança pas à abandonner son frère, qui vouloit être le premier dans Corinthe, sa patrie, après avoir fait de vains efforts pour l'engager à renoncer à son ambition. A la vérité, il se repentit long-temps d'avoir consenti à sa mort, que sa mère lui avoit reprochée; mais le bon Plutarque l'a blâmé de ce remords comme d'une foiblesse de courage, et il me semble en cela s'écarter du jugement qu'il a porté sur la sévérité de Brutus à l'égard de ses fils. Pour moi, j'aime à voir deux vices lutter ensemble, parce que la destruction de l'un des deux nous présente l'apparence d'une vertu; mais il n'en est pas de même du combat de deux vertus, car de l'anéantissement de l'une il résulte toujours l'apparence d'un vice. Ainsi, je n'aime point à voir l'amour de la patrie aux prises avec l'amour paternel ou fraternel; c'est mettre la guerre civile dans les cieux que de la mettre entre les vertus : ce n'est pas à l'homme à les accorder, c'est à Dieu. Nous

avons assez à faire de régler nos passions; c'est à l'Auteur de la nature à en maintenir les fondemens et à les rapprocher quand ils sont ébranlés.

Il ne dépend pas plus de nous de concilier deux vertus en opposition, que deux élémens; c'est à celui qui en a créé les lois à les conserver inviolables. Nous le prions tous les jours de ne pas nous exposer à en franchir les barrières, de peur que nous ne devenions fous par notre propre sagesse, injustes par la justice, et féroces à force d'humanité. Si donc nous avons le malheur d'avoir un frère vicieux et incorrigible, il n'y a d'autre remède que de le supporter ou de le fuir. Si la patrie nous a confié l'exécution de ses lois, empêchons-le de faire du mal; mais s'il en a fait qui demande vengeance, abstenons-nous plutôt des lois que de répandre son sang. Sous Vitellius, un frère tua son frère du parti opposé dans le combat, et en demanda la récompense : Tacite observe qu'elle lui fut refusée, sous prétexte qu'on n'étoit pas en état de le récompenser. Haïssons le vice dans notre propre frère, mais aimons toujours notre frère dans le vicieux. Dieu a mis sur la terre deux portes qui mènent au ciel; il les a placées aux deux extrémités de la vie, l'une à l'entrée, l'autre à la sortie. La première est celle de l'innocence, la

dernière est celle du repentir : ce n'est donc pas à l'amitié fraternelle à la fermer. Il y a des exemples de frères qui par la seule influence de l'amitié ont ramené des frères vicieux. L'histoire de la Chine en a conservé plusieurs, tirés de l'enfance même. Tel est entre autres celui de Xuni, successeur du fameux empereur Yaus. C'étoit un simple laboureur, qui avoit un père et des frères fort méchans : il les réforma par sa patience. Yaus, touché de sa vertu, l'appela au trône au préjudice de ses propres enfans, dont il n'avoit pas d'ailleurs à se plaindre. Comme l'amitié fraternelle est, à la Chine, un des cinq principaux devoirs de l'ordre social, on a grand soin d'en faire la base de l'instruction publique. D'un autre côté, le gouvernement y est encore plus attentif à recueillir les traits de vertu dans les enfans, que dans les hommes. Il regarde les écoles comme des pépinières où les semences donnent quelquefois d'elles-mêmes des espèces nouvelles de fruits excellens, sans avoir besoin d'être greffés. Les vertus des enfans sont des dons de la nature, celles de l'homme ne sont souvent que des productions de l'art social.

Au reste, je désirerois que, dans les exemples que l'on cite aux enfans, on prît ceux des vices chez les étrangers, et ceux de la vertu dans la patrie. C'est par ce moyen que les Romains, et

les Grecs surtout, ont illustré leur pays, au point qu'ils ont rendu leurs rochers plus fameux que nos montagnes, leurs ruisseaux plus que nos fleuves, et leur Méditerranée, avec ses petits archipels, plus célèbre que tout l'Océan avec les quatre parties du monde. Les Chinois ont été encore plus loin, car, sans mêler la fable à leur illustration, leur histoire leur fournissoit, il y a déjà plus d'un siècle, trois mille six cent trente-six hommes illustres par des vertus ou des talens utiles à l'état, et deux cent huit filles, femmes, veuves, célèbres par leur chasteté ou leur amour conjugal. Les inscriptions, les monumens, les statues, les temples, les arcs de triomphe qu'on leur a élevés aux lieux où ils étoient nés, ou à ceux où ils avoient vécu, décorent partout les grands chemins, les montagnes, les forêts, les fleuves et les villes. Joignez-y leurs éloges historiques, les drames, et les poésies faites en leur honneur, qui sont répandus dans toutes les bibliothèques et lieux où l'on apprend à lire aux enfans, vous aurez la véritable raison de la longue durée de cet empire, et de l'attachement religieux qui lie les Chinois à leur patrie. Les exemples illustres de vertu des ancêtres font le ciment moral qui consolide toutes les parties de cet antique édifice : par lui il a résisté aux débordemens des Tartares et aux mines souterraines des reli-

gions étrangères. A la vérité, ils regardent le reste des hommes comme des barbares; mais autant en faisoient les Grecs et les Romains. Rome moderne elle-même ne gouverne-t-elle pas les peuples par les vies de ses saints, qu'elle leur propose à imiter? et l'exemple d'un Vincent de Paule ne sert-il pas à faire aimer et respecter sa puissance?

Pour nous, qui désirons élever des enfans non-seulement pour leur village, mais pour le monde entier, puisque nous en voulons faire des hommes, nous pensons qu'il faut leur chercher les plus grands exemples de vertu dans tous les pays; mais lorsque le nôtre en offre d'éclatans, on doit sans doute leur donner la préférence; c'est un devoir filial qu'il faut remplir envers notre patrie, et c'est par elle que nous devons commencer à aimer le genre humain. L'amitié de Caton d'Utique pour son frère Lépidus n'a rien de plus touchant que celle de Turenne pour le duc de Bouillon, son frère. Ce grand homme, si célèbre dans la guerre, déclaroit hautement qu'il lui devoit tout ce qu'il savoit de mieux; il n'entreprenoit rien sans le consulter, et il ne supporta sa perte qu'avec une extrême douleur.

Ce que nous avons dit de l'amitié entre les

frères s'entend de celle qui doit régner entre les sœurs : les femmes en sont au moins aussi capables que les hommes, et les exemples en seroient fréquens dans l'histoire, si elle ne s'occupoit plus des talens brillans d'où résultent souvent les malheurs des nations, que des vertus obscures qui font le bonheur des familles. L'amitié des sœurs entre elles égale au moins celle des frères en affection, en constance, en désintéressement, et elle l'emporte en attentions, en délicatesse, en bienséances. Si l'amitié n'est au fond qu'une union entre deux êtres foibles et malheureux, les femmes y ont plus de part que les hommes, parce qu'elles ont plus de besoins et de foiblesses. L'amitié d'Oreste et de Pylade, qui veulent mourir l'un pour l'autre, me paroît moins touchante que celle de Myro et de sa sœur, filles du tyran d'Élée, qui, innocentes des crimes de leur père, et condamnées à mort à la fleur de leur âge et de leur beauté, se demandoient en grâce l'une à l'autre de mourir la première. L'aînée avoit déjà mis sa ceinture autour de son cou, en disant à sa jeune sœur de la regarder faire et de l'imiter ensuite, lorsque celle-ci la supplia de pas ne lui donner la douleur de la voir mourir. Alors Myro prit le cordon fatal, l'arrangea autour

du cou de sa cadette, et, en l'embrassant, lui dit : « O ma chère sœur ! je ne vous ai jamais rien refusé de ce que vous m'avez demandé, recevez de moi la dernière et la plus forte preuve de mon affection. » Puis quand elle la vit expirée, elle couvrit son corps, et, avant de mourir elle-même, elle pria les assistans qui, malgré leur haine contre la tyrannie, fondoient en larmes, de ne pas permettre qu'il leur fût fait aucun déshonneur après leur mort.

S'il n'y a pas entre les femmes d'amitié aussi célèbre que l'amitié fraternelle des Gracques, c'est que des sœurs ne sont guère exposées à lutter contre des factions furieuses ; mais souvent elles ont à combattre ensemble les infirmités, la pauvreté, la vieillesse, et ces autres tyrans de la vie d'autant plus difficiles à supporter, qu'on leur résiste sans gloire. Combien de sœurs ont vieilli jusqu'au tombeau, irréprochables dans l'amitié !

Mais il y a une harmonie peut-être plus touchante et plus forte que la fraternelle et la sororale, c'est l'amitié réciproque d'un frère et d'une sœur. Dans celle de frère à frère ou de sœur à sœur il y a consonnance, mais dans celle-ci il y a, de plus, de doux contrastes. L'amitié entre les frères a je ne sais

quoi de brusque et de rude, d'emporté, d'incivil; il entre quelquefois dans celle des sœurs de la foiblesse, de la politique et même de la jalousie. Mais l'amitié entre le frère et la sœur est une consonnance mutuelle de foiblesse et de protection, de grâce et de vigueur, de confiance et de franchise. J'ai souvent remarqué que dans les familles où il y avoit un frère et plusieurs sœurs, celui-ci étoit sans contredit plus doux, plus honnête et plus poli que les enfans des familles où il n'y avoit que des garçons; et que dans celles où il y avoit une sœur et plusieurs frères, la sœur avoit plus d'instruction, plus de force dans le caractère, et moins de penchant à la superstition, que dans une famille où il n'y avoit que des filles.

Plutarque, dans son *Traité de l'amitié fraternelle*, ne cite qu'un exemple d'amitié semblable. On avoit donné à une femme l'alternative de choisir de la mort de son frère ou de son fils: elle préféra celle de son fils, parce que, dit-elle, je peux bien avoir encore un autre enfant, mais de frère je ne puis, mon père et ma mère étant morts. Cependant on peut regarder comme un effet de l'harmonie fraternelle, autant que de la conjugale,

la conduite des Sabines, lorsque, tout échevelées et portant entre leurs bras leurs petits enfans, elles se jetèrent entre leurs époux et leurs frères près de s'entr'égorger, et leur firent tomber les armes des mains en appelant, dit le bon Putarque, ores les Sabins, ores les Romains, par les plus doux noms qui soient entre les hommes. On peut encore citer en exemple la vertueuse et infortunée Octavie, sœur d'Auguste et femme d'Antoine, dont l'amour fraternel et conjugal servit long-temps seule de barrière à l'ambition de ces deux rivaux; mais lorsque Antoine, subjugué par son amour pour Cléopâtre, eut brisé tous les liens de l'amour conjugal en chassant son épouse de sa propre maison, alors l'Empire romain perdant son équilibre, qu'une femme avoit maintenu, fut renversé de fond en comble.

Quelles que soient les spéculations de la politique, il est certain que les seules harmonies morales forment la chaîne qui lie toutes les parties de la société humaine. L'harmonie fraternelle fait passer les hommes par une enfance plus longue que celle des animaux, afin de former et de fortifier les premiers liens de la société par l'amour maternel; mais l'harmonie conjugale réunit tout le genre humain : elle

s'embellit des enchantemens de l'amour, et c'est de son sein qu'on voit sortir ces tendresses ravissantes qui unissent les enfans à leurs mères et les hommes à leur patrie.

LIVRE VIII.

HARMONIES CONJUGALES.

L'amour est un sentiment moral dans les enfans, qui se manifeste en eux bien avant le développement des sexes. Ils sont d'abord très-sensibles à la beauté, et ils ont pour la reconnoître un tact souvent plus sûr que celui des hommes. Amenez un petit garçon dans un cercle de femmes: il va à coup sûr porter ses caresses à la plus belle, et si c'est une petite fille au milieu d'une société d'hommes, elle ira, toute honteuse, se réfugier auprès du plus aimable; mais les gens laids et surtout les vieillards décrépits leur répugnent singulièrement. Jean-Jacques m'a raconté que les auteurs de l'*Encyclopédie* ayant donné entre eux un bal où il se trouva, ils imaginèrent d'en faire faire l'ouverture par Fontenelle, qui avoit alors plus de quatre-vingt-dix ans, et une petite fille fort aimable, qui en avoit sept à huit. Mais à peine eut-elle jeté les yeux sur le front ridé de Fontenelle et sur ses joues pendantes

et terreuses, qu'elle retira sa main, et se mit à pleurer. Le Nestor de la philosophie en fut affecté. Il dut, sans doute, trouver fort étrange, lui qui étoit si recherché par toutes les classes de la société, de se voir repoussé par un enfant uniquement sensible à l'instinct de la nature. Il sentit alors, malgré les grâces toujours nouvelles de son esprit, toute la décrépitude de son corps, par l'effroi qu'elle inspiroit à l'enfance, et que les deux extrémités de la carrière humaine ne formoient qu'un contraste hideux du commencement de la vie et du commencement de la mort.

Mais les enfans recherchent avec ardeur la société des enfans de leur âge, et les plus beaux sont toujours entre eux les plus fêtés; leur affection se détermine souvent en faveur d'un de leurs compagnons exclusivement aux autres. La jeune fille, en cherchant à plaire à un garçon, est en garde contre lui; elle veut à la fois lui inspirer de l'amour et du respect, par un instinct combiné de coquetterie et de pudeur. Pour lui, il est déjà rempli pour elle d'égards et de soins attentifs. Quel est celui qui ne s'est pas amusé cent fois des jeux de ces amans enfans, de leurs promesses de s'aimer toujours, des noms de mari et de femme qu'ils se donnent mutuellement, de leurs jalousies,

et de tous les mouvemens de cette passion inquiète, d'autant plus naturels, qu'ils ne se règlent point sur les préjugés de la société? Il se forme entre eux quelquefois des affections si violentes, qu'on en a vu sécher et mourir de jalousie; et cette maladie morale et physique est assez commune parmi les filles, qui, dans la plus tendre enfance, en deviennent quelquefois toutes jaunes. De ces affections innées dans les deux sexes se composent des mœurs qui annoncent déjà la différence de leurs caractères. A peine une jeune fille sait-elle marcher, qu'elle aime à se regarder dans un miroir et à s'occuper de sa parure; déjà elle prend des soins maternels de sa poupée. Dès qu'elle sait parler, elle s'exerce à chanter. De toutes les chansons, elle préfère celles d'amour. La plus réservée et et la plus silencieuse en recueille de toutes les sortes, pour l'absence, pour la rupture, pour la réconciliation, etc.; elle y renferme toute sa politique et sa morale. Quant au garçon, il sent déjà qu'il doit protéger l'objet qu'il aimera. Négligé dans son costume, il ne songe qu'aux armes et à leur exercice. Il aime à faire résonner des instrumens bruyans, des trompettes, des tambours; à courir, à sauter, à grimper; et il est au comble du bonheur quand il a en sa disposition l'apparence d'un fusil ou

d'un sabre. Déjà le sentiment de la guerre contraste dans les deux sexes avec celui des amours, et annonce que l'un est fait pour être aimé et protégé, et l'autre pour aimer et pour combattre.

Traçons donc à l'un et à l'autre les devoirs de l'amour, avant que ce sentiment naturel se corrompe en eux par les mœurs de la société. Montrons-leur-en les lois saintes répandues dans tous les ouvrages de la nature, en les réunissant les uns aux autres par l'harmonie conjugale. Ouvrons dès sa source un canal à ce torrent, afin que lorsqu'il se précipitera des montagnes il ne ravage pas les terres qu'il doit féconder.

En vain la sagesse divine avoit harmonié entre elles les couleurs et les formes des êtres : tout étoit sans mouvement et sans vie, parce que tout étoit sans amour. Ainsi, le plus beau tableau n'offre que des surfaces, et le groupe de sculpture le plus parfait que l'immobilité, parce qu'ils sont sans vie, étant l'ouvrage des hommes. Quand de nouveaux Vaucansons tenteroient de leur donner quelques mouvemens par le feu, par les aimans, par l'organisation la plus savante, ils ne pourroient les animer, parce que la vie est un élément du ciel. Il n'appartient qu'à Dieu de la donner; et ce fut l'amour que l'Éternel doua de cette puissance. Il

secoua son flambeau sur l'univers, aussitôt les astres s'embrasèrent d'un feu éternel. La terre, glacée et ténébreuse, fut attirée par le soleil, et, roulant sur elle-même, lui présenta tour à tour ses poles. Son Océan circula autour d'elle, son atmosphère fut ébranlée, des vents opposés soufflèrent sur ses divers horizons. Des nuages s'élevèrent de dessus ses mers, et recouvrirent les airs d'or et de vermillon, et, retombant en pluies fécondantes, coulèrent en ruisseaux sur les flancs des montagnes, fertilisèrent les plaines, et vinrent se réunir aux mers. Les végétaux se couvrirent de fleurs et de fruits. Les animaux formèrent leurs nids sous leurs ombrages, et y firent entendre mille et mille concerts. L'homme, ravi de tant de beautés, ne savoit où porter ses pas incertains, lorsqu'il se sentit attiré par un être qui lui parut une autre moitié de lui-même; elle étoit semblable à lui et différente de lui. Ce qu'il avoit en force, elle l'avoit en grâces; elle réunissoit tout ce que les objets de la nature ont de plus doux en couleurs, en formes, en mouvemens. Il lui adressa ses premières paroles et ses plus vives affections; elle lui répondit par des paroles plus touchantes et des affections plus tendres: ainsi la lune réfléchit les rayons du soleil par une lueur plus amie des yeux. Il s'avança vers

elle, elle s'arrêta. Il lui présenta la main, elle lui offrit la sienne; elle se troubla, il fut troublé à son tour. L'univers lui avoit donné la connoissance d'un Dieu, l'amour lui en donna le sentiment.

Dans l'origine du monde, toutes les harmonies de la création durent paroître avec le soleil; il dut y avoir à la fois une nuit et un jour, un hiver et un été, un printemps et un automne, des fleuves et des glaciers, des sables et des rochers; il y eut à la fois des herbes naissantes propres à servir de pâture aux animaux, et des arbres caverneux pour leur donner des asiles, des animaux enfans qui tétoient leurs mères, et d'autres caducs, pour fournir de la proie aux carnivores; mais dans la suite les périodes de la vie furent réglées sur celles de l'astre de la lumière, chaque être les parcourut tour à tour; mais il y en eut dont la durée resta fixée à chacune de ces harmonies: il y en eut qui ne vécurent qu'un jour, d'autres un mois lunaire, d'autres une saison, d'autres une année solaire, d'autres des cycles planétaires.

La lune, surtout, paroît présider aux amours; et ce n'étoit pas sans raison que chez les anciens les uns la regardoient comme Vénus, d'autres la prioient de rendre les accouche-

mens heureux. Chaque mois lunaire, aux Indes, le bambou produit une tige nouvelle et le cocotier une nouvelle grappe de fruits, l'oranger donne les siens aux deux équinoxes, d'autres végétaux aux solstices, un grand nombre une fois par an, et quelques-uns tous les deux ans; la plupart ont leurs pousses réglées aux équinoxes et aux mois lunaires. Ces lois s'étendent sans doute aux végétaux de nos climats; mais elles se manifestent partout dans les amours des animaux : celles des poissons sont réglées, pour la plupart, sur les phases principales de la lune et du soleil, qui en est le premier mobile. Cependant, quoiqu'il y ait des amours et des générations dans le temps intermédiaires, il n'en faut pas conclure qu'ils ne soient pas en rapport avec ces astres : tous les êtres sublunaires sont ordonnés au soleil, comme les corps planétaires eux-mêmes; et quoique les révolutions de ceux-ci ne se rencontrent pas précisément avec celles de la terre autour de cet astre, il n'en est pas moins vrai qu'il est le mobile de tous leurs mouvemens comme de celui de notre globe. Il est, dans cette vaste machine de l'univers, comme une grande roue qui communique le mouvement à une infinité de petites bobèches, non à toutes à la fois, mais successivement et suivant les

rapports que ces êtres ont avec lui, et peut-être suivant les latitudes où ils ont d'abord été placés. Cette loi peut servir à connoître les végétaux et les animaux qui sont indigènes à chaque climat. Le sapin et le cèdre fleurissent au mois de juin ; le noyer, au contraire, originaire des Indes, donne ses fleurs avant ses feuilles en avril, ainsi que le coudrier. Le renne du Nord cherche sa femelle à l'équinoxe de septembre, parce que c'est à cette époque que les neiges sont tout-à-fait fondues dans les régions boréales, et qu'ayant d'abondantes pâtures, il acquiert une surabondance de vie. Comme il est fait pour vivre aux dernières limites de notre globe habitable, il entre en amour à la fin de notre année hémisphérique. Cependant, la vie des animaux carnivores étant en quelque sorte greffée sur celle des frugivores, elle s'étend plus loin, et remplit la sphère entière de l'année, comme celle de notre globe : les régions de l'hiver et de la mort sont les berceaux de ces destructeurs de la vie. Ils s'unissent dans la saison qui leur offre d'abondantes proies, et qui fait périr par sa rigueur un grand nombre d'êtres dont la vie même n'est qu'annuelle. Ainsi le renard connoît l'amour en hiver, et met bas ses petits en avril, lorsque les espèces frugivores ne font que commencer à conce-

voir dans nos climats. Cet animal, que la nature a revêtu de la plus chaude des fourrures, est aussi le quadrupède qui vit dans les pays les plus reculés du Nord. Il s'avance, à la clarté de la lune et des aurores boréales, dans les nuits de la zone glaciale, qui effraient l'ours blanc et le forcent de se rapprocher des contrées éclairées du soleil, qu'il ne perd jamais de vue. On voit donc que la lune influe encore, en hiver et au pole, sur les amours du renard, comme sur celles des animaux de nuit dans nos climats. Ainsi la Providence, qui la fait lever, en l'absence du soleil, sur ces régions désertes et glacées, où elle ne disparoît jamais de dessus l'horizon lorsqu'elle est pleine, a voulu qu'il y eût aussi des animaux pour en jouir habituellement.

L'homme parvient, dit-on, à la puberté à douze ans dans la zone torride, et à seize dans la zone glaciale. On assure aussi que la femme, dans certaines parties de l'Afrique et des Indes, devient capable d'être mère à l'âge de dix ans, et qu'elle ne peut plus le devenir après trente. Si cela est, il n'est donc pas vrai que les développemens de la vie soient proportionnés à sa durée, comme le prétendent quelques naturalistes, entre autres Buffon. Car, si l'en-

fance de l'homme est plus courte dans les contrées chaudes du globe que dans les froides, il s'ensuit que sa vieillesse doit y être aussi plus précoce, et par conséquent qu'il doit y vivre moins long-temps. Or, c'est ce qui n'est pas. Les brames des Indes vivent souvent au-delà de cent ans, et les vieillards ne sont pas plus communs en Russie que dans les pays chauds. Il y a plus, j'ai observé à l'Ile de France que les enfans de dix à douze ans dans les deux sexes, parmi les Nègres même, n'étoient ni plus forts ni plus formés que ceux de Pétersbourg du même âge, et que ce n'étoit que vers dix-huit et vingt ans que les uns et les autres acquéroient la taille et les forces d'un homme. La femme seule, dans tous les climats, parvient avant l'homme à l'âge adulte, et cesse d'être féconde bien avant lui. Elle trouve dans ses enfans devenus des hommes des protecteurs, lorsque son époux n'y voit souvent que des rivaux. D'ailleurs cette Providence, qui lie entre elles toutes les générations, a peut-être voulu que les soins d'une mère s'étendissent encore à sés petits-enfans, qu'elle aidât sa fille de son expérience et de ses soins dans leur longue et pénible éducation, comme elle avoit été aidée elle-même de sa propre mère, dans des circonstances

semblables : ce qui ne seroit pas arrivé, si elle avoit pu engendrer, comme l'homme, jusque dans la vieillesse. Quoi qu'il en soit, l'un et l'autre ont des enfans dans toutes les saisons et dans toutes les latitudes de la terre, en quoi ils sont exceptés seuls de tous les animaux, dont chaque espèce a des temps, des âges et des climats déterminés pour les amours.

Quoique l'harmonie conjugale existe toujours pour la nature ainsi que pour l'homme dans quelque partie de la terre, c'est au mois de mai que tous les êtres entrent pour ainsi dire en amour dans nos climats. Le soleil, qui en est le premier mobile, est, vers le milieu de ce mois, à douze degrés de l'équateur et à trois degrés de nous, et la lune à douze degrés sud; ce qui met entre ces deux astres une distance égale à la moitié de la zone torride. Nous recevons alors une partie de son influence, comme nous la recevons tout entière lorsque, vers la fin de juin, le soleil, au solstice d'été, et la lune, au solstice d'hiver, embrassent tout l'espace renfermé entre les tropiques.

Non-seulement le soleil en été dilate notre atmosphère, mais il doit exercer la même puissance sur la mer. Si l'air échauffé monte dans un thermomètre, l'Océan doit monter dans son

bassin et augmenter sa pente; si une verge de fer s'allonge échauffée, ainsi l'hémisphère terrestre, rempli de minéraux, doit se dilater, et la pente des eaux doit être plus forte vers l'hémisphère opposé.

Jetons un coup-d'œil sur les harmonies des puissances de la nature au mois de mai, nous les verrons se conjuguer comme celles de ces deux astres. Le soleil, qui est le premier mobile de toute harmonie, en produit d'abord une principale avec lui-même par sa présence et son absence. De ces deux contrastes naissent la lumière et l'ombre, le chaud et le froid, l'aurore et le couchant, le jour et la nuit, l'été et l'hiver. Ses rayons se conjuguent ensuite avec notre atmosphère; comme ils le dilatent à mesure qu'ils s'élèvent sur notre horizon, ils le forcent de fluer du nord vers le midi, où il est le plus raréfié : c'est par cette raison que le mois de mai n'est jamais chaud dans notre climat. Souvent ce mois et une partie de celui d'avril y sont d'une grande sécheresse, et les plantes, qui ont alors le plus grand besoin d'eau, puisqu'elles sont dans toute l'activité de la végétation, languiroient si la nature ne suppléoit aux pluies du ciel par les rosées abondantes de la terre. Ces rosées sont dues d'une part à la transpiration

de la terre, pénétrée de pluies pendant l'hiver et échauffée actuellement par le soleil, et de l'autre à la fraîcheur de l'atmosphère, qui en condense la nuit les vapeurs sur les plantes, sous la forme de rosée, au point de l'y réduire quelquefois en gelée blanche. Ce contraste du chaud et du froid paroît au reste plus favorable à la végétation des plantes indigènes à nos climats, qu'une atmosphère chaude : car elles croissent avec plus de vigueur dans ces mois, que dans ceux qui sont les plus chauds de l'année, et la violette croît sur les lisières des neiges des Alpes, plus vive en couleurs et plus odorante que dans les plaines du Roussillon : tant il est vrai que les contrastes font partie de l'harmonie conjugale. Ceux de la lumière et de l'air se font sentir, surtout dans cette saison, sur les nuages, condensés à la fois par le froid de l'atmosphère supérieure, et par celui du vent de nord : car c'est alors qu'ils brillent des plus riches couleurs, au lever et au coucher du soleil.

L'Océan et la terre sont conjugués entre eux comme l'air et la lumière, mais dans une autre proportion. La lumière ne part que d'un point du ciel, et l'air forme autour de la terre une sphère entière qui la rassemble et la modifie, comme un verre convexe ou comme le cristallin

de l'œil : mais l'Océan et la terre ont chacun leur hémisphère. Le premier, dans la partie du sud, est mêlé de terre ; le second, dans la partie du nord, est mêlé d'eau en parties égales, mais dans la même proportion.

Quoique l'Océan soit plus étendu que la terre, les mers et les continens du globe sont entrelacés de manière que quand notre hémisphère terrestre a l'hiver, il est réchauffé par l'hémisphère aquatique qui, étant dans son été, envoie les glaces polaires vers lui de la zone torride, et quand celui-ci est dans son hiver, il est attiédi à son tour par les fontes de notre pole, qui viennent aussi à lui à travers la zone torride. C'est ainsi que les hivers du détroit de Magellan sont beaucoup plus tempérés que ses étés, comme l'a observé Forster par la végétation de ces contrées; et cela vient, sans doute, de ce que ce détroit reçoit directement, dans son été, les courans de la zone glaciale, et dans son hiver ceux de la zone torride. C'est par une raison semblable que les hivers des côtes de Norvège, de l'Angleterre, de la Normandie et de la Bretagne, sont bien moins froids que ceux de l'intérieur de ces mêmes contrées, et que leurs étés le sont beaucoup plus. Le myrte croît naturellement sur les côtes de Normandie, et le figuier n'y gèle point en hiver; mais la vigne peut à peine

y mûrir ses fruits en été. On ne peut expliquer que par l'influence des courans de l'Océan, qui viennent directement des poles ou de l'équateur, les températures si différentes des îles même de la zone torride, quoique situées dans les mêmes latitudes et la même élévation dans l'atmosphère. Les îles Moluques sont beaucoup plus chaudes que les îles Antilles, parce que la projection de l'Asie vers l'Orient les met à l'abri des courans froids qui émanent directement du pole nord en été.

Les fleuves sont conjugués avec leurs îles, comme l'Océan avec les continens; ils leur portent la fécondité, en variant leur température. Il y a encore d'autres conjugaisons entre l'élément liquide et le solide: l'eau, par ses reflets, répète les sources de la terre, et la terre, par ses échos, les mouvemens de l'eau. Ces consonnances et ces contrastes sont la source d'une multitude d'harmonies ravissantes, et du plaisir que nous éprouvons à faire des voyages de terre le long de l'eau, et ceux de l'eau le long de la terre. Il est certain qu'elles augmentent notre existence. Pendant le mois de mai, ce seroit une question de savoir si la surabondance de vie qui est alors répandue dans notre hémisphère et qui se manifeste dans les couleurs du firmament, dans les par-

fums de l'atmosphère exhalés des végétaux, dans les courans des eaux plus limpides, dans la floraison des végétaux, dans les amours des animaux, ne se fait pas sentir même aux fossiles, et si l'aimant, par exemple, n'a pas alors plus d'activité. Cette question pourra paroître oiseuse à des physiciens qui ne sont pas naturalistes ; mais lorsque Christophe Colomb alloit à la découverte du Nouveau-Monde, il s'aperçut que la boussole, nord-ouest pendant la nuit, se rapprochoit le matin de l'étoile polaire. Je crois même que ce grand homme est le premier qui ait observé sa variation. Si donc l'aimant éprouve des changemens réguliers à certaines heures du jour, comme d'autres physiciens l'ont confirmé, pourquoi n'en éprouveroit-il pas de semblables à certaines saisons de l'année?

Quoi qu'il en soit, l'harmonie conjugale dans nos climats se fait sentir dans tous les êtres organisés, particulièrement au mois de mai : elle commence d'abord par les végétaux. Lorsqu'ils ont acquis, après une certaine révolution de jours, de mois ou d'années, la propriété admirable de se reproduire, ils deviennent adultes, ils manifestent au-dehors les organes de l'amour renfermés dans leurs fleurs ; on y distingue les parties sexuelles du

mâle et de la femelle. Celles du mâle sont formées pour l'ordinaire de petits corps ovoïdes ou lobes appelés anthères, suspendus en équilibre à des filets nommés étamines; ils sont jaunes dans la fleur du lis et noirs dans celle de la tulipe. On les nomme anthères, d'Anthéros, un des noms de l'Amour, qui, suivant la fable, étoit fils de Vénus et de Mars. Si ce nom leur a été donné par les Grecs, auxquels nous devons, dans l'origine, les noms de notre botanique, ainsi que ceux de presque toutes nos sciences, cela prouve qu'ils avoient reconnu le sexe masculin dans les plantes, puisque cette partie renferme une poussière qui en féconde la sève femelle. Nous observerons aussi que cette organisation, qui résulte d'une des lois fondamentales de la nature, a été tellement méconnue de Tournefort, le grand restaurateur de notre botanique, qu'il n'a jamais considéré le pollen ou poussière fécondante de l'anthère que comme un excrément qui n'étoit d'aucune utilité. On en doit conclure que les anciens avoient fait bien des découvertes dont les modernes se sont fait honneur, et que ceux-ci ne doivent jamais y opposer, comme une autorité, l'ignorance ou l'erreur d'un savant, quelque éclairé qu'il soit; car on ne peut disconvenir que Tournefort n'ait d'ail-

leurs autant de connoissances en botanique que Newton pouvoit en avoir en astronomie. Au centre des anthères est pour l'ordinaire l'utérus ou l'organe femelle de la fleur, appelé pistil, peut-être du nom grec *pistis*, foi, confiance : c'est un tuyau destiné à recevoir les poussières des étamines. Il est composé de trois parties, du stigmate, espèce de bourrelet fendu, qui reçoit le pollen; du style, tuyau fistuleux qui le conduit à l'ovaire sans le perdre; et de l'ovaire, qui renferme la semence ou le fruit. Toutes ces parties sont très-sensibles dans la plupart des fleurs, telles que celles du lis, du pommier, qui ne sont qu'une agrégation de plusieurs mâles divisés et rangés en cercle autour du pistil, qui réunit plusieurs femelles. Il est remarquable que les anthères ou parties mâles protégent la partie femelle, en l'environnant et en la couvrant jusqu'à son développement. Ce caractère de protection dans les mâles semble commun à beaucoup de fleurs comme à beaucoup d'animaux. Dans plusieurs végétaux, les parties mâles sont séparées des femelles, et y présentent des fleurs de formes différentes : telles sont celles du coudrier, du châtaignier, du melon, etc., où la fleur mâle se distingue de la femelle, qui porte le fruit, par l'émanation

d'une poussière jaune qui la féconde. Les fleurs mâles du coudrier, qui paroissent dès l'hiver, se manifestent sous la forme de chenilles suspendues aux branches, et les fleurs femelles, qui produisent les noisettes, se trouvent sur l'écorce en petits filets d'un pourpre vif.

Dans d'autres végétaux, les fleurs mâles et les femelles sont séparées sur des individus différens : tels sont le palmier-dattier, le papayer, le pistachier, l'orme, etc. Il est remarquable que les arbres mâles de ces espèces sont plus élevés que les femelles, afin que les vents puissent apporter à celles-ci les poussières fécondantes. La fécondation des femelles s'opère de fort loin, et souvent par l'entremise des insectes, entre autres des abeilles, qui recueillent sur les mâles le pollen dont elles composent leur cire, et vont ensuite sur les arbres femelles recueillir le miel de leurs nectaires.

Le nectaire est un réservoir qui contient un nectar ou liqueur plus ou moins sucré ; il est pour l'ordinaire situé dans la corolle au bas des pétales, et recouvert d'une petite coquille. On en ignore l'usage par rapport à la plante dont il nourrit peut-être la semence dans l'état de fœtus ; mais il est évident qu'il sert aux besoins de beaucoup d'insectes, tels que les mou-

ches à miel et les papillons. C'est sans doute pour cette raison que la nature a donné, en général, aux végétaux beaucoup plus de fleurs qu'ils ne peuvent rapporter de fruits.

La corolle, ainsi nommée parce qu'elle ressemble souvent à une couronne, est l'ensemble des pétales, et les pétales sont des feuilles de la corolle et forment la partie la plus brillante de la fleur. Leur usage est de préserver les parties sexuelles qui les entourent des injures de l'air et de la pluie ; mais elles en ont un bien plus étendu, et dont, que je sache, aucun botaniste n'a parlé jusqu'à nous ; c'est de réverbérer les rayons du soleil sur les sexes même de la fleur, et d'en accélérer la fécondation.

La nature, après avoir réchauffé les parties sexuelles des plantes par une corolle, prot ge la corolle à son tour par le calice. Le calice, ainsi nommé du grec *calix*, coupe, quoiqu'il n'en ait pas toujours la forme, est l'enveloppe la plus extérieure de la corolle, et la soutient lorsqu'elle est épanouie. Il est charnu dans le rosier et divisé en cinq parties ; on l'appelle alors périanthe, du grec *perianthos*, qui signifie adjoint, sans doute parce qu'il est adhérent à l'ovaire. Il est à remarquer que les fleurs isolées n'ont point, pour l'ordinaire, de calice : telle est la tulipe ; mais celles qui naissent dans des buissons et sur

des branches où elles sont exposées à se heurter par l'action des vents, sont plus ou moins protégées par des calices, qui prennent alors différens noms, comme ceux de périanthe, d'enveloppe, de spathe, de balle, de chaton, de coiffe et de bourre.

C'est dans l'état de floraison que les plantes ont acquis toute leur beauté, c'est aussi par les fleurs que les botanistes les caractérisent; cependant elles n'acquièrent toutes leurs perfections que dans l'état de fructification. Ainsi, le célèbre Linnæus, qui les caractérise par les fleurs, semble avoir moins approché du système de la nature que Tournefort, qui les caractérise par les fruits.

L'harmonie conjugale lie non-seulement entre eux les végétaux du même sexe, mais elle en rapproche les genres par des contrastes, comme l'harmonie fraternelle en réunit les espèces par des consonnances. Comment connoîtrons-nous donc les rapports qui existent d'espèce à espèce, ou de genre à genre, puisqu'à peine nous étudions ceux qui existent entre les membres du même individu? Cependant les espèces si variées, les genres si différens, et les puissances même de la nature, qui semblent lutter sans cesse entre elles, ne sont que des membres de son grand corps, qui se correspondent entre eux.

Au défaut de livres qui puissent nous guider dans ces profondes études, consultons notre cœur et guidons-nous dans les recherches de la science par le sentiment du plaisir.

Nous avons observé que nous en goûtions un très-touchant à la vue d'un groupe d'arbres plantés dans l'ordre fraternel dans lequel leurs semences sont nées : tel est celui que nous font éprouver des pins disposés en cône au sommet d'une montagne, ou un vignoble disposé en forme de grappes autour d'une colline. Mais nous en sentons un bien plus grand lorsque nous voyons les genres des végétaux dans leurs divers contrastes, tels que les sapins sombres du Nord, qui s'harmonient avec les bouleaux d'un vert naissant, et les vignes rampantes du midi avec les peupliers pyramidaux. Un vieux chêne qui brave les tempêtes et les siècles nous paroît bien intéressant; mais il ne l'est jamais davantage que quand un jeune chèvrefeuille entoure son tronc caverneux de guirlandes de fleurs.

L'harmonie conjugale est la source de ce plaisir ineffable que nous éprouvons lorsque nous rencontrons harmoniés entre eux par la nature, le long des ruisseaux, les roseaux et les nymphæa; dans les prairies, les graminées et les trèfles, les aunes et les saules; sur les lisières des bois, la primevère et la violette; et dans

leurs profondeurs, les lierres et les hêtres. Quelques-uns croient que, comme il y a des sympathies entre les végétaux, il y a aussi des antipathies. Les moisissures, les mousses, les guis, les agarics, les scolopendres, et la plupart des plantes parasites, semblent nés pour la destruction; mais la végétation n'exerce qu'une puissance innocente. La guerre n'entre point dans les plans de la nature comme une compensation nécessaire des amours. L'Être tout bon n'a point fait le bien pour avoir occasion de faire le mal; il a donné des bornes à la végétation des plantes, non dans des haines innées, mais dans les besoins des animaux qui les pâturent. S'il en a armé plusieurs d'épines, ce ne sont pour elles que des armes défensives; elles ne leur servent point pour exercer entre elles des hostilités, et si elles en font des plaies à leurs ennemis, ce sont leurs ennemis qui s'en blessent eux-mêmes.

Quant aux plantes qui semblent vivre aux dépens des arbres, et contribuer à leur destruction, comme les mousses et les lichens, il est probable, quoi qu'en disent quelques cultivateurs, qu'elles leur sont utiles et qu'elles les revêtent en quelque sorte contre les rigueurs du froid. Les sapins, les mélèses, aux extrémités du Nord, en ont la tige et les branches couvertes comme d'une longue toison, et ils

n'en croissent pas moins avec la végétation la plus vigoureuse. Si quelquefois, à la vérité, dans nos climats le lierre, par ses étreintes, fait périr le jeune arbre qu'il embrasse, c'est moins le résultat d'une lutte offensive que d'une amitié trop imprudente. Loin d'épuiser son ami en lui enlevant sa substance, il semble encore, long-temps après sa mort, le rappeler à la vie en couvrant son corps desséché des festons d'une verdure éternelle.

Les animaux même sont sensibles aux harmonies conjugales des végétaux. Ce n'est point dans nos guérets où nos plantes domestiques, divisées en champs et en longues avenues, ne présentent que des consonnances monotones des mêmes espèces, que les animaux aiment à se livrer aux douceurs de l'harmonie conjugale; c'est dans les lieux où les montagnes s'harmonient avec les fleuves, les bois avec les prairies, les arbres majestueux des forêts avec les humbles buissons de leurs clairières; c'est au milieu des échos des rochers et des reflets des ruisseaux, qu'ils se plaisent à séduire par l'harmonie de leurs sons ou de leurs formes les objets de leurs amours. C'est là que le coq de bruyère au pied d'un pin, la poule d'eau dans les roseaux, s'unissent à leurs compagnes. Les systèmes de nos botaniques et de nos zoo-

logies ne s'occupent point des harmonies des végétaux ; mais le plaisir qu'elles font prouve que la nature en a répandu les lois dans tous ses ouvrages, et en a mis le sentiment dans tous les cœurs.

L'harmonie conjugale s'étend sur les animaux bien plus loin que sur les végétaux. Les animaux parviennent à la puberté dans l'espace d'un jour, comme les insectes éphémères; d'autres au bout d'un mois lunaire, d'une saison, d'un an, et peut-être d'un grand nombre d'années, tel que le rotifer, qui peut rester des siècles dans un état de léthargie, qui, à la vérité, n'est ni la vie ni la mort. Les périodes de l'existence sont ordonnées avec celles des astres, et c'est aux limites des êtres organisés de notre globe qu'on découvrira peut-être celles d'un nouveau monde.

Les animaux ont, comme les plantes, des sexes qui en divisent chaque espèce en mâles et en femelles. Les uns les réunissent dans le même individu, comme le limaçon, qui est hermaphrodite. Cependant cet animal ne peut se reproduire seul. Il a besoin d'un être semblable à lui, pour trouver à la fois une épouse et un époux; ainsi d'une seule union naissent deux générations. L'espèce appelée incoque peut re-

produire une nouvelle tête, lorsqu'on la lui a coupée, ainsi que Voltaire assure en avoir fait plusieurs fois l'expérience. Cet animal se reproduit donc malgré les mutilations ; de plus il est aveugle, et lance, comme on sait, des flèches à l'objet aimé.

Nous croyons entrevoir ici la raison pour laquelle la nature a réuni les organes des deux sexes dans la plupart des fleurs, c'est parce que les plantes sont insensibles, et que n'ayant point de mouvement propre, elles ne peuvent communiquer entre elles. Mais les animaux sont doués de passions et de la faculté de se mouvoir, laquelle sépare les sexes dans le même végétal, ou sur des individus différens, comme dans les palmiers. Elle emploie les insectes volatiles, qui recueillent leur pollen pour les féconder ; car cette voie me paroît bien plus certaine que celle des vents, auxquels on l'attribue ordinairement. Mais les animaux étant doués de passions et de la faculté de se transporter où ils veulent, il résulte de leur amour un ordre moral, auquel la nature ramène tout l'ordre physique. Un animal donc qui pourroit se reproduire tout seul, en réunissant en lui les deux sexes, s'aimeroit uniquement, et formeroit un chaînon détaché de la chaîne des êtres.

Cependant nous sommes obligé de dire que le puceron, dont les espèces innombrables sont répandues partout, a l'étrange propriété de reproduire de lui-même des petits, quoiqu'il y ait dans ce genre d'animaux des mâles qui ont des ailes pour se transporter où ils veulent : Bonnet en a fait de charmantes expériences. Il reçut un puceron au moment de sa naissance, et l'éleva solitairement. Celui-ci, sans avoir communiqué avec aucun être de son espèce, produisit ses petits; un de ces petits, séquestré de même, produisit une nouvelle génération, et Bonnet en obtint ainsi cinq consécutives sans le secours d'aucun mâle, pendant l'espace de cinq semaines. Il la porta jusqu'à la septième et la neuvième pendant le cours d'un été. Il en conclut que ces générations successives ont été opérées dans la première mère, par le mâle qui avoit fécondé en automne l'œuf dont elle sortit au printemps suivant; car il est très-remarquable que le puceron, vivipare en été, devient ovipare en automne.

On doit conclure de-là que les lois générales, ainsi nommées parce qu'elles conviennent à tous les genres, sont cependant subordonnées à des lois particulières. Le puceron sans défense et d'une construction très-délicate, destiné

à servir de pâture à une infinité d'insectes et d'oiseaux qui en nourrissent leurs petits, devoit se reproduire en été, non-seulement par les voies ordinaires de la multiplication, mais par des moyens merveilleux, sans lesquels il auroit bientôt été anéanti. Il met donc au monde ses petits tout formés et fécondés jusqu'à la neuvième génération.

Comme il n'a en lui-même aucun moyen d'émigration, il est emporté par les vents sur les feuilles voisines, où il reproduit lui seul toute sa postérité; mais en automne, lorsque l'hiver s'approche, comme elle ne pourroit alors trouver à vivre, elle est fécondée par des pucerons mâles, auxquels il vient des ailes ainsi qu'aux mâles des fourmis, et alors, quoique née vivipare, elle devient ovipare, et ses petits, renfermés dans des œufs, sont abrités de la mauvaise saison.

Il seroit curieux de savoir si le puceron deviendroit ovipare en automne s'il étoit dans une serre chaude. Quoi qu'il en soit, la nature emploie les moyens les plus ingénieux pour favoriser la multiplication des êtres les plus foibles. La cochenille, qui naît au Mexique sur la feuille très-épaisse et très-succulente et permanente du cactus, y trouve à se nourrir toute sa vie

sans sortir de sa place; aussi elle a une trompe d'une structure si délicate, que lorsqu'elle l'a une fois enfoncée dans la feuille, elle ne peut l'en retirer sans la rompre et sans périr : dans cette situation, elle est fecondée par son mâle, auquel il vient des ailes. Devenue mère, elle fait sa ponte autour d'elle, toujours clouée à sa feuille, qui à la fin deviendroit insuffisante pour nourrir sa nombreuse et impotente postérité, si la nature, qui a tout prévu, ne donnoit à ses petits à peine éclos un moyen bien singulier d'émigration. Ce n'est point le vent qui disperse au hasard les cochenilles naissantes, comme les pucerons, qui peuvent vivre sur toutes sortes de végétaux ; c'est l'ennemi né de tous les insectes volatiles qui leur procure un chemin dans les airs.

Elles communiquent d'une plante à l'autre par les fils que les araignées aiment à étendre dans les nopaliers. Tout cela prouve que la Providence n'a pas fait ses lois physiques d'un mécanisme immuable, mais qu'elle les varie suivant les besoins des êtres sensibles, les rapporte à un ensemble commun, et les subordonne à un ordre moral. Les générations des insectes qui nous offrent tant de phénomènes, n'ont rien de plus extraordinaire que celles

des plantes les plus communes, qui sont les plus utiles, et qui se reproduisent à la fois dans la même année par des floraisons multipliées, des traînasses, des rejetons, des boutures. Si l'auteur de la nature s'occupe avec tant de soin des besoins des insectes, il s'occupe à plus forte raison de ceux du genre humain.

Lorsque l'animal a atteint le terme de sa croissance, la nature développe alors sa beauté physique et sa beauté morale. Un animal n'a tout son caractère que lorsqu'il est parvenu à l'âge des amours. C'est alors que les oiseaux sont revêtus de leur beau plumage, qu'ils font entendre leurs chansons, que le taureau frappe de la corne, que le cheval s'exerce à la course dans les prairies, et que tous les animaux manifestent les instincts que leur a donnés la nature. En vain l'éducation s'efforce d'en arrêter le cours, et de leur donner le change par des habitudes et des nourritures. Le loup dans son enfance caresse le maître qui le nourrit; il mange et joue avec son chien, avec lequel il semble avoir une parfaite ressemblance : mais à peine a-t-il allongé ses crocs, à peine éprouve-t-il le feu des amours, qu'il respire la soif du sang; ses amis lui deviennent odieux; il abandonne une subsistance assurée, un asile, et va cher-

cher au fond des forêts une maîtresse, du carnage, et la liberté.

C'est aussi alors que les armes défensives croissent particulièrement aux mâles avec leur parure, les ergots et les crêtes aux coqs, les cornes aux taureaux; car l'amour et la guerre entrent dans l'harmonie conjugale, comme les amitiés et les inimitiés dans l'harmonie fraternelle: Mars est en rapport avec Vénus. Les armes des animaux atteignent leur perfection en même temps que les organes de la génération. Si on leur retranche ces organes avant leur développement, le corps n'atteint plus à sa perfection : on ne voit plus se développer dans le cerf le bois qui doit parer sa tête, dans le coq la crête qui le couronne, dans l'homme la barbe qui ombrage son menton; leur voix devient cassée et grêle, et les images de la destruction et de la décadence remplacent les images riantes de l'amour.

Il est faux que la castration rende les animaux domestiques plus propres au service de l'homme : la douceur de l'éducation suffit pour développer en eux jusqu'au plus haut degré l'instinct de la domesticité. Le chien, compagnon de notre enfance, n'a pas besoin d'être mutilé pour s'attacher à nous. Cette mu-

tilation, qui affoiblit ses qualités physiques, suffiroit seule pour lui ôter ses qualités morales. En effet, j'ai remarqué que ceux qu'on y avoit soumis étoient moins attachés à leurs maîtres; au contraire, j'en ai eu un qui, à l'époque de ses amours, sembloit redoubler d'affection pour moi. Il m'invitoit alors par les plus tendres caresses à prendre le chemin de la maison où habitoit sa maîtresse, et quand je m'y acheminois sa joie étoit excessive. Falloit-il la quitter, il y avoit alors un combat très-touchant entre son amour pour elle et son amitié pour moi. Il alloit de l'un à l'autre soupirant et gémissant, incertain, balancé tour à tour par ces deux passions qui l'agitoient. Si je lui adressois la parole, alors il se déterminoit à me suivre, et m'accompagnoit jusqu'à ma porte. Alors, comme s'il eût satisfait aux devoirs de l'amitié, il s'en retournoit furtivement; mais j'étois sûr qu'au milieu de la nuit il revenoit à ma porte, repentant, et cherchant à me faire oublier par ses caresses les égaremens de sa passion.

Quant aux hommes, il est certain que les soldats mariés sont plus attachés à leur patrie et plus courageux que ceux qui ne le sont pas. C'est à l'affection conjugale qu'on doit rapporter

la force de leur discipline. C'étoit un ressort tout-puissant que les orateurs et les généraux savoient bien employer quand il falloit faire quelques grands efforts; ils ne leur montroient pas la victoire ou la mort, mais Rome et leurs femmes. Les Cimbres et les Teutons ne furent si redoutables que parce qu'ils avoient amené avec eux leurs femmes et leurs enfans. L'harmonie conjugale est un des grands nerfs des armées des Russes et des Turcs, dont la plupart des soldats sont mariés. On ne voit point de déserteurs chez eux. Si on vante en Orient la fidélité de quelques eunuques, elle est due souvent à la crainte, quelquefois aussi à la vertu, qui dédommage l'homme dans ses peines, et devient son unique recours dans les grands malheurs ; mais elle est sujette à être ébranlée. Ils sont enclins à beaucoup de défauts, comme il y en a assez d'exemples, et leur fidélité n'est pas comparable à celle des hommes liés à leur patrie par le bonheur même de leurs femmes et de leurs enfans.

Si la castration opère tant d'altération au physique et au moral dans les animaux, l'abus des plaisirs en produit d'un autre genre encore plus dangereux : nous en parlerons à l'article de l'homme; car il est bien rare que

les animaux se livrent d'eux-mêmes aux excès. Dans la plupart des animaux, le mâle est souvent le seul qui soit armé. Comme il a une surabondance de vie et d'amour, aussi devoit-il avoir une surabondance de force pour protéger sa femelle et ses petits : tandis que celle-ci est occupée du soin de l'incubation et de la nourriture, il la défend contre ses rivaux et surtout contre les bêtes de proie.

Mais voici une loi où la nature paroît se contredire, c'est que quoique les mâles, dans tous les quadrupèdes frugivores et carnivores, soient plus forts que la femelle, c'est tout le contraire dans les oiseaux de proie. « Tous les oiseaux de proie, dit Buffon, sont remarquables par une singularité dont il est difficile de donner la raison, c'est que les mâles sont d'environ un tiers moins grands et moins forts que les femelles, tandis que, dans les quadrupèdes et les autres oiseaux, ce sont, comme l'on sait, les mâles qui ont le plus de grandeur et de force. A la vérité, dans les insectes, et même dans les poissons, les femelles sont un peu plus grosses que les mâles, et l'on en voit clairement la raison, c'est la prodigieuse quantité d'œufs qu'elles contiennent, qui renflent leur corps. »

Buffon, en disant que les œufs des poissons renflent leur corps, indique bien la cause de leur grosseur, mais non la raison : car pourquoi les femelles des autres animaux qui portent des petits, sont-elles cependant moins grosses que leurs mâles? Nous allons d'abord chercher la raison pour laquelle le mâle est plus petit que la femelle dans les oiseaux de proie. La force de l'oiseau de proie consiste dans la légèreté de son vol; c'est par elle qu'il s'élève à de plus grandes hauteurs : la nature l'a donc fait plus petit pour le rendre plus léger. S'il étoit plus grand, il seroit moins agile. Un oiseau qui peseroit vingt livres ne pourroit s'élever en l'air, suivant Buffon. Le tiercelet est donc plus propre au vol que sa femelle, et en effet il est plus estimé dans la fauconnerie. Il en est de même dans les poissons qui volent, pour ainsi dire, dans l'eau, et qui sont presque tous animaux de proie; car ils s'entre-dévorent. Dans chaque couple, c'est le plus léger qui est le plus fort, comme, dans les corsaires, c'est le meilleur voilier qui fait le plus de prises. Les insectes volatiles dont le corps spongieux est pour ainsi dire en équilibre avec l'air, s'unissent en volant, et la femelle porte le mâle : il lui falloit donc des ailes plus étendues, et par conséquent plus de grosseur. En général,

le mâle l'emporte en beauté dans tous les êtres. Il est le plus élevé dans les végétaux, le plus léger dans les animaux volatiles ou nageurs, le plus fort dans les quadrupèdes qui pâturent, le mieux armé dans les animaux qui combattent pour la proie, le plus paré et le mieux chantant dans ceux qui ne semblent vivre que pour aimer et pour plaire. En cela comme en toute autre chose, les lois de la nature sont fort sages. Le mâle, actif, est doué d'une surabondance de vie qui l'entraîne vers l'objet de ses désirs; mais la femelle, passive, avoit besoin d'être séduite par la beauté ou les talens du mâle, pour le trouver agréable. Elle est dédommagée de l'infériorité de sa parure par la supériorité de son affection, car l'objet aimant est plus heureux que l'objet aimé; il y a cependant quelques espèces où le mâle et la femelle sont égaux en qualités : telle est entre autres celle de la tourterelle à collier. Tous deux sont de la même taille et du même plumage, tous deux ont autour du cou la moitié d'un cercle noir, comme s'ils eussent partagé entre eux l'anneau de l'amour conjugal, dont ils sont le symbole.

Mais voyez comme l'amour anime les animaux au printemps. Il développe leur instinct en harmonies plus variées que celles de leurs couleurs,

de leurs formes, de leurs mouvemens. Deux individus de la même espèce ont la même nuance, mais ils ont encore une manière différente d'exprimer leurs amours. Chaque mâle a la conscience de sa beauté, et cherche à séduire sa femelle. Le paon lui étale en roue sa queue brillante, le rossignol lui fait entendre ses sons ravissans, le cheval s'exerce à la course autour de sa compagne. Tandis que les êtres innocens sollicitent le prix de l'amour, de leurs peines et de leurs talens, les animaux destructeurs l'attendent de la victoire. Le lion, hérissant sa crinière, provoque au combat ses rivaux rugissans, et l'aigle audacieux, planant au haut des airs, dispute à un autre aigle les limites de son vaste empire. Les amours des foibles redoublent par la cruauté de leurs tyrans; ils sentent le besoin de se réunir. Chaque couple d'amans cherche un asile sous les ombrages que la nature lui a préparés. Ils ajoutent leur harmonie conjugale à celle des végétaux qui leur sont destinés, et redoublent leur vigilance, leur industrie, leur affection mutuelle par les dangers qui les environnent. Tandis que le lion d'Afrique établit sa couche nuptiale dans les flancs d'un rocher hérissés de raquettes et d'aloès, et l'aigle sur les sommets arides qui se perdent dans les nues; tandis qu'ils redoublent par leurs amours

carnassiers l'horreur de leur solitude, des êtres foibles, tendrement hardis, viennent peupler les riantes vallées. Le timide lapin s'y creuse un terrier inexpugnable sur les pelouses de serpolet et de thym, et le rossignol fait entendre ses chansons harmonieuses au sein d'un buisson de roses. Le cygne ne craint point dans les joncs et les roseaux des marais fangeux du Nord la voracité de l'ours blanc, et le coq de bruyères, qui niche sur les sombres sapins, échappe aux ruses du renard. Sans les bêtes carnassières, la plupart des sites de la terre seroient inhabités : ce sont elles qui forcent les espèces foibles, innocentes, de chercher des asiles. L'anguille fuit sous la voûte des rochers, et c'est la crainte qui lui indique sa demeure et sa retraite. C'est par la guerre que les sables arides, les glaces, l'espace de la terre et des eaux sont habités, et que le plus petit végétal abrite des amans. C'est la guerre qui développe leur industrie. L'esprit n'étant que l'art d'opposer l'adresse à la force, les plus foibles des animaux deviennent les plus ingénieux. C'est surtout dans les amours des insectes qu'il faut étudier les instincts, les prévoyances et les ressources inspirés par cette passion, et que la fable même n'a pu imaginer.

L'harmonie conjugale réunit non-seulement des individus de la même espèce, mais les genres

les plus disparates. Comme la vigne rampante a besoin du soutien de l'orme pour mûrir ses grappes, et que l'orme, qui donne ses semences au printemps, a besoin à son tour de décorer son feuillage des fruits de la vigne : ainsi, souvent on voit l'oiseau et le quadrupède se rapprocher l'un de l'autre par des besoins mutuels. La bergeronnette accompagne souvent la brebis pour la débarrasser de ses insectes, et la brebis à son tour lui fournit, dans quelques flocons de sa toison, de quoi faire un nid. La fauvette se rapproche du cheval pour lui rendre les mêmes services. La perdrix et le lièvre se plaisent à nicher dans la même solitude. Le castor républicain et le cygne solitaire se livrent aux amours dans les lacs. C'est l'harmonie conjugale qui les rapproche, c'est elle qui a rapproché les chênes des chênes, les plantes des plantes, les animaux des animaux, et qui a établi entre toutes les puissances de la nature les premières chaînes de l'amour qui en unissent l'ensemble.

Mais c'est l'homme et la femme qui en réunissent toutes les puissances et tous les besoins. La nature ne les a faits nus, comme nous l'avons dit, que pour montrer réunies dans leur corps toutes les beautés des animaux, et pour les obliger, en se couvrant de leurs

dépouilles, à se revêtir de leur beauté particulière. Voyez Hercule, ce modèle de la virilité: vous y distinguez tous les caractères des animaux les plus redoutables. Il y a dans ses gros muscles, ses larges épaules, sa poitrine velue, sa peau fauve, son attitude imposante, je ne sais quoi du taureau, de l'aigle, et du lion. Une Vénus, au contraire, nous présente dans les harmonies de ses courbes, de son coloris, de ses mouvemens, celles des animaux les plus doux et les plus aimables, des agneaux, des colombes et des gazelles. Le goût de la parure dans les deux sexes est conforme à leur caractère. L'homme affecte dans la sienne celle des bêtes les plus fières, d'énormes perruques semblables aux crinières des lions, des moustaches comme celles des tigres, des bonnets de peau d'ours, des habits de couleur tranchante comme les peaux des panthères, des éperons aux jambes comme ceux du coq. Rien ne ressembloit mieux à cet oiseau belliqueux, symbole de notre nation, qu'un de nos anciens chevaliers avec son casque acrêté, son manteau court et ses éperons dorés. Il est remarquable que par tout pays l'habit militaire, si aimé des femmes, est emprunté des animaux guerriers; l'uniforme est l'habit de fête de la noblesse. D'un autre côté, les ajustemens des femmes, leurs aigrettes, leurs col-

liers, leurs éventails, les papillons de leurs coiffures, leurs robes à queues traînantes, sont imités d'après les insectes et les oiseaux les plus brillans. Quoique les proportions de l'homme et de la femme soient les mêmes par toute la terre, il n'est pas douteux qu'un Hercule Africain offriroit encore une autre physionomie et un autre costume que le Grec, et qu'une Vénus née sur les bords de la Néva seroit ornée d'autres attraits que celle qui naquit sur les rives de Cythère. Il n'y a point de beauté dans les animaux dont l'homme et la femme ne revêtent leur beauté particulière : ils doivent cet instinct bien plus à l'harmonie conjugale qu'à leurs besoins. C'est pour parer l'objet de ses amours, que l'homme va chercher des fourrures chez les Lapons, et des mousselines dans l'Inde ; c'est pour augmenter la joie, les délices et la grâce de ses festins, qu'il emporte le sucre des Antilles, le café de l'Arabie, le chocolat du Mexique, les épiceries des Moluques et les vins de l'Archipel et de l'Italie ; c'est pour décorer son asile, qu'il emprunte dans les ruines de l'antiquité des modèles de sculpture et d'architecture ; partout il trouve ses semblables occupés des mêmes soins. D'un autre côté, c'est pour plaire à l'homme que la femme combine sans cesse de nouvelles jouissances. C'est ainsi

que, de voluptés en voluptés, une Omphale infidèle fait filer un Hercule à ses pieds. Malheureux! l'homme trouve alors dans ses semblables des rivaux plus dangereux que des bêtes féroces : c'est dans leur société que la ruse, la force, la superstition, la jalousie, travaillent sans cesse à le dépouiller. Alors obligé de cacher sa vie et de se retirer dans un souterrain près de l'antre du lion, il fuit sa patrie, il cherche un asile dans les sables de l'Afrique ou dans les glaces du Nord; mais il y emmène une compagne, et se console encore de l'injustice de ses semblables par les douceurs de l'harmonie conjugale : si l'ambition fait les maux de l'amour, l'amour à son tour répare les maux de l'ambition. Voyons comment nous éviterons ceux de la société en suivant la route que nous a tracée la nature; considérons l'homme et la femme dans leur adolescence et par les rapports qu'établit déjà entre eux l'harmonie conjugale.

Les beautés de l'homme et de la femme sont de deux caractères différens. Le premier réunit en lui celles des contrastes, par les oppositions rudes des sourcils, des moustaches, de la barbe, et la forte expression de ses organes et de ses muscles. La seconde rassemble toutes celles des consonnances, par la rondeur de ses membres et l'élégance de leurs contours. Le premier a

tous les caractères de la force, qui devoit subjuguer les animaux destructeurs, et quelque chose de leur physionomie. La seconde a ceux de la douceur, qui devoit apprivoiser les animaux pacifiques, et une sorte d'affinité avec eux. Ainsi ils réunissent à eux deux toutes les beautés éparses dans la nature. Ces caractères s'affoiblissent dans la société, suivant que chaque sexe y a plus ou moins d'influence. Chez les nations sauvages qui vivent dans un état fréquent de guerre, la femme prend quelque chose des mœurs belliqueuses de l'homme. Chez les nations civilisées, qui rassemblent dans leur sein toutes les jouissances de la paix, c'est l'homme qui adopte les mœurs de la femme. Dans les deux cas, chaque sexe néglige son empire naturel pour acquérir celui du sexe opposé, mais bien en vain. Quoi qu'en aient dit quelques moralistes qui ont voulu donner aux deux sexes la même éducation physique, la femme qui s'hommasse n'a pas plus d'empire sur les hommes, que l'homme qui s'efféminе n'en a sur les femmes. L'un et l'autre perdent leur influence en amour, en perdant leur physionomie. Je ne fais pas plus de cas d'une Spartiate qui lutte en place publique, que d'un Sybarite couché sur un lit de roses. Il paroît bien, quoi qu'en aient dit les historiens,

et le bon Plutarque, surtout, que les Lacédémoniennes n'avoient pas un grand pouvoir sur leurs maris. En prenant les mœurs et les habitudes des guerriers, elles durent perdre l'empire que donnent la délicatesse et la grâce.

Un des premiers sacrifices que les femmes d'Europe ont exigés des hommes, a été de renoncer à la physionomie mâle que la nature leur avait donnée, en les engageant à se raser la barbe. Quelques écrivains éclairés ont regardé cette excroissance comme une superfluité incommode; ils ont loué Pierre Ier de l'avoir fait couper aux Russes. Ce grand prince a fort bien connu les lois de la politique; mais il s'est quelquefois écarté de celles de la nature. La noblesse et les soldats ont obéi à ses ordres, mais les paysans et même les matelots ont conservé leurs anciennes coutumes, et avec raison; car j'ai vu dans les rudes hivers de ce pays, où ils sont souvent exposés à faire de longs voyages de jour et de nuit, que la barbe préservoit leur bouche et surtout leur gorge de la rigueur du froid, mieux que la meilleure fourrure. D'ailleurs, la barbe caractérise la beauté mâle de l'homme, et inspire pour lui de la vénération et du respect. Les têtes de nos pontifes, de nos philosophes, de nos magistrats, n'ont l'air que de têtes d'enfans, auprès de celles des Turcs; et je ne doute pas que

le contraste que font celles-ci avec celles de leurs épouses géorgiennes n'ajoute à leur beauté mutuelle, et ne redouble leur affection réciproque.

Quoique la femme soit plus petite et plus foible que l'homme, elle est néanmoins plus forte que lui dans l'exercice des fonctions auxquelles la nature l'a destinée. Nous avons déjà observé que l'homme avoit les épaules plus larges que les hanches, et qu'elles ajoutoient considérablement à sa force et à sa légèreté, soit en frappant, soit en courant; la femme, au contraire, a les épaules plus étroites que les hanches, dont la largeur et le poids ajoutent encore à sa foiblesse et à sa pesanteur. Les anatomistes disent que la nature a fait, dans la femme, les os du bassin plus larges et plus écartés, afin qu'elle y portât plus commodément son enfant, et qu'ils s'ouvrissent davantage dans l'accouchement : mais je crois qu'ils se trompent. La femme ne porte point son fruit entre les os des iles, mais dans son ventre; d'ailleurs, les femelles du taureau, du cheval et du singe, n'ont point leur croupe plus large que celle de leur mâle. Pour moi, je crois entrevoir une autre raison de l'étendue de celle de la femme; c'est que la nature l'ayant destinée à porter son enfant en avant dans ses bras, et à l'allaiter sur

son sein, elle a mis dans la partie postérieure de son corps un poids qui rétablit son équilibre : le centre de gravité de l'homme est en haut et en avant, celui de la femme est en bas. Aussi l'expérience prouve que la mère la plus délicate porte son enfant dans ses bras plus aisément et plus long-temps que le père le plus robuste. C'est encore pour conserver ce même équilibre, que l'homme, dans son attitude naturelle et déchargé de tout fardeau, élève sa tête et la renverse un peu en arrière, comme on le voit dans les statues d'Hercule et d'Apollon; tandis que la femme, dans le même cas, est obligée de baisser un peu la sienne en avant, ainsi que le prouve la Vénus de Médicis. La femme n'est droite et n'a d'aplomb qu'avec son enfant dans ses bras.

Comme la nature a doublé la force morale et physique de l'homme par des consonnances et des contrastes, elle l'a quadruplée en y joignant celle de la femme.

Un homme réduit à la moitié de ses organes, étendroit encore ses jouissances à tous les objets de la nature; il en réunit sans doute un plus grand nombre avec ses organes en nombre pair. Il les double en étendue, mais non en intensité, car on ne voit pas deux fois le même objet

avec deux yeux, et on n'entend pas deux fois le même son avec deux oreilles. Cependant, dans cette hypothèse même, il ne peut voir à la fois que la moitié de l'horizon, de même que celle du plus petit objet. S'il examine une fleur, il n'en verra en même temps que le dessus ou le dessous. Mais l'homme et la femme employant à la fois leurs organnes, non-seulement peuvent jouir à la fois de tout leur horizon et sphériquement de chaque objet; mais chacun d'eux en ayant des sensations et des idées différentes, qu'ils se réfléchissent mutuellement, ils en doublent la jouissance en même temps qu'ils quadruplent leurs forces. La tête de Janus, formée d'un côté d'un visage d'homme, et de l'autre de celui d'une femme, qui voit à la fois devant soi et derrière soi l'avenir et le passé, me semble une allégorie très-juste du pouvoir réuni des deux sexes : cependant cette figure, allégorique comme toutes les autres de ce genre, ne seroit qu'un monstre; les inconvéniens de la réunion des deux sexes en surmonteroient les avantages. Pour augmenter leurs forces physiques, la nature les a divisées, mais elle les a réunies par une force morale; l'homme et la femme isolés ne sont que deux moitiés de l'homme de la nature : le même nom désigne l'un et l'autre dans toutes les langues. Il en est quelques-unes,

celle des Orientaux entre autres, où la femme n'a point de nom générique, et les Siamois ne la distinguent de l'homme que par l'épithète de jeune : ils l'appellent un jeune homme. C'est peut-être ce qui a fait dire à Jean-Jacques que la femme n'étoit qu'un grand enfant. Buffon semble appuyer cette idée lorsqu'il dit que la femme, en vieillissant, devient homme, et étend cette métamorphose à toutes les femelles des animaux, qui, selon lui, deviennent alors semblables à leurs mâles, et il cite en preuve une vieille femelle de faisan de la Chine, revêtue de quelques plumes brillantes, que l'on voit au Muséum d'Histoire naturelle ; mais elle n'est sans doute, malgré son inscription, qu'un vieux coq. Nous verrons que la femme a un caractère aussi distinct de celui de l'homme, que son sexe : elle conserve l'un et l'autre, dans tous les temps de sa vie, dans une harmonie parfaite avec l'homme. C'est à cause de cet accord mutuel et de cet instinct inné qui enflamme souvent tout à coup deux amans dès leur première entrevue, que Platon imagina que les âmes n'étoient, dans l'origine, que deux moitiés descendues du ciel, exilées dans des corps différens, et qui cherchoient sans cesse à se réunir sur la terre. Les observations de la politique moderne sur la population semblent confirmer les spéculations sublimes du philo-

sophe; car elles prouvent que les hommes et les femmes naissent et meurent en nombre égal. En effet, les deux sexes ne forment qu'un tout, et ne sont en rapport avec la nature et leurs propres besoins que lorsqu'ils sont réunis. Si l'homme monte à un arbre pour abattre des fruits, la femme reste au pied et les ramasse : l'un trouve des alimens, l'autre les prépare; l'un fait la chasse aux bêtes sauvages, l'autre élève les animaux domestiques; l'un fait la maison, l'autre les habits; l'un prend soin des affaires du dehors, l'autre de celles du dedans; ils doublent leurs plaisirs et diminuent leurs peines en les partageant; chacun y porte son caractère : l'un goûte la joie avec tout l'enthousiasme de la sensibilité, l'autre avec tout le sang froid de la réflexion. Survient-il des chagrins, l'homme leur résiste par la fermeté et la raison; la femme, plus heureuse, leur échappe par la mobilité de la sienne; l'un, fier de sa force, s'élève sans cesse vers l'ambition; l'autre, forte de sa foiblesse, le ramène sans cesse vers l'amour. L'âge vient-il à affoiblir leurs premiers feux, la jeunesse les avoit concentrés autour d'eux, la vieillesse les diverge jusque sur leurs arrière-petits-enfans; l'un leur porte les prévoyances paternelles, l'autre les affections et les soins maternels; tous deux, par le sentiment de leurs biens et de

leurs maux, tendent ensemble vers la Divinité, et en mêlent les craintes et les espérances aux peines et aux plaisirs de la vie humaine. Semblable à l'étincelle qui disparoît au moment qu'elle brille, si elle ne trouve un aliment qui la fixe, l'homme et la femme ne seroient, l'un sans l'autre, que des météores fugitifs : la nature n'a donné à chacun d'eux en partage que l'ignorance, la foiblesse, les besoins, la pénurie et la mort; mais par l'harmonie elle communique au genre humain la science, la puissance, les jouissances et l'immortalité.

Il est certain que la chasteté est la source de la force et de la beauté physique et morale dans les deux sexes. C'est l'adolescent pur qui fait l'homme sage et vigoureux. Ce n'est point l'air des montagnes qui fait les beaux peuples, comme on le croit communément, c'est l'innocence des mœurs. J'ai vu une population aussi belle dans les marais de la Hollande, qu'il puisse y en avoir dans les montagnes de l'Islande et de la Suisse. Les femmes des pêcheurs de Schevelinge, près la Haye, ressemblent à des Sabines, et leurs filles à des nymphes. C'est en Hollande que l'on trouve communément des enfans au teint frais, les plus beaux blonds, les plus belles carnations, et des hommes semblables à des Hercules. C'est là et dans la Flan-

dre, qui en est voisine, que Rubens a colorié ses déesses, et François Flamand modelé ses Amours. Si l'air des montagnes de la Suisse suffisoit pour former de beaux hommes et de belles femmes, pourquoi les deux sexes sont-ils si petits dans les montagnes de la Savoie qui en sont voisines? On en peut trouver des causes physiques dans les travaux prématurés et malsains des enfans de la Savoie, qui émigrent de bonne heure pour venir ramoner nos cheminées. Mais peut-être est-il des causes morales aussi vraisemblables. Tant de petits Savoyards qui sont chez nous les commissionnaires et les agens de nos filles publiques, et qui rapportent tous les ans l'argent de nos villes corrompues dans leurs campagnes, n'en rapportent-ils pas aussi les mauvaises mœurs? Ils arrivent innocens, et, s'ils ne s'en retournent pas coupables, ils sont empreints au moins de l'image de tous les vices qui nous flétrissent.

Ce n'est que par des exercices du corps que vous distrairez les affections de l'âme; une fille en a quelquefois aussi besoin : la nature ne l'a pas faite pour être éternellement assise. Entremêlez leurs études de travaux modérés. Un jardin leur en présentera de proportionnés à leurs forces et à leur goût; il faut le labourer,

l'arroser, le sarcler, le palisser. Pendant qu'ils exercent leur corps, ils éclairent leur esprit. C'est là qu'ils verront des traces de cette Providence qui a tout prévu, tout arrangé avec une magnificence infinie, et qui appelle l'homme non-seulement à la jouissance de ses ouvrages, comme le reste des animaux, mais à la confidence de ses plans. Faites-leur sentir que comme elle a donné aux hommes une multitude de moyens d'entretenir leur vie par des plaisirs innocens, elle en punit les abus par une infinité de maux, et que cet œil qui voit tout aperçoit non-seulement les actes les plus secrets, mais même les pensées.

La jalousie quelquefois vient mêler ses noirs poisons dans la coupe même de l'innocence; j'ai vu des enfans en mourir. Cette passion est une combinaison de l'ambition et de l'amour: elle produit parmi les hommes, comme parmi les bêtes féroces, les scènes les plus odieuses. Comme nous avons banni l'ambition de l'éducation des enfans, elle fera peu de ravages dans les deux sexes. Elle ne donnera point de stimulant à l'humeur guerrière des garçons et à la coquetterie des filles. Si un de ces garçons aime un objet indifférent, armez en lui l'ambition contre l'amour. Faites-lui sentir qu'il est hon-

teux à un cœur de soupirer pour un objet insensible ou qui lui en préfère un autre. Une nouvelle inclination ne tardera pas à se former dans cet âge léger et tendre. On détache aisément une jeune plante du pied de l'arbre où elle est née, ce qu'on ne peut faire quand elle a acquis des forces.

Apprenez-leur de bonne heure à soumettre leurs passions à la raison; si elle ne les gouverne pas, elle en est gouvernée. Combien d'événemens dans la vie viennent tromper leurs plus douces inclinations! La fortune, les caprices, les maladies, la mort, brisent les chaînes les plus sacrées.

Il n'en est pas de même d'un amour réciproque, fondé sur la vertu, cette raison suprême de l'homme. Comme il voit, d'un bout de la carrière humaine, le ciel et l'éternité, il survit au tombeau, et dans les âmes religieuses les objets aimés ont souvent inspiré des feux plus violens après la mort que pendant la vie.

Montrez-leur donc les devoirs de l'amour conjugal. Dites aux filles qu'il faut être modestes, parce qu'elles ne doivent vivre que pour un seul homme; constantes, parce qu'elles doivent l'aimer toute la vie; complaisantes, pour adoucir son humeur; enjouées, pour dissiper ses tristes réflexions. D'un autre côté, dites aux

garçons qu'il faut être modéré dans ses affections, ferme contre les événemens de la vie, pour soutenir et protéger une compagne.

Le travail est un don du ciel : il est le vrai lien de l'harmonie conjugale; il bannit l'oisiveté; il égaye le jugement et fixe l'imagination; il dirige l'un et l'autre sur un objet utile, et nous y fait découvrir de ces aperçus qui sont des rayons de l'intelligence céleste; il pourvoit à nos besoins et à nos plaisirs, en nous présentant de nouvelles jouissances; il empêche les passions de s'égarer, quand il se combine avec le désir de plaire à un objet aimé; il remplit l'âme d'un sentiment délicieux. L'amour alors prête ses ailes au génie et lui fait faire des prodiges. Je suis persuadé que tous ceux qui ont excellé dans quelque art ont été amoureux. Je ne connois point de chef-d'œuvre qui n'ait eu l'amour pour sujet ou pour objet.

C'est pour épouser leurs maîtresses que tant de marins vont aux Indes chercher la fortune; c'est pour en être distingués que tant de jeunes gens se font soldats; c'est pour en être applaudis que tant d'écrivains prennent la plume. L'amour est le Mars des guerriers, l'Apollon des poëtes. Voyez de quel sentiment ceux-ci ont le cœur plein pour les sujets qu'ils traitent :

le divin Homère, le sage Virgile, l'ingénieux Ovide, le philosophe Horace, Racine, Corneille, Crébillon, La Fontaine, doivent à l'amour leurs plus beaux ouvrages; ils invoquent tous les Muses, mais c'est Vénus qui les inspire.

Voyez les grands philosophes, Platon, Montaigne, Jean-Jacques, et notre divin Fénélon. Ce qui rend la vertu de celui-ci si touchante dans sa propre personne, c'est la lutte perpétuelle de son état contre cette douce passion; mais c'est cette même passion qui lui dicta son *Télémaque*. C'est pour préserver son héros de ses égaremens, qu'il le jette dans toutes sortes de travaux, et quoiqu'en apparence il n'ait d'autre objet que de lui faire chercher son père, il lui fait trouver la fille d'Idoménée, et la lui donne pour épouse comme une récompense de son amour filial et de toutes ses vertus.

Si l'ambition est la cause de tous les malheurs des hommes, comment a-t-on pu l'admettre parmi les enfans dans nos écoles, et comment en bannirions-nous aujourd'hui l'amour, si semblable à elle, puisqu'il est le stimulant de tout ce qui se fait de beau et de bien dans le monde?

Offrez-leur donc dans l'amitié de chaque sexe un encouragement mutuel. Les enfans

ont assez d'âme pour aimer, puisqu'ils sont dans l'âge de sentir. Nous avons éloigné d'eux tout ce qui peut rendre les premières passions précoces ou les corrompre; laissons la source de la vie couler vers sa pente naturelle. Si vous lui donnez des digues, ou elle se perdra en refluant sur elle-même, ou elle deviendra un torrent, et ravagera les terres qu'elle devoit féconder: laissons-la donc prendre son cours vers le canal que la nature lui a tracé.

Les préceptes de mariage sont en grand nombre; Plutarque en a fait un assez mauvais traité, où il en compte quarante-cinq. Sa tâche étoit difficile: il vouloit rapprocher des gens qui n'avoient point été élevés ensemble. La mienne seroit bien plus malaisée, si j'en voulois faire autant. Les lois ne sont nombreuses que là où sont les mauvaises coutumes.

Les préceptes du mariage n'auroient point de fin, si on vouloit en faire un de chaque devoir de la vie conjugale. Les livres que j'ai vus n'ont ni plan ni méthode; ils confondent les caractères des deux sexes; ils ne pensent pas que les vertus de l'un font souvent les défauts de l'autre. On a écrit une infinité de drames et de romans sur l'amour; mais ils finissent tous où ils devroient commencer, au mariage.

L'indifférence et même les railleries qu'on s'est permises sur ce premier lien de la société, viennent de ce que l'adultère a été de tout temps chez nous en honneur, par la corruption des mœurs.

C'est pour obvier à ces grands inconvéniens sanctionnés par les siècles, les exemples et les lois, que nous avons désiré que les femmes, comme les hommes, ne missent leur confiance qu'en Dieu seul; que nous avons fondé cette confiance sur la Providence, qui se décèle dans toutes les parties de la nature, afin qu'ils pussent trouver partout des ports pour se réfugier dans les tempêtes de la vie, et qu'ils s'y attachassent par une confiance journalière, comme à un câble d'une infinité de fils. Il est certain que, dans le chagrin, les deux sexes cherchent mutuellement à se consoler, et se soutiennent par la différence de leurs caractères, bien mieux que s'ils étoient de caractères semblables.

C'est sans doute dans cette intention que Dieu a donné à l'un la tendance à l'ambition, et à l'autre la pente vers l'amour, de manière qu'ils pussent bien se rapprocher, mais non se heurter, comme on le voit dans les sociétés qui ne sont composées que d'hommes ou que de femmes. Il arrive de-là que des hommes violens ont souvent des femmes douces et pa-

tientes, avec lesquelles ils vivent en bonne intelligence. Cela prouve que l'amour est fondé sur des contrastes. Les inimitiés ne sont durables qu'entre les gens qui ont les mêmes vices : les avares, les ambitieux, les libertins, détestent leurs rivaux ; mais le vicieux estime naturellement ceux qui ont les qualités et les vertus qui lui manquent : les intolérans, les patiens ; les intempérans, les sobres ; les avares, les prodigues. Les qualités viriles et féminines s'accordent donc bien ensemble. Tout a été fait par la nature pour établir la confiance entre le mari et la femme.

Comme les exemples servent bien plus que les préceptes, je voudrois présenter aux enfans des tableaux de bonheur conjugal. Ils aiment en général à lire des romans, à voir représenter des drames ; c'est par eux que je commencerois. J'ai désiré plus d'une fois qu'on fît un roman semblable à Robinson, où un homme et une femme dans une île déserte contribueroient à se rendre la vie heureuse, l'un occupé de tous les travaux qui demandent de la force, l'autre, de ceux qui ressortent à l'agrément. J'en avois autrefois ébauché le sujet, et je l'avois placé en Sibérie. L'idée m'en étoit venue à l'occasion de quelques mariages très-

heureux que j'avois vus dans la pauvre Finlande. Tel étoit entre autres celui d'un colonel retiré sur ses terres dans ce pays de roches, et chez lequel j'avois reçu l'hospitalité.

Il étoit Suédois d'origine, et avoit été, comme moi, simple ingénieur. Étranger, sans fortune, on le chargea d'aller en Sibérie faire construire, d'après le plan de la cour, la prison du maréchal Munich, condamné à y finir ses jours. Après avoir rempli sa triste commission, on l'envoya ingénieur à Frédérichsham, en Finlande, pays non moins désert et non moins pauvre, qui ne vaut guère mieux que la Sibérie. Pendant qu'il y vivoit solitaire, il apprit qu'il y avoit, à quelques lieues de là, un vice-amiral, Suédois comme lui, exilé sur ses terres. Il fut le voir, et en fut très-bien reçu. Cet officier général avoit de la fortune et une fille unique. Il crut ne pouvoir mieux faire que de la donner en mariage à un jeune homme de sa nation, son consolateur. L'ingénieur usa bien de la fortune. Il commença par renoncer à son état; il se retira du service, se fit bâtir une simple maison au milieu d'un jardin, où je ne vis en été que des sycomores et des sapins; mais il avoit établi chez lui le bonheur conjugal. Sa femme,

déjà sur l'âge, avoit encore une figure très-intéressante. Elle nous montra avec complaisance, étalés dans une armoire vitrée, tous les présens que son mari lui avoit faits chaque année, au temps de Pâques, suivant l'usage russe : c'étoient des œufs peints de toutes les couleurs. Toute cette famille nous reçut avec la plus grande cordialité.

Il rassembla des amis de dix et douze lieues de distance pour nous tenir compagnie, et le temps que nous fûmes chez lui se passa en jeux, en bals et en festins. Il sembloit n'avoir bâti sa maison dans cette solitude que pour donner des fêtes. Le salon, situé au milieu, étoit entouré d'un corridor et de quatre chambres dont les cloisons s'enlevoient, ce qui le doubloit, et formoit quatre cabinets destinés au jeu, au café, aux rafraîchissemens et au repos. C'étoit un gros homme d'une figure gaie, qui mettoit son bonheur à faire celui de sa femme, de ses filles et de ses amis. Il s'en falloit beaucoup que le maréchal Munich menât une vie aussi heureuse au milieu de sa garde. Il avoit été dans une prison dont je vis le dessin encadré dans la chambre de notre philosophe hospitalier. Elle étoit composée de trois pièces, la première pour les soldats de sa garde, la

deuxième pour leur cuisine, la troisième pour sa chambre à coucher. Il y avoit à quelque distance une palissade de vingt pieds de haut, qui l'empêchoit de voir le ciel. Il y fut envoyé à l'âge de soixante ans, n'ayant à dépenser que cinquante sous par jour, après avoir gouverné l'empire. Il n'en est sorti qu'à l'âge de quatre-vingts ans. Cependant l'amour conjugal le rendit heureux. Sa vertueuse épouse, âgée alors de cinquante-cinq ans, eut le courage de l'accompagner, et de lui rendre les soins d'une compagne fidèle. Ce grand homme se concilia l'affection de ses farouches soldats en apprenant les mathématiques à leurs enfans, tandis que sa femme lui apprêtoit à manger. Ils passèrent ensemble vingt et un ans dans cet asile, se consolant mutuellement; et à leur retour à Moscou, ils trouvèrent cinquante-deux enfans de leurs petits-enfans, qui furent au-devant d'eux. Ce malheureux fut à peine de retour, qu'il fut au moment d'être renvoyé, par la révolution qui renversa l'empereur du trône. J'arrivai en Russie immédiatement après cette catastrophe, et ce fut le vieux maréchal, alors gouverneur de Pétersbourg, qui m'y fit avoir du service, sans autre recommandation que celle du malheur. J'ai cité ces exemples, parce que la reconnoissance me les rend intéressans;

mais nous en trouverions de plus touchans dans l'histoire de notre révolution, où des femmes ont accompagné volontairement leurs maris, non-seulement dans la solitude, l'exil, la prison, mais à la mort. Il me suffira de rappeler ici le touchant dévouement de la femme de Camille Desmoulins. Son mari alloit mourir, elle s'avança au milieu des bourreaux, et, pour mourir avec lui, fit entendre ce cri de *vive le Roi !* qui fut le signal de son supplice.

Il y a, selon moi, plus de difficulté à surmonter les maux de la société que ceux de la nature. Je voudrois donc peindre dans un roman, non des amans au milieu des neiges du Nord, obligés de combattre contre des ours ou des anthropophages, mais un mari et une femme privés de tout au milieu de l'abondance publique, qui résistent aux calomnies, à la séduction, à la superstition, élèvent leur famille par leurs travaux, et qui, heureux l'un par l'autre, ne s'écartent jamais du sentier de la vertu. Ces exemples ne sont pas si rares qu'on le pense ; nous les trouverions quelquefois à notre porte, si nous allions à leur recherche, comme à celle de la fortune. J'ai vu autrefois un pauvre aveugle à la porte de Montlhéri. Il avoit perdu les yeux en sauvant de l'incendie une maison de la ville. Sa vieille femme le menoit et le ra-

menoit à la porte de la ville, où il demandoit l'aumône aux passans. Ce vieillard ne me parut pas avoir moins à se plaindre de l'ingratitude de ses concitoyens, que Bélisaire de celle de son empereur; et je le trouvai aussi respectable, avec sa vieille compagne qui lui apportoit à manger, que le général grec avec son bel enfant.

On fait faire à nos enfans des cours de géométrie, de chimie, de géographie, de botanique, d'histoire, pourquoi ne pas leur en faire faire un de vertu ? Au lieu d'envoyer nos jeunes gens voyager dans la Grèce, l'Égypte, pour en rapporter des mœurs étranges ou quelque antiquaille, pourquoi ne pas les faire voyager dans leur propre pays pour en connoître les mœurs ? La découverte de quelque Socrate qui vit avec une femme difficile seroit plus intéressante que celle de la statue du Socrate d'Athènes. Nous payons des professeurs de botanique et de zoologie, et des savans pour chercher des plantes, des végétaux et des animaux nouveaux, mais où sont les professeurs payés pour nous apprendre à étudier les lois de la morale et à nous faire aimer la vertu ? Est-ce qu'un homme vertueux, un bon époux, ne sont pas plus précieux et plus utiles qu'un cactus ou un rhinocéros ? Je sais bien que nous payons à grands frais un

savant, quand il est étranger, ou qu'il tient chez nous à un parti accrédité. La science sans doute mérite partout un prix, mais la vertu n'a-t-elle donc aucune valeur quand elle se trouve parmi nous? Sommes-nous semblables en tout aux Athéniens corrompus, qui en parloient sans cesse, qui persécutoient leurs grands hommes pendant leur vie, et les honoroient après leur mort?

Je ne dirai point aux enfans : Voyez cette famille dans cet hôtel, comme elle est devenue riche ! c'est un effet de son mérite ; mais je leur dirai : Voyez ces gens qui habitent cette cabane, voyez comme ils sont heureux dans leur pauvreté ! c'est un effet de leur union. Qu'on ne croie pas que les enfans soient insensibles à ce spectacle, parce qu'il ne se présente pour eux que dans le lointain. Ne voient-ils pas de même l'amour de la patrie qu'on cherche à leur inspirer ? n'imitent-ils pas dans leurs jeux les actes les plus graves de la société ? n'aiment-ils pas à jouer des rôles de magistrats, de commandans, de juges, de voleurs ? Ils en imitent les sollicitudes dès l'âge le plus tendre ; leur sensibilité se développe de bonne heure : j'ai vu des enfans de huit ans pleurer à des scènes pathétiques. Au défaut d'exemple à leur proposer dans leur voisinage, j'en irai chercher dans les

histoires anciennes, et je meublerai leur mémoire, pour guider, pour inspirer leur cœur.

On dit en proverbe : C'est la bonne femme qui fait le bon mari ; et cela est vrai en général. Il y a cela de remarquable dans le caractère de la femme, qu'il s'amalgame bien plus aisément que celui de l'homme à des caractères difficiles. Sa foiblesse la dispose dès l'enfance à la dissimulation ; elle voile ses sentimens plus aisément que l'homme : cette souplesse de caractère n'est point en elle un défaut, c'est une qualité essentielle qui ajoute à sa beauté. C'est par elle qu'elle est le lien naturel des familles, et que la plus vertueuse peut vivre en paix avec un homme vicieux, comme il y en a beaucoup d'exemples ; il n'appartient qu'à la femme de réunir autour d'elle les esprits les plus opposés, et de les mener à ses fins. Armide rencontre dans le camp de Godefroy des guerriers qui se disputent entre eux, et, ce que ne pouvoit faire leur général, elle les fait servir tous à son but. Aussi Jean-Jacques me disoit un jour qu'Armide lui plaisoit davantage que la Didon de Virgile, parce qu'elle étoit plus femme. Ce n'est pas sa coquetterie qui l'intéressoit, mais ce liant que la nature a mis dans son caractère. En effet, Homère l'a donné à la vertueuse Pénélope ; car si Armide sait réunir beaucoup d'amans,

Pénélope sait vivre en paix avec les siens sans manquer à la vertu. Il faut donc apprendre aux filles à être agréables à tout le monde, à ne plaire et s'attacher qu'à un seul homme : pour cela elles doivent se rapprocher de la nature. La parure la plus simple est la plus favorable à la beauté. Fénélon, dans son *Éducation des filles*, veut avec raison qu'elles adoptent les formes des robes grecques, qui dessinent si bien le corps et le font paroître avec toutes ses grâces naturelles. Il faut leur apprendre à mépriser l'éclat des diamans, comme produisant un effet dur, même dans les tableaux. Les fleurs s'harmonient bien mieux avec leur visage, que les diamans et les perles. Ne pouvant la faire belle, tu l'as faite riche, répondit un fameux peintre à celui qui avoit représenté Hélène vêtue d'une robe magnifique. Donnez à une fille la crainte des richesses, qui traînent après elles tant de corruption ; ne lui inspirez que le goût des biens naturels, et qu'à la vue des diamans dont le vice se pare, elle puisse dire avec satisfaction, comme cette Spartiate : « Ce sont mes enfans qui seront mes bijous. »

Donnez-lui surtout le goût des travaux domestiques et de la vie retirée. Ce n'est pas une vie éclatante qui est digne d'estime, mais une vie simple, uniforme, constante, et con-

nue des Dieux seuls, comme dit Marc-Aurèle. J'ai pensé souvent qu'il y auroit peut-être autant de difficulté à ne point faire parler du tout de soi, qu'à remplir la terre de son nom : la vie de Diogène me paroît, à bien des égards, préférable à celle d'Alexandre. Mais, quant à la femme, il est certain que sa vertu consiste à n'être pas connue ; car si le devoir du mari est de travailler au bonheur de la société, celui de la femme consiste à ne s'occuper que de celui de sa famille.

Il n'y a qu'une confiance entière dans la Divinité qui puisse maintenir les hommes dans leurs devoirs. Comme la religion influe à la longue sur les femmes, et que la religion de la femme influe à son tour sur les objets du dehors, j'ai voulu montrer dans la nature les agens de la Divinité. Il me semble moins dangereux que des enfans courent risque d'adorer Dieu dans le soleil, que dans une statue ou tel autre ouvrage de la main des hommes, qui met, pour ainsi dire, Dieu à leur discrétion. Ce n'est pas que je blâme aucun culte ; je les révère tous, surtout le christianisme. Je les regarde comme des langues plus ou moins parfaites, qui invoquent la Divinité dans des dialectes différens ; je les crois nécessaires aux peuples et même aux sages les plus éclairés.

C'est un centre commun de réunion, c'est le lien des liens. Le culte romain, par exemple, propose pour chaque jour de l'année la vie d'un saint à imiter, et il en fait porter le nom aux enfans, sachant bien que l'exemple influe plus que le précepte, et que les hommes à la longue se patronnent sur leurs noms : cette pensée est admirable et peut avoir la plus heureuse influence. Combien ces noms et ces exemples n'ont-ils pas engagé de jeunes gens à se retirer dans la solitude, à consacrer leurs jours à la bienfaisance, persuadés qu'en cela ils meneroient une vie plus agréable à Dieu et plus révérée des hommes ! Moi-même, dans mon enfance, nourri de ces lectures, maltraité par mes maîtres, je pris un beau matin la résolution de vivre seul dans les champs ne me confiant qu'en Dieu, persuadé que, comme un Paul ermite, Dieu me nourriroit dans le désert. Je partis donc avec mon déjeuner pour toute provision ; je vécus de navets crus et de mûres de ronces, fort content d'entendre le chant des oiseaux et d'être libre comme eux. Je me préparois à passer la nuit au pied d'un arbre, me fiant de ma nourriture à la Providence, lorsqu'elle m'envoya non un corbeau, mais ma bonne Marie Talbot. Ainsi ce sentiment de confiance en Dieu m'a consolé dans une infi-

nité de positions très-fâcheuses : je ne fus pas nourri par le moyen des oiseaux, mais Dieu se servit de moyens encore plus merveilleux. Si donc on offroit pour exemple des vies intéressantes et utiles à la société, il n'est pas douteux qu'elles n'inspirassent à l'enfance le désir de les imiter : pour cela il faudroit qu'elles fussent sanctionnées et consacrées par les hommes et la religion.

C'est à la politique à donner l'influence aux vertus sociales. Aristote divisa la philosophie morale en éthique ou spéculative, qui traite du souverain bien en politique, qui s'occupe du gouvernement des états, et en économique, qui parle du gouvernement des familles. Il fit marcher la saine politique avant l'économique, parce que, nous dit Plutarque, la famille ne peut être bien réglée que la république ne le soit auparavant. Pour nous, nous suivons un ordre contraire, que nous croyons plus dans celui de la nature; car il est certain qu'il y a eu des familles avant des républiques. Nous sommes, au reste, du sentiment d'Aristote, et nous tendons au même but; car si une république bien ordonnée rend semblables à elle les familles qui la composent, les familles bien ordonnées, à leur tour, rendent telle la république. C'est au gouvernement à s'en occuper. Quant à moi, simple particulier, qui aperçois à peine

les objets qui m'environnent, heureux si je peux diriger mes soins au bonheur d'une seule famille!

Cependant je pense qu'une école fondée sur les harmonies que j'ai développées jusqu'ici, offriroit déjà en petit l'image d'un état en grand. On admire, non sans raison, la force du bataillon de Pélopidas, dont les soldats périrent tous ensemble le visage tourné vers l'ennemi : leur courage venoit de leur amitié. Une école formée sur ce principe donneroit aux enfans la force nécessaire pour résister à tous les maux de la vie, et l'amitié deviendroit le plus sûr fondement de l'état.

Nous avons vu les effets charmans que produit dans la société l'harmonie fraternelle et sororale, la conjugale en produit encore de bien plus touchans : la première n'offre que des consonnances, mais la seconde y ajoute des contrastes.

On contemple avec plaisir dans un paysage un ruisseau réuni à un autre ruisseau, une vallée à une vallée, deux arbres et deux animaux de la même espèce groupés ensemble. Si donc vous mettez deux vrais amis dans cette solitude, vous ajoutez aux intérêts du site. Mais voulez-vous les redoubler, substituez à ces consonnances fraternelles des contrastes conjugaux ; figurez-

vous dans les montagnes de l'Ile de France, au lever du soleil, lorsque l'ombre lutte et s'harmonie avec les rayons de l'aurore, une rivière qui s'harmonie avec une montagne qu'elle féconde, les reflets de l'eau qui répètent les formes des roches, et les échos des roches qui répètent les murmures de l'eau, des lianes groupés avec des palmiers, un couple de tourterelles qui font leurs nids, deux amans dans l'adolescence, un Paul et une Virginie habitant la même cabane et adressant leur prière au ciel : vous ajoutez certainement à l'intérêt du paysage.

Si l'harmonie conjugale répand tant de charmes dans les ouvrages de la nature, elle n'en répand pas moins dans la société.

L'harmonie fraternelle a produit tous les arts utiles, mais la conjugale ceux qui nous présentent à la fois un mélange d'utilité et d'agrément.

C'est à elle du moins qu'on en doit l'origine. La peinture et la sculpture tracèrent les premiers traits d'après l'ombre d'un amant. Ces deux sœurs rivales étudièrent leurs proportions d'après le corps humain ; elles prirent d'abord en lui des idées de symétrie. Dans les pays où les femmes n'avoient plus de pouvoir, où tout trembloit sous le despotisme des prêtres et des rois, elles représentèrent des colosses bruts, des

masses dont les jambes et les bras étoient resserrés comme des momies; mais dans le doux pays de la Grèce, elles figurèrent l'homme et la femme dans toute la beauté des proportions: on crut voir respirer Vénus et marcher Apollon.

Il s'en faut bien que l'architecture, cet art qui a si peu d'artistes, ait fait les mêmes progrès : elle n'emploie guère que les harmonies qui résultent de la fraternelle, telles que la symétrie, l'accouplement des colonnes, et des consonnances semblables. Des colonnes accouplées produisent sans doute un plus bel effet que si elles étoient isolées : elles ne font qu'un seul corps de deux corps semblables. Il me semble qu'on pourroit faire usage, dans nos péristyles, de colonnes plus élevées, qui figureroient les palmiers mêlés avec leurs fleurs, et des colonnes moins hautes, semblables aux palmiers femelles, avec des dattes pendantes à leurs chapiteaux. Cette harmonie conjugale jeteroit, ce me semble, de grandes beautés dans notre architecture; elle en ôteroit d'abord la monotonie, qui en est le défaut le plus ordinaire. Les colonnes les plus hautes étant placées sur les corps avancés des monumens, et les plus petites sur ceux qui sont en retraite, en étendroient la perspective en hauteur et en profondeur. Pourquoi ne distribueroit-on pas des colonnes de différens

diamètres sur un même plan horizontal, comme on en met de différens ordres sur le même plan vertical, ainsi qu'on le voit au Louvre, dont elles défigurent la cour? C'est un grand abus de l'art, quoique autorisé par des architectes fameux et par la plupart de nos monumens : ces différens étages de colonnes sont contre nature et seroient beaucoup mieux côte à côte que bout à bout. On ne voit pas dans une forêt les arbres de diverses espèces greffés les uns sur les autres, mais ils sont placés entre eux sur des plans différens; ce qui y produit une harmonie charmante. Quelques architectes cherchent en aveugles ces lois sans en connoître les principes; ils opposent quelquefois des corps ronds aux carrés, des parties enfoncées aux pyramidales, des rentrantes aux saillantes, et il en résulte ordinairement quelques beaux effets, surtout dans les corps du même genre. C'est ainsi, par exemple, qu'on voit avec plaisir, du milieu de la cour du Louvre, et sous la voûte de sa porte méridionale, le dôme des Quatre-Nations.

On peut encore employer diverses beautés en architecture, d'après les autres harmonies de la nature : les Chinois en savent là-dessus plus que nous, comme on peut s'en convaincre dans la Lettre de frère Attiret, peintre, qui nous

a donné une description très-intéressante de l'architecture de ses palais.

L'architecture militaire tire de ces mêmes lois harmoniques des moyens redoutables pour la guerre. Autrefois, ces tours qui s'élevoient aux portes des villes et autour de leur circonférence, les protégeoient l'une et l'autre d'une harmonie conjugale; mais leur défense ne devint parfaite que lorsqu'aux tours on eut substitué des bastions qui se flanquoient dans tout leur périmètre: alors ils protégèrent les courtines et en furent également protégés. Les villes parurent imprenables; mais l'attaque à son tour devint supérieure à la défense lorsqu'elle employa les mêmes lois dans un plus grand développement.

Il n'y a point d'art qui ne doive en partie sa force ou ses grâces à l'harmonie conjugale. Elle se fait sentir particulièrement dans les langues, cet art des arts qui les réunit tous et fait communiquer l'homme avec ses semblables. On a observé d'abord que chaque langue a commencé par la musique et la poésie. En effet, les hommes ont d'abord imité les cris des animaux et les chants des oiseaux qui étoient propres à leur climat: les preuves en sont communes dans les langues des sauvages. Celle des Hottentots glousse comme les autruches, celle

des Patagons a les sons de la mer qui se brise sur les côtes ; et on peut en trouver encore des traces dans celles des divers peuples civilisés de l'Europe. La langue des Anglois est sifflante comme les cris des oiseaux de marine de leur île, celle des Hollandois est remplie de breck keek, et coasse comme les cris des grenouilles de leurs marais. Les noms des animaux sont tirés de leurs propres cris, et donnent, dans tous les dialectes, des harmonies imitatives : comme bœuf, *boos*, loup, *lupus*. On peut porter ces observations sur les enfans, images des peuples naissans. J'observe dans ma fille, qui n'a pas vingt mois, d'abord une affection extrême pour tous les animaux, qui attirent incomparablement plus son attention qu'aucun végétal. Pour les désigner, elle imite les sons qui leur sont propres : il y a plus, elle sait à peine prononcer quelques mots ; cependant elle imite les différens tons de la parole, haussant et baissant la voix comme dans une conversation. Son langage est proprement un chant ; il est formé de sons sans articulation. Cela posé, j'observe que dans les oiseaux, le mâle a des sons plus pleins, plus vigoureux, plus prolongés, et plus variés que ceux de la femelle passive, qui n'a pour ainsi dire que des refrains. Elle n'emploie, comme dans notre langue, que des *e* muets. La femme seule peut imiter

tous les chants des oiseaux mâles et femelles; les sons des langues se sont donc formés d'abord des sons masculins et féminins, c'est-à-dire d'un son plein pour désigner le mâle, auquel on a ajouté un son affoiblissant, ou un *e* muet, pour désigner la femelle. Ainsi on dit rossignol et rossignole, loup et louve, et les sons ont d'abord été exprimés par des voyelles chantées. Les voyelles abondent dans les langues des peuples naissans; elles y sont souvent redoublées, et les consonnes y sont rares et en petit nombre : c'est ce qu'on peut remarquer dans les vocabulaires des peuples de la mer du Sud. Leur langue ressemble encore en cela à celle de nos enfans. Quand les langues ont commencé à prendre un caractère et pour ainsi dire à dessiner les mots en les articulant, alors les consonnes s'y sont multipliées; c'est ce qui est sensible dans nos langues européennes, qui ne sont que des dialectes de langues primitives. C'est ce qu'on peut remarquer surtout dans la langue russe, dérivée du grec, laquelle a quarante-deux lettres dans son alphabet, dont plusieurs ne sont que nos mêmes consonnes différemment prononcées. Il y a donc cette différence des langues primitives aux dialectes, qui n'en sont que des dérivés, que les mots des langues primitives abondent en voyelles, et ceux des dia-

lectes en consonnes; que les premières sont pour ainsi dire chantées, n'étant composées que de sons, et les secondes sont parlées, étant articulées par des consonnes.

Les peuples sauvages, libres, expriment sans réserve leurs passions, et les policés les dissimulent. La même harmonie conjugale qui a inspiré aux hommes de chanter leurs premières expressions, les a encore portés à les rimer; peut-être ont-ils aussi trouvé des modèles de la rime dans les chants des oiseaux et dans les refrains des femelles. Quoi qu'il en soit, il est certain que la musique et la poésie chantée sont de la plus haute antiquité; elles ont été le premier langage de l'éloquence.

Les anciens, qui ne faisoient aucun usage de la rime, avoient inventé des vers de différentes mesures, comme l'hexamètre et le pentamètre, qu'ils employoient d'ordinaire dans les sujets tendres et mélancoliques, tels que l'élégie, les épitaphes, l'ode, etc.; mais ils en composèrent des strophes de différentes coupes: on en compte, dans la poésie grecque et latine, de quinze espèces différentes.

L'amour et la guerre en firent également usage, car Mars et Vénus sont en harmonie. Tirtée, Pindare, Horace, s'en servirent pour produire les plus grands effets. Les artistes,

et surtout les architectes devroient les étudier. J'ai ouï dire au célèbre Blondel, professeur d'architecture, qu'un fameux architecte composoit une corniche sur son violon; mais on pourroit, ce me semble, composer un péristyle d'après une strophe, ou plutôt d'après une harmonie de la nature. Je ne saurois me refuser au plaisir d'analyser l'effet touchant que produit l'harmonie conjugale des vers inégaux et croisés de l'ode onzième du troisième livre des *Odes* d'Horace. Chaque strophe est composée de trois vers saphiques, de onze syllabes, inventés par Sapho, et d'un vers adonien, ou de cinq syllabes. Horace prie Mercure de lui rendre Lyde favorable, et le loue d'avoir suspendu par le charme de ses vers les tourmens des Enfers, et surtout ceux des Danaïdes.

. . . . Stetit urna paulùm
Sicca, dum grato Danaï puellas
Carmine mulces.

Audiat Lyde scelus, atque notas
Virginum pœnas, et inane lymphæ
Dolium fundo pereuntis imo,
Seraque fata,

Quæ manent culpas etiam sub Orco.
Impiæ, (nam quid potuêre majus?)
Impiæ sponsos potuêre duro
Perdere ferro!

Una de multis, face nuptiali
Digna, perjurum fuit in parentem
Splendide mendax, et in omne virgo
Nobilis ævum :

Surge, quæ dixit juveni marito;
Surge, ne longus tibi somnus, unde
Non times, detur : socerum, et scelestas
Falle sorores;

Quæ, velut nactæ vitulos leænæ,
Singulos, eheu! lacerant : ego illis
Mollior, nec te feriam, neque intra
Claustra tenebo.

Me pater sævis oneret catenis,
Quòd viro clemens misero peperci;
Me vel extremos Numidarum in agros
Classe releget :

I, pedes quò te rapiunt, et auræ,
Dum favet nox, et Venus; i, secundo
Omine, et nostri memorem sepulcro
Sculpe querelam.

« Lorsque vous adoucissez par le charme de vos vers les » tourmens des filles de Danaüs, leur urne s'arrêta presque vide. » Que Lyde apprenne le crime et les peines si connues de ces » vierges cruelles, occupées sans cesse à remplir un tonneau » sans fond d'une onde fugitive; qu'elle connoisse ces pu- » nitions tardives et ces fautes irréparables qui ne sont jamais » effacées, même dans les enfers. Les impies! car quel crime plus » grand pouvoient-elles commettre? les impies osèrent percer » d'un fer cruel le sein de leurs époux! Une seule, digne » du flambeau nuptial, par un mensonge vertueux envers son » père parjure, se couvrit d'une gloire immortelle dans toute » la postérité. Lève-toi, dit-elle à Lyncèse, son jeune époux; » lève-toi, de peur qu'un long sommeil ne te vienne d'où tu ne

» l'attends pas. Trompe ton beau-père et mes sœurs criminelles, » qui, semblables à des lionnes qui ont rencontré des animaux » imbécilles, hélas! les égorgent. Pour moi, plus sensible » qu'elles, je ne veux ni te frapper, ni te renfermer dans ces fu- » nestes lieux. Que mon père me charge moi-même de chaînes » cruelles, parce que, touchée de pitié, j'ai épargné un époux » malheureux; qu'il m'embarque sur un vaisseau, et me relègue » aux extrémités de l'Afrique. Pour toi, fuis où te conduiront » tes pas et les zéphyrs, tandis que la nuit et Vénus te sont » favorables; fuis sous leurs heureux auspices, et, te rappelant » un jour ma mémoire, grave nos malheurs sur mon tombeau. »

Ces vers seroient moins touchans s'ils étoient alexandrins ou de même mesure. Le vers adonien de chaque strophe exprime l'amour et la douleur; son dactyle et son spondée la terminent avec une harmonie touchante, et il renferme pour ainsi dire tout le sens de la strophe : *Carmine mulces. Seraque fata. Perdere ferro! Nobilis ævum : Falle sorores : Claustra tenebo. Classe releget : Scalpe querelam.* Ces finales tracent l'esquisse de l'ode entière.

Le *Poëme séculaire* d'Horace renferme encore de plus grandes beautés conjugales, et il semble fait pour en célébrer l'harmonie. C'est d'abord la même coupe de strophes, et elles contrastent une à une, ou deux à deux : aussi elles étoient chantées alternativement par de jeunes garçons et par de jeunes filles. Ceux-là invoquent d'abord le Soleil, celles-ci la Lune; ceux-ci s'élèvent vers l'ambition pa-

triotique, et souhaitent que le Dieu du jour ne voie dans sa course glorieuse rien de plus grand que la ville de Rome; celles-là, plus sensibles à l'amour, prient la Lune de procurer d'heureux accouchemens à leurs mères, et à elles un doux mariage; les garçons, d'étendre les bornes de l'Empire romain, les filles d'y verser la couronne de Cérès. Ceux-ci rappellent aux Dieux leur promesse fatale d'étendre l'Empire romain; celles-là demandent des mœurs pour la jeunesse, du repos pour la vieillesse, de l'abondance, et des enfans pour la patrie. Les garçons célèbrent la terreur des armes romaines, répandue chez les Mèdes, les Scythes et les Indiens fastueux; les filles le retour de la fin du jour, la pudeur antique, l'abondance avec ses cornes qui commencent à reparoître.

Les jeunes filles chantoient ces strophes alternativement, une à une, ou deux à deux : sans doute la musique y correspondoit. Ainsi Horace avoit réuni dans son *Poëme séculaire* tout ce qu'il y a de plus vigoureux et de plus doux dans l'harmonie conjugale, la valeur guerrière et l'amour, objet du chant de tous les peuples, parce qu'elle est une des harmonies fondamentales de la nature. Aussi voyez-vous que tous les poëtes la prennent pour leurs principaux sujets. Dans l'églogue, on parle des querelles de bergers;

dans l'élégie, on regrette la perte d'une maîtresse ; la comédie parle de l'amour des bourgeois, la tragédie de celle des héros. Le poëme épique lui-même renferme toutes les harmonies de la nature, mais le nœud en est formé sur l'harmonie conjugale. Ce n'est point la fureur d'Achille qui est le sujet de l'*Iliade*, c'est Ménélas qui redemande son épouse enlevée; dans l'*Odyssée*, c'est Ulysse qui retourne auprès de Pénélope, son épouse. Ce père de la poésie nous a donné les tableaux les plus touchans de l'amour conjugal : dans l'*Iliade*, les principaux traits du caractère d'Hector appartiennent à son amour pour Andromaque. Virgile a fondé le nœud de son poëme, qui se termine au mariage d'Énée et de Lavinie, sur l'harmonie conjugale. Mais, à la vérité, ce sujet est foiblement traité, et c'est sans doute pour cela qu'il vouloit brûler l'*Énéide*. Cependant les amours d'Énée et de Didon prouvent de quoi il étoit capable : il a relevé tous ses ouvrages avec cette harmonie seule. Voyez, dans ses *Géorgiques*, Orphée et Eurydice. Notre bon Fénélon lui-même, dans son *Télémaque*, offre le même tableau. Son sujet apparent est l'amour d'un fils pour son père; mais il dénoue son poëme en donnant à Télémaque en mariage la fille d'Idoménée pour récompense de

son amour filial. Un des défauts de la *Henriade* est de n'être pas liée de cette chaîne ; ce qui fait que le poëme manque d'un but moral, et du plus grand intérêt qui puisse attacher les hommes.

Offrez de bonne heure aux deux sexes des objets innocens et purs pour objets de leur amour. Qu'ils opposent l'influence de ces douces habitudes à celle des passions, et vous les empêcherez de se corrompre. Le désir de plaire, la douce politesse, l'urbanité, l'élégance des mœurs, l'habitude de la constance, et toutes les vertus sociales, naîtront de ces premiers attachemens. Comme tous les arts et toutes les sciences empruntent de grandes beautés de l'harmonie conjugale, la science morale en acquerra de sa seule perspective. Celui qui aime un objet vertueux, et qui en est aimé, porte le bonheur dans son cœur : il est toujours content des autres, parce qu'il l'est de lui-même. Un sentiment plus fort que celui de l'amitié l'anime dans ses travaux, lui montre en beau toutes les avenues de la vie, et lui en fait braver les tempêtes. C'est ainsi que le marin lutte contre les orages, à la vue lointaine de la terre où il doit aborder.

C'est par les premiers feux de l'amour conjugal que vous allumerez dans un jeune

homme ceux de l'amour de la patrie. Irez-vous les exciter par le son des instrumens de guerre, et lui inspirer le désir d'égorger son semblable? le rabaisserez-vous au-dessous de la brute? La couleur rouge fait entrer les taureaux en fureur, les chiens de chasse s'animent au son d'un cor. J'ai vu un lion dont on irritoit la colère par le simple bruit d'un tambour : après quelques roulemens, la voix du roi des animaux se faisoit entendre, et les sons se succédoient par intervalles jusqu'à ce que son courroux machinal se fût calmé. Ainsi quand les vents ont soulevé les flots, on voit encore les vagues, après l'orage, se succéder les unes aux autres, et se briser, au milieu du calme, sur le rivage. Irez-vous livrer votre élève aux astuces d'un orateur turbulent ou insidieux? Le rendrez-vous semblable à un chien hargneux, prêt à se jeter sur tous les passans, et sur son maître lui-même, lorsqu'on l'irrite?

Un homme ne doit jamais laisser ses pouvoirs à la disposition d'un autre homme : il faut que ce soit la vertu qui l'anime à la défense de la patrie. Et quelle vertu exciterez-vous dans l'adolescent? Sera-ce l'amour de ses parens, qui peut-être le persécutent, ou celui d'une patrie dont les lois l'oppriment, et dont les intérêts,

d'ailleurs, lui sont inconnus? Mais vous parlerez à sa raison, à son cœur, à toutes ses facultés morales, lorsque vous lui direz : Il faut défendre celle qui doit faire un jour le bonheur de votre vie. Si vous l'abandonnez, ses travaux, sa personne, son âme, ses pensées les plus intimes, ne seront bientôt plus à vous. Marchez, combattez, vivez et mourez pour elle : le ciel, qui l'a faite libre, vous regarde; il protégera les droits qu'il vous a donnés. Il ne faudra point alors d'autre réquisition que celle de l'amour pour armer toute la jeunesse d'un pays. C'est par ces motifs que des peuples sauvages s'animent à la défense de leurs foyers. Ce fut par eux que Sparte, Athènes, Rome, dans leurs beaux jours, excitoient le courage de leurs habitans, et qu'ils subjuguoient les peuples qui ne s'armoient que par la crainte de leurs maîtres, ou par l'amour de l'argent. Mais, fussiez-vous né dans une patrie livrée aux factions, à la cupidité, aux superstitions, au brigandage, il vous seroit encore doux de vous isoler avec l'objet aimé, de supporter avec lui la pauvreté, le mépris, l'injure, l'oppression, la calomnie; et s'il vous étoit défendu de vivre, vous seriez heureux du moins de mourir avec lui.

Mettez-moi, dit Horace, sous le pole, avec

des amis, et j'y vivrai heureux. Mettez-moi avec une épouse dans les mêmes régions, peut dire l'amant, je les fertiliserai et je les peuplerai. C'est l'amour persécuté et malheureux qui peuple tant de contrées ingrates. L'harmonie fraternelle peut se greffer sur une société florissante; mais la conjugale seule peut s'étendre et se propager au sein de la nature.

Aimables enfans, choisissez dans l'âge de l'innocence, un modèle qui puisse vous guider dans celui des passions; vous qui avez également à craindre et les sociétés corrompues et les vertueuses, et vous-mêmes, suivez donc la route de la nature, qui ne trompe point.

Vous trouvez dans un objet vertueux toutes les beautés éparses sur la terre, et toutes les vertus, dont l'origine est dans les cieux. C'est lui qui vous formera à la fois à l'amour du travail, au courage, à la constance, à la bonté, à l'humanité, à la piété. Aimez de bonne heure, si vous voulez aimer tard. Il n'y a d'amours survivant au tombeau, que celles qui sont nées au berceau; il n'y en a de raisonnables que celles qui se forment avec la raison elle-même, et d'innocentes que celles qui ont commencé avec l'innocence.

Mais, à quelque objet que vous vous attachiez, songez qu'il est passager comme vous. Un

jour viendra où vous n'entendrez plus sa voix, où vous passerez devant sa maison, qu'elle n'habitera plus, où vous vous promenerez sous les ombrages où elle ne portera plus ses pas. La mort vous séparera d'elle; elle vous forcera d'aller au-delà des mers. En vain vous vous jurerez l'un à l'autre d'être fidèles, au retour d'un long voyage la mort aura rompu vos sermens. Qui vous consolera sur la terre si vous ne mettez dès à présent vos espérances dans le ciel? La politique a trouvé que les hommes et les femmes naissent communément en nombre égal, elles doivent se réunir dans la patrie céleste comme sur la terre. Que feroit une âme isolée dans le ciel même? Cicéron se flatte d'y voir Lélius, Caton, Scipion, et les autres grands hommes: ce sentiment a été commun à tous les sages. Ils ont cherché la solitude sur la terre, pour fuir les méchans, et la société dans le ciel, parce que c'est la réunion des bons. Sans doute les âmes simples qui ont rempli les premiers devoirs de la nature, s'y réuniront aussi bien que celles qui se sont occupées du sort des empires et des crimes de la politique. C'est encore aux âmes aimantes à affectionner les êtres qu'elles ont laissés ici-bas, et à se réunir à eux dans le ciel. Heureux, si, unies un jour l'une

à l'autre, la moitié veuve laisse à l'autre moitié des enfans qui lui rappellent son image!

Nous avons passé en revue toutes les harmonies de notre globe, depuis celles qui unissent les objets les plus insensibles, jusqu'à celles qui animent les hommes; nous avons essayé d'esquisser les tableaux ravissans des plantes des montagnes, de l'Océan, et des animaux qui les parcourent; nous avons vu enfin cet être céleste qui, jeté au milieu de cette création magnifique, s'est rendu maître de tout ce qui l'environnoit et a élevé des pensées sublimes jusqu'aux pieds du créateur. Quittons à présent cette terre qu'il habite et contemplons de près les astres qui nous étonnent, ce ciel, dernier asile de la vertu et de l'amour. L'immensité se dévoilera à nos yeux, nous essaierons de deviner, d'apprécier les douces harmonies des astres. Nous verrons la main du créateur peupler ces orbes éclatans comme elle peupla notre monde, et en faire peut-être le séjour de l'immortalité, comme elle a fait de la terre le séjour de la vie et de la mort.

LIVRE IX.

HARMONIES DU CIEL,

OU

LES MONDES.

L'HOMME ne voit dans le soleil, au premier coup d'œil, qu'un astre d'un demi-pied de diamètre, qui l'éclaire et l'échauffe, et qui chaque jour se lève à l'orient pour aller se coucher à l'occident. Moins attentif à ses mouvemens qu'un enfant à ceux de son ballon, il faut qu'un almanach l'avertisse des heures où il se lève et où il se couche, et des époques où il nous donne les saisons. Cependant ses rayons animent toute la nature; ils dilatent les airs, liquéfient les eaux, réchauffent la terre, fécondent les végétaux, colorent les fleurs, mûrissent les fruits, et embrasent des feux de l'amour tous les animaux. Voyez ses rayons entre les mains de l'homme:

Archimède les rassemble avec un miroir ardent, et en tire un feu capable de fondre les plus durs métaux. Vous les croyez purs et blancs : Newton les décompose avec le prisme, et il en fait jaillir le jaune, le rouge, le bleu, le pourpre, qui y étoient renfermés. Ce sont des pinceaux célestes qui colorent toute la nature. Ils vous semblent immobiles, ils n'agitent pas la plus légère feuille; et Newton vous démontre qu'en venant du soleil à nous ils parcourent trente-quatre millions de lieues en sept minutes et demie. C'est sans doute dans le soleil que sont renfermées les causes inconnues de tant de phénomènes qui nous étonnent, de ceux de l'électricité positive et négative, du magnétisme qui a tant de rapports avec elle, des variations, de l'inclinaison et de la déclinaison de l'aiguille aimantée, etc. C'est le soleil qui peint la terre de verdure et les nuées des couleurs de l'arc-en-ciel; c'est lui qui lance les feux du tonnerre au midi, et ceux de l'aurore boréale sur les poles. Il attire tous les globes planétaires, les fait circuler autour de lui, et verse sur leur circonférence la lumière, la chaleur, le mouvement et la vie. Il est le réservoir des trésors de la nature. Toutes les modifications physiques des corps, leurs attractions, leurs mouvemens, leur durée, leurs générations, sont

peut-être contenus actuellement dans le globe animé du soleil, comme toutes les combinaisons des grandeurs et des formes le sont virtuellement dans une sphère.

Tâchons de nous former une idée du premier mobile de notre univers. Le soleil est un corps céleste, un million trois cent quatre-vingt-quatre mille quatre cent soixante-deux fois plus gros que la terre. Tous les corps planétaires, entraînés par son attraction, tendent vers lui comme vers leur centre, et ils iroient y tomber, si une autre force, perpendiculaire à la première, ne les obligeoit d'aller en avant, et de tracer des cercles autour de lui, en s'échappant à chaque instant par leurs tangentes. La première force s'appelle centripète ou attraction, et la seconde centrifuge ou force de projectile. Telles sont, suivant Newton, les causes des mouvemens circulaires ou plutôt elliptiques des planètes. Cependant Képler, surnommé avec raison le législateur de l'astronomie, avoit eu à peu près ces mêmes idées avant Newton. Il disoit que le soleil, en tournant sur lui-même, attiroit à lui les planètes, mais que celles-ci ne tomboient pas dans le soleil, parce qu'elles font aussi une révolution sur leur axe, et qu'en tournant autour du soleil elles lui présentent, tantôt un côté ami, qui est attiré, et tantôt un

côté ennemi, qui est repoussé. L'idée de Newton paroît plus simple, parce qu'il met ou semble mettre les deux forces centripète et centrifuge dans le soleil même, la première dans sa matière, et la seconde dans son mouvement : du moins je le conçois ainsi. Ce double effet, partant de la même cause, me paroît d'ailleurs conforme aux harmonies générales du soleil, qui les produit à la fois positives et négatives. Il engendre par sa présence le jour, la chaleur, le mouvement et la vie, et par son absence la nuit, le froid, le repos et la mort, qui, venant à se combiner, forment les principales harmonies de la nature.

Je ne doute pas, comme Brydone, que, si les lois de l'électricité eussent été connues il y a un siècle, Newton ne les eût appliquées à son système astronomique. Le soleil est un globe immense qui par les jets de sa lumière électrise tous les corps planétaires. Ces corps, à leur tour, renvoient ses feux par leurs côtés opposites, les comètes par des queues lumineuses, la terre aux poles par des aurores boréales. L'astre du jour a encore bien d'autres propriétés inconnues. Ceux qui n'y veulent reconnoître que la force centripète et la force centrifuge, et les appliquer aux opérations de la nature, exclusivement à toute autre loi, sont comme de sim-

ples maçons qui, dans un palais magnifique, ne feroient attention qu'à son niveau et à son aplomb. Certainement la beauté de l'architecture humaine tient encore à d'autres lois, à plus forte raison celle qu'a élevée la Divinité. Je ne suis point surpris que des hommes ignorans, aveuglés par leur ambition, et voulant se faire un grand parti en ôtant tout frein aux passions de leurs semblables, aient tâché de ramener tous les ouvrages de la Divinité à quelques lois de la matière qu'ils ont été capables de saisir; mais je suis véritablement étonné qu'un génie profond comme Newton, qui a répandu tant de lumières sur les ouvrages les plus incompréhensibles de la nature, et qui avoit tant de respect pour son auteur, qu'à son nom il se découvroit la tête, ait avancé dans ses disputes avec Leibnitz sur la raison suffisante, que Dieu, infiniment libre, avoit fait beaucoup de choses qui n'ont d'autre raison de leur existence que sa seule volonté. Selon lui, il est indifférent, par exemple, que les planètes se meuvent d'occident en orient ou d'orient en occident: la volonté suprême en est la seule raison. Voltaire, qui rapporte ce raisonnement de Newton et les objections de Leibnitz, dans son chapitre *de la Liberté de Dieu*, n'ose

décider entre eux, et par ce doute il semble donner gain de cause au philosophe anglois. Je ne rapporterai point ici les argumens spécieux de Clarke en faveur de la liberté infinie de Dieu, argumens qu'il détruit lui-même en objectant que la volonté de l'Être suprême est la raison: « On cesse de sentir, me disoit Jean-Jacques, à l'occasion de Mallebranche, quand on commence à raisonner. » Je peux ajouter, qu'on cesse de raisonner quand on commence à disputer. Newton donne aussi, si j'ose dire, un coup de pied à son système, quand il objecte à Leibnitz qu'il n'y a pas de raison pour que les planètes se meuvent d'occident en orient plutôt qu'autrement. Cette raison existe dans la force centrifuge même du soleil, qui, provenant du mouvement de rotation de sa partie supérieure vers son inférieure, oblige les planètes d'incliner vers lui dans le même sens le côté qui le regarde, et d'abaisser leur orient en élevant leur occident. D'ailleurs il est évident que notre terre a des chaînes de montagnes disposées dans le même ordre. Si, par exemple, le vent que le soleil fait élever maintenant sous la ligne, du côté de l'orient, par le mouvement actuel de notre globe, souffloit de l'occident par un mouvement en sens contraire, il est certain que

toute la partie torridienne de l'Amérique ne recevroit pas une seule vapeur de l'Océan atlantique qui la baigne, qu'elle n'auroit aucune rivière, et que toutes les vapeurs qui s'élèveroient de la vaste mer du Sud iroient s'arrêter en vain à la chaîne des Cordillères, qui n'a point son continent tourné vers l'occident.

On pourra me demander maintenant pourquoi le soleil abaisse vers nous sa partie supérieure plutôt qu'il n'élève son inférieure : à cela je répondrai sans doute comme Newton, que la raison en est dans la volonté suprême de Dieu; mais sa volonté n'est pas sans raison, puisque, suivant le newtonien Clarke, elle est la raison même. Au reste, j'anéantis la mienne devant sa sagesse infinie, à l'exemple de Newton, de Clarke, de Leibnitz, et de tous les hommes qui ont tant soit peu médité sur ses sublimes ouvrages.

Quelques obligations que nous ayons à Newton, il ne faut pas croire qu'il ait découvert l'attraction des planètes; il en a seulement calculé les lois. Bacon l'avoit soupçonnée, et Képler, comme je l'ai dit, l'avoit appliquée à leurs mouvemens bien avant lui; elle a été d'ailleurs connue dans la plus haute antiquité. Il est curieux de voir comme le bon Plutarque s'éver-

tue à la combattre dans son traité intitulé : *De la face qui apparoît au rond de la lune*. Il regarde l'attraction comme une des plus grandes absurdités de l'esprit humain. « Il y a des philosophes, dit-il, qui assurent que la terre est ronde comme une boule, et néanmoins nous voyons qu'elle a de si grandes hauteurs et si grandes profondeurs.... Ne tiennent-ils pas qu'il y a des antipodes qui habitent à l'opposite les uns des autres, attachés de tous côtés à la terre comme si c'étoient des chats qui s'attachassent à belles griffes ? Ne veulent-ils pas que nous soyons posés sur la terre, non aplomb et à angles droits, mais penchant à côté comme font ceux qui sont ivres? Ne font-ils pas ces contes, que s'il y avoit des fardeaux de mille quintaux qui tombassent dedans la profondeur de la terre, que quand ils seroient arrivés au centre du milieu ils s'arrêteroient sans que rien les contînt ni leur vînt au-devant, et si d'aventure tombant à force, ils outre-passoient le milieu, ils s'en retourneroient et rebrousseroient de rechef arrière d'eux-mêmes? Ne supposent-ils pas que si un torrent impétueux d'eau couloit contre-bas, et qu'il rencontrât le point du milieu, lequel ils tiennent être *incorporel*, il s'amasseroit, tournant en rond tout à l'entour, demeurant suspendu d'une suspension

perpétuelle et sans fin?... N'est-ce pas mettre le haut en bas, et tout bouleverser, puisque ce qui est jusqu'au milieu sera le bas, et ce qui est dessous le milieu sera le haut, de manière que si quelque homme avoit son nombril au centre de la terre, il auroit tout ensemble les pieds et la tête en haut? » Après un pareil jugement du plus juste appréciateur du mérite des hommes de lettres grecs et romains, il en faut conclure que la raison humaine est sujette à s'éblouir par l'éclat même de l'évidence; que le sort de la vérité est d'abord d'être méconnue et méprisée, et que tout homme qui la cherche sincèrement pour la loger dans son cœur, doit laisser toujours la porte de son jugement ouverte au doute.

Observons que le nom d'*incorporelle* que Plutarque donne à l'attraction suppose une espèce d'âme qui agit sur la matière, et qui en explique mieux tous les phénomènes que le nom de corporelle ou de matérielle, que les attractionnaires d'aujourd'hui lui attribuent comme une qualité résultante de la matière. En effet, dans quel corps réside l'attraction qui fait tourner le soleil autour du cercle?

Les anciens connoissoient également la force centrifuge, et la faisoient résulter de l'attraction ou force centripète; ils l'appliquoient au cours

des planètes. « Si la lune, dit Plutarque, au même traité, ne tombe point sur les Ethiopiens, c'est qu'elle ne se meut point selon le mouvement de sa pesanteur, son inclination étant déboutée et empêchée par la violence de la révolution circulaire..... ni plus ni moins que les cailloux, et tout ce que l'on met dans une fronde, sont empêchés de tomber, parce qu'on les tourne violemment en rond. »

Les pythagoriciens connoissoient le mouvement des planètes autour du soleil; ils évaluoient la distance de la lune à la terre à cinquante-six demi-diamètres de la terre, et nous la faisons de soixante, c'est-à-dire de quatre-vingt-dix mille lieues pour sa distance moyenne, etc. Mais toutes ces vérités, aujourd'hui si bien démontrées, sont entremêlées, dans Plutarque, d'opinions les plus absurdes qui les offusquent et les prédominent : telle est, par exemple, celle de Pindare, qui prétend que la terre est portée par des colonnes de diamans. Les débris de notre grand système planétaire, connu des anciens, ne nous apparoissent plus, au milieu des imaginations des philosophes et des poëtes, que comme les ruines d'un temple antique à travers des ronces et des broussailles, à la vérité couvertes de fleurs.

Je me suis un peu arrêté sur l'attraction du

soleil, parce qu'elle est la base de tout notre système planétaire, qu'elle est répandue dans toutes les parties de notre globe, qui tendent vers leur centre commun, et qui s'attirent les unes et les autres; qu'elle paroît se combiner avec l'électricité positive et négative, et qui semble produite par les flux et reflux du feu, dont le soleil est le foyer, puisque la plupart des corps électriques attirent quand ils sont échauffés, et repoussent quand ils perdent leur chaleur.

L'astre qui produit ces effets et une infinité d'autres dans la nature, semble avoir des analogies particulières avec l'homme. Quoiqu'il soit à trente millions de lieues de nous dans sa plus petite distance, et qu'il ait environ cent onze diamètres et demi de la terre, ou trois cent dix-neuf mille trois cent quatorze lieues de largeur, sa grandeur apparente sur nos horizons est de douze doigts, c'est-à-dire à peu près de la grandeur de la face humaine, sous laquelle on le représente quelquefois. Il occupe un demi-degré du ciel, en sorte qu'il faudroit sept cent vingt soleils pour en faire tout le tour, et trois cent soixante pour en embrasser un hémisphère depuis l'orient jusqu'à l'occident. Ce dernier nombre est très-remarquable, en ce qu'il est le même précisément que celui de la division de

notre cercle, formée de décimales tirées du nombre de nos doigts. C'est encore à peu près le même que celui des jours de l'année, formée de trois cent soixante et cinq jours, cinq heures quarante-huit minutes et environ douze secondes. Le cours d'un jour seroit en quelque sorte, par ses divisions naturelles, une image du cours de l'année, comme un cercle de l'horizon en est une du globe; mais il ne faut pas s'attendre, dans les ouvrages infinis de la nature, à trouver ces rapports terminés en formes circonscrites, et en nombres ronds, tels que nous les désirons dans nos travaux bornés. Les excès ou les défauts d'un période ne sont que les pierres d'attente d'un autre; toutes les parties du monde sont engrenées les unes dans les autres, et leur perfection n'est que dans leur ensemble. Les rapprochemens que j'indique ici peuvent avoir un jour leur utilité, et je me crois aussi bien fondé à les faire du soleil à l'homme, que Newton l'a été à rapporter les sept couleurs qu'il appelle primitives aux sept tons de la musique. Au reste, nous avons observé dans nos *Études* que la marche de l'homme sur la terre étoit réglée en quelque sorte sur celle du soleil dans l'année, car il peut le suivre aisément d'un tropique à l'autre en faisant seulement cinq ou six lieues par jour.

Au surplus, l'homme ne doit pas s'enorgueillir de ces convenances lointaines ; il seroit confondu de son néant s'il pouvoit approcher assez de cet astre pour en entrevoir seulement la grandeur. Ce n'est pas assez de dire que cet astre a plus de cent onze fois le diamètre de la terre, ou trois cent dix-neuf mille trois cent quatorze lieues de largeur, et qu'il est un million trois cent quatre-vingt-quatre mille quatre cent soixante-deux fois plus gros. On y a aperçu, au télescope, des taches qui étoient dix-sept cent vingt-huit fois plus volumineuses que la terre, et qui n'étoient pas sensibles à la vue.

Je me suis toujours étonné que des dessinateurs et des peintres se soient donné beaucoup de peine pour nous représenter des fleurs, des coquillages, des oiseaux étrangers, qu'ils aient même entrepris de longs voyages aux Indes pour y dessiner des insectes vus au microscope, tandis qu'aucun d'eux n'a encore essayé de peindre le soleil tel qu'il paroît dans le télescope. L'objet le plus admirable de notre univers et le plus commun en est le moins connu. Nous en avons des planisphères fort mal faits, si j'en juge par celui de la lune, qui ne ressemble point du tout à ce que j'ai vu moi-même dans cette planète avec une lunette de vingt pieds, comme je le dirai en son lieu. Les astro-

nomes ne déterminent sur le disque du soleil que quelques positions, et ils ne les expriment que par des contours secs. Ils font comme nos géographes, qui ne marquent sur leurs mappemondes les Cordillères et les Alpes que comme des taupinières isolées. Il a fallu que des naturalistes voyageassent pour nous donner une idée des chaînes de montagnes qui divisent le globe, de leurs relations avec l'Océan, des bras dont elles entourent ses golfes, et pour nous faire connoître les causes et les sources des fleuves qui arrosent la terre. Si d'habiles artistes avoient représenté le soleil tel qu'on le voit dans le télescope, il n'y a pas de doute qu'ils ne nous eussent manifesté une multitude d'effets qui eussent contribué à faire connoître sa nature. Quoique son disque paroisse tout lumineux, il ne brille pas également partout. Son portrait bien rendu nous eût d'abord fait sentir sa convexité sur son planisphère, ce que ne font pas les cartes des astronomes, et nous aurions vu, par l'uniformité ou l'aspérité de son limbe, s'il n'a que des écumes à sa surface comme un fluide, ou s'il a des montagnes comme les autres corps planétaires. De savans peintres ou dessinateurs nous eussent montré les embranchemens et les correspondances de ses diverses parties, et par la magie des demi-teintes ils nous y eussent en

quelque sorte transportés. En vérité, si mes moyens me l'eussent permis, j'aurois fait le voyage d'Angleterre principalement pour voir le soleil dans le télescope d'Herschell, et remercier ce grand homme d'avoir étendu dans les cieux la vue et les espérances du genre humain. De longues caravanes de pélerins traversent tous les ans une partie de l'Asie pour aller baiser une pierre noire à la Mecque; d'un autre côté, des caravanes de savans européens vont admirer les ruines de l'Italie, de la Grèce et de l'Égypte, monumens de la caducité des travaux de l'homme, et nul ne sort de son pays pour avoir une vue plus étendue du plus magnifique ouvrage de la Divinité. Je ne doute pas que des sauvages du Pérou, ou de pauvres nègres de l'Afrique, n'entreprissent le voyage de l'Europe seulement pour y voir le soleil dans nos télescopes, s'ils avoient une idée des merveilles de notre optique.

Le télescope d'Herschell grossit quatre mille fois un objet, c'est-à-dire six à sept fois plus que les meilleurs instrumens de ce genre qui aient été faits avant lui : ne pourroit-on pas accroître sa force? Le microscope solaire inventé par Lieberkhun produit des effets bien plus considérables : j'ai vu une puce plus grosse qu'un mouton, parfaitement dessinée. Ne pour-

roit-on pas rendre une petite portion du soleil visible par le microscope solaire même? Je ne présente cet aperçu que comme celui d'un ignorant; mais il n'y a pas cinq cents ans qu'on imagina de faire des lunettes avec le verre : au bout d'un siècle on fit avec des verres à lunettes des lunettes d'approche d'un bien plus grand effet. on croyoit avoir atteint la perfection de l'art, lorsque Newton inventa le télescope à réflexion; On pensoit qu'il étoit impossible de voir plus loin que Newton, lorsque Herschell a augmenté de beaucoup l'action de cet instrument : pourquoi quelque opticien ne les porteroit-il pas encore au-delà d'Herschell? Le télescope ne peut-il pas étendre la vue de l'homme dans l'infiniment grand, autant que le microscope dans l'infiniment petit?

Newton et les autres astronomes prétendent que cet astre est un globe de feu dont la chaleur est vingt mille fois plus forte que celle d'un boulet rouge, et qu'il tourne sur son axe en vingt-cinq jours et demi. Il est couvert, selon eux, d'une mer ignée qui bouillonne sans cesse, et produit des écumes qui apparoissent à sa surface en forme de taches; c'est même d'après la rotation de ces écumes sur sa circonférence, qu'ils ont conclu celle de son globe. Tel est le résultat de leurs observations faites avec l'ancien

télescope. Herschell, le Christophe Colomb de l'astronomie, vient de renverser, avec le sien, toute cette physique. Il a vu et revu que le soleil étoit un corps planétaire solide, environné, à quinze cents lieues de distance, d'une atmosphère lumineuse et ondoyante, de six à neuf mille lieues de hauteur. Cette atmosphère s'entr'ouvre de temps en temps, et laisse alors apercevoir au-dessous d'elle des parties du disque solaire, qui ne sont point des taches ou des écumes, mais des montagnes et des vallées véritables.

Herschell assure qu'il a réitéré ces observations de manière à les mettre hors de doute. On ne peut, sur ce point, refuser sa confiance à un astronome qui a découvert, avec ce même télescope, la nouvelle planète qui porte son nom, et les deux satellites qui l'accompagnent, avec deux nouveaux satellites de Saturne, et plusieurs volcans dans la lune.

Herschell remarque avec raison que les calculs de Newton sur la chaleur immédiate du soleil sont sans fondement, puisqu'ils ne sont établis que sur celle que cet astre exerce sur la terre, et qui n'y existe que par la médiation d'une atmosphère aérienne, sous laquelle elle seroit sans action, même dans la zone torride. C'est ce que démontrent les sommets des Cordil-

lères qui, étant au sein de cette zone même, au-dessus de la région de l'air, sont toujours glacés. Il en conclut donc que le soleil, n'étant ni un globe de feu, ni une mer ignée, mais un corps planétaire semblable au nôtre, est habitable.

S'il m'est permis de joindre mes foibles raisonnemens aux sublimes expériences de ce grand homme, je trouve encore d'autres inconséquences dans le système des astronomes. 1°. Si le soleil étoit pénétré de feu, il seroit aplati sur ses poles et dilaté sur son équateur, par la force centrifuge, comme je l'ai déjà dit. 2°. Si les taches qu'ils ont aperçues à sa circonférence étoient des écumes, elles n'apparoîtroient pas sombres sur un globe vingt mille fois plus ardent qu'un boulet rouge : ce n'est que l'action de l'air qui noircit et altère la surface des corps brûlans; et quand il y auroit une atmosphère d'air autour du soleil, elle seroit trop dilatée pour agir à la surface d'une semblable fournaise : un charbon dans un creuset, un boulet dans sa forge, sont tout blancs lorsqu'ils sont imprégnés de feu. 3°. Il s'ensuivroit que les preuves de la rotation du soleil sur son axe seroient fort douteuses, puisqu'elles n'auroient pour appui que des écumes mobiles, qui peuvent être entraînées par des courans particuliers sur un globe en fusion. C'est comme si des astronomes placés dans le

soleil concluoient un mouvement de rotation de la terre d'un pole à l'autre, en observant les montagnes de glaces qui en descendent, tous les étés, vers l'équateur. Il faut l'avouer, l'édifice de nos sciences est bien imparfait, et les plus habiles n'ont pu, autour de lui, élever que quelques petits échafauds.

L'idée que Herschell vient de nous donner du soleil me plaît infiniment. Elle me paroît la seule véritable, parce que je la trouve seule conforme aux plans généraux de la nature, qui varie ses ouvrages à l'infini, et qui n'en fait aucun en vain. Si le soleil, au moins douze cent mille fois plus gros que toutes les autres planètes ensemble, étoit un globe de feu uniquement destiné à les éclairer, le réverbère seroit beaucoup plus grand que les habitations. Les satellites, qui ne renvoient que de simples reflets de sa lumière, sont plus petits que les planètes qu'elles réchauffent. J'aime d'ailleurs à voir le soleil animer le monde sans se montrer, et, à l'image de Dieu, par la seule gloire qui l'environne. Je pense que si ses élémens sont les mêmes que les nôtres, ils doivent être dans un autre ordre que sur nos planètes ténébreuses, et qu'il est habité, puisqu'il est habitable. Il ne doit point y avoir d'ombre sous une atmosphère de lumière, de nuit aux sources du jour, d'hiver

à celle de la chaleur, ni de mort à celle de la vie.

Platon disoit que notre monde n'étoit qu'une figure du monde véritable, qu'il en existoit un autre où étoient en réalité les idées des choses dont nous n'avions que les ombres. S'il existe dans quelque lieu visible, ce doit être sans doute dans le soleil.

S'il étoit permis à un être aussi borné que moi d'oser étendre ses spéculations sur un astre que je n'ai pas eu même le bonheur de voir dans le télescope, je dirois que sa matière doit être de l'or, d'abord parce qu'elle est la plus pesante de toutes celles que nous connoissons; ce qui convient au soleil, placé au centre de notre univers. Sa lumière, comme l'or, est jaune, indestructible, divisible à l'infini; elle dore tous les objets qu'elle frappe, et semble être un or volatilisé. Si on rassemble les rayons du soleil au foyer d'un miroir ardent, et qu'on expose de l'or à leur action, alors ce métal se revêt, en se fondant, de la plus riche couleur pourpre; il s'en élève de petits globules qui circulent en l'air parmi les rayons, et s'attirent mutuellement. La lumière du soleil, si légère et si active, est pesante; elle augmente sensiblement le poids de tous les corps qu'elle pénètre, et on assure qu'elle forme l'or au sein de

la terre. C'est ce que semblent prouver les mines d'or, situées pour l'ordinaire, dans les montagnes de la zone torride, en Afrique et au Pérou. Si on en trouve en Sibérie, c'est qu'il y a apparence que cette contrée a été autrefois dans la zone torride, ainsi que semblent le démontrer les os d'éléphans fossiles, et d'autres preuves, que nous avons rapportées aux harmonies terrestres. Au reste, il est très-remarquable que les anciens chimistes ont désigné par des rapports d'analogie les métaux par les noms des planètes, l'or par le soleil, l'argent par la lune, le vif-argent par Mercure, le cuivre par Vénus, le fer par Mars, le plomb par Saturne. Il est certain que ces métaux tiennent, dans l'estime des hommes et par rapport à leur valeur en or, le même rang que leurs planètes corrélatives occupent dans les cieux, par rapport à leurs distances au soleil. Je conclus de-là que notre système astronomique est bien plus ancien que nous ne le croyons. La lune seule est exceptée de cet ordre; mais on peut dire, d'un autre côté, qu'après le soleil elle influe le plus sur nous, de tous les corps planétaires, et qu'elle est dans le même rapport avec lui, que l'argent avec l'or. L'or est le premier mobile des sociétés du genre humain, comme le soleil l'est de l'uni-

vers. L'or fait mouvoir toutes les harmonies sociales, chez les peuples policés comme chez les sauvages. Les financiers, pour nous en inspirer l'indifférence, et l'attirer dans leurs coffres, n'en parlent que comme d'un signe idéal et fictif des richesses nationales, qu'on peut suppléer aisément par tout autre ; mais il a une valeur intrinsèque, du consentement universel de tous les hommes. S'il étoit possible qu'il vînt tout à coup à perdre son crédit chez les nations, ou à cesser de circuler entre elles, tous leurs gouvernemens seroient renversés de fond en comble, car tous sont fondés sur l'amour de l'or. Il faudroit en excepter peut-être quelques petites nations inconnues qui se gouverneroient par la vertu, car la vertu est autant au-dessus de l'or que Dieu est au-dessus du soleil.

On doit rapporter à la matière de l'astre de la lumière les pierres précieuses qui en décomposent les couleurs primitives, comme les diamans, les topazes, les rubis, les saphirs, etc. Ce qu'il y a de certain, c'est que leurs mines ne sont point dispersées sur le globe ; nous ne les trouvons que dans les montagnes et les vallées de la zone torride : c'est là aussi où croissent les végétaux les plus aromatiques, l'arbre de

l'encens, le cannellier, le géroflier, etc., dont les parfums viennent des influences constantes du soleil dans cette zone, puisqu'ils dégénèrent partout ailleurs.

Nous avons vu que la sphère contenoit virtuellement toutes les formes connues et à connoître. Le soleil, qui est une sphère vivante et vivifiante, doit en présenter les plus belles dans les vastes contours de ses montagnes et de ses vallées. Quelles montagnes que celles qui nous apparoissent dix-huit cents fois plus grosses que notre terre! On ne doit point y voir, comme sur notre globe, des rochers brisés par la rigueur des hivers, des monts dégradés par des torrens, des promontoires formés et détruits par les mers, un globe mourant et renaissant au milieu de ses ruines; mais on y voit un monde jouissant de toutes les perfections de la beauté et de toutes les plénitudes de la vie. Des vallées riantes doivent se perdre dans des horizons cent dix fois plus étendus que les nôtres. Des Alpes de la même proportion, offrant dans leurs croupes les courbes les plus parfaites, doivent porter leurs sommets non dans une atmosphère glacée, comme sur notre terre, mais au sein de cette atmosphère de lumière qui ranime au loin les mondes. Leurs rochers de diamans, d'émeraudes et de rubis, y étin-

cellent de feux que ne peuvent supporter les yeux des mortels ; ils brillent au sein du soleil comme de nouveaux soleils ; de leurs gerbes éblouissantes, toutes éclatantes à la fois des reflets de l'aurore et du couchant, s'écoulent des ruisseaux de liqueur, de lait, de vin, que le soleil colore de ses rayons immortels. La lumière ne s'y harmonie point avec les ombres, ni l'été avec l'hiver, ni la vie avec la mort ; mais la lumière s'y conjugue avec la lumière, le printemps avec le printemps, la vie avec la vie : là, tout silence est un repos, tout bruit une mélodie, toute odeur un parfum. La géographie de notre terre ne nous présente que des noms insignifians ou ceux des puissances qui l'ont bouleversée : ici est l'île du Volcan ; là, le cap des Tourmentes, la Nouvelle-Espagne, la Nouvelle-Angleterre, la Nouvelle-France, fameuses par leurs conquêtes sanguinaires, sont au sein de l'innocente Amérique. Mais si la géographie du soleil pouvoit porter, dans la langue des hommes, des noms convenables à sa nature, on y trouveroit tout ce qu'ils cherchent en vain sur la terre et dont leurs instincts ne leur offrent que des images fugitives. Dans ses courbes innombrables sont la quadrature du cercle et la réunion de l'hyperbole à ses asymptotes ; dans ses terres virginales est la fixa-

tion des rayons du soleil en or, et dans leur atmosphère lumineuse et ondoyante est la volatilisation de l'or en rayons de lumière; à la source du mouvement est le mouvement perpétuel, et une jeunesse éternelle à celle de la vie et de la beauté: là sont aussi d'éternelles amours et des générations sans fin; sur ses pics sont les ravissemens du génie, et dans leurs grottes profondes les extases de la consolation. Leurs influences se répandent sur notre terre avec les rayons du soleil et y voltigent avec l'espérance; elles se reposent de temps en temps sur la vertu. Elles éclairoient votre intelligence, chaste Newton, quand vous décomposiez la lumière et que vous pesiez les mondes; elles se firent sentir à vous, infortuné Jean-Jacques, quand, parvenu aux extrémités de la vie terrestre et sur les limites de la vie du ciel, vous vous écriâtes en expirant: « Oh que le soleil est beau! je le sens qui m'appelle. »

Si les poëtes portent aussi en latin le nom de *vates*, qui veut dire prophète, parce que, dans leur enthousiasme, ils sont quelquefois inspirés sur l'avenir, pourquoi les hommes vertueux, ces amis de la Divinité, n'auroient-ils pas aussi de semblables pressentimens? Fénélon a dû en avoir à ces deux titres. Il décrit, sans y songer, dans son *Télémaque* le séjour des âmes

heureuses dans les Champs-Élysées, comme s'il étoit placé dans le soleil.

« Le jour n'y finit point, et la nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue; une lumière pure et douce se répand autour du corps de ces hommes justes, et les environne de rayons comme d'un vêtement; cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des foibles mortels et qui n'est que ténèbres, c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière : elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais, que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal; elle n'éblouit jamais, au contraire elle fortifie les yeux et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité. C'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris; elle sort d'eux et elle y rentre; elle les pénètre et s'incorpore à eux comme les alimens s'incorporent à nous; ils la voient, ils la sentent, ils la respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie : ils sont plongés dans cet abîme de délices comme les poissons dans la mer; ils ne veulent plus rien, ils ont tout sans rien avoir, car le goût de la lumière pure apaise la faim de leur cœur : tous leurs désirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes avides et affamés cherchent sur la terre.

Virgile avoit dit avant lui, sur les habitans de ce séjour, ces vers qu'on peut appliquer si heureusement aux habitans du soleil :

Largior hîc campos æther et lumine vestit
Purpureo ; solemque suum, sua sidera, norunt.
Enéide, liv. VI, v. 640.

« Une atmosphère plus vaste que la nôtre couvre leurs cam-
» pagnes d'une lumière purpurine ; ils ont en propriété le soleil
» et ses planètes. »

En effet s'il est un lieu où l'on puisse goûter des jouissances célestes, ce doit être dans le soleil, par la nature de sa lumière vivifiante et parce qu'il est au centre de notre univers. A quoi serviroit l'ensemble des ouvrages de la Divinité, s'il n'y avoit pas des êtres qui en jouissent? Leur principale beauté seroit perdue. Une simple mousse a des insectes qui la contemplent, le monde doit avoir aussi ses spectateurs ; les parties de notre terre, quelque agréables qu'elles nous paroissent, n'en sont que des portions infiniment petites ; notre plaisir croît par leur rapprochement : nous en éprouvons d'abord à la vue d'une simple fleur ; il augmente par celle de la plante qui l'a produite ; il s'accroît par celle de la prairie qui en est émaillée ; il redouble à la vue des brebis qui y cherchent leur pâturage ; il devient plus touchant à celle de la bergère qui file la laine de ses brebis,

tandis que son amant, avec son chien, défend le troupeau; il acquiert encore plus d'intérêt à celle du hameau voisin, composé de familles laborieuses et innocentes : mais le bonheur d'un homme se termine souvent à son horizon, heureux encore s'il peut y atteindre! S'il s'en éloigne, d'autres mœurs, d'autres lois, un autre langage, des procès, des religions contraires, des guerres cruelles, lui font douter s'il n'a pas pour ennemie sa propre espèce. Ainsi, dans le petit coin que nous habitons, nous n'embrassons pas plus la sphère de la vie que celle de la terre; nous ne jouissons à la fois que du jour qui nous éclaire et de l'horizon qui nous environne; les révolutions des temps et des générations ne nous paroissent souvent que comme un cercle monotone et difforme de jours et de nuits, d'étés et d'hivers, de naissances et de morts. Placés sur un point de sa circonférence, le monde se montre à nous comme une figure peinte en perspective sur des cercles concentriques; parmi quelques couleurs agréables, elle ne nous présente qu'un ensemble monstrueux : mais mettez à son centre le miroir cylindrique qui en rassemble les traits, au lieu d'une furie vous verrez une Vénus.

Il en seroit de même de la terre si nous la considérions du soleil : nous la verrions avec

l'astre qui fait tout voir. Nous l'observerions à travers cette atmosphère merveilleuse de lumière, qui, comme un cristallin vivant, entoure l'œil de notre univers. Les rayons qu'il lance sont peut-être semblables à ceux qui sortent de nos yeux, qui en expriment bien quelques passions au-dehors, mais qui ne manifestent pas les images qu'ils reçoivent au-dedans : ils ressemblent peut-être aux lunettes de longue vue, qui rapprochent par un bout et éloignent par l'autre. Newton les a décomposés par l'extrémité qui arrive jusqu'à la terre; encore n'y a-t-il aperçu que des couleurs, quoiqu'ils renferment bien d'autres qualités, comme le prouvent tant de productions qu'ils font éclore : mais qui les analysera par le côté où ils émanent du soleil? Il y a grande apparence que, si nous étions habitans de cet astre, nous verrions la terre, dans sa grandeur naturelle, tourner sur elle-même, et nous développer toute sa circonférence dans le plus grand détail. Nous verrions son continent former des harmonies innombrables avec ses mers, exposer tour à tour aux influences du soleil, dans des rapports opposés de sécheresse et d'humidité, deux zones torrides, deux tempérées et deux glaciales. Nous y verrions les aurores et les couchans, les jours et les nuits, les étés et les hivers, se succéder

tour à tour dans chaque lieu, et paroître toutes à la fois dans chaque hémisphère. Nous y distinguerions le genre humain, seul de tous les genres animés, répandu sur le globe pour en recueillir les productions, et seul en rapport avec les influences de l'astre du jour.

Nous verrions les mêmes harmonies du soleil se répéter en grand dans les cieux : la terre n'en a que des zones, le ciel en a des sphères. Le soleil fait circuler autour de lui dans deux zones torrides Mercure à onze millions de lieues de distance, et la brillante Vénus à vingt-deux millions; dans deux zones tempérées, la terre à trente-quatre millions, et Mars, couleur de sang, à quarante-six millions; dans deux zones glaciales, Jupiter, couleur d'azur, à cent cinquante-six millions, et Saturne à trois cents. Le solitaire Herschell trace, par un cercle de six cent cinquante-cinq millions six cent deux mille six cents lieues de rayon, les poles de cette sphère immense, au-delà desquels cependant circulent encore des comètes.

Supposons-nous donc dans le soleil, au centre du mouvement des planètes : non-seulement nous les verrions tourner autour de nous dans leurs périgées, c'est-à-dire quand elles sont du côté de la terre, mais encore dans leurs apogées, c'est-à-dire au-delà du soleil, parce que

cet astre tourne sur lui-même en vingt-cinq jours et demi. Nous les verrions de toute leur grandeur dans leur périhélie, c'est-à-dire quand elles en sont les plus proches, et dans leurs aphélies quand elles en sont les plus éloignées ; car elles décrivent autour de lui non des cercles, mais des ellipses. Nous les distinguerions parfaitement dans le plus grand éloignement, comme dans le plus grand détail, parce que notre vue, qui auroit toutes ses perfections, ne seroit pas inférieure à celle des insectes sur la terre, qui réunit souvent les avantages du microscope et du télescope. Telles sont, par exemple, les abeilles qui voient à la fois les glandes nectarées dans le calice des fleurs où elles pompent leur miel, et au loin la ruche où elles doivent le porter. La vue des hommes sur la terre est proportionnée à leurs horizons et à leurs besoins matériels et passagers ; mais elle doit s'étendre, dans le soleil, aussi loin que la sphère de ses rayons, et n'avoir d'autres limites que la bonté toute-puissante du Créateur dans l'étendue des mondes. Ils doivent tout connoître dans l'astre qui fait tout voir et tout mouvoir ; il est pour eux le séjour de la vérité, comme celui de la lumière. Ils n'ont entrevu sur la terre que quelques harmonies éparses de jours, de mois, de saisons, d'an-

nées et de vies; mais ils les verroient se développer sous d'autres proportions dans les planètes, et leur présenter les combinaisons innombrables de l'existence subsolaire. Nous les distinguerions d'abord d'avec les étoiles, qui sont en nombre infini, en ce qu'elles n'étincellent point comme elles, mais qu'elles réfléchissent d'une manière calme la lumière qu'elles empruntent du soleil. Il est possible que Dieu les ait composées d'élémens différens de ceux de la terre; mais comme nous y apercevons des atmosphères, des montagnes et des vallées; que plusieurs ont des lunes comme la terre; qu'elles parcourent des courbes et des périodes semblables, il n'y a pas de doute qu'elles ne soient de même nature, quoique de différentes espèces. Elles doivent avoir aussi des êtres organisés; car la nature n'a rien fait en vain. A quoi serviroient des globes déserts? Il y a des végétaux, puisqu'il y a de la chaleur; il y a des yeux, puisqu'il y a de la lumière; et il y a des êtres intelligens, puisqu'il y a de l'intelligence. Les plantes et les animaux doivent s'y développer à proportion de l'intensité de leurs latitudes et de la durée de leur vie. C'est ainsi que les mauves et les fougères de l'Europe deviennent des arbres dans les parties méridionales de l'Afrique et de l'Amérique. Mais comme les

mêmes zones terrestres offrent des productions tout-à-fait différentes, à plus forte raison les sphères des zones célestes ; cependant il n'y a pas d'apparence que les hommes y soient en proportion de taille avec leurs planètes. La nature, qui a mis sur la terre des éléphans au midi et des baleines au nord, a fait les hommes de grandeur égale dans toutes les latitudes : les habitans des îles ne sont pas plus petits que ceux de ses continens. Il est vraisemblable qu'elle a donné les mêmes proportions humaines à tous les êtres intelligens qui habitent les différentes planètes de notre système. Comme elle leur a donné à tous le même soleil, l'homme est dans une harmonie parfaite avec la terre et les convenances solaires de cette planète. Il est formé de manière qu'il peut, en faisant cinq à six lieues par jour, parcourir en un demi-jour son horizon, suivre en une demi-année le cours du soleil d'un tropique à l'autre, parcourir la moitié d'un hémisphère dans une année, et toutes les latitudes et les longitudes du globe dans le cours de sa vie.

HARMONIES SOLAIRES

DE MERCURE.

Je suppose que nous jouissions dans le soleil de toutes les harmonies de son système, nous verrions d'abord Mercure, quinze fois moins gros que la terre, c'est-à-dire de onze cent soixante-six lieues de diamètre, tracer, à onze millions de lieues de distance du soleil, un cercle annuel de quatre-vingt-sept de nos jours vingt-trois heures quatorze minutes trente-trois secondes; nous apercevrions sa rotation sur lui-même ou son jour particulier, qui a échappé jusqu'à présent à nos astronomes, parce qu'il est, par rapport à eux, comme perdu dans les rayons du soleil. Cependant, à en juger par analogie avec la longueur du jour de Vénus, qui est de vingt-cinq de nos jours dans la même zone torride, et avec la brièveté de celui de Jupiter, qui n'est que de dix heures dans la zone glaciale, il est possible que celui de Mercure soit de tout son cours annuel, c'est-à-dire de quatre-vingt-huit jours;

en sorte qu'un de ses hémisphères seroit constamment éclairé pendant près de six semaines. Il s'ensuivroit de-là qu'un corps qui tourne rapidement devant le feu en est plus pénétré que celui qui y tourneroit lentement; ce qui semble contraire aux lois de notre physique. Cependant, on ne peut douter que le mouvement n'ajoute à l'action du feu, et qu'un corps planétaire voisin du soleil, en tournant lentement ses hémisphères vers lui, ne donne à celui qui lui est opposé le temps de se refroidir : d'ailleurs il n'en faut pas conclure avec Newton que la chaleur soit dans Mercure sept fois plus forte que dans la zone torride de la terre, et que l'eau y soit constamment bouillante. La chaleur, comme nous l'avons observé, n'étant qu'une harmonie de l'air et des rayons du soleil, peut être nulle au sommet des montagnes de Mercure, si elles sont très-élevées au-dessus de son atmosphère, comme celles des Cordillères, qui sont couvertes de glace au sein de la zone torride. Or, c'est ce que prétendent les astronomes, qui attribuent à l'élévation des rochers de Mercure les reflets brillans qu'il nous envoie quand il est dans son périgée. Je suis porté à croire qu'ils n'ont tant d'éclat que parce qu'ils sont couverts de glace; je me confirme dans cette

opinion, parce que Mercure, au milieu de toute sa splendeur, présente des taches obscures. Cette obscurité ne peut provenir de ses mers, qui sont naturellement resplendissantes, comme nous le verrons ailleurs, mais du sol même de ses montagnes, dont les glaces fondent à certaines périodes. Il y a apparence que sa zone glaciale est dans sa zone torride, et que dans son cours annuel il incline le plan de son orbite de quatre-vingt-dix degrés sur son équateur, et que les solstices sont dans ses poles. Il en doit résulter, au contraire du globe terrestre, que ses poles sont les plus habités, et qu'ils sont rafraîchis par des fontes périodiques de glaces qui descendent des hautes montagnes de son équateur; elles doivent être encore plus élevées que les montagnes de l'Éthiopie, figurées en grands plateaux, qui projettent des ombres profondes à leurs pieds. Tout ce que les deux Indes produisent sur la terre de plus précieux, n'approche point des richesses d'une planète baignée de toutes les influences du soleil. Les végétaux qui les reçoivent pendant des jours de six semaines, doivent parvenir à des développemens et à des perfections qui ne sont comparables qu'à ceux des végétaux des terres solaires même. La canne à sucre doit s'y élever à la hauteur des bambous du Gange, et la vanille, dont les

siliques exhalent de si doux parfums, doit étendre ses sarmens dans les forêts aussi loin que les longs lianes de l'Amérique. Les puissances de la nature, qui semblent parvenues à leurs plus hauts périodes dans la zone torride de la terre, ne s'y sont peut-être arrêtées que parce que l'action du soleil ne les a pas portées plus loin; mais dans Mercure elles doivent former avec lui de nouvelles harmonies et établir dans les minéraux, les végétaux et les animaux, une multitude de genres inconnus à nos Linnæus. Les habitans fortunés de Mercure n'ont pas besoin de soutenir leur vie par la mort des animaux, ni de se livrer aux rudes travaux de l'agriculture. Des fruits mille fois plus délicieux que ceux de nos vergers croissent spontanément sur une planète dont les poles, par leur température, doivent produire les litchis et les mangoustans. Leur globe n'a presque que le tiers du nôtre en circonférence; mais il doit être plus difficile d'y voyager, à cause de l'âpreté de ses rochers, et de la zone glaciale qui le divise en deux hémisphères. Le marcher et la durée de la vie des habitans de cette planète doivent être en rapport avec son étendue et ses années de trois mois; ils doivent mourir, comme les habitans de la terre, au bout du temps nécessaire pour la parcourir en entier

et en entrevoir toutes les harmonies. Si nous pouvons juger de leurs mœurs par celles des peuples qui ont vécu sous les plus belles latitudes de la terre, elles ressemblent à celles de ces bons Ethiopiens, sur lesquels Homère feint que Jupiter jetoit les yeux pour les délasser des horribles combats des Troyens et des Grecs. Au sein de l'abondance et des plus riches productions de la nature, ils doivent être semblables à ces sages Indiens, livrés aux plus douces et aux plus sublimes méditations, chez lesquels les anciens philosophes de l'Europe alloient puiser des connoissances en tout genre; eux-mêmes en découvrent qui nous sont tout-à-fait inconnues. Dans le voisinage du soleil, qui leur apparoît trois fois plus grand qu'à nous, ils doivent être ravis d'admiration et de joie lorsque son atmosphère ondoyante de lumière s'entr'ouvre, et qu'ils y entrevoient ces terres célestes où coulent les sources immortelles de l'intelligence et de la vie, où ils aspirent d'arriver.

HARMONIES SOLAIRES

DE VÉNUS.

Mercure passoit chez les anciens pour la planète des sciences et de l'esprit. A onze millions de lieues plus loin, et vingt-deux millions du soleil, est Vénus, considérée de tout temps comme l'astre des amours. Elle doit son nom à son éclat, car c'est la plus brillante des planètes pour les habitans de la terre : ils l'appellent l'étoile du matin ou *Lucifer*, c'est-à-dire porte-lumière, lorsqu'elle devance le lever du soleil, ou *Vesper*, ou l'étoile du berger, lorsqu'elle le suit à son couchant. Son diamètre est à peu près égal à celui de la terre, c'est-à-dire de deux mille sept cent quarante-huit lieues : ainsi elle est d'un neuvième plus petite. Son année est de deux cent vingt-quatre jours seize heures quarante et une minutes et quarante et une secondes. Son jour propre, c'est-à-dire sa révolution sur elle-même, est de vingt-trois de nos heures, suivant Cassini, qui l'observa, en 1700, avec une lunette de seize pieds, qui

la lui fit paroître trois fois plus grande que la lune à la simple vue; mais, en 1726, le cardinal de Polignac ayant fait établir à Rome à ses dépens une lunette de Campani, de cent cinquante palmes de longueur, un célèbre astronome italien, appelé Bianchini, s'en servit, aux mois de février et de mars de la même année, pour observer Vénus; il y découvrit sept taches principales vers son équateur et deux vers ses poles: il conclut par leur révolution que cette planète tournoit sur elle-même, non pas en vingt-trois heures, comme Cassini avoit cru le voir, mais en vingt-quatre jours huit heures. Cette observation vient d'être récemment confirmée par un autre astronome. Elle paroît s'accorder davantage avec les lois de la rotation particulière de chaque planète, dont la rapidité semble en raison inverse de leur distance au soleil. Ainsi Vénus, à vingt-deux millions de lieues de cet astre, tourne sur elle-même en vingt-cinq jours environ; la terre, qui en est à trente-quatre millions, tourne en vingt-quatre, et Jupiter, à cent cinquante-six millions, en dix heures. Mais la physique céleste a sans doute des lois inconnues à la physique terrestre, et inexplicables par l'attraction ou la force centrifuge; car Mars, qui est à quarante-six millions de lieues du soleil,

fait sa rotation à peu près dans le même temps que la terre; et Saturne, qui en est à près de trois cent millions de lieues, circule sur lui-même, ainsi que son anneau, à peu près dans le même temps que Jupiter sur ses poles, c'est-à-dire en dix heures, ainsi que vient de le découvrir Herschell. Quant aux inclinaisons de leur équateur sur leurs orbites, on ne sauroit également les assujettir à des lois mécaniques, car celle de Vénus est de soixante et onze degrés trente-six minutes quarante secondes; celle de la terre, de vingt-trois degrés et demi, et celle de Jupiter de deux degrés cinquante-cinq minutes. S'il m'est permis de hasarder mes foibles conjectures sur de si étonnans mouvemens, je crois que les inclinaisons des planètes sur leurs orbites changent insensiblement, et qu'elles sont ordonnées non-seulement pour produire des harmonies par les variétés des jours et des saisons, mais même par celles des années et des siècles. Il arrive de-là que les poles et les latitudes de chaque planète ne sont plus les mêmes au bout d'un certain temps. Nous nous flattons d'en avoir exposé des preuves démonstratives lorsque nous avons parlé de la mutation des poles de la terre aux harmonies terrestres.

Au reste, comme la nature, dans ses con-

trastes, a établi différentes zones autour du soleil, ainsi que dans chaque planète, elle fait encore contraster entre elles celles qui sont du même genre. Chaque double zone peut se diviser, sur la terre, en terrestre proprement dite, et en aquatique. Les premières contiennent plus de terre que de mer, et sont plus chaudes : telles sont celles qui sont dans notre hémisphère boréal. Les secondes renferment plus de mer que de terre, et sont plus froides : telles sont celles qui composent notre hémisphère austral, dont le pole est situé au sein des mers, comme le pole nord au sein des continens. Ainsi, nous avons deux zones torrides, à droite et à gauche de l'équateur : la boréale renferme les sables brûlans de l'Afrique et les presqu'îles de l'Inde, dont les habitans sont presque tous noirs; l'australe contient le Brésil, le Pérou, et une multitude d'îles tempérées dans la mer du Sud, dont les habitans sont presque tous blancs : c'est ainsi qu'il y a également deux planètes torridiennes qui circulent autour du soleil, dont la plus voisine, Mercure, est plus chaude que celle de Vénus.

Quoi qu'il en soit, on a observé que les montagnes de Vénus sont plus élevées que celles de la lune, c'est-à-dire qu'elles ont plus de trois

lieues de hauteur perpendiculaire : elle en paroît toute hérissée. En leur supposant une atmosphère qui ne soit pas plus étendue que la nôtre, elles doivent être couvertes de pyramides de glaces et de neiges, beaucoup plus hautes que les Cordillères du Pérou. Herschell juge que son atmosphère doit être très-dense, parce que ses taches sont peu sensibles. Sa densité vient peut-être des vapeurs de ses eaux; elle en est couverte comme d'un parasol. C'est sans doute aux reflets qu'y produit le soleil, qu'elle doit son grand éclat. Ces pyramides nombreuses ne peuvent se former que par les vapeurs des mers qui les environnent : Vénus doit donc être parsemée d'îles qui portent chacune des pics cinq ou six fois plus élevés que celui de Ténériffe. Les cascades brillantes qui en découlent arrosent leurs flancs couverts de verdure, et viennent les rafraîchir. Ses mers doivent offrir à la fois le plus magnifique et le plus délicieux des spectacles. Supposez les glaciers de la Suisse, avec leurs torrens, leurs lacs, leurs prairies et leurs sapins, au sein de la mer du Sud ; joignez à leurs flancs les collines des bords de la Loire, couronnées de vignes et de toutes sortes d'arbres fruitiers; ajoutez à leurs bases les rivages des Moluques, plantés de bocages où sont suspendus les bananes, les muscades,

les gérofles, dont les doux parfums sont transportés par les vents; les colibris, les brillans oiseaux de Java, et les tourterelles qui y font leurs nids, et dont les chants et les doux murmures sont répétés par les échos; figurez-vous leurs grèves ombragées de cocotiers, parsemées d'huîtres perlières et d'ambre gris; les madrépores de l'Océan indien, les coraux de la Méditerranée, croissant, par un été perpétuel, à la hauteur des plus grands arbres, au sein des mers qui les baignent; s'élevant au-dessus des flots par des reflux de vingt-cinq jours, et mariant leurs couleurs écarlates et purpurines à la verdure des palmiers; et enfin des courans d'eaux transparentes qui reflètent ces montagnes, ces forêts, ces oiseaux, et vont et viennent d'île en île par des flux de douze jours et des reflux de douze nuits: vous n'aurez qu'une foible idée des paysages de Vénus. Le soleil s'élevant, au solstice, au-dessus de son équateur, de plus de soixante-onze degrés, le pole qu'il éclaire doit jouir d'une température plus agréable que celle de nos plus doux printemps. Quoique les longues nuits de cette planète ne soient point éclairées par des lunes, Mercure, par son éclat et son voisinage, et la terre, par sa grandeur, lui tiennent lieu de deux Vénus. Ses habitans, d'une taille semblable à la nôtre,

puisqu'ils habitent une planète du même diamètre, mais sous une zone céleste plus fortunée, doivent donner tout leur temps aux amours. Les uns, faisant paître des troupeaux sur les croupes des montagnes, mènent la vie des bergers; les autres, sur les rivages de leurs îles fécondes, se livrent à la danse, aux festins, s'égayent par des chansons, ou se disputent des prix à la nage, comme les heureux insulaires de Taïti.

HARMONIES SOLAIRES
DE LA TERRE.

La terre est à dix millions de lieues de Vénus, et à trente-quatre millions du soleil (1). Nous avons vu que ce nombre de jours ou de révolutions sur elle-même correspondoit à peu près au nombre de diamètres apparens du soleil qui pourroient être contenus sur un de ses hémisphères célestes, depuis l'orient jusqu'à l'occident. Ces harmonies solaires existent probablement avec d'autres proportions sur les horizons des autres planètes; elles pourroient servir à déterminer leurs heures ainsi que les nôtres, comme leurs révolutions sur elles-mêmes déterminent leurs jours, et celles qu'elles font autour du soleil, leurs années. Ce

(1) La terre, de deux mille huit cent soixante-cinq lieues de diamètre, à deux mille deux cent quatre-vingt-trois toises la lieue, tourne sur elle-même en vingt-quatre heures, et autour du soleil en trois cent soixante-cinq jours cinq heures quarante-huit minutes et douze secondes environ.

diamètre apparent du soleil, qui est à peu près sur la terre d'un demi-degré céleste, pourroit y servir de mesure fixe et constante. Il seroit fort aisé de l'avoir sur un miroir plan, en y découpant une feuille de papier de la grandeur de l'image, à l'équinoxe du printemps, à l'heure de midi, lorsqu'il est tout-à-fait élevé au-dessus des vapeurs de l'horizon, qui la grossissent. Mais nos astronomes viennent de donner la préférence à la longueur du pendule, plus sujette à variation, mais plus savante. La terre, en tournant sur elle-même, dans un jour présente au soleil tour à tour son hémisphère supérieur et inférieur, et, en tournant autour de lui obliquement dans un an, elle lui montre tour à tour son hémisphère septentrional et le méridional. C'est ce mouvement oblique qui forme l'inégalité de ses jours et de ses nuits, et qui donne alternativement à chaque hémisphère le printemps, l'été, l'automne et l'hiver. Pour s'en faire une idée, il faut considérer la terre circulant autour du soleil pendant un an, de manière que la moitié de son équateur soit six mois au-dessus de son orbite et six mois au-dessous, sans que toutefois son pole septentrional cesse de se diriger vers l'étoile polaire. La plus grande obliquité de son équateur sur son orbite est de vingt-trois degrés et demi, et elle

y parvient à un des solstices; elle en prend une opposée, et de la même inclinaison, à l'autre solstice. Cette obliquité alternative paroît provenir du centre de gravité de ses deux hémisphères, qui sont alternativement plus pesans. Les vapeurs que le soleil élève par sa chaleur sur l'Océan, s'accumulent sur le pole qu'il n'éclaire pas, au point d'y former des continens de glaces de quatre à cinq mille lieues de circonférence et de plusieurs lieues de hauteur.

Ce pole surchargé se rapproche du soleil, qui l'attire, et oblige le pole opposé de s'en éloigner: il perd insensiblement une partie de ses glaces et de son poids par la présence du soleil, qui l'échauffe pendant six mois, jusqu'à ce que le pole opposé, redevenu à son tour plus pesant par l'absence du soleil qui accumule sur lui de nouvelles glaces, reprenne son ancienne inclinaison. De ces mouvemens versatiles des poles qui ont lieu aux deux équinoxes quand chaque hémisphère, entraîné par son poids, se rapproche tour à tour du soleil, naissent les deux courans généraux de l'Océan, qui changent aux mêmes époques, et qui proviennent de la fonte alternative des glaces polaires dont ils entraînent des fragmens entiers, hauts comme des montagnes et grands comme des îles, au

sein des zones tempérées. Je suis porté à croire que l'Océan, en harmonie avec la présence et l'absence du soleil, est la cause de tous les mouvemens de la terre, comme il l'est de toutes ses températures. L'académicien Mairan a prouvé géométriquement que la seule action du soleil sur l'hémisphère d'une planète suffiroit pour la faire tourner: les savans lui ont fort applaudi. Je ne sais comment il applique cette action aux satellites des planètes qui n'ont point de rotation sur eux-mêmes; mais il est certain que notre Océan, qui forme par ses congélations deux énormes contre-poids sur ses poles, doit influer sur tous les mouvemens de notre terre : il circule autour d'elle comme la sève dans les végétaux et le sang dans les animaux. Il est, après le soleil, le premier mobile de toutes les circulations de l'atmosphère, des fleuves, et des êtres organisés, c'est ainsi que l'eau qui fait mouvoir la grande roue d'une machine est le mobile de tous ses effets.

Quoi qu'il en soit, si la terre montroit constamment son équateur au soleil, comme il devroit arriver par les simples lois de sa gravitation, les glaces de ses poles ne fondroient jamais : elles augmenteroient de jour

en jour ; l'Océan n'auroit plus de courans généraux de six mois, qui proviennent de leurs fontes, produites tour à tour par l'action du soleil sur chaque hémisphère boréal et méridional pendant cette demi-année ; il n'auroit plus de marée de douze heures dans un jour, qui en sont les suites, étant produites par l'action du soleil sur la partie supérieure ou inférieure de ce même hémisphère dans un demi-jour ; le bassin de l'Océan se dessécheroit ; les vapeurs que pompe l'atmosphère n'alimenteroient plus les fleuves, elles iroient se fixer en congélations sur les poles ; la seule zone de l'équateur seroit habitable, mais elle ne s'étendroit pas fort loin ; la plus grande partie du globe seroit couverte de glaces à peu près comme son atmosphère septentrionale l'est au mois de mars : la terre alors apparoîtroit très-brillante au milieu des autres planètes, à l'exception de sa zone torride, qui formeroit autour d'elle une bande sombre. Il faudroit toutefois en excepter les sommets glacés de ses hautes montagnes, et ses mers, qui, comme toutes les eaux, sont resplendissantes. Je prendrai, à cette occasion, la liberté de réfuter quelques erreurs accréditées par de savans astronomes : ils prétendent que les parties brillantes que l'on aperçoit dans les planètes sont ses con-

tinens, et que ses taches sont ses mers. C'est, à mon avis, tout le contraire. Si vous mettez dans votre chambre de l'eau dans un vase de terre aux rayons du soleil, il est certain qu'ils seront réfléchis par l'eau et non par le vase; vous verrez la lumière tremblante de l'eau vaciller sur votre plafond; elle sera beaucoup plus éclatante que celle que peuvent renvoyer votre plancher et tous les corps non polis. Si vous jetez les yeux sur un paysage, les collines lointaines y paroissent d'un bleu sombre; mais les rivières se distinguent, au sein des vertes prairies, comme des méandres d'azur et d'argent. S'il en est de même des mers resplendissantes, les îles apparoissent ternes, et c'est même à leurs teintes rembrunies qu'on les distingue des nuages de l'horizon. Il en faut excepter les sommets de leurs montagnes quand ils sont couverts de neige, car alors ils sont très-brillans, tandis que le reste de l'île est dans l'obscurité, quoique le soleil l'éclaire : c'est ce que j'ai observé moi-même en passant à vingt lieues du pic de Ténériffe. Ces effets sont connus de tous les peintres, et ils prouvent que les astronomes ont besoin de s'en rapprocher; car si ceux-ci déterminent les distances des objets à l'aide

de leurs instrumens, ceux-là, qui étudient davantage les harmonies de la lumière, les expriment mieux avec leurs pinceaux. La réverbération des rayons du soleil sur les eaux est même si forte, qu'elle occasione souvent en été ce qu'on appelle des coups de soleil; elle n'est pas moins grande sur les nuages et les brouillards, qui obscurcissent, dit-on, quelquefois les planètes. Il n'est pas douteux qu'ils ne voilent l'éclat du ciel quand ils sont épais, en grand nombre, et qu'on les voit du fond d'une vallée interposée entre le soleil et la terre; mais quand on est élevé au-dessus d'eux et au sommet d'une haute montagne, et qu'ils sont éclairés du soleil, alors ils paroissent éclatans comme la surface d'un lac. C'est dans cet éclat que nous les apercevons souvent, lorsque, réunis en grandes masses dans l'atmosphère, et frappés des rayons du soleil, ils apparoissent d'une blancheur éblouissante, comme une portion neigeuse des Alpes suspendue dans les airs. Ces considérations sont très-importantes. Elles nous préserveront d'abord des préjugés astronomiques et serviront tout à l'heure à expliquer les causes de ces bandes circulaires, tantôt sombres, tantôt lumineuses, que l'on aperçoit dans Mars,

Jupiter et Saturne. Au reste, je n'ai plus rien à dire, dans ce paragraphe, sur la terre, ayant fait connoître dans le cours de cet ouvrage les harmonies de ses diverses puissances. J'observerai seulement que cette planète étant dans la zone céleste tempérée, la nature lui a donné pour compagne une lune ou un satellite, qui renvoie les rayons du soleil, particulièrement vers ses poles, comme elle a mis sur la terre deux longues bandes de sable à droite et à gauche de son équateur, pour produire les mêmes effets par le moyen des vents. La lune a pour diamètre environ le quart de celui de la terre, c'est-à-dire sept cent quatre-vingt-deux lieues; elle en est éloignée de quatre-vingt-cinq mille sept cent quatre-vingt-douze lieues dans sa distance moyenne, et elle fait sa révolution autour d'elle en vingt-neuf jours douze heures quarante-quatre minutes trois secondes. Elle lui renvoie les rayons du soleil suivant diverses harmonies, se montrant successivement en croissant, pleine, et en-dessous; mais lorsqu'elle est pleine, elle circule jour et nuit autour du pole terrestre, que l'astre du jour abandonne. Comme ces harmonies sont nombreuses, et qu'elles ont, avec celles du soleil, la plus grande influence sur la terre, nous

les peindrons ensemble, immédiatement après avoir achevé de donner ici une idée des autres planètes, de leurs satellites, et même des étoiles.

HARMONIES SOLAIRES

DE MARS.

Après la terre suit Mars, à quarante-sept millions de lieues du soleil dans sa distance moyenne. Il a de diamètre environ la moitié de celui de la terre, c'est-à-dire mille quatre cent quatre-vingt-dix lieues: ainsi il est cinq fois moins gros (1). Son cercle annuel est le plus excentrique de tous ceux que décrivent les autres planètes, de sorte qu'il apparoît à la terre quelquefois fort grand et quelquefois fort petit: quoique plus éloigné qu'elle du soleil, il n'a point de lune; mais

(1) Son jour est de vingt-quatre heures trente-neuf minutes vingt et une secondes, et sa révolution autour du soleil, ou son année, d'un an trois cent vingt et un jours vingt-deux heures dix-huit minutes vingt-sept secondes. Son équateur est incliné sur son orbite de vingt-huit degrés quarante-deux minutes: ce qui lui donne une zone torride de cinquante-sept degrés vingt-quatre minutes.

il est environné d'une atmosphère beaucoup plus considérable. Une étoile fixe éclipsée par lui ne reprend la vivacité de sa lumière que quand elle en est éloignée des deux tiers du diamètre de Mars ; ce qui suppose que cette planète la réfracte, et qu'elle a au moins mille lieues d'élévation. Elle doit y accroître considérablement la chaleur du soleil en réunissant une très-grande quantité de ses rayons; car, comme nous l'avons vu, l'atmosphère d'une planète fait autour d'elle l'office d'une grande loupe sphérique : le soleil doit donc apparoître sur l'horizon de Mars long-temps avant son lever, et n'en disparoître que long-temps après son coucher; son diamètre doit aussi y être considérablement augmenté par la réfraction : les nuages que sa chaleur y élève montent à une hauteur bien plus grande que ceux de la terre, qui ne parviennent guère qu'à une lieue et demie, Ceux de Mars forment, dans sa vaste atmosphère. des perspectives aériennes ravissantes, de plus de cent lieues d'élévation et de deux ou trois cents lieues de profondeur; il doit y avoir de terribles tonnerres et de prodigieux échos; les rayons du soleil doivent s'y refléter de mille et mille manières. C'est probablement à ces riches reflets que Mars doit la lumière rougeâtre qui le distingue des autres planètes, peut-être aussi

la doit-il à la couleur d'un sol ferrugineux, comme quelques-uns le pensent.

Ce qu'il a encore de très-remarquable est une bande obscure qui occupe quelquefois plus d'un de ses hémisphères, ainsi qu'elle apparut en 1704 et en 1717, avec cette différence qu'en 1717 elle étoit plus éloignée de son équateur, et plus rapprochée de son pole méridional. En 1719, depuis le 17 mai jusqu'au mois de novembre, lorsque l'été commençoit à régner sur le pole de Mars, à notre égard le méridonal, la lumière de sa zone fut très-remarquable, tandis que celle de l'hémisphère opposé, qui s'étoit montrée auparavant dans le même éclat, disparut entièrement. On ne peut expliquer ces variations régulières en assurant, comme quelques astronomes, qu'il s'y fait des bouleversemens considérables par des tremblemens de terre ou des submersions de mer: il seroit plus naturel de supposer que les hémisphères de Mars, comme ceux de la terre, se couvrent, dans leurs hivers, de neiges qui les rendent éclatans lorsque le soleil vient à les éclairer, et qui ensuite apparoissent sombres lorsqu'elles sont fondues par la chaleur de leurs étés. Il en doit être de même de ceux de la terre, dont les continens doivent apparoître aux habitans des autres planètes, tantôt brillans par les neiges qui les cou-

vrent, tantôt ternes et rembrunis, suivant les saisons de leurs hémisphères. Il y a sans doute dans Mars des mers, dont les vapeurs produisent alternativement ces effets par leurs congélations et leurs fontes. Outre la bande de Mars qui passe d'un hémisphère dans l'autre, alternativement sombre et brillante, quelquefois ovale, quelquefois coudée, il y a aussi deux taches temporaires, voisines de ses poles, et plus éclatantes que le reste, mais dont on ne voit qu'une seule à la fois, étant tour à tour éclatantes après leur hiver, et sombres après leur été. Il arrive de-là que cette planète paroît quelquefois échancrée à un de ses poles, qui disparoît entièrement. Ceux de notre terre, au contraire, doivent toujours être en évidence, et lui conserver sa rondeur apparente, parce que les glaces n'y fondent jamais en entier. Les poles de Mars ont le soleil, pendant leur été, élevé de cinq degrés de plus sur leur horizon. Ils l'y voient circuler pendant près d'un an; et comme leur atmosphère est beaucoup plus étendue, ils en reçoivent plus de chaleur malgré son éloignement, et doivent perdre toutes leurs glaces. D'un autre côté, quand le soleil reparoît sur le pole opposé, où les glaces ont eu le temps de s'accumuler pendant une nuit et un hiver de trois cent quarante-trois de nos jours, cet hé-

misphère jette alors un éclat si vif par la réflexion de ses glaces et la réfraction de sa vaste atmosphère, que, lorsque Mars est à la fois dans son périgée et son périhélie, son disque étant sombre à un pole et très-brillant à l'autre, il apparoît quelquefois comme le disque irrégulier d'une comète. Si on calcule la grandeur des habitans de cette planète d'après son diamètre, ils doivent être la moitié plus petits que nous, et avoir seize fois moins de force corporelle, si on suppose la force des corps animés en raison de leurs cubes. Mais comme la nature, ainsi que je l'ai déjà dit, n'a pas proportionné les hommes sur la terre à la grandeur des îles qu'ils habitent, mais aux rapports généraux de leur globe avec le cours du soleil, il est probable qu'ils sont de la même grandeur sur toutes les planètes. Ceux de Mars occupent un globe beaucoup plus petit que le nôtre, mais qui a à proportion plus de terres habitables, parce que ses zones glaciales se fondent entièrement : ils ont d'ailleurs le temps de les parcourir pendant des étés d'une de nos années. Si la chaleur y a moins d'intensité, elle y a plus de durée, ce qui établit des proportions toutes différentes des nôtres avec la maturité des fruits et les générations des animaux. Le diamètre de leur terre est une fois plus petit, et la longueur de leur année

est une fois plus grande. Ils doivent découvrir sur leurs poles, dénués de glace pendant six mois, des phénomènes que les hommes n'ont jamais pu observer sur ceux de la terre, qui restent, après leur court été, toujours couverts de glaciers de plus de quinze cents lieues de circonférence. Ils en voient le pole aimanté à nu, ses nombreuses minéralisations, ses crêtes élevées, surmontées de cratères profonds qui ont été les berceaux de ses mers, et qui pendant son été se couvrent de verdure. Mais lorsque, dans son hiver, les courans du pole opposé viennent couvrir leurs longues grèves de flots que le froid y cristallise, et que leurs vapeurs s'y accumulent en hautes pyramides de neige : alors une foule d'animaux abordent le long de ces régions glacées, non pour y trouver des alimens que la terre leur refuse, mais pour y recueillir ceux que les mers étalent sur ces rivages. C'est vers les poles que se rendent la plupart des débris et des dissolutions de toutes les productions des continens et des eaux. C'est sans doute à des alluvions semblables qu'il faut attribuer l'instinct qui porte les ours blancs et les renards de l'Europe à fréquenter les côtes stériles de la Nouvelle-Zemble, et les chevaux marins, les lions marins, les baleines, les pingouins et une multitude d'oi-

seaux de marine à s'approcher des îles australes et boréales. Ces animaux ne trouveroient rien sur ces terres désolées et couvertes de neiges éternelles, si les courans du pole opposé n'apportoient, pendant l'été, sur leurs rivages, jusqu'aux arbres des pays plus méridionaux. C'est ce qu'éprouvèrent les Hollandois qui passèrent l'hiver à la Nouvelle-Zemble par le soixante-seizième degré. Les instincts des ours blancs et des renards hyperboréens sont de nouvelles preuves des fontes périodiques polaires qui entretiennent ces correspondances d'une extrémité du globe à l'autre, en occasionant les courans et les flux et reflux des mers. Il y a apparence que les habitans de Mars se livrent à des chasses abondantes sur les grèves de leurs poles, que leur Océan couvre et découvre dans des espaces immenses. Leurs forêts, leurs rochers et leur vaste atmosphère, retentissent du son belliqueux de leurs cors, et peut-être aussi de celui des tambours et des trompettes, qui fait verser le sang des hommes; car la chasse est le premier apprentissage de la guerre. Situés à l'extrémité de la zone tempérée céleste, ils doivent avoir des mœurs semblables à celles des Tartares, des Polonois et des Allemands septentrionaux, placés aux confins de notre

zone tempérée terrestre. La planète de Mars, suivant l'opinion des anciens, nous envoie des influences guerrières, comme le dieu de la guerre dont elle porte le nom; mais elles sont tempérées par celles de l'astre des amours, qui circule à la même distance de nous, dans une plus heureuse latitude.

HARMONIES SOLAIRES

DE JUPITER.

Après Mars suit Jupiter, le plus grand de tous les corps planétaires(1). Sa couleur tire sur l'azur. Il a, comme Mars, des bandes tantôt brillantes, tantôt sombres ; elles sont parallèles à son équateur : communément on en observe deux sombres à la fois. Sa bande méridionale reparoît de six ans en six ans, et ramène une tache noire, située à son bord septentrional. Ses variations ont été observées au mois de septembre des années 1665, 1677 et 1713, et au mois d'avril des années 1672 et 1708. Mais ce qu'il a encore de très-remarquable, c'est qu'il paroît aplati sur ses poles d'une manière si sensible,

(1) Il est treize cents fois plus gros que la terre; il est, dans sa distance moyenne, à cent soixante-trois millions sept cent mille lieues du soleil : il tourne sur lui-même en neuf heures cinquante-six minutes; son cours annuel est de onze ans trois cent quinze jours huit heures cinquante-huit minutes.

que son axe est plus court d'un dix-huitième que son grand diamètre. Les astronomes ont conclu de ces apparences que ses bandes sombres venoient des nuages qui s'élevoient à sa surface, et l'aplatissement de ses poles de sa force centrifuge; mais nous oserons former d'autres conjectures. Si les bandes obscures de Jupiter n'étoient composées que de nuages, il nous semble qu'elles ne seroient ni si constantes ni si larges; elles ne se dirigeroient pas parallèlement à son équateur : car n'étant formées que de vapeurs, elles seroient le jouet des vents, et les vents, quoi qu'en aient dit les attractionnaires, dépendent en partie de l'atmosphère des poles qui reflue vers l'équateur, où l'air est toujours dilaté par l'action constante du soleil : d'ailleurs nous avons prouvé que des nuages éclairés par le soleil étoient resplendissans. Quant à l'aplatissement des poles de Jupiter, il ne provient point de la force centrifuge; car, comme nous l'avons dit, pourquoi n'auroit-elle pas produit le même effet sur les autres planètes parfaitement sphériques, et surtout sur le soleil, qui est le foyer de cette force? Nous croyons donc que Jupiter, étant dans la zone glaciale du système solaire et couvert de glace dans toute sa circonférence, excepté aux poles, les mers et les continens y

sont distribués, non d'un pole à l'autre comme sur notre globe, mais par zones d'orient en occident : ainsi les bandes variables qui apparoissent entre les bandes éclatantes, sont des terres qui sont brillantes lorsque l'hiver de leur hémisphère les a couvertes de neiges, et qui deviennent sombres dans son été lorsque ces neiges ont été fondues. En effet, ces bandes sombres varient tous les six ans à peu près, c'est-à-dire toutes les demi-années de Jupiter, et elles passent d'un hémisphère dans l'autre comme ses étés. Quant à l'aplatissement de ses poles, nous pensons qu'il n'est produit que par une illusion d'optique; nous croyons que ses poles, n'étant couverts ni de glaces ni de mers, ne réfléchissent point la lumière, et par conséquent échappent à notre vue, ce qui fait paroître sa sphère aplatie à ses deux extrémités. C'est ainsi que Mars lui-même paroît échancré à un de ses poles, lorsque l'été en a fondu les glaces qui le rendoient apparent. Nous observerons ici un trait bien sensible de la Providence dans Jupiter. Rappelons-nous d'abord que les inclinaisons des équateurs des planètes sur leurs orbites vont toujours en diminuant, à mesure que ces planètes s'éloignent du soleil, afin que l'action de cet astre ait moins de force sur les mêmes lieux, à mesure qu'elles en sont plus près,

et qu'elle en ait davantage à proportion qu'elle s'affoiblit par leur éloignement. Plus leur zone torride est étendue, moins elle a d'action, et plus elle en acquiert en se rétrécissant.

La nature en a fait des continens et elle en a éloigné les mers. Elle paroît les avoir entremêlées avec les terres dans cet ordre ; elle a mis une bande de terre sous l'équateur de Jupiter, avec deux bandes d'eau collatérales, dont les vapeurs en hiver couvrent celle du milieu de frimas, qui la font apparoître blanche et la confondent avec elle. Après chaque bande d'eau, suivent de chaque côté une bande de terre, et une autre bande d'eau, qui produit sur sa collatérale les mêmes effets dans chaque hémisphère, suivant ses saisons. Quoique ces mers soient disposées en zones aquatiques alternativement avec des zones de terre qui les séparent, je suis porté à croire qu'elles communiquent entre elles par des détroits de l'équateur aux poles, dont elles tempèrent l'atmosphère. La circulation des mers est le premier mobile de la température des globes. Elle est dans les planètes ce que le sang est dans le corps humain ; il part du cœur pour réchauffer les extrémités, et revient des extrémités pour rafraîchir le cœur. La simple évaporation des mers par le soleil suffit pour en établir tour à tour la circulation dans chaque

hémisphère, comme la transpiration des corps animés produit peut-être celle de leur sang. Nous observerons encore que la nuit de Jupiter n'étant que de cinq heures dans sa zone torride, son disque n'a pas le temps de s'y refroidir pendant l'absence du soleil. C'est sans doute par une raison contraire que la nature a donné à Vénus des nuits vingt-cinq fois plus longues que les nôtres. D'ailleurs, s'il est vrai que nos boulets de canon s'échauffent en traversant l'air, et même que des balles de plomb lancées par de simples frondes se liquéfient, comme le prétendoient quelques anciens, on ne peut douter que le mouvement rapide de rotation de Jupiter sur son axe n'augmente sa chaleur, car son disque doit frotter aussi un peu contre son atmosphère. Cette vitesse est par heure de neuf mille trois cent trente-cinq lieues dans Jupiter, tandis qu'elle n'est, dans le même temps, que de trois cent cinquante-huit lieues pour la terre, et de quatorze lieues seulement pour Vénus. Mais peut-être ce frottement n'a-t-il pas lieu, et Jupiter emporte-t-il autour de lui son atmosphère tranquille, quoi qu'en dise le docteur Halley, qui attribue au mouvement de rotation de la terre celui de son atmosphère en sens contraire d'orient en occident, d'où il dérive la cause des vents alizés. D'après son hypothèse, ceux

qui règnent sous l'équateur de Jupiter seroient d'une violence incomparable, et il n'y en auroit point dans Vénus, dont cependant la zone torride a besoin d'être rafraîchie. Les vents alizés de Jupiter auroient vingt-six fois plus de vitesse que ceux de notre zone torride, qui sont quelquefois bien impétueux, et cette même zone terrestre, d'après le système de Halley, n'auroit jamais de calmes, qui cependant y sont fréquens, comme le savent bien les marins. Mais laissons ces petits moyens de notre physique terrestre pour étudier ceux de la physique céleste : la nature en a employé encore d'autres que ceux de l'attraction et de la force centrifuge. Ce ne sont point ces forces qui ont réglé dans les cieux les rangs des planètes, qui ont mis celles qui sont de diamètres égaux à des distances inégales, les plus grosses et les plus petites tantôt plus loin, tantôt plus près ; ce ne sont point elles qui font tourner ces planètes sur elles-mêmes les unes lentement, et les autres rapidement, quelle que soit leur vitesse dans leur orbite; enfin ce ne sont point les forces qui ont donné des satellites à celles qui étoient éloignées du soleil, et qui en ont refusé à celles de son voisinage : c'est la Providence qui a disposé ces harmonies admirables par des lois qui nous sont inconnues, mais dont les effets nous sont sensibles. La terre étant à plus

de trente-quatre millions de lieues du soleil, la nature lui a adjoint une lune de la moitié de son diamètre, pour réverbérer sur elle les rayons de l'astre du jour. Jupiter, étant cinq fois plus éloigné, en a reçu quatre, chacune du diamètre entier de la terre. Ces quatre lunes, appelées aussi satellites, parce qu'elles accompagnent Jupiter comme un roi, furent découvertes, au commencement du siècle passé, par le célèbre et infortuné Galilée. Il fut mis en prison par l'Inquisition de Rome, pour avoir prouvé le mouvement de la terre. Ces satellites (1), et surtout le quatrième, étant tournés vers la terre, y apparoissent avec des taches obscures qui les font paroître quelquefois plus petits qu'ils ne sont, sans être plus éloignés, de sorte que le quatrième disparoît quelquefois entièrement. On suppose, d'ailleurs, sans preuve, qu'ils tournent sur eux-mêmes, et qu'ils nous montrent dans leur rotation des

(1) Le premier de ces satellites est à quatre-vingt-huit mille lieues de Jupiter, et il tourne autour de lui en un jour dix-huit heures vingt-huit minutes; le second, à cent quarante mille lieues de distance, en trois jours treize heures dix-sept minutes; le troisième, à deux cent vingt-trois mille lieues, en sept jours trois heures cinquante-neuf minutes; et le quatrième, à trois cent quatre-vingt-quatorze mille lieues, en seize jours dix-huit heures cinq minutes.

taches obscures, qui diminuent tout à coup leur diamètre. Mais je pense, au contraire, qu'ils ne tournent point sur leur axe, qu'ils font l'office de réverbère, et que les foyers lumineux de leurs miroirs sont toujours dirigés vers Jupiter : de sorte qu'en décrivant leurs orbites autour de lui, ces foyers, tantôt sont tournés vers nous, alors ces satellites nous apparoissent dans toute leur grandeur ; tantôt ils cessent de l'être et se montrent obliquement : alors les satellites disparoissent en partie et quelquefois entièrement. Nous verrons que ces réverbères existent dans notre lune, lorsque nous parlerons de la configuration de ses montagnes. Quoi qu'en disent quelques astronomes, cette planète secondaire ne tourne pas sur son axe, puisqu'elle nous montre toujours la même face. Les planètes du premier ordre, qui font leur révolution autour du soleil, ont besoin de tourner sur leurs poles, afin d'éclairer toute leur circonférence de ses rayons ; mais les planètes du second ordre, ou satellites, qui font leur révolution autour d'une planète principale, servent à lui renvoyer les rayons du soleil par leurs réverbères, dont les foyers seroient dérangés à chaque instant, si elles avoient un mouvement de rotation. Il est certain que ce mouvement prouvé n'a été encore aperçu dans aucun des satellites.

La communication doit être facile dans toutes les parties de Jupiter ; l'été de chacun de ses deux hémisphères y est de six ans. Il est aussi aisé à un de ses habitans de parcourir une zone de sa planète, qu'à un homme d'en parcourir une semblable sur la terre. Si Jupiter a dix fois plus de circonférence, son été a près de douze fois plus de durée. Ainsi on voit que le cours du soleil et le globe de Jupiter, malgré sa grosseur, sont encore en proportion avec les pas de l'homme. Il n'est donc pas besoin de supposer à ses habitans une grandeur gigantesque pour le parcourir : cependant s'ils sont dans la même proportion de taille que nous, ils ont d'autres harmonies de la lumière. Dans le même espace de temps, ils vivent plus d'une fois plus de jours, et douze fois moins d'années. Leur adolescence commence à un an, leur jeunesse à deux, leur virilité à quatre, leur vieillesse à six, leur décrépitude à huit. Le terme des années de leur vie est celui des années de notre enfance. Nos jours sont longs et nos années sont courtes, disoit Fénélon. C'est tout le contraire dans Jupiter ; ses jours sont courts et ses années sont longues. Ses plus vieux arbres n'ont que peu d'anneaux concentriques, et ses plantes annuelles doivent en avoir qui se croisent en plusieurs sens, si ses satellites influent

sur leur végétation comme notre lune sur la nôtre ; mais tous les végétaux doivent y prendre des accroissemens prodigieux dans des étés de six ans.

Il doit résulter de ces périodes solaires et lunaires une multitude d'harmonies toutes différentes des nôtres, pour la génération des végétaux et des animaux. Le soleil doit éclairer les deux poles de Jupiter à la fois, puisqu'il ne descend jamais plus de trois degrés au-dessous de l'équateur de cette planète. Il est remarquable que c'est à peu près le terme de la réfraction de ses rayons dans notre zone glaciale. Ainsi, une aurore perpétuelle les éclaire et s'y combine avec la lumière et la chaleur réfléchie du soleil par quatre lunes aussi grandes que la terre. Ses continens, peu élevés, doivent être couronnés, sous sa zone torride, d'arbres fruitiers, et, dans ses zones tempérées, de forêts et d'immenses pâturages. Les vastes mers qui les entourent par anneaux, et lui donnent sa couleur azurée, doivent offrir à ses habitans, sous les mêmes latitudes, des navigations faciles et des pêches abondantes. Leur caractère est sans doute semblable à celui des peuples maritimes de l'Europe ; ils doivent être industrieux, patiens, sages, réfléchis, comme les Danois, les Hollandois, les Anglois. Éclairés par des aurores cons-

tantes, qui se mêlent aux douces clartés des lunes lorsqu'ils trayent leurs nombreux troupeaux dans leurs vastes prairies, ou qu'ils étalent, avec leurs filets, des légions de poissons sur leurs grèves sablonneuses, ils bénissent la Providence, et n'imaginent point de plus beaux jours ni de plus heureuses nuits.

HARMONIES SOLAIRES DE SATURNE.

Saturne, plus petit que Jupiter, est mille fois plus gros que la terre (1). Herschell vient de découvrir qu'il tourne sur lui-même en dix heures douze minutes. Son inclinaison sur son orbite est également inconnue; on l'a présumée de trente degrés, mais sans preuve. La chaleur du soleil doit y être bien foible à une distance aussi considérable; cependant on observe sur ses deux hémisphères des bandes changeantes, comme sur ceux de Jupiter, qui prouvent que l'été et l'hiver y règnent tour à tour. En effet, la nature en a multiplié les réverbères en lui donnant sept satellites, tous d'un diamètre aussi grand que celui de la terre (2). Voilà donc

(1) Son diamètre est de vingt-huit mille six cent une lieues; il est à trois cent millions cinq cent mille lieues du soleil, dans sa distance moyenne: il fait sa révolution annuelle autour de lui en vingt-neuf ans cent soixante-quatre jours sept heures vingt et une minutes.

(2) Le premier, c'est-à-dire celui qui en est le plus près, en est à quarante-deux mille neuf cents lieues, et

sept grandes lunes sur son horizon. La plus voisine doit y apparoître huit fois plus large que la nôtre sur la terre, c'est-à-dire avec une surface soixante-quatre fois plus étendue. Mais ce qu'il y a de plus merveilleux, est un anneau qui environne Saturne : il fut découvert par Galilée au commencement du dernier siècle. Ce grand homme prit d'abord ses deux extrémités lumineuses pour deux satellites, et il fut fort surpris, deux ans après, de ne les plus revoir. Ce ne fut qu'en 1655 que Huyghens dé-

---

tourne autour de Saturne en vingt-deux heures quarante minutes quarante-quatre secondes ; le second, à cinquante-cinq mille lieues, tourne en un jour huit heures quarante minutes quarante-quatre secondes ; le troisième, à soixante-huit mille lieues, en un jour vingt et une heures dix-huit minutes; le quatrième, à quatre-vingt-huit mille neuf cents lieues, en deux jours dix-sept heures quarante-quatre minutes ; le cinquième, à cent vingt-trois mille huit cents lieues, en sept jours trois heures ; le sixième, à deux cent quatre-vingt-six mille lieues, en quinze jours vingt-deux heures ; et le septième, à huit cent vingt-neuf mille lieues, en soixante-dix-neuf jours vingt-deux heures. Les deux premiers viennent d'être découverts par Herschell. Huyghens avoit aperçu d'abord le quatrième, et Cassini les autres. Ils circulent dans le plan de l'équateur de Saturne, et sont inclinés, sur son orbite, de trente degrés, excepté le septième, qui l'est de quinze degrés.

couvrit que Saturne avoit autour de son équateur un anneau mince, plan, qui se soutenoit autour de son disque, comme un pont sans pilier, ou plutôt comme un horizon autour d'un globe artificiel. Depuis le disque de Saturne jusqu'à la circonférence intérieure de son anneau il y a neuf mille cinq cent trente-quatre lieues, et l'anneau a autant de largeur; de sorte qu'il a deux cent quatre-vingt-dix-neuf mille huit cent huit lieues de circonférence extérieure. Ce n'est pas tout, cet anneau est double, c'est-à-dire formé de deux anneaux concentriques. On l'avoit déjà soupçonné par une petite ombre circulaire qui le divise dans le milieu, mais Herschell vient de s'en assurer; car il a observé une étoile entre la séparation des deux anneaux, qui lui ont, pour ainsi dire, servi de lunettes. Cet anneau est fort mince, comme je l'ai dit. Quand la planète a son équateur plus ou moins élevé que notre rayon visuel, nous voyons alors son anneau obliquement, et nous apercevons ses deux anses brillantes, dont l'intérieur est obscur; quand au contraire l'anneau est dans la direction de notre rayon visuel, il disparoît entièrement pour nous, à cause de son peu de largeur. Ce phénomène arrive tous les quinze ans, ou toutes les demi-années de Saturne, c'est-à-dire à son

équinoxe. Cet anneau produit autour de Saturne le même effet qu'un cercle de pétales autour du disque d'une fleur. Il lui renvoie la lumière du soleil pour le féconder, à l'exception que le cercle de la planète produit ce même effet de deux côtés; car il échauffe tour à tour deux hémisphères, et peut-être tous les deux à la fois. Lorsqu'il est dans la direction de notre rayon visuel, ce qui arrive tous les quinze ans, on distingue sur Saturne trois bandes rembrunies, une au milieu de l'équateur, et les deux autres environ à quarante-cinq degrés plus loin, l'une dans l'hémisphère méridional et l'autre dans le septentrional. On les vit toutes les trois à la fois en 1715. Les astronomes supposent qu'elles sont produites par l'ombre de l'anneau de Saturne; mais il ne formeroit pas trois ombres à la fois. Celle du milieu est, selon moi, un effet direct de la chaleur du soleil, qui a fondu les glaces de l'équateur de Saturne, dont la zone terrestre apparoît rembrunie, comme il arrive en pareil cas dans Jupiter, qui n'a point d'anneau. Quant aux deux bandes supérieure et inférieure, elles sont produites par la double réflexion de l'anneau, qui agit à la fois des deux côtés. Lorsqu'il est incliné vers le soleil et éclairé d'un seul côté, il doit jeter son ombre hors de sa planète, dont il est éloigné

suffisamment. L'architecte de l'univers a réglé l'étendue de cette ombre, portée à quarante-cinq degrés, comme les architectes de la terre, qui déterminent celle de la perspective de leurs monumens sous le même angle, et en font les ombres égales à leur hauteur. Or, la distance de l'anneau de Saturne à son globe est précisément égale à sa largeur, ce qui suffit pour que son ombre ne tombe pas dessus la planète. Quand le soleil l'éclaire à quarante-cinq degrés et au-dessus, sous un plus petit angle, l'ombre de l'anneau, qui a peu d'épaisseur, diminue, et le disque rond de Saturne lui échappe en rentrant sur lui-même. Si l'anneau de Saturne jetoit son ombre sur un globe aussi éloigné du soleil, elle y apparoîtroit blanche et non obscure par un arc de quatre-vingt-dix degrés. Il arriveroit alors ce que nous voyons sur notre terre lorsque la neige la couvre pendant l'hiver : les ombres des corps y sont blanches, et les parties éclairées du soleil en sont brunes. On remarque souvent ces effets dans les arbres couverts de frimas exposés au soleil. Certainement l'anneau de Saturne renvoie de la chaleur et non des ombres sur le globe autour duquel il circule. Des philosophes modernes, avec de simples miroirs plans multipliés, ont rassemblé assez de rayons solaires pour porter

l'incendie à plus de deux cents pas; ensuite ayant exposé la boule d'un thermomètre aux rayons de la lune, sans doute par un vent du nord, ils ont prétendu que l'esprit-de-vin n'y éprouvoit aucune chaleur : à la vérité, d'autres expériences faites sur l'évaporation rapide de l'eau exposée à la lumière de la lune ont prouvé le contraire. D'ailleurs, est-il vraisemblable que les petits miroirs de nos physiciens renvoient les rayons du soleil avec une partie de leur chaleur à une distance plus que centuple de leur diamètre, et que les réverbères célestes soient sans action? Celui de l'anneau de Saturne, de plus de neuf mille cinq cents lieues de diamètre, en doit avoir une très-forte à une distance égale à sa largeur.

Les flancs méridionaux d'une simple montagne réverbèrent la chaleur des rayons solaires quelquefois sur tout son horizon. La nature a-t-elle moins de sagacité que nos philosophes, ou fait-elle, comme eux, quelquefois des expériences en vain? A quoi serviroient ces lunes nombreuses et cet anneau merveilleux, s'ils ne renvoyoient qu'une lumière sans chaleur sur une planète en congélation? Quoique l'anneau horizontal de Saturne soit mince, il n'est pas plan dans sa surface, comme on l'avoit d'abord supposé. Herschell y a découvert des ombres, et c'est

même par leur moyen qu'il s'est assuré qu'il tournoit autour de Saturne, et dans le plan de son équateur, en dix heures dix-huit minutes, c'est-à-dire un peu plus vite que Jupiter sur lui-même, et un peu moins vite que Saturne, dont la rotation est de dix heures douze minutes. Je conclus de ces ombres qu'il a des montagnes, et de la lumière éclatante qu'elles renvoient, qu'elles sont disposées et figurées en réverbères, ainsi que nous le verrons en parlant des montagnes de la lune.

Je crois de plus que cet anneau non-seulement jette son ombre hors de Saturne quand le soleil l'éclaire en dessus ou en dessous, mais qu'il n'en porte point du tout sur la planète même quand il est éclairé horizontalement. Je suppose, pour cet effet, que les deux bandes qui les composent ne sont pas tout-à-fait dans le même plan, que l'extérieure est un peu plus élevée que l'intérieure, et que c'est cette élévation qui produit la petite ombre circulaire que l'on aperçoit dans le milieu de l'anneau. Par cette différence de plan, les rayons du soleil passent horizontalement entre les deux bandes, et vont éclairer l'équateur de Saturne, comme les rayons visuels de l'astronome Herschell y ont passé obliquement pour voir une étoile. La lumière solaire, de plus, doit être

réfractée et divergée dans ce passage par les montagnes de ces deux bandes, disposées en réverbères, qui d'ailleurs peuvent avoir leur limbe intérieur beaucoup plus mince que l'extérieur. Certainement la nature n'a pas mis moins d'intelligence dans la construction des planètes que dans celle des fleurs, où elle emploie une géométrie si sublime et si variée. Le double anneau de Saturne ne lui a pas plus coûté que le double rang de pétales d'une marguerite; tous deux servent au même usage, à réverbérer les rayons du soleil sur leur disque. La nature, qui semble avoir patronné la plupart des fleurs sur celui de l'astre du jour en leur donnant un petit hémisphère à leur centre et des rayons autour, semble avoir voulu modeler Saturne, avec son anneau et ses lunes, sur le soleil lui-même avec tout son système planétaire. Comme le soleil a une atmosphère de lumière et sept planètes, dont la dernière, Herschell, est à une distance double de Saturne; Saturne a pareillement un anneau lumineux et sept satellites, dont le dernier est à une distance double du pénultième. Certainement des harmonies si merveilleuses ne peuvent se rapporter à une aveugle attraction. Les satellites de Saturne, d'un diamètre à peu près égal, sont à des distances de

lui fort différentes; ces distances paroissent être dans des proportions semblables à celles des planètes du soleil, quoique celles-ci soient au contraire de grosseurs fort inégales. Il paroît que la nature a voulu compenser Saturne, en lui donnant dans ses lunes une idée de nos planètes, dont la plupart lui sont invisibles, mais surtout en lui rendant une partie des bienfaits de la lumière du soleil, dont il est si éloigné. Il semble encore qu'elle ait voulu réunir dans la zone glaciale céleste tous les reflets de l'astre de la lumière, par tant d'anneaux et de lunes qui la réfléchissent, comme elle les a répétés dans la zone glaciale terrestre, par les parélies et les aurores boréales. Mais leurs plus brillans effets n'ont rien de comparable aux jours et aux nuits de Saturne. Si le soleil éclaire chacun de nos poles pendant six mois, il échauffe tour à tour ceux de Saturne pendant quinze ans. Cette longue action, quoique foible, doit donner à leurs végétaux un développement bien supérieur à celui qu'éprouvent les nôtres dans des étés forts courts; mais rien n'égale la magnificence de leurs nuits, et peut-être la douceur de leur température. Quand les habitans d'un hémisphère sont dans l'obscurité la plus profonde, un double anneau lumineux, de plus de neuf mille cinq cents lieues de lar-

geur, apparoît sur leur horizon. Ils le voient, de chaque hémisphère, à peu près de sa grandeur naturelle, car sa distance est égale à son étendue, et est la plus favorable pour apercevoir un objet dans toutes ses parties ; d'ailleurs cet anneau s'incline vers eux de trente degrés. Quoiqu'ils soient dans la nuit, ils le distinguent aussi aisément qu'un navigateur sur le rivage d'une île en distingue les collines, les rivières et les montagnes lointaines, éclairées du soleil. Quoiqu'il soit lui-même dans le même état, ses habitans voient, hors de leur globe, des mers nouvelles, de vastes continens, de longues chaînes de montagnes, et toute la topographie d'un grand corps planétaire. Rien n'égale la beauté de ce superbe horizon, dont les monts et les eaux leur envoient de toutes parts des gerbes de lumière. Sept lunes qui le couronnent s'élèvent au-dessus de lui avec autant d'éclat et de majesté. La plus voisine, qui en est à quarante-deux mille lieues, leur apparoît sept fois plus large que nous ne voyons notre lune, car elle est du diamètre de la terre; les autres vont en diminuant de grandeur jusqu'à la plus éloignée, qui, à plus de huit cent mille lieues de distance, leur apparoît encore de la moitié de notre lune, et toutes ensemble forment, sur un ciel étoilé, des perspectives ravissantes. Quand

les rayons d'un soleil lointain ont allumé les atmosphères de ces magnifiques réverbères, mille et mille tableaux lumineux se peignent à la fois aux yeux des habitans de Saturne. Leurs jouissances sont incomparablement plus grandes que celles d'un amateur de tableaux, qui, dans un riche muséum de peinture, arrête d'abord ses regards sur celui d'un grand maître, et qui brûle d'impatience de voir les tableaux de la même main qui sont à la suite les uns des autres: le plaisir qui le charme s'accroît encore par celui qui l'attend. Cependant tous ces corps planétaires n'offrent point à leur spectateur des points de vue isolés et toujours permanens; ils voient le double anneau, de plus de neuf mille cinq cents lieues de largeur, avec tous ses continens, toutes ses mers, toutes ses montagnes, ses îles et ses fleuves, et sa circonférence de plus de deux cent mille lieues, passer sous leurs yeux en dix heures de temps. Leur ravissement est mille fois plus grand que celui d'un homme qui, n'étant jamais sorti de son village, lit pour la première fois une relation de voyage à la mer du Sud, et qui, dans quelques heures, fait en esprit le tour du monde. Ils doivent voir sur les deux faces de leur anneau des effets qui existent sur les deux hémisphères de notre globe, et que l'œil humain

n'y peut saisir à la fois; ils doivent y voir encore deux atmosphères, l'une supérieure, l'autre inférieure, et des îles et des chaînes de montagnes adossées par leurs bases. S'ils ont un Herschell, ils doivent distinguer dans des terres si voisines des rivières, des forêts, des troupeaux, des amans et des amantes opposés par leurs pieds, et qui se donnent les mains aux extrémités de leur anneau. S'ils ont un Montgolfier ou un Charles, ils peuvent s'y transporter dans les airs. La circonférence de notre terre, que nos vaisseaux parcourent si fréquemment, n'est guère moins étendue que la distance de leur globe à leur anneau, probablement enveloppés de la même atmosphère. Au mouvement circulaire de leur anneau, se joint celui de leurs sept lunes, qui, à des distances inégales, quoique de diamètres égaux, parcourent dans les cieux des cercles particuliers avec des vitesses différentes. Par une providence admirable, ces lunes ne circulent point dans le même plan, suivant les lois prétendues de l'attraction; mais leurs orbites particuliers sont plus ou moins inclinés sur l'équateur de Saturne, en sorte qu'elles ne s'éclipsent que dans leurs nœuds, c'est-à-dire dans les points où leurs orbites se croisent. Des bergers et des bergères qui dansent en rond autour d'un mai qu'ils ont planté, ou de jeunes garçons et de

jeunes filles qui sautent de joie autour d'une grande meule de blé qu'ils ont moissonné, n'ont point des mouvemens aussi variés et aussi gracieux que ces reines des nuits autour du globe qu'elles éclairent et qu'elles fécondent. Si les nuits de ces habitations célestes ont tant de beautés, leurs jours n'en ont pas moins. Leur lumière, composée à la fois des reflets argentés de tant de planètes et de la lumière dorée du soleil, est semblable à celle que cet astre répand dans nos forêts à travers les feuillages des arbres, tandis que quelques-uns de ses rayons pénètrent dans leur sein, brillent çà et là sur les troncs moussus des arbres et au sein des eaux : ce sont des clairs de lunes entremêlés d'aurores. Leur globe, divisé en zones de terres et de mers comme celui de Jupiter, n'a point de montagnes dont l'élévation puisse empêcher, par des ombres prolongées, l'action d'une lumière lointaine et horizontale; aussi il jette moins d'éclat que ses réverbères. Son territoire ne doit être couvert que de collines et de longues pelouses plantées de cèdres et de genévriers. C'est là que ses habitans paissent leurs troupeaux sur les rivages de leurs terres tranquilles; du sein de leur doux crépuscule ils jouissent du spectacle brillant et toujours renouvelé qui les environne. La fable n'a rien imaginé d'aussi merveilleux

que ce qu'a exécuté autour d'eux la nature. Ces tableaux de leur bonheur ne sont point produits par mon imagination, exaltée par le sentiment d'une Providence toute-puissante : je n'en offre ici qu'un misérable croquis, mais tracé avec une précision astronomique. Si Dieu a donné aux habitans de Saturne, reculé aux extrémités de notre univers, une image de son ensemble dans les planètes secondaires qui les environnent, que n'a-t-il donc pas fait pour les habitans immortels du soleil placés au centre de nos mondes, et qui en aperçoivent le système planétaire tout entier? Eux seuls, aux sources de la vie, en ont toutes les jouissances, tandis que nous autres, foibles mortels, épars dans différens globes, n'en avons que des reflets.

HARMONIES SOLAIRES

D'HERSCHELL.

« Quand même on supposeroit, dit Voltaire dans ses *Elémens de la Philosophie de Newton*, quelque autre planète que Saturne qui feroit sa révolution autour du soleil, par exemple, à six cent millions de lieues de distance du centre universel de notre système, de quoi lui serviroient la lumière et la chaleur de cet astre, dans une distance où il ne paroîtroit pas plus grand que nous paroissent Jupiter ou Vénus ? J'ai supposé six cent millions de lieues de distance moyenne de ce prétendu corps au soleil, parce que, si cette distance étoit moindre, les planètes s'attireroient et s'embarrasseroient trop par leur gravitation réciproque. »

A la louange de Voltaire et de Newton, ou au moins du système de la gravitation, Herschell a découvert une nouvelle planète à six cent millions deux cent mille lieues de sa distance moyenne au soleil; il l'a appelée l'Astre de George II, pour honorer la mémoire du roi d'An-

gleterre son bienfaiteur ; d'autres astronomes l'ont nommée Uranus, mais la plupart lui ont donné le nom d'Herschell, et c'est avec grande justice. Chacun doit recueillir la gloire de ses travaux, et le nom d'un philosophe est encore plus digne du souvenir des hommes que celui d'un roi ou d'un dieu de la fable.

La nature a donc placé la planète d'Herschell à plus de six cent cinquante millions de lieues du soleil, dans sa plus grande distance de cet astre : sans doute elle participe à sa lumière et à sa chaleur, car la nature n'a rien fait en vain. Il est très-possible que le soleil paroisse plus grand que Jupiter ou Vénus sur l'horizon d'Herschell, si cette planète est environnée d'une grande atmosphère, comme il est vraisemblable. Elle a douze mille sept cent soixante lieues de diamètre, c'est-à-dire environ dix-huit fois plus de surface que la terre et quatre-vingts fois plus de grosseur (1).

(1) Elle décrit son orbite annuel autour du soleil dans quatre-vingt-trois ans cinquante-deux jours quatre heures dix minutes. Quant à sa révolution diurne, elle est inconnue. Herschell a observé un grand aplatissement sur ses poles, peut-être parce que n'étant pas revêtus de glaces, et n'étant pas lumineux, ils cessent d'être visibles. Il lui a découvert six satellites, dont le premier et le plus proche fait sa révolution en cinq jours vingt et

Les distances des planètes au soleil se prouvent par la grandeur des angles sous lesquels elles l'aperçoivent, et réciproquement la grandeur de ces angles par les distances des planètes. Quoique cet astre ne paroisse pas plus grand sur l'horizon d'Herschell que Vénus sur celui de la terre, il peut allumer une forte chaleur dans sa vaste atmosphère, comme une étincelle, au moyen de l'air, allume un incendie. Son influence électrique doit y être bien grande, puisque ses rayons réfléchis ont encore assez de force pour revenir d'Herschell vers la terre et se rendre sensibles à nos téles-

---

une heures vingt-cinq minutes ; le deuxième, en huit jours dix-sept heures une minute dix-neuf secondes ; le troisième, en dix jours vingt-trois heures quatre minutes ; le quatrième, en treize jours onze heures cinq minutes une seconde ; le cinquième, double de la distance du quatrième, en trente-huit jours une heure quarante-neuf minutes ; et le sixième, quadruple de la distance du cinquième, en cent sept jours seize heures quarante minutes. Ces distances ne sont point marquées dans notre *Connoissance des Temps*, où l'on remarque, d'ailleurs, qu'il y a beaucoup d'obscurité et de doutes répandus à dessein sur les découvertes de ce grand homme. Quoi qu'il en soit, Herschell soupçonne à sa planète un double anneau pour l'éclairer, comme celui de Saturne. Il n'a pu découvrir le temps diurne. Un autre astronome vient d'y découvrir deux nouveaux satellites.

copes et même à l'œil nu. Herschell, placé aux extrémités du système solaire, n'en aperçoit pas plus les planètes qu'il n'en est aperçu; mais il voit peut-être celles des systèmes voisins, qui en parcourent aussi les extrémités; il voit peut-être aussi les soleils lointains qui les éclairent, et dans son immense orbite il compte ses saisons par des aurores étrangères; une vaste atmosphère doit les réfracter sur son horizon et en augmenter les effets : il a sans doute encore d'autres foyers de chaleur, sur lesquels nous sommes réduits à conjecturer. Mais ce n'est pas s'éloigner de la vraisemblance, de supposer que les continens d'Herschell sont par zones circulaires, parallèles à son équateur, et entremêlées de zones maritimes, comme celles de Jupiter et de Saturne; que ses terres, et surtout les polaires, au lieu d'être élevées en hautes montagnes, comme celles de Mercure et de Vénus, voisines du soleil, ou disposées en pentes douces comme celles de Jupiter et de Saturne, sont creusées, sur un plan uni, en vallées qui réverbèrent les rayons du soleil. Il faut au moins accorder à la nature autant d'industrie qu'aux Chinois, qui, sous le climat de Pekin, où les rivières gèlent tous les ans pendant six semaines, construisent des serres en forme de fossés, où ils font croître sans feu

des primeurs pendant l'hiver. Le Créateur a placé des modèles de ces vallées chaudes au sein de la zone glaciale, comme il a placé des montagnes glaciales au milieu de la zone torride. Il est probable que la planète d'Herschell a des volcans sur ses rivages, qui en réchauffent le sol, comme le volcan de l'Hécla réchauffe le sol de l'Islande. Peut-être les mousses et les lichens qui décorent nos neiges de verdure, de pourpre et de fleurs, s'y élèvent à la hauteur des arbres pendant des hivers de quarante-deux ans. Si de simples fougères de nos climats parviennent à la hauteur des palmiers dans notre zone torride, et si des mousses pendent comme de grandes draperies aux rameaux des sapins dans notre zone glaciale, celles-ci doivent former, vers les poles d'Herschell, des forêts de laine et de soie. Les lichens qui tapissent nos rochers, et dont les semences mûrissent malgré les âpres vents du Nord, doivent offrir dans leurs urnes de corail des asiles aux oiseaux et peut-être même à des bergères. Des poissons cétacés, comme des baleines, et des amphibies, tels que les chevaux marins, qui se plaisent au milieu des glaces flottantes, s'y engraissent sans doute dans de vastes mers et y sont d'une grosseur prodigieuse : ils fournissent à ses habitans les huiles

nécessaires à leurs lampes et à leurs foyers. Nous n'en devons pas douter, puisque c'est en partie des huiles décomposées des poissons, que l'Océan forme sur la terre les bitumes de ses eaux, et entretient tant de volcans qui brûlent sur ses rivages.

Il est probable que la nature leur a donné, comme à nos Lapons, pour compagnons de leur vie, des animaux de l'espèce du renne, qui ne paît que la mousse, et qui réunit à la fois en lui la toison de la brebis, le lait de la vache, la force du cheval, la patience de l'âne et la légèreté du cerf. Ils ont sans doute aussi le chien fidèle, qui s'attache partout aux destinées de l'homme, même les plus malheureuses, et que l'on trouve errant avec les Patagons sur les rivages désolés du cap Horn. Mais la nature n'a point abandonné une planète entière à la rigueur des hivers et à l'intempérie des élémens. Si des glaces couvrent une grande partie d'Herschell ; si des volcans flambent et détonnent au milieu de ses mers, ses habitans, réfugiés dans leurs vallées méridionales, voient paître tranquillement autour d'eux leurs troupeaux. Une nuit et un hiver de quarante-deux ans viennent-ils régner sur leur hémisphère, les reflets des neiges voisines, les feux qui brûlent au sein des eaux, les clartés de leurs

lunes, les aurores lointaines du soleil, les environnent encore d'une douce lumière. Rassemblés en familles avec leurs rennes et leurs chiens autour du même foyer, dans des grottes tapissées de mousse, l'épouse y réchauffe l'époux, le frère le frère, la sœur la sœur, l'enfant le vieillard. Là, ils chantent sans doute les douces affections qui les rassemblent. Ils n'ont point de théâtres, point de bibliothèques, point de monumens qui leur rappellent le souvenir des conquérans et des religions qui les ont subjugués; l'histoire ne cherche point dans leurs crimes la matière de ses grands tableaux, mais la poésie et la musique en trouvent d'inépuisables dans leurs vertus. Ils vivent comme ces Hyperboréens auxquels les anciens Grecs envoyoient, chaque année, de l'île de Délos des présens, comme des hommages dus à l'innocence de leur vie. Leurs mœurs sont semblables à celles de nos Lapons, qui chantent sur leurs tambours leurs affections, jusqu'à ce qu'ils aient conquis un ami, et leurs déplaisirs, jusqu'à ce qu'ils aient ramené à eux un ennemi. Ils vous ressemblent, bons et pauvres Finlandois, chez lesquels j'ai trouvé encore des traces de ces vertus philanthropiques et de ces mœurs hospitalières. Dans l'enfance de la raison, ils ont conservé l'innocence; ils n'ont jamais calomnié

leurs semblables, ni versé leur sang pour le choix d'un système politique. Unis entre eux par les plus doux liens, ils vivent tranquilles, et ils meurent en paix; ils n'honorent point un Dieu fait par la main des hommes, mais ils adorent l'auteur de la nature dans la nature même; et si, placés dans les limbes d'un de ses mondes, ils pouvoient l'y méconnoître, ils en retrouveroient encore le sentiment dans leur propre cœur, par celui de leur félicité (1).

---

(1) Piazzi et Olberts ont découvert depuis peu deux planètes nouvelles : Herschell leur a donné le nom d'*astéroïdes*, parce qu'elles ont quelque ressemblance avec les petites étoiles.

HARMONIES SOLAIRES

PLANÉTAIRES.

QUOIQUE je n'aie donné qu'un bien foible aperçu des harmonies du soleil dans les planètes, il est aisé de voir que ce n'est ni sa force centripète ni sa force centrifuge qui les ont dispersées dans l'ordre où elles sont. Si cela étoit, les plus grosses seroient ou les plus voisines de lui, ou les plus éloignées, ainsi que je l'ai observé; elles seroient rangées autour de lui à des distances proportionnées à leur diamètre : or c'est ce qui n'est pas. Herschell en est bien plus éloigné que la terre, quoiqu'il soit plus de soixante-quatre fois plus gros, et Vénus en est plus près, quoique de même grosseur à peu près que notre planète. En vain leur suppose-t-on des densités différentes, elles devroient au moins être toutes dans le plan de son équateur : leurs orbites, au contraire, sont inclinés sur lui du même côté, sous diffé-

rens angles (1), de sorte que ces planètes ne s'éclipsent que dans leurs nœuds, c'est-à-dire aux points où leurs orbites se croisent. Sans cette disposition admirable, elles se fussent éclipsées fréquemment, et les plus voisines du soleil eussent enlevé la lumière aux plus éloignées. Il n'en est pas ainsi de l'inclinaison des orbites des satellites par rapport à leurs planètes. Tous ceux d'une planète sont sur le même plan et ont la même inclinaison sur son équateur (2). Comme ces planètes secondaires ne reçoivent pas la lumière de leurs planètes principales, et qu'au contraire elles lui renvoient

---

(1) L'orbite de Mercure est de quatorze degrés vingt minutes; celui de Vénus, de dix degrés quarante-trois minutes vingt secondes; de la terre, de sept degrés vingt minutes; de Mars, de neuf degrés onze minutes; de Jupiter, de huit degrés trente-neuf minutes dix secondes; de Saturne, de neuf degrés cinquante minutes vingt secondes; d'Herschell, de huit degrés six minutes vingt-cinq secondes.

(2) Les orbites des satellites de Jupiter y sont inclinés de trois degrés dix-huit minutes environ; ceux de Saturne, ainsi que son anneau, de trente degrés; ceux d'Herschell, de quatre-vingt-dix degrés. Il faut en excepter l'inclinaison de l'orbite du septième satellite de Saturne, qui n'est que de quinze degrés.

celle du soleil, elles ne se nuisent pas les unes et les autres dans le même plan : elles y sont placées comme des miroirs qui réverbèrent tous ensemble vers les mêmes foyers. Certainement l'attraction n'a pas réglé ces convenances, puisqu'elles paroissent contraires à ses lois; car les inclinaisons des orbites sont variées dans les planètes par rapport au soleil, et elles sont, par rapport à chaque planète, égales dans leurs satellites, qui d'ailleurs en sont à des distances fort différentes. Effectivement, comment concevoir que des planètes dont les masses et les distances sont si inégales, et dont les mouvemens sont si réguliers, n'obéissent qu'aux lois uniformes de l'attraction? Comment imaginer que c'est justement lorsqu'elles sont les plus voisines du soleil et qu'il les attire le plus fortement, qu'elles s'en éloignent avec plus de vitesse? Quel contradictoire effet de la force centripète! Que feroit donc de plus la force centrifuge? Comment concevoir que la première se change tout à coup dans la seconde, précisément quand elle est parvenue à son plus haut degré? Comment a-t-on pu appliquer cette théorie aux comètes tant de fois prédites en vain? J'aimerois autant croire qu'un vaisseau qui vogue à pleines voiles sur l'Océan est at-

tiré aux Indes par une force centripète, qui le repousse ensuite vers l'Europe au moment où il est près d'échouer sur leurs rivages. J'admets que l'attraction existe dans toutes les parties de la matière, qu'elle émane du soleil, et qu'elle attire à lui tout ce qui flotte dans l'océan immense de ses rayons; je conçois ses effets comme ceux du courant général des mers, qui, partant d'un des poles de la terre, pousse vers son équateur tous les corps qui nagent à leur surface, et qui les ramène vers ce même pole par des contre-courans latéraux. Mais comme il y a dans un vaisseau un pilote qui en dirige la route, n'y a-t-il pas aussi dans chaque astre un être intelligent qui en dirige le cours? N'y auroit-il pas un pilote céleste qui, malgré le voisinage des autres corps planétaires qui l'attirent, et sa force prodigieuse qui le précipite sur le soleil, dirige toujours son orbite autour de lui dans des temps et des espaces réguliers? Il y a sans doute dans ces corps célestes des âmes qui disposent de leurs aimans, comme il y en a dans le corps des animaux terrestres, qui disposent de leurs passions et qui en ont l'instinct et la conscience. Un simple coquillage est formé d'une matière crétacée, disposée par couches concentriques, et parsemée à sa sur-

face de tubercules et de sillons, comme la terre. Il est souvent couvert de plantes marines qui y végètent et de petits animaux qui les habitent. Il est semblable à un petit monde; cependant il renferme un animal intelligent, qui voyage dans l'Océan avec ses forêts et ses habitans, va, vient, circule, et passe souvent d'une zone dans l'autre en réglant sa route sur le soleil ou sur la lune. Que dis-je! tout est rempli sur notre globe d'êtres animés: l'air, les eaux, la terre, l'épiderme d'une feuille. Un rotifère, habitant des toits, semblable à un grain de poussière, auroit une âme qu'il peut conserver des siècles dans une gouttière, sans nourriture, malgré l'excès du chaud et du froid, et il n'y en auroit pas une dans le globe immense d'une planète! il n'y en auroit pas dans le soleil, qui donne à tous les animaux de la terre le mouvement et la vie! Quoi! lorsque, la nuit, je jette un coup d'œil sur les astres innombrables du firmament, et que, confondu dans mon néant, j'entrevois leurs distances inappréciables, leurs grandeurs immenses, leurs durées éternelles: je croirois alors que moi qui ne me suis rien donné, moi dont la vie est moins robuste que celle d'un rotifère, moi qui ne puis rien savoir que par le secours de mes semblables, moi qui ai tout reçu; je

croirois, dis-je, que moi seul ai une âme intelligente, à l'exclusion des objets que je contemple! Je croirois que ces corps immenses sont les jouets éternels d'une force aveugle qui les attire toujours sans jamais les réunir, et qui les repousse sans cesse sans jamais les séparer! Si un de ces animalcules lumineux dont l'Océan est imprégné dans la zone torride, étoit capable d'une certaine étendue de jugement, et que, bouleversé par la proue d'un vaisseau qui vogue la nuit au milieu des légions innombrables de ses semblables, il en concluoit que nos flottes sont des masses obscures et inanimées, emportées par d'aveugles courans, il raisonneroit plus conséquemment que l'astronome qui sait que des milliards d'âmes sont disséminées sur la terre qu'il foule aux pieds, et qui affirmeroit qu'il n'y en a pas une seule dans les cieux. Pour moi, je crois certainement qu'il y a dans chaque planète un génie qui en règle les mouvemens, et auquel il a été donné de voir l'ensemble de nos mondes, qu'à peine l'homme peut entrevoir. Je crois que s'il m'a été permis d'apercevoir ces mondes à l'aide de leur lumière, il a été donné à ceux qui les gouvernent d'influer sur moi et de pénétrer dans mon cœur, à la faveur de cette même lumière dont ils dis-

posent; enfin je crois qu'ils sont les témoins de mes actions comme ils en sont les flambeaux. Je ne suis point surpris que parmi des peuples corrompus il y ait des hommes qui refusent une âme à la nature entière, lorsqu'ils méconnoissent celle qu'ils ont reçue et qu'ils ont dépravée. Mais parmi tous ceux qui sont restés fidèles à ses lois, il n'y en a pas un qui n'ait placé, ou un génie, ou un ange, ou une divinité, dans chaque astre. Quel est l'homme de mer qui, la nuit, au sein d'une tempête, ne sent pas renaître l'espérance dans son cœur quand il voit apparoître sur les flots l'astre de Vénus? Quel est l'infortuné que le chagrin tourmente par de longues insomnies, qui ne se sent pas consolé quand, au sein des ténèbres, son humble réduit est éclairé tout à coup par les rayons de la lune nouvelle? Je vous prends à témoins de ces influences célestes, peuples hyperboréens: quels sentimens religieux n'éprouvez-vous pas lorsque, après une nuit de plusieurs mois, l'aurore vient répandre ses couleurs de rose sur les neiges de vos régions! Il vous semble alors que l'espérance et la joie descendent des cieux avec la lumière pour consoler les malheureux mortels.

Les planètes sont liées entre elles par des

rapports entrevus dès la plus haute antiquité, mais méconnus des modernes, qui n'en admettent que les attractions réciproques.

Il est très-remarquable que le cours des années planétaires semble offrir des rapports marqués avec les époques principales de la vie humaine, comme si l'homme, ou un être semblable à l'homme, devoit être l'objet de toutes les harmonies, dont le soleil est le premier moteur, sans parler de celles de l'astre des jours et de celui des nuits, qui les règlent. Quand l'astre des jours a déterminé l'âge de la puberté de l'homme par un certain nombre de révolutions annuelles, qu'on peut fixer à douze ans pour les mâles, dans la zone torride, et que l'astre des nuits, de son côté, a préparé dans les filles la conception par les révolutions périodiques de ses mois, et l'enfantement par neuf de ses révolutions, qui embrassent le cours du soleil depuis son départ du solstice d'hiver, où il commence à réchauffer notre hémisphère, jusqu'à ce qu'il l'ait couvert de fruits et qu'il soit retourné à l'équateur : l'homme alors paroît à la lumière. Les phases de sa vie sur la terre semblent se régler sur celles que les planètes ont avec le soleil dans les cieux. Au bout d'une année de Mercure, c'est-à-dire à trois mois, il commence à jouir de la vue et à juger

des distances ; à sept mois et demi, après une année de Vénus, à sourire à sa mère ; à une année de la terre, à la parcourir, c'est-à-dire à marcher : c'est alors qu'il commence aussi à goûter de ses fruits, à l'époque de la pousse de ses premières dents. Après une révolution de Mars, qui est de près de deux années, il commence à parler ; celle de Jupiter, qui est de douze ans, lui amène la puberté ; celle de Saturne, de 'près de trente ans, la virilité ; et celle d'Herschell, de quatre-vingt-trois ans, la vieillesse et la décrépitude. Les hommes, seuls de tous les êtres, naissent en tout temps et en tous lieux ; ils éprouvent les influences des astres suivant les époques de leur naissance, comme les rivages de la mer éprouvent ses flux et reflux suivant leurs différentes latitudes, quoique les courans qui les produisent partent le même jour du même pole. Mais je ne doute pas que les végétaux et les animaux, dont les genres sont déterminés à certaines zones, ne soient soumis tous à la fois à quelques-unes de ces phases planétaires. C'est ce que confirment les époques diverses et précises de leur naissance, de leurs amours, de la portée de leurs petits, de leurs émigrations et de la durée de leur vie. Nous en avons indiqué quelques-unes des plus connues dans

le cours de ces harmonies. Le soleil en est le premier moteur. Semblable à l'Apollon de la Fable, il tire avec son archet d'or, formé de rayons de lumière, des harmonies innombrables de tout ce qui l'environne : les planètes qui tournent autour de lui sont les cordes de sa lyre. Si nous habitions son globe fortuné, nous connoîtrions toutes ces merveilles et une infinité d'autres. Est-il vraisemblable que l'astre du jour soit revêtu d'une sphère entière de lumière, et, comme s'il n'en avoit qu'une auréole, qu'il n'influe que sur quelques planètes qui sont dans le plan de son équateur? Ses poles si brillans n'échauffent-ils pas encore des mondes latéraux qui nous sont inconnus? Les comètes semblent circuler autour de lui sur des plans différens de son système planétaire.

Quels astres merveilleux, si toutefois ce sont des astres, que ces corps lumineux à longues queues qui traversent les aires des planètes sans déranger leur cours, et emploient des siècles à s'approcher et à s'éloigner du soleil! Il y en a qui apparoissent nébuleuses et formées de plusieurs noyaux semblables à ces glaces flottantes qui descendent de nos poles vers la zone torride. D'autres, observées par la sœur d'Herschell, transparentes, sans opacité, et peut-être impalpables, paroissent des amas de feu électrique.

La nature emploieroit-elle pour rafraîchir la zone torride de la sphère solaire, et pour en réchauffer la zone glaciale, des moyens semblables à ceux qu'elle emploie dans les zones du globe terrestre, des courans d'un fluide tour à tour en congélation et en fusion, des atmosphères chaudes et froides, des douches et des glaces flottantes? L'immense océan de la lumière auroit-il ses flux et reflux comme notre petit Océan terrestre? Que dis-je! les rayons du soleil se perdent-ils en vain dans ces espaces infinis où les planètes sont à peine aperçues? Leur matière si vivifiante, recueillie avec tant de soin par des lunes et par des anneaux planétaires, par des océans et des fleuves qui la font circuler, par les pétales des fleurs, par les yeux des animaux, par leur sang, va-t-elle s'anéantir dans les régions éthérées? La gerbe de lumière qui part du soleil et vient en sept minutes et demie échauffer notre globe, va-t-elle se perdre pour toujours dans le firmament, au moment même qu'elle touche notre horizon? Un petit ruisseau qui s'échappe sous la roue du moulin qu'il fait mouvoir, va ensuite arroser des prairies; il nourrit dans son sein une multitude d'êtres vivans. Il n'y a pas une seule de ses gouttes d'inutile, soit qu'il s'évapore dans l'air, soit qu'il se perde dans la terre, soit qu'il soit

absorbé par une rivière où il se jette : et l'océan de la lumière, qui vivifie toutes choses, n'échaufferoit-il que quelques petites planètes à des centaines de millions de lieues les unes des autres? Ne baigne-t-il, dans son sein, que quelques îles flottantes, et n'est-il pas ordonné à quelques continens dont il environne les rivages? Ne nourrit-il pas quelques espèces d'êtres vivans, incorruptibles, indivisibles, et d'une nature semblable à la sienne? Si on peut comparer des êtres bornés à ceux qui n'ont point de bornes, une goutte d'eau, qui doit sa fluidité au soleil, est remplie d'animalcules. Nos mers, imbibées de sa lumière, paroissent, dans nos nuits d'été, et en toute saison entre les tropiques, tout étincelantes de petits corps lumineux qui s'agitent dans tous les sens. Pour moi, j'ai vu, dans nos jours d'été, un phénomène semblable dans l'air de notre atmosphère. Couché sur l'herbe, les yeux fixés sur le ciel azuré, j'ai aperçu souvent de petits cercles blancs, les uns simples, les autres doubles, avec un centre obscur, se mouvoir rapidement à droite et à gauche, en haut et en bas, tandis que quelques-uns restoient immobiles et comme stationnaires. Je ne mets point ces témoignages de mes foibles télescopes naturels en parallèle avec ceux des télescopes d'Herschell : les siens

découvrent des mondes, et les miens des globules. Peut-être est-ce une illusion de ma vue, comme me l'ont assuré quelques physiciens; mais enfin je rapporte ce que j'ai éprouvé. L'existence de ces globules mouvans est aussi certaine pour moi que celle des satellites d'Herschell, invisibles à tous les hommes, est évidente aux yeux des astronomes. D'ailleurs, pourquoi notre océan d'air n'auroit-il pas ses animalcules comme notre Océan d'eau? Pourquoi la lumière, qui leur donne leur couleur, leur fluidité, leur mouvement, leur température, n'auroit-elle pas, non-seulement ses globules, mais des habitans d'une nature céleste semblable à la sienne? Jamais le sublime Newton, qui a si bien analysé les rayons du soleil, n'a osé leur donner le nom de matière. En effet, ils ne sont point, comme elle, divisibles et corruptibles. On ne peut point les renfermer dans des vases, comme l'air ou comme l'eau; ils traversent les tempêtes sans en être ébranlés, et la profondeur des mers sans s'éteindre. L'astre qui nous les envoie réunit sans doute bien d'autres propriétés inconnues, qu'il verse sur les mondes avec les flots de sa lumière. La décomposition de sa chaleur donne peut-être les formes aux objets, et celle de son attraction leurs mouvemens, comme celle de sa lumière leurs cou-

leurs. Au moins toutes les combinaisons de la forme de ses lignes, de ses angles, de ses courbes, renfermées virtuellement dans une sphère terrestre et morte, peuvent sortir actuellement d'une sphère céleste et vivante.

HARMONIES SOLAIRES SIDÉRALES.

Le soleil nous paroîtroit le dieu de l'univers, s'il n'y avoit pas d'étoiles ; mais, avec tous ses mondes roulans, il n'est lui-même dans le ciel qu'un point lumineux. Les étoiles sont des astres infiniment éloignés et d'une grandeur immense. Herschell, qui est à plus de six cent millions de lieues de nous, les éclipse; et le télescope de son astronome, qui grossit quatre mille fois sa grandeur apparente, et nous découvre ses lunes, diminue celle des étoiles et ne les laisse voir que comme un point, en les dépouillant de leur lumière divergente, et de leur scintillation trompeuse. Cet instrument donne à peine aux étoiles les plus brillantes un diamètre de quelques secondes. C'est d'après ce petit angle que Cassini a évalué la distance de l'étoile appelée Syrius à la terre, à quarante-trois mille sept cents fois la distance de la terre au soleil, c'est-à-dire un billion quatre cent quatre-vingt-dix-sept milliards

neuf cent dix millions de lieues, et sa largeur à trente-trois millions de lieues de diamètre : de sorte que son globe rempliroit tout l'espace qui est entre la terre et le soleil. Il s'ensuit de-là que Syrius est près d'un million de fois plus gros que notre soleil, qui est lui-même plus d'un million de fois plus gros que la terre. Si les planètes éclairées par Syrius sont, par rapport à lui, dans les mêmes proportions que celles qui circulent autour de notre soleil, elles doivent être un million de fois plus grosses; il doit aussi y en avoir un bien plus grand nombre : la plus éloignée doit décrire autour de lui un orbite de plusieurs centaines de milliards de lieues ; son année doit être une longue suite de siècles. Là, sans doute la vie a des proportions qui nous sont inconnues; mais quoique notre pensée ne puisse pénétrer dans ces nouveaux modes de l'existence, nous sentons que les étoiles ne sont à de si énormes distances les unes des autres, qu'afin que leurs planètes aient assez d'espace pour circuler autour d'elles. La planète Herschell, qui n'aperçoit qu'à peine quelques-unes de celles de notre monde, en est bien dédommagée en voyant circuler dans son voisinage celles des mondes limitrophes. Elle voit l'Herschell de Syrius plus

gros que notre soleil. Quoique le nôtre soit un million de fois plus gros que la terre, il n'est, par rapport à celui de Syrius, que ce qu'une petite pirogue est à l'égard d'un vaisseau de guerre. Quoiqu'il n'ait que deux lunes et qu'il soit très-éloigné de son soleil, quand il voit paroître sur son horizon cette grosse planète étrangère avec de nouveaux satellites; quand il la voit dans la tangente de son orbite, naviguer avec lui côte à côte au sein des mers éthérées, le couvrant des reflets d'un soleil un million de fois plus brillant : alors il n'envie plus à Saturne ses sept lunes et son double anneau. S'il entrevoit à peine le système de son monde, il aperçoit l'axe des mondes voisins. Dans son année de quatre-vingt-trois ans, et dans son orbite de trois milliards huit cent millions de lieues, s'il ne compte pas ses saisons, comme les planètes ses sœurs, par leurs levers mutuels, il les compte par les aurores de nouveaux soleils. Ainsi ses habitans, aux extrémités de notre monde, ne sont point abandonnés par l'auteur de la nature, et ils reconnoissent sa providence à ses compensations.

Il est très-vraisemblable que chaque étoile a des planètes soumises à son attraction, il est évident que cette attraction n'existe point

entre les étoiles même, et que par conséquent elle n'est point une qualité inhérente à la matière et une loi universelle de la nature. Les étoiles, pour la plupart, sont immobiles, et c'est cette immobilité qui leur a fait donner le nom de fixes par rapport à nos corps planétaires, qui sont toujours en mouvement. Il est vrai que plusieurs d'entre elles ont des mouvemens particuliers; il y en a une qui décrit un cercle de deux degrés et demi de diamètre : notre soleil, dit-on, en décrit aussi un en tournant sur lui-même en vingt-cinq jours. Il y a une chose très-remarquable dans la lumière des étoiles, celle de plusieurs va en croissant et en diminuant. Ce période est de trois jours dans une étoile d'Argol, de cinq dans une de Céphée, de six dans une de la Lyre, de cent dans une d'Antinoüs, de soixante dans une d'Hercule, de trois cent trente et un dans une de la Baleine, de trois cent quatre-vingt-quatorze dans la changeante de l'Hydre, de quatre-vingt-dix-sept dans la changeante du Cygne. On en compte environ cent quarante qui ont disparu tout-à-fait. Une des sept Pléiades s'évanouit à l'époque de la destruction de Troie. L'ingénieux et sensible Ovide dit qu'elle fut si touchée du sort de cette malheureuse ville, qu'elle se couvrit le visage de ses mains. Mais si une étoile se cachoit

à chaque crime de la terre, le ciel n'en auroit bientôt plus. Il en paroît de temps en temps de nouvelles. En 1572 on en vit une de la grandeur de Vénus dans Cassiopée, et on ne l'a plus revue depuis 1574. L'étoile de la Baleine n'est visible que quatre mois et demi, elle reparoît au bout de onze mois; celle du Cygne au bout de treize, et celle de l'Hydre au bout de deux ans : celle-ci brille pendant quatre mois. On suppose que toutes ces variations viennent de ce qu'elles ont un côté plus lumineux que l'autre, qui quelquefois est ténébreux, et que, dans leur rotation sur elles-mêmes, elles nous montrent tantôt l'un et tantôt l'autre. Pour moi, si j'ose dire ma pensée, je crois que la lumière, cet élément céleste, est la vie des astres; qu'il forme un océan immense dont les constellations sont les archipels, et les soleils des îles qu'il baigne par des flux et reflux éternels, et qu'il aboutit à des continens où la Divinité, dont la lumière n'est que l'ombre, réside dans son essence et dans toute sa splendeur. Peut-être les étoiles errantes ne sont-elles que des planètes étrangères à notre soleil, qui se trouvent éloignées du centre de leurs systèmes, et qui apparoissent dans le nôtre quand elles sont à l'extrémité limitrophe de leurs orbites; peut-être aussi sont-ce de vraies étoiles qui se meuvent par des lois qui nous sont inconnues.

Mais si elles s'attiroient réciproquement, le mouvement d'une seule les dérangeroit toutes; la voûte céleste s'écrouleroit si les voussoirs en étoient mobiles. Dans ce nombre infini d'étoiles qui s'attireroient mutuellement, il y en auroit qui se joindroient et s'amalgameroient ensemble; on en verroit au moins quelques-unes de doubles : celles qui le paroissent et auxquelles on en a donné le nom, se montrent séparées dans le télescope.

Cependant ces étoiles, éloignées les unes des autres à des distances auxquelles ne peut atteindre l'arithmétique des hommes, sont liées entre elles; elles sont ordonnées sur différens plans qui s'enfoncent dans la profondeur du firmament. Les plus apparentes s'appellent étoiles de la première grandeur, et l'on place dans la septième grandeur celles qui sont près d'échapper à notre vue. Elles nous paroissent diversement groupées. Les unes sont sur la même ligne, comme celles de la ceinture d'Orion, vulgairement appelées les Trois-Rois, qui brillent du même éclat; d'autres ne composent qu'une grappe lumineuse comme celles de la Poussinière. D'autres, encore moins distinctes, forment, par leur multitude innombrable, des nuages blancs comme ceux de Magellan près du pole sud, et surtout cette longue bande blanche et irrégulière qui entoure

le firmament dans sa circonférence. Tous ces espaces blancs et lumineux renferment des millions d'étoiles que l'on distingue au télescope. Les anciens ont divisé ces différentes régions du ciel en constellations. Ils en comptoient environ soixante-trois; mais l'abbé de la Caille y en a ajouté quatorze, qu'il avoit formées dans l'hémisphère austral, où il avoit découvert neuf mille quatre cent cinquante étoiles nouvelles. Les anciens, après avoir assemblé ces constellations suivant leur fantaisie, leur donnèrent des noms aussi absurdes que leurs figures, avec lesquelles elles n'ont d'ailleurs aucune ressemblance. Ils appelèrent constellation de l'Ourse les sept étoiles voisines du pole de la terre, et qui ne ressemblent pas plus à cet animal qu'au Chariot du roi David, dont le peuple leur fait porter le nom. Les Indiens, qui conçoivent l'univers fait comme un œuf, regardent la bande lumineuse qui semble le partager en deux comme une fracture qu'y a faite le Mauvais Principe. Les Grecs, qui ramenoient tout aux divinités de leur pays, imaginèrent que c'étoit le lait que Junon répandit en allaitant Hercule. L'abbé de la Caille est, je crois, le premier qui ait placé dans les cieux les images des objets utiles aux hommes, en consacrant aux arts ses nouvelles constellations. Il les a nommées l'Atelier du sculpteur,

le Fourneau chimique, l'Horloge à pendule, le Burin du graveur, la Boussole, le Télescope, etc. Cette idée étoit digne de la vertu de cet astronome laborieux ; mais il n'y a pas d'apparence que ces dénominations intéressent jamais les peuples ni même les artistes, qui d'ailleurs ne peuvent trouver dans ces figures aucune ressemblance avec leurs instrumens. Ne vaudroit-il pas mieux donner aux constellations et à leurs étoiles les noms des bienfaiteurs du genre humain ? Ces monumens célestes ne seroient pas exposés à être renversés par l'envie ; ils brilleroient aux yeux de toutes les nations, et réveilleroient peut-être dans leur âme les sentimens d'humanité qui devroient les réunir. Quel politique forcené, quel égoïste voluptueux, ne seroit pas touché d'un sentiment de bienfaisance pour tous les hommes, quand il verroit luire sur son toit l'astre de Confucius ou celui de Fénélon ?

Bien des gens croient avoir dans le ciel chacun leur étoile, qui préside à leur naissance, et les rend heureux ou misérables pour toute leur vie. Elles les rendroient peut-être bons si elles présidoient à des vertus. Chacune d'elles paroît, par son immensité, son éclat et sa durée, un temple qui leur est élevé par la nature. La construction de ces monumens n'a point à craindre,

comme les nôtres, le mauvais choix d'un emplacement, le défaut de finances, la malédiction des peuples qu'on accable d'impôts, l'impéritie des architectes, les injures du temps, et surtout celles des factions encore plus cruelles. La terre trouveroit, à la gloire et au bonheur de ses habitans, des dépenses toutes faites par les cieux; il y auroit place pour tous les noms dans *cet immense élysée.* Herschell dit qu'il y a un si grand nombre d'étoiles, que dans quelque endroit du ciel qu'il ait braqué son télescope, il en a vu le champ tout parsemé. Il en a compté cent cinquante-huit mille dans un espace de la Voie Lactée de quinze minutes pendant trois-quarts d'heure de révolution. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'un astronome moderne, de la secte des matérialistes, affirme qu'ayant observé pendant un quart d'heure la révolution d'une zone de deux degrés de largeur dans la cuisse d'Ophicius, il n'y en a pas vu une seule. Ne seroit-ce point parce qu'il n'est pas donné aux athées de faire des découvertes dans aucun genre? La lumière, dit Platon, est l'ombre de la Divinité : quand on a étouffé le sentiment de Dieu dans son cœur, on en doit perdre la trace dans les cieux. Parmi les cent cinquante-huit mille étoiles qu'Herschell a observées à la fois, il en a vu çà et là un très-grand nombre de groupées

deux à deux, trois à trois, quatre à quatre, cinq à cinq, et même six à six. Elles ne sont point sur le même plan, mais à la suite les unes des autres comme si on les avoit mises en perspective : elles sont à des distances incalculables. Un philosophe anglois dit qu'il y en a de si éloignées, que leur lumière, qui parcourt plus de quatre millions de lieues par minute, n'a pas encore eu le temps, depuis la création, de parvenir jusqu'à nous. Cette pensée paroît une hyperbole ; mais les imaginations des hommes n'en peuvent enfanter d'assez exagérées pour atteindre à l'immensité de la nature. Ne croyons pas pouvoir nous former une idée de son ensemble. Quelque admirables que soient des soleils innombrables, entourés de leurs systèmes planétaires, ne pensons pas que l'univers entier en soit rempli comme une ruche l'est d'alvéoles qui se touchent par leurs côtés, ainsi que l'imaginoit Descartes avec ses tourbillons, et comme ils semblent s'offrir à notre vue. Les astres ne sont peut-être que la plus petite modification de l'existence. Il y a sans doute ailleurs d'autres matériaux, d'autres combinaisons, d'autres lois, d'autres résultats ; il n'est pas vraisemblable que l'auteur de la nature, qui a créé avec une intelligence infinie une multitude d'êtres organisés, sur des millions de plans différens, pour peupler le globule de la

terre si borné, ait répété toujours la même idée sidérale dans l'immensité d'un espace sans bornes. Nous ne sommes point en place ici-bas pour juger l'univers, nous petits êtres de six pieds, haletant sans cesse après mille besoins avec un souffle de vie. Son plan est hors de notre vue et de notre conception ; la mort seule peut nous en montrer la réalité, comme la nuit, qui est l'image de la mort, nous en découvre quelques aperçus dans les étoiles. Des astronomes, sans doute pour nous faire honneur, soupçonnent que notre soleil fait partie de la constellation d'Hercule ; mais les étoiles qui se montrent avec quelque éclat sont plus considérables, témoin Syrius, qui est un million de fois plus gros. Je suis bien plutôt porté à croire le soleil une des étoiles innombrables qui nous apparoissent comme des grains de sable dans la Voie Lactée, d'autant que cette voie nous entoure au zénith et au nadir ; mais quelque part que nous soyons, nous n'apercevons que quelques îles et quelques archipels de cet océan céleste. Nous sommes si loin des plus voisines, que notre navigation de plus de cent quatre-vingt-dix millions de lieues par an ne change rien à leur position. Quoique notre globe coure avec plus de vitesse qu'un boulet de canon, nous ne pouvons ni nous en approcher ni nous en reculer assez pour

changer seulement de point de vue ; nous ne pouvons rien imaginer même au-delà de ce que nous montre la nature. Les révolutions de nos pensées, comme celles de notre planète, nous ramènent toujours dans notre petit orbite. Nous ne savons point quels sont les habitans de tant de mondes isolés, s'il y a un continent au-delà, dont ils sont les débris, où est le séjour de celui qui a produit tant de merveilles, quels plaisirs il s'est réservés pour son bonheur, lui qui en a tant créé de diverses sortes sur la terre pour celui des êtres sensibles : cependant il existe aussi dans les cieux. Il a lié entre elles toutes les parties de leur architecture infinie. Non-seulement il a mis en harmonie une multitude de globes lumineux qui ne se meuvent point, avec des globes opaques qui se meuvent sans cesse autour d'eux pour recueillir leur lumière ; mais il les a mis en rapport avec l'homme. Notre système planétaire, qui a plus de quinze cents millions de lieues d'étendue ; ces étoiles qui sont à des distances incalculables ; cette Voie Lactée remplie de milliards d'étoiles ; toutes leurs constellations, qui s'étendent depuis celle de l'Ourse jusqu'à celle de l'Eridan, et qui se déroulent peu à peu à ses yeux pour lui présenter de nouveaux objets : tout ce tableau incommensurable

vient, dans les ténèbres, se peindre sur sa rétine, qui n'a pas une ligne de diamètre. O profondeur de la toute-puissance de Dieu ! ô sagesse infinie, vous m'anéantissez sous le poids de vos miracles : mon intelligence succombe sous les prodiges de la vôtre, et si, sur la terre et dans un corps mortel, on peut en supporter un foible aperçu, pour surcroît de merveille je le dois à la nuit et à mon ignorance profonde.

Si nous pouvons connoître un jour ces harmonies sublimes, ce ne peut être que dans le soleil, à travers cette sphère de lumière qui environne ses fortunés habitans; c'est son atmosphère rayonnante qui, comme un télescope céleste, nous en montrera les relations avec ses planètes et les autres soleils, comme notre petite atmosphère aérienne rassemble sur la terre les rayons de l'astre du jour pour nous réchauffer et nous ranimer. La lumière du soleil forme avec celle des étoiles des rets infinis, incorruptibles, éternels, qui lient toutes les parties de l'univers. Quoique cet astre si brillant et si grand n'en soit qu'un petit nœud, il doit être un des foyers de la vérité, comme il en est un de la lumière corporelle et de la vie. Ce n'est que dans un des mobiles de la nature qu'on peut la connoître; ce n'est qu'au centre

de nos mondes qu'on doit jouir de leur ensemble : la vue de tout ce qui s'y passe est sans doute dans le globe qui les fait voir et se mouvoir. S'il est, après la mort, un point de réunion pour les foibles et passagers mortels, c'est dans l'astre qui leur a distribué la vie ; c'est là que les âmes des justes conservent le souvenir des vertus qu'elles ont exercées parmi les hommes ; c'est là sans doute qu'elles influent encore sur leur bonheur et qu'elles aident l'innocence malheureuse par des inspirations, des consolations, des pressentimens. C'est du soleil qu'elles ont une vue pure et une jouissance sans fin de la Divinité, dont elles ont été les images sur la terre. C'est là sans doute que vous vivez, bienfaiteurs du genre humain qui vous a persécutés, Orphée, Confucius, Socrate, Platon, Marc-Aurèle, Epictète, Fénélon, dont les lumières et la sagesse président, comme des astres, aux destinées des nations; et vous aussi dont les vertus sont d'autant plus dignes de récompense que, méprisées des hommes, elles n'ont été connues que de Dieu. C'est là sans doute que vous êtes infortuné Jean-Jacques, qui, parvenu aux extrémités de la vie, en entrevîtes une nouvelle dans le soleil !

Mais il n'est pas permis à d'aveugles mortels

qui se traînent encore dans la poussière, de pénétrer, par la pensée, dans cette sphère de lumière ; notre intelligence en est éblouie, comme notre vue. Pour moi, semblable à la chenille privée d'yeux, qui rampe sur les feuilles que lui disputent les vents, j'entoure çà et là de quelques fils de soie le tombeau où j'ensevelis l'hiver de ma vie ; mais lorsque, dégagé de ma chrysalide, les ailes de mon âme seront développées par la mort, comme le pensoit Platon, alors j'espère prendre mon vol vers les régions où règne un printemps éternel. Je ne verrai plus que de loin cette terre malheureuse, qui ne nourrit que des tyrans et des victimes. Cependant j'aimerai encore à fréquenter les lieux où je vécus solitaire et heureux dans la contemplation de la nature, où les rayons de l'aurore, la verdure des prairies, l'ombre des forêts, les consolations de l'amitié, les ravissemens de l'amour, confirmés par des joies paternelles, me donnèrent les premières sensations de la Divinité. Je croîtrai mon bonheur dans les cieux de celui que j'aurai pu procurer aux infortunés sur la terre. C'est là que nous jouirons tous des harmonies ineffables de la lumière, au sein même de la lumière. En attendant, examinons-en les effets sur notre globe, d'abord dans l'astre des nuits, qui nous la renvoie du soleil.

HARMONIES SOLAIRES

DE LA LUNE.

Kepler, le restaurateur de l'astronomie, et celui qui entrevit le premier la loi par laquelle les planètes s'attirent, assure positivement que la lune a une atmosphère : il en donne pour preuves les éclipses centrales du soleil, où l'on voit toujours un anneau lumineux autour de la lune, qui ne provient, selon lui, que de l'atmosphère de ce satellite, qui réfracte les rayons du soleil qui l'éclairent dans la partie opposée. Selon lui, les diamètres apparens de ces deux astres sont de la même grandeur à peu près, celui du soleil ne surpassant celui de la lune que de sa cent quatre-vingtième partie ; Gassendi et quelques autres astronomes croient même que celui de la lune est toujours plus grand ; enfin, dans plusieurs éclipses solaires centrales observées à Londres, et décrites dans les *Transactions philosophiques*, on a toujours remarqué un anneau lumineux, large de plus d'un doigt, qui entouroit le limbe de la lune, et qui

se réfractoit sur son disque, de manière qu'à peine il paroissoit obscurci. Telle fut entre autres l'éclipse totale du soleil, du 1er mars 1738, observée à Edimbourg par Mac-Laurin, célèbre professeur de mathématiques. Il dit que, durant l'apparence de l'anneau, la lumière du soleil fut toujours très-sensible, et il ajoute que plusieurs personnes de bonne vue, et de bonne foi, ce qui est plus rare, lui assurèrent que, vers le milieu de l'apparence annulaire, c'est-à-dire dans le plus fort de l'éclipse, ils ne pouvoient discerner la lune sur le soleil. Ces effets expansifs des rayons solaires ne peuvent s'attribuer qu'à leur réfraction dans l'atmosphère de la lune.

Les autorités que je viens de citer sont grandes sans doute ; mais je pense qu'il ne faut admettre que celles de l'expérience et de la raison lorsqu'il s'agit de la recherche de la vérité. Les anti-atmosphériques lunaires opposent, il est vrai, expérience à expérience ; mais les leurs paroissent fautives. Il est possible que l'atmosphère de la lune ne soit pas plus élevée que ses montagnes, qui, comme nous l'allons voir, sont d'une hauteur prodigieuse. Dans cette hypothèse, elle ne doit pas altérer la lumière des étoiles sur lesquelles elle passe, puisqu'elle ne déborde pas sa planète ; il est pos-

sible encore qu'après des jours d'un demi-mois elle se trouve fort dilatée, et par conséquent peu réfrangible dans l'hémisphère qui nous regarde.

Au défaut de preuves astronomiques, apportons-en de physiques pour prouver son existence. On ne peut douter que la lune n'ait une atmosphère, depuis qu'Herschell y a observé trois volcans. Il est certain qu'il ne peut exister de feu apparent sans air, ni de volcan sans eau, puisque c'est l'eau qui lui fournit des alimens : or, l'eau seule contient beaucoup d'air, selon les chimistes, et de plus il n'y a que l'air environnant qui brûle dans un corps enflammé. Il est étonnant que les physiciens démontrent d'une part qu'il n'y a point de feu sans air, et que d'une autre part les astronomes soutiennent qu'il n'y a point d'air dans la lune, où il y a des volcans : les sciences devroient au moins se mettre d'accord, et pour cela elles devroient marcher ensemble.

Empruntons nous-même de la physique terrestre les lumières qui doivent nous éclairer dans la physique céleste : les rapprochemens que j'en vais faire sont dignes de la plus grande attention.

Nous venons de démontrer que la lune avoit une atmosphère pour rassembler sur elle les

rayons du soleil, nous allons voir qu'elle est disposée de la manière la plus propre à les réverbérer.

Tous les peintres et tous les opticiens savent que si un corps sphérique est éclairé, il y brille un seul point lumineux, qui va en se dégradant sur le reste du corps et le fait paroître arrondi; dans la représentation qu'ils en font, ils expriment ce jet de lumière par une masse de blanc qui tombe sur le globe, et fuit de demi-jour en quart de jour sur le reste de son hémisphère et lui donne de la rondeur. Cet effet a lieu sur tous les fruits ronds suspendus aux arbres. Nous y voyons un coup de lumière qui frappe sur un point, et, sur tout le reste, des demi-teintes ou plutôt des demi-lueurs, qui l'arrondissent à la vue. Ceci est très-sensible sur le globe de l'œil, quoiqu'il soit blanc en grande partie.

Il n'en est pas de même de la plupart des fleurs. Nous avons démontré, dans nos *Études*, que c'étoient autant de réverbères ou convergens ou divergens, qui renvoient la lumière du soleil sur leurs parties sexuelles; elles la réfléchissent par leurs pétales convexes et concaves, ce qui y produit plusieurs jets lumineux. Il résulte de-là que les fleurs ont plus d'éclat que les fruits de la même couleur et du même

diamètre. Ainsi, par exemple, un tableau de roses paroît sensiblement plus grand qu'un tableau de pêches de la même proportion, parce que chaque rose a plusieurs foyers de lumière dans ses pétales, à la fois concaves et convexes, et que chaque pêche n'en a qu'un seul jet, comme tous les corps ronds. Ces effets sont très-apparens, surtout dans la nature. Les roses éclairées par le soleil semblent avoir un éclat lumineux, et le rosier qui les porte apparoît d'un diamètre beaucoup plus grand que lorsqu'il n'est couvert que de feuilles. Il n'en est pas ainsi à beaucoup près d'un pêcher de la même grandeur. Ceci posé, il est certain que si la lune étoit un corps sphérique tout uni, nous n'y verrions, lorsqu'elle est pleine, d'autre lumière brillante qu'un point lumineux qui iroit en dégradant sur le reste de son hémisphère, et nous la feroit paroître saillante et ronde comme ces globes dorés qu'on voit au haut de quelques clochers, et comme tous ceux que représentent les peintres. Au contraire nous voyons la lune plate et unie comme un miroir plan : il faut donc qu'elle nous renvoie la lumière de toutes les parties de son hémisphère. Or il n'y a qu'une lumière disséminée également dans toutes les parties d'un globe qui puisse le faire paroître aplati : c'est en effet ce qui arrive à un

boulet, ou à un simple charbon embrasé au milieu d'une fournaise; on n'aperçoit que le contour et la surface uniforme. Ces effets sont évidens dans le soleil, qui, dardant des rayons de tous côtés, ne nous présente, comme la lune, qu'une surface plate, sans saillie ni convexité. Il y a plus, c'est que ces deux astres dont l'un faît jaillir ses rayons de tout son globe, et l'autre les réfléchit de tout un hémisphère, nous apparoissent, ainsi que les fleurs, d'un diamètre plus grand qu'ils ne le sont en effet: car nous les voyons sensiblement plus petits, du sommet d'une haute montagne dans la moyenne région de l'air, où leurs rayons sont moins réfractés.

Je conclus donc de l'uniformité de la lumière de la lune, qui fait paroître son hémisphère aplati, que ses montagnes y sont disposées en réverbères, pour renvoyer également de tous les points de sa circonférence les rayons du soleil sur la terre. D'ailleurs est-il vraisemblable que Dieu, qui a donné des réverbères si variés à de simples fleurs pour réfléchir les rayons de l'astre du jour sur leurs parties sexuelles, en ait refusé à l'astre des nuits, qui devoit les refléter sur un monde.

C'est sans doute par cette raison que la lune nous montre toujours la même face et qu'elle

ne tourne pas sur elle-même ; car elle dérangeroit à chaque instant ses foyers lumineux. Quelques astronomes prétendent qu'elle a une rotation sur son axe, et ils croient en donner la preuve en supposant que cette rotation cadre exactement avec sa révolution autour de la terre ; mais je crois qu'ils se trompent dans la cause, quoiqu'ils aient raison dans l'effet. Cette harmonie, au reste, seroit une preuve encore plus admirable de la Providence, qui auroit fait accorder d'une manière si juste la rotation de la lune avec sa révolution terrestre. Représentons-nous donc la lune fixée à l'extrémité du rayon de son orbite terrestre, et faisons-la tourner, ainsi fixée, autour de la terre : il est certain qu'elle lui montrera toujours sa même face sans avoir de rotation sur elle-même. Les astronomes disent que dans ce mouvement elle découvre sept à huit degrés de l'hémisphère opposé, et ils en concluent sa rotation ; mais il est évident qu'en la supposant fixée par son centre à un rayon de la terre et en la faisant circuler autour, on apercevra dans ce mouvement de translation quelque petite partie de son hémisphère opposé, dès qu'on ne la verra plus en face.

Nous pouvons juger des différens effets de la lumière à la simple vue, en comparant

la lumière réfléchie de la terre sur la lune à celle de la lune sur la terre : celle-ci paroît beaucoup plus vive, quoique la planète qui la renvoie ait seize fois moins d'étendue. Il est remarquable que les axes des réverbères de la lune ne sont pas tout-à-fait dirigés parallèlement au rayon de son orbite autour de la terre, mais que leurs foyers sont un peu divergens. S'ils n'étoient formés, par exemple, que de courbes paraboliques parallèles au rayon de son orbite, ils ne renverroient tous ensemble, même dans la pleine lune, qu'une gerbe de lumière égale au diamètre de la lune, et ils n'éclaireroient sur la terre qu'un espace de sept cent cinquante lieues de large, tandis que lorsque la lune est nouvelle et qu'elle n'a qu'un croissant lumineux, elle éclaire un hémisphère terrestre tout entier. Il s'ensuit de-là que la lune est à une distance convenable pour produire sur la terre le plus grand effet lumineux possible, et que, par cette distance on pourroit calculer la courbure de ses réverbères. Je ne doute pas aussi que la terre n'ait les chaînes de ses hautes montagnes couvertes de glaces, et surtout les glaciers de ses poles, disposés pour produire quelques-uns de ces effets sur le disque de la lune. La nature sait faire des miroirs ardens avec des glaces, pour le moins aussi bien

que nos physiciens. Le navigateur Martenz raconte que dans le voyage qu'il fit sur les côtes du Spitzberg pour y pêcher des baleines, la réverbération du soleil dans les glaces flottantes étoit si forte, qu'elle faisoit fondre le goudron de son vaisseau.

Je vais traiter fort superficiellement un sujet bien au-dessus de ma portée; mais je suis si peiné de l'ingratitude de quelques prétendus savans qui emploient les découvertes faites par des hommes de génie, pour tâcher d'établir le matérialisme jusque dans les cieux, que je veux leur faire voir qu'il ne faut que du sens commun pour renverser tous leurs sophismes, et qu'un ignorant peut les confondre. Je vais donc essayer de donner une idée des réverbères célestes, non d'après de fausses hypothèses, mais d'après les observations les plus certaines. Les cartes que j'ai vues de la lune ne sont pas plus ressemblantes que celles du soleil. Les astronomes la représentent sillonnée irrégulièrement, comme si les volcans l'avoient bouleversée. A la vérité, ils y expriment quelques endroits rayonnans, auxquels ils ont donné avec raison les noms de plusieurs philosophes illustres, tels que ceux de Platon, de Tycho, de Képler, de Copernic; mais ils regardent ces rayons comme des torrens de matière fondue qui se sont

écoulés en divergeant d'un volcan immense. Ces idées sont dues à des astronomes italiens, et sans doute elles leur sont venues à l'aspect des laves du mont Etna ou du mont Vésuve, qui étoient dans leur voisinage. S'ils eussent raisonné en bons physiciens, tels qu'ils l'étoient d'ailleurs, ils auroient senti que des chaînes de montagnes disposées en rayons autour d'un centre ne pouvoient être des laves produites par un volcan, parce qu'elles n'auroient pu s'étendre aussi loin de leur cratère sans se refroidir. Celles de Tycho occupent au moins un tiers de l'hémisphère de la lune, c'est-à-dire deux ou trois cents lieues. La terre, qui est soixante-seize fois plus étendue, et dont l'Océan est beaucoup plus grand que toutes les mers de la lune, n'a pas de volcans dont les laves aient seulement trois lieues de rayon. D'ailleurs ces chaînes de montagnes divergentes ne ressemblent en rien à des matières volcaniques. J'ai vu la lune, à l'Ile de France, dans une lunette de vingt pieds : elle me parut presque partout d'une blancheur éblouissante, et semblable à un bain de chaux éteinte, couverte en grande partie de bulles rondes, rangées près à près à la suite les unes des autres, comme des jetons comptés sur une table; il me parut même que plusieurs empiétoient les

unes sur les autres. Ces bulles n'étoient point en creux, comme celles d'un bain de chaux, mais en relief et évidées dans leur milieu, avec un petit piton à leur centre. Elles ressemblent au chaton d'une bague d'argent, dont l'entourage et le milieu seroient en relief, et l'entre-deux creusé, ou plutôt au disque d'une fleur entourée d'un seul pétale. Quant à la disposition de ces montagnes entre elles, j'avoue que je n'y ai pas fait une grande attention, et j'en suis bien fâché; mais je ne soupçonnois pas alors qu'il pût y avoir quelques harmonies dans les montagnes d'une planète, puisque les naturalistes même n'en admettoient pas dans les pétales des fleurs, qui sont des corps organisés. Au reste, de toutes les descriptions que j'ai lues de la lune, je ne trouve que celle du P. Beccaria, qui se rapporte à ce que j'ai vu; encore n'ai-je eu qu'un foible aperçu de sa relation, ainsi que de cette planète. Selon lui, la plupart des montagnes de la lune s'arrondissent en rentrant sur elles-mêmes, et renferment une vallée ronde, au centre de laquelle est un monticule. L'idée que cet habile astronome nous en donne, est d'autant plus digne de confiance, qu'il est, je crois, le premier qui ait découvert le volcan soupçonné par Hévélius dans le lieu appelé mont Porphirite, parce qu'il paroît tou-

jours rouge. Herschell, depuis, en a vu trois dans cette planète. Cependant je ne pense pas avec Beccaria que ces montagnes, évidées dans le milieu avec un piton, et qui forment de longs rayons à la suite les unes des autres, soient des laves, ni même des volcans éteints; car leurs laves, et leurs cratères noircis par le feu, ne rendroient pas une lumière aussi vive et aussi blanche. Les terres lointaines, comme je l'ai dit ailleurs, apparoissent sombres : ce sont les eaux et les sommets des monts couverts de neiges et de glaces qui resplendissent. Je crois donc que ces montagnes qui rentrent sur elles-mêmes, et renferment une vallée ronde avec un monticule au milieu, sont de véritables réverbères dont les axes sont tournés vers la terre. Sans cette direction, nous ne verrions pas l'intérieur de la plupart tout à la fois, comme nous le voyons dans la pleine lune; le plus grand nombre de leurs foyers fuiroit en perspective sur la sphéricité de cette planète. Je crois donc que ces montagnes si lumineuses, qui ont dans leur centre une vallée et un monitcule, sont si élevées, que leurs sommets sont toujours couverts de glaces, et cette température est très-vraisemblable; car, outre que leur atmosphère s'élève peu, elles ont plus de trois lieues de hauteur, ainsi que l'ont observé Cassini et Riccioli. Elles

sont si hautes, qu'elles font paroître le limbe de la lune dentelé comme une grosse scie. C'est par une des profondes vallées de sa circonférence, disposées en réverbères par rapport à nous, que l'Espagnol dom Ulloa, en observant l'éclipse totale du soleil le 24 juin 1778, aperçut un rayon du soleil, très-vif, qui passoit par ce profond ravin, comme par un trou.

Je ne peux me lasser de le répéter, c'est donc par une admirable loi de la Providence, que, pendant que les planètes tournent sur elles-mêmes autour du soleil pour répandre ses rayons sur toutes leurs surfaces, les lunes, qui renvoient ses rayons à leurs planètes, ne tournent point sur elles-mêmes, parce qu'elles dérangeroient à chaque instant les foyers de leurs réverbères. D'un autre côté, si ces foyers n'étoient pas rangés sur le même hémisphère, et perpendiculairement à la planète qu'ils éclairent, il n'y en auroit qu'un seul de lumineux pour elles.

Il ne faut pas croire que la lune ne serve qu'aux besoins de la terre, et qu'elle soit elle-même dépourvue d'habitans. Elle a de l'air et de l'eau, comme nous l'avons vu, puisqu'elle a des volcans, et elle a des végétaux et des animaux; car ce sont leurs détrimens que les rivières charrient sans cesse dans le bassin des

mers qui fournissent les huiles, les bitumes et les soufres qui servent à l'entretien de ces feux marins situés, par toute la terre, sur le bord des eaux. Nous ne pouvons rien dire sur la nature de ces végétaux et de ces animaux lunaires, qui doivent différer des nôtres à beaucoup d'égards. Ceux de l'Amérique ne ressemblent point à ceux de l'Europe, à plus forte raison ceux d'une autre planète. Quelques degrés du nord au sud en montrent sur notre globe de genres très-différens; ceux de la lune, qui éprouvent alternativement des jours et des nuits d'un demi-mois consécutif, doivent avoir des caractères particuliers. Les pythagoriciens, qui de tous les philosophes de l'antiquité ont le mieux connu la nature, prétendoient que tous les astres étoient habités, et que les plantes et les animaux de la lune étoient quinze fois plus grands que les nôtres. Ils concluoient sans doute leur grandeur de la durée des jours de leur planète. Mais, à raisonner par analogie, nous ne voyons pas que les herbes et les oiseaux du Spitzberg, qui éprouvent des jours de deux et trois mois, soient plus volumineux que ceux de la même espèce qui sont dans des latitudes où le soleil est moins long-temps sur l'horizon. A la vérité, les énormes baleines et les ours blancs monstrueux de ses rivages, ainsi que les grands sa-

pins du Nord, pourroient motiver en quelque sorte l'opinion des pythagoriciens. Quoi qu'il en soit, nous ne devons pas douter que les plantes de la lune ne portent des fleurs faites autrement que les nôtres, puisque leurs pétales sont des réverbères du soleil. Nos roses, qui ne vivent sur la terre que depuis son aurore jusqu'à son couchant, doivent briller quinze jours sur le sein des bergères. Beaucoup d'espèces d'animaux doivent y veiller et y dormir alternativement un demi-mois. Il y a apparence que plusieurs espèces d'oiseaux et de poissons font le tour de cette planète avec la lumière du soleil. Comme elle n'a que deux mille trois cent quarante-six lieues de tour, ils en peuvent venir aisément à bout en un mois en en faisant soixante-dix-huit par jour. Les hirondelles, les frégates, les marsouins et les thons, voyagent avec plus de vitesse.

Il n'est pas douteux que cette planète ne soit habitable aux hommes, puisqu'elle est à peu près à la même distance du soleil que la terre. Ses montagnes, trois fois aussi hautes que les Cordillères; leurs vallées rondes; les pyramides de deux ou trois lieues de hauteur qui en occupent le centre, doivent offrir une multitude de températures très-variées et des points de

vue ravissans. Leurs sommets se couvrent sans doute de glaces pendant des nuits d'un demi-mois, et ces glaces se fondent pendant des jours d'une égale durée. Leurs eaux doivent se rassembler autour de leurs pyramides centrales, et y former des bassins circulaires qui en reflètent les différens aspects. Ces lacs, par leurs vapeurs, couronnent de neiges les sommets de ces rochers, et ces neiges en fondant fournissent mille ruisseaux aux lacs qui entourent leurs bases. Quand, après une longue nuit, le soleil commence à en éclairer les cimes, ainsi que celles des montagnes environnantes, il en résulte tout à coup la plus magnifique illumination. On en aperçoit, avec le télescope, quelque effet de la terre; car, dans la nouvelle lune, on voit les premiers rayons de l'astre du jour y passer rapidement de pic en pic, et les glaciers étinceler successivement comme des grains de poudre qui s'enflamment l'un après l'autre. Ces feux naissans qui brillent au-dessus de ces profondes et sombres vallées, y paroissent comme autant de nouvelles aurores; mais quand, au bout de quelques jours, le soleil y fait sentir toute son action et qu'il en éclaire tous les entonnoirs, alors des gerbes innombrables de sa lumière, reflétées par les vallées, les eaux et les glaces, font

couler des milliers de cascades de ces hauteurs. Les lacs répètent leurs reflets, et les échos leurs murmures.

Ces admirables harmonies des neiges et de la verdure, de la lumière et des eaux, des bruits et de la solitude, dont nous voyons quelques images dans les Alpes, n'ont rien d'aussi merveilleux que le tableau du même genre que présente une planète entière. C'est alors que ses habitans, séduits par la longueur de leurs jours et les beautés innombrables de tant de sites différens, se laissent aller aux courans de leurs ruisseaux et aux flux de leurs méditerranées. Les heureux insulaires de la mer du sud voguent d'île en île, ceux-ci voyagent de lac en lac jusque dans l'océan commun qui en réunit les eaux, et aux golfes duquel nos astronomes ont donné des noms : mais quand le soleil s'éloigne d'eux, alors ils retournent dans leurs habitations, à l'aide du reflux de leurs marées. C'est en ce moment que la nuit et le silence viennent régner sur leur hémisphère. Les sommets de leurs rochers se couvrent de neiges nouvelles; les cascades de leurs ruisseaux, frappées de congélations, restent suspendues sur leurs flancs : l'hiver est sur leur tête; mais l'été est à leurs pieds, au fond de leurs entonnoirs. Les feux d'un grand nombre de volcans brûlent au sein de leurs lacs, et

jettent encore de brillantes clartés. On ne peut plus en douter, Herschell, avec un télescope qui grossissoit seulement trois cent vingt fois, a découvert, le 22 octobre 1790, dans une éclipse totale de lune, au moins cent cinquante points lumineux de couleur rouge. D'un autre côté, la terre, éclairée à son tour par le soleil, leur renvoie quelque portion de sa lumière, non aussi vive que celle de la lune sur la terre, mais plus étendue; car ils la voient sous un diamètre quatre fois plus grand que nous ne voyons leur planète. Quoique la terre tourne, ils en aperçoivent toujours le limbe resplendissant par des mers ou des monts à glaces; car les premières harmonies des montagnes sont solaires et sidérales, afin que les planètes soient visibles les unes aux autres. Ils en distinguent les divers océans, les longues chaînes glacées de l'Atlas, du Taurus, de l'Imaüs et du Thibet, qui vont d'occident en orient, et celles des Cordillères qui vont du nord au sud, et surtout les coupoles immenses de glaces qui font rayonner sur ses poles les aurores boréales et australes. Il y a apparence qu'ils ajoutent à ces douces clartés l'usage du feu, dont la nature les a favorisés, comme nous, en en plaçant les foyers dans leurs volcans. Les peuples de notre zone glaciale ne dorment pas

toujours pendant leurs nuits de trois mois. C'est sans doute pour que l'homme pût suppléer à l'absence du soleil, et habiter toutes les latitudes de la terre, qu'elle n'a donné qu'à lui seul la puissance de disposer du feu. Cependant si son sommeil n'est pas en harmonie avec l'absence journalière de l'astre du jour, il paroît l'être avec son absence annuelle. Dans sa première enfance qui dure six mois, il dort, pour ainsi dire, pendant tout ce temps, qui est le même pendant lequel le soleil cesse d'éclairer un des poles de la terre. Sa décrépitude n'est, comme sa naissance, qu'un crépuscule aussi long que la nuit du pole opposé. Les alternatives de veilles et de sommeil qui remplissent les intervalles de sa vie semblent réglées sur les longueurs des nuits des zones tempérées et de l'équateur. Comme la nature a varié pour l'homme ses harmonies à l'infini, et qu'elle les rapporte toutes à celles du soleil, il est possible que les habitans de la lune dorment un demi-mois de suite. Ils sont livrés sans doute à des songes agréables, produits par des spectacles ravissans, qui pendant quinze jours consécutifs doivent leur faire des impressions profondes. Quoi qu'il en soit, les anciens croyoient, avec quelque sorte d'apparence, que la lune étoit le séjour des songes, et que c'étoit là que les âmes

des hommes alloient après leur mort. C'est en suivant cette idée qu'ils lui donnèrent le nom d'Hécate, et qu'ils la firent présider aux Enfers. En effet, elle est la reine des nuits et de l'hiver, qui sont en quelque sorte des morts passagères de la terre. Il y a plus, soit qu'il y ait dans notre cœur des sentimens innés des lois de la nature, qui nous en donnent la conscience avant que notre esprit en acquière la science, comme nous en avons qui nous donnent celle de nos organes et de notre existence bien avant que nous puissions en raisonner; soit qu'il émane encore des astres d'autres qualités que celles de leur lumière, de leurs couleurs et de leurs attractions, il est certain que tous les peuples ont regardé la lune comme un astre qui influoit sur la naissance, la génération et la mort de tous les êtres. Elle est la Vénus des insulaires de la mer du Sud, qui la célèbrent dans leurs chansons. Les Grecs et les Latins l'invoquoient, pour les accouchemens, sous les noms de Lucine et d'Ilithye, et enfin, pour la mort, sous le nom d'Hécate. Il y a en effet dans sa lueur bleuâtre je ne sais quoi d'amoureux et de funèbre, de vivant et de mourant, de concordant à la volupté et à la philosophie. Elle semble nouer et dénouer à la fois les liens de la vie; elle vivifie les eaux par ses rais lumineux, et elle ensevelit

les monts et les forêts sous le crêpe de la nuit qu'elle rend visible. C'est à ses diverses phases que les poissons s'abandonnent aux courans de l'Océan pour se reperpétuer, et que les bêtes féroces sortent de leurs déserts pour chercher de la proie. Ce n'est qu'à ses douces clartés qu'on peut rendre une scène d'amour très-touchante, et animer les tombeaux; et si j'avois à peindre les adieux d'Andromaque, je les placerois sur les mêmes rivages, et je les éclairerois de la même lumière nocturne que les funérailles d'Hector.

HARMONIES SOLAIRES ET LUNAIRES

DES

PUISSANCES DE LA NATURE

SUR LA TERRE.

Si l'on s'en rapporte aux témoignages des hommes qui sont le plus à portée par leurs travaux d'observer les phases de la lune, et les plus intéressés à en connoître les effets, on ne peut douter qu'elle n'influe sur toutes les révolutions de l'atmosphère. Les gens de mer et les gens de terre, je veux dire les matelots et les cultivateurs, attendent toujours quelque changement de temps de la nouvelle et de la pleine lune, et même de son lever et de son coucher. Les matelots disent en proverbe, « que la lune mange les nuages. » J'en ai éprouvé plusieurs fois la vérité, surtout sur la mer, où je n'avois guere à observer que le ciel. J'ai vu assez souvent, au coucher du soleil,

des nuages obscurs, qui annonçoient des orages pour la nuit, se dissiper entièrement au lever de la lune : on voyoit ses rayons les dissoudre sensiblement ; de sorte qu'au bout d'une heure ou deux leur douce lumière brilloit sur les flots. Les poëtes anciens n'auroient pas manqué de dire que c'étoit Junon, ou plutôt Vénus, qui désarmoit Jupiter et lui enlevoit la foudre. Ils attribuoient à la lune un caractère féminin, non pour ses inégalités, mais principalement pour la douceur de son influence. Pline dit qu'elle résout et dénoue ce que le soleil assemble. Il affirme positivement, *liv. IX, chap. XXXI*, que, lorsqu'elle est pleine, elle attiédit le froid de la nuit par ses rayons. Il cite en preuve les poissons crustacés, comme les cancres et les langoustes, qui se retirent, dit-il, en hiver sur les plages et les côtes les plus exposées au soleil, parce qu'ils craignent beaucoup le froid, et qui se montrent, au printemps et en automne, principalement quand la lune est pleine, à cause de la chaleur qu'ils en reçoivent. Il est certain que puisqu'elle réfléchit une partie de la lumière du soleil, elle doit renvoyer aussi une partie de sa chaleur. Euripide lui donne le nom de fille du soleil, quoiqu'elle fût regardée en général comme sa sœur. C'est peut-être dans

le sens d'Euripide que Virgile, qui donne au soleil le nom de Phœbus, donne à la lune le nom de Phœbé. Les anciens supposoient que l'astre du jour étoit traîné sur un char attelé de quatre chevaux, sans doute pour désigner son cours divisé en quatre saisons; mais ils n'en donnoient que deux à la lune. Quelques-uns les imaginoient tout blancs; d'autres, plus ingénieux, supposoient que l'un étoit blanc et l'autre noir : au reste, ils armoient également le frère et la sœur d'un arc et d'un carquois. Quand Homère, au milieu de ses combats meurtriers, parle de la mort naturelle d'un de ses héros, il dit que Diane l'a percé de ses douces flèches. On voit, par ces allégories et par plusieurs autres, que les Grecs n'ignoroient pas les principales influences de la lune, et si leurs connoissances avoient été aussi étendues en physique que leur goût étoit exquis en poésie, ils auroient fait présider la lune aux principales harmonies de la nature, en variant simplement ses atours; mais ils aimèrent mieux distribuer ses différentes fonctions à plusieurs autres divinités. Ainsi ils mirent l'air sous l'empire de Junon, la mer sous celui de Neptune, la terre sous celui de Cybèle.

Ce sont les harmonies du soleil et de la lune qui font souffler les vents de nord-est et

de sud-est, de chaque côté de l'équateur, dans la zone torride qu'ils rafraîchissent sans cesse, parce qu'ils participent du pole nord et du pole sud. Ce sont elles qui, dans notre hémisphère, rendent le vent d'orient sec, parce qu'il traverse pour venir à nous le continent vaste et élevé de l'Asie. Le vent opposé du couchant est humide, parce qu'il passe sur l'Océan atlantique, dont il nous apporte les vapeurs. Le vent du midi est chaud, parce qu'il vient de la zone torride, et le vent opposé, du nord, est froid, parce qu'il souffle du pole toujours couvert de glaces par l'éloignement de ces astres. De ces quatre vents, le sec et l'humide, le chaud et le froid, se composent toutes les températures de l'atmosphère. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que, quelque irrégulière que soit en apparence la circonférence du globe, il n'y a aucun lieu, soit au sein des mers, soit au sein des continens, dans les zones torride, tempérée ou glaciale, qui n'éprouve des harmonies semblables, par des montagnes à glaces et par des méditerranées, ou par les vents supérieurs et inférieurs, ou par des étés et par des hivers. Elles sont les mêmes avec des moyens différens dans l'hémisphère opposé au nôtre. Le vent d'orient y est humide, celui du couchant sec, du nord chaud, et du sud

froid. C'est le soleil et la lune qui dans leur cours varient les vents pour la température de l'atmosphère, la circulation des eaux, la régénération des minéraux, la végétation des plantes, la respiration des animaux, les navigations des hommes. Ce sont ces astres qui, après avoir établi entre les vents une série d'harmonies physiques, aériennes, aquatiques, terrestres, végétales, animales et humaines, en font naître pour ainsi dire de morales entre eux. Ils leur en donnent de fraternelles et de sororales lorsque le soleil retourne au solstice d'hiver, et la lune à notre solstice d'été; ils font souffler tous les dérivés du nord et de l'ouest, ou ceux de l'ouest et du sud, qui sont en consonnances fraternelles et se tempèrent les uns et les autres. Ils leur en donnent de conjugales lorsque, étant réunis à l'équateur à l'équinoxe du printemps, ils opposent au vent du nord qui condense celui du sud qui dilate, et à celui d'orient qui dessèche, celui d'occident qui humecte, et préparent par ces contrastes les amours des êtres organisés. Ils leur en donnent de maternelles, lorsque le soleil, au solstice d'été et la lune à notre solstice d'hiver, font souffler les vents d'est, qui mûrissent les semences et favorisent les générations des animaux. C'est alors que les

petits oiseaux sortent de toutes parts de leurs nids, et que les abeilles donnent leurs derniers essaims.

Les vents qui soufflent à ces trois époques devroient s'appeler fraternels, conjugaux et maternels, parce que l'amitié naît des consonnances, l'amour des contrastes, et la maternité des générations. Mais lorsque le soleil et la lune, près de changer d'hémisphère, se rencontrent à l'équinoxe d'automne, ils groupent les vents en tribus ou en espèces de même genre. C'est alors qu'ils font souffler tous les enfans du nord pour transporter vers le midi les tribus innombrables des hirondelles, des cailles, des ramiers, qui traversent les mers pour s'établir dans des climats plus tempérés. Les astres assemblent les vents en divers genres, ou en nations, lorsqu'il les font souffler tour à tour trente-deux rhumbs de notre horizon, et enfin sphériquement lorsqu'ils harmonient les vents de chaque horizon avec ceux de tous les autres horizons du globe, et qu'au bout de l'année ils ont fait circuler toute l'atmosphère d'un pole à l'autre.

Nous avons vu, dans le cours de cet ouvrage, les harmonies des astres et des êtres animés; mais ces harmonies sont inépuisables. Tous les animaux ont les phases de leur vie réglées sur

celles du soleil et de la lune. A peine l'astre du jour est-il sous l'horizon, que les animaux sont frappés de léthargie, à l'exception de ceux de la nuit. La veillée de ceux-ci prouve, ainsi que tant d'autres effets de la nature, que le sommeil n'est pas un simple résultat mécanique de l'absence du soleil. Les insectes immobiles sont réfugiés dans le sein des plantes ; les oiseaux, nichés dans leur feuillage, se reposent la tête sous leurs ailes ; les troupeaux se couchent à l'abri des haies ; le chien vigilant qui les garde s'endort auprès d'eux après avoir tourné plusieurs fois sur lui-même. Toutes les fonctions de l'intelligence sont suspendues dans l'absence de l'astre qui en produit les images. Cependant plusieurs êtres ont déjà terminé leur course et leur existence : la mouche éphémère ne voit point deux aurores. Bientôt l'astre des nuits vient rendre une nouvelle vie au monde. Elle a, comme l'astre des jours, ses plantes, ses insectes, ses oiseaux, ses quadrupèdes ; c'est à sa clarté douteuse que le mirabilis et l'arbre triste ouvrent leurs fleurs, que plusieurs espèces de poissons voyagent, que les tortues viennent pondre sur les grèves solitaires, et que l'oiseau du printemps, le rossignol, aime à faire retentir de ses chansons les échos des forêts. Cependant les cercles de la vie s'étendent avec ceux des jours,

et la lune en forme différens périodes. Beaucoup d'espèces d'insectes ne vivent qu'un de ses quartiers; d'autres, une demi-lunaison; d'autres, une lunaison; d'autres parcourent une saison entière et meurent au solstice d'été: le plus grand nombre périt à l'équinoxe d'automne, lorsque le soleil va éclairer un autre hémisphère. C'est alors que la marmotte se cache et s'endort dans le creux des rochers, pour ne se réveiller qu'à l'équinoxe du printemps: l'année n'est pour elle qu'un jour et qu'une nuit de six mois. Ainsi, cet animal, par ses mœurs, établit une nouvelle concordance entre les hautes montagnes à glaces qu'il habite et les poles du monde. Cependant une foule d'animaux, aux mêmes époques, suspendent leurs travaux dans notre hémisphère. Les abeilles se reposent dans leurs ruches; plusieurs espèces d'oiseaux, comme les cailles et les hirondelles, suivent le cours du soleil et passent dans l'hémisphère qu'il réchauffe, tandis qu'une multitude d'êtres périssent dans celui qu'il abandonne. Les animaux carnivores se dispersent de toutes parts pour en dévorer les dépouilles. Les renards fourrés et les ours blancs pénètrent, jusqu'au sein de la zone glaciale, dans des régions de neiges et de glaces qu'aucun animal vivant ne

peut habiter. Mais les courans de l'Océan déposent encore sur leurs rivages les débris de quantité de corps marins qui viennent des zones tempérées et torrides. Ainsi l'instinct qui porte les renards et les ours blancs sur les côtes maritimes de notre zone glaciale, dans son hiver, prouve que les courans de l'Océan leur apportent des nourritures ; ce qui ne pourroit arriver si ces courans ne descendoient du pole opposé.

Comme la puissance solaire a établi des zones torrides, tempérées et glaciales dans les cieux, et qu'elle les a répétées sur la terre, elle a tracé aussi aux planètes des orbites d'un mois, de trois mois, de huit mois, de deux ans, de douze ans, de trente ans, de quatre-vingt-quatre ans, qu'elle semble répéter sur la terre, dans des vies végétales et animales de la même durée. Plusieurs espèces d'insectes, tels que les papillons, vivent depuis un mois jusqu'à huit, les hannetons deux ans, ou une année de Mars. Plusieurs oiseaux et quadrupèdes, entre autres les chèvres, vivent douze ans, ou une année de Jupiter ; les chevaux, trente ans, ou une année de Saturne ; les hommes, quatre-vingt-quatre ans ou une année d'Herschell ; d'autres, surtout parmi les poissons, vivent des siècles et semblent avoir leur vie réglée sur celle des comètes.

Quoi qu'il en soit, les animaux qui meurent de vieillesse meurent comme ils sont nés, sans s'en apercevoir. Les derniers degrés de la descente de la vie sont d'une pente aussi douce que ceux de la montée. Une vaine ambition ne leur en fait point franchir les précipices et les pics. Fidèles aux lois qu'ils ont reçues de la nature, ils lui rendent leurs instincts, devenus inutiles dans des machines usées ; ils expirent sans regrets, sans remords et sans murmure : c'est pour l'ordinaire la nuit, à la clarté de la lune, et aux époques de ses diverses phases. Comme elle a noué les premiers liens de leur âme à leur naissance, dans leurs amours et dans leur postérité, elle les denoue encore à leur mort. C'est elle qui éclaire encore leurs squelettes de son pâle flambeau, et les couvre de ses crêpes funèbres, tandis que la terre, leur mère commune, qui les attire dans son sein, les décore du large feuillage de la bardane ou des guirlandes du lierre. Le temps, comme un moissonneur, les sème et les fauche génération par génération ; mais il plante et recueille brin à brin, comme un jardinier, les individus de l'espèce humaine. Tous les genres d'animaux forment entre eux une chaîne de vie et de mort en harmonie sidérale, dont chaque espèce fait un anneau ; mais le genre humain en compose à lui seul une sem-

blable, formée d'individus qui naissent et meurent à chaque instant.

Cependant que l'homme ne se plaigne point de la courte durée de sa vie : lorsque ses harmonies terrestres seront détruites, ses harmonies célestes subsisteront encore. L'Éternel a attaché à son corps quelques années d'amertumes et de misère; mais il a donné à son âme une éternité de joie et de ravissement. Ce n'est point un être condamné seulement à ramper sur ce globe, à en déchirer le sein avec le fer pour soutenir une frêle existence. Sa vie n'est qu'un passage, mais elle a un but, et ce but est sublime. Voyez-le expirant sur son lit de douleur : déjà il contemple un Dieu prêt à le recevoir. Cet être si foible, si misérable, auroit-il donc une pensée que n'auroit pas eue le Créateur de toutes les pensées ? Ce n'est point en vain qu'il a entrevu d'aussi grandes destinées ! Il quitte un monde de ténèbres pour un monde de lumière; il quitte des infortunés, des mourans comme lui, pour un séjour où l'on ne meurt plus. Sa joie sera de ne voir que des heureux. Il sera rassasié de volupté. O transports de l'homme, lorsque, tout douloureux encore des angoisses de la vie, il voit le ciel s'ouvrir devant lui! Ce n'est plus un être de poussière; c'est un ange, une di-

vinité qui s'élance au milieu des soleils ! Il y a un instant qu'il étoit esclave et chargé de fers : maintenant le voici maître d'un empire et de l'éternité. Triste et souffrant, il se traînoit pas à pas vers la mort, et il lui échappe éblouissant de lumière. Il habitoit un monde couvert de cyprès, arrosé de larmes, où tout change, où tout meurt, où l'on n'aime que pour souffrir, où l'on ne se rencontre que pour se quitter, où le plaisir même conduit à la mort : maintenant, le voici dans le séjour où tout est éternel. Son âme s'embrase d'un amour qui ne peut finir, et, du haut du ciel, il jette un regard triomphant vers la terre, où l'on pleure, et où il n'est plus.

FIN DU NEUVIÈME ET DERNIER LIVRE.

EMPSAEL,

ÉPISODE OU DIALOGUE

TIRÉ

DES HARMONIES HUMAINES.

EMPSAEL.

Aux pieds des hautes montagnes de l'Atlas, sur les bords de la mer, on voit encore aujourd'hui les débris d'une simple cabane : une jeune Françoise, esclave et épouse d'Empsael, l'avoit fait élever pour garder le souvenir de sa patrie. Environnée d'esclaves comme elle, Zoraïde cherchoit à adoucir leur sort ; mais l'empire qu'elle exerçoit sur le cœur de son mari n'alloit pas jusqu'à obtenir leur liberté. Empsael, ministre de l'empereur de Maroc, n'avoit pas toujours été à côté du trône. Son cœur étoit magnanime ; mais ses souvenirs étoient amers, et il avoit juré de ne vivre que pour la vengeance. Empsael étoit né dans le pays de Bambouk, sur les bords de la rivière Falémé, qui roule de l'or dans ses sables, et va se jeter dans le fleuve du Sénégal. Son père et sa mère y vivoient heureux dans une abondante simplicité. Des calebassiers, des cotonniers, des palmiers, des bananiers, entouroient leur cabane, et leur donnoient, toute l'année, des meubles, des habits, du vin, des

fruits et de l'ombrage. Un champ de mil et de racines fournissoit abondamment à leurs besoins. Ils admiroient, soir et matin, le soleil, qui, dans ces belles contrées, fait produire à la terre deux récoltes par an. Deux enfans, Empsael et Almiri, mettoient le comble à leur bonheur. On leur avoit empreint, en naissant, sur la poitrine la figure de l'astre du jour, en reconnoissance de ses bienfaits. Dans ces pays libres, chaque homme se figure son dieu à son gré. Partout où sa foible raison entrevoit l'intelligence suprême dans un oiseau, dans un arbre, dans un rocher, elle s'y repose et en adore l'image. Le soleil fut donc le fétiche d'Empsael et d'Almiri. On les appeloit les enfans du soleil; et quand en effet ils eussent été les fils de ce grand astre, ils n'eussent pu jouir d'un plus grand bonheur que celui qu'ils avoient en partage. Le plaisir d'Empsael étoit de traverser la Falémé à la nage, en portant son jeune frère sur son dos. Il alloit aussi à la chasse des bêtes féroces, et combloit de joie sa mère en lui apportant la peau d'un léopard ou d'une panthère. Souvent cette famille intéressante passoit une partie de la nuit à jouer du balafo, ou à danser, au clair de la lune, avec les jeunes filles du voisinage, simples et douces comme des tourterelles. Déjà Empsael étoit

dans l'âge d'aimer, déjà son cœur avoit fait un choix. Ainsi ils menoient avec leurs parens une vie libre et heureuse, sans nuire à personne et faisant du bien à tout le monde. Aucun voyageur ne passoit près de leur cabane sans recevoir l'hospitalité; connu ou inconnu, il y restoit un jour, une lune, une année, tout le temps qu'il vouloit, encore plus chéri au moment de son départ qu'à celui de son arrivée.

Un jour, deux Européens se présentèrent chez cette bonne famille : elle n'avoit jamais vu de blancs. A leur aspect, les premiers sentimens d'Empsael furent ceux de la reconnoissance envers le soleil. Lorsque les sauvages découvrent dans les bois une espèce inconnue de fruits ou d'oiseaux, ils les regardent comme un nouveau bienfait de l'astre du jour : ainsi, en voyant pour la première fois des hommes blancs, Empsael pensa que le soleil venoit de lui donner une nouvelle espèce d'amis sur la terre. Ceux-ci lui sembloient bien supérieurs à lui-même : ils connoissoient des arts qui remplissoient d'admiration, et même d'épouvante. Mais s'ils avoient plus d'intelligence, ils avoient aussi plus de besoins; le père d'Empsael redoubla donc d'hospitalité à leur égard, d'autant plus qu'ils ne pouvoient faire connoître leurs désirs,

faute de parler la langue de leurs hôtes. Cependant ils firent entendre par signes qu'ils s'en retournoient vers leur nation à l'Occident, et qu'ils venoient de l'Orient pour y chercher de l'or, dont ils montrèrent quelques grains dans des coquilles. Pour satisfaire leur goût pour l'or on les mena sur les bords de la Falémé, et on leur en montra des paillettes parmi les sables de son rivage. A la vue de ce métal, ils tressaillirent de joie et n'eurent plus d'autre souci que d'en ramasser. Ils y employèrent le temps des repas et du sommeil, ne tenant aucun compte des autres productions de la contrée, ni de ses palmiers, ni des hôtes qui leur donnoient l'hospitalité. Touchée d'une passion si étrange, toute la famille s'empressa de les aider à recueillir avec des calebasses cette poussière inutile. Quoiqu'ils en eussent déjà une quantité considérable, ils n'auroient jamais mis fin à leurs recherches, si les approches de la saison pluvieuse, où la Falémé déborde, ne les eussent fait songer à continuer leur voyage. Comme Empsael s'étoit appliqué à apprendre quelques mots de leur langue, afin de leur être utile, ils le demandèrent pour guide à ses parens, qui, n'ayant jamais rien refusé à des hôtes, y consentirent. Son jeune frère, accoutumé à le voir tous les jours, voulut

aussi l'accompagner. Sa mère s'y opposa d'abord ; mais son père lui ayant dit qu'ils ne passeroient pas les limites de leur pays, où ils avoient beaucoup d'amis, elle y consentit, car elle n'avoit jamais résisté à sa volonté. Ces deux jeunes gens les conduisirent donc de village en village à travers le pays des Bambouk, fêtés partout jusqu'aux frontières d'un peuple ennemi de la nation dont Empsael faisoit partie, mais ami des Européens. Là ils se préparoient à les quitter, lorsque, pendant la nuit, ces perfides étrangers leur lièrent les mains, et leur mettant un bâillon dans la bouche et la tête dans un sac, les emmenèrent prisonniers. Ainsi garrottés, ils furent conduits à travers les forêts jusqu'au bord de la mer : là, les traîtres partagèrent entre eux leur butin. L'un d'eux s'empara d'Empsael, et l'autre de son frère, qui, en s'éloignant, jetoit des cris lamentables en appelant à son secours sa mère dont il faisoit la joie, et son frère, qui ne pouvoit adoucir ses maux. Ainsi ils furent séparés. Le ravisseur d'Empsael, qui étoit Espagnol, le vendit à un capitaine de sa nation qui alloit à l'île de Saint-Domingue. Pendant tout le voyage il eut à souffrir de la faim, de la soif, de la chaleur, des coups de ces barbares, qui

avoient entassé par centaines dans la cale du vaisseau ses malheureux compatriotes, enlevés à différentes contrées de l'Afrique. Arrivé à Saint-Domingue, il fut revendu à un habitant espagnol qui passoit sa vie à tourmenter les hommes. Ce barbare portoit, suivant l'usage de son pays, un poignard à son côté et un chapelet à sa main. Dès qu'il sut qu'Empsael entendoit quelques mots de sa langue, il lui parla de sa religion. Le pauvre esclave la trouva si consolante et il étoit si malheureux, qu'il désira de l'embrasser. Elle ne parloit que d'aimer. On le fit donc baptiser et on lui dit : « Te voilà devenu un de nos frères, un enfant de Dieu comme nous. » Alors son nom fut changé, et on lui fit porter celui de son maître, qui s'appeloit Pedro Ozorio.

Dans le premier moment, Empsael crut que Pedro Ozorio en agiroit comme dans son pays, où les pères font porter à leurs enfans les noms de leurs amis pour les chérir davantage. Avec ce nom saint de Pedro, il se crut devenu un objet de vénération pour un Espagnol et d'affection pour son maître. Mais il connoissoit mal le perfide, qui, lui trouvant de l'intelligence, se mit en tête de le rendre aussi savant que lui, et de lui apprendre à coups de

fouet à lire et à écrire. Il vouloit aussi lui faire connoître cette religion si douce qu'il se plaisoit à violer sans cesse. Empsael, élevé dans les caresses de ses parens, trahi, à la vérité, par des Espagnols, mais devenu chez eux l'enfant de leur Dieu; honoré par eux d'un nom révéré sur leurs autels, fut frappé d'étonnement quand il se vit accablé d'outrages par son prétendu bienfaiteur. Il ne lui parloit du salut de son âme que pour le jeter dans le désespoir, de la bonté de Dieu qu'en le menaçant de l'enfer, et du bonheur du chrétien qu'en l'accablant de tourmens dans ce monde et de frayeurs horribles pour l'autre. Ah! sans doute, il étoit le plus scélérat des hommes, car l'ignorance ou l'erreur peuvent servir quelquefois d'excuse aux méchans; mais ceux qui connoissent la justice et qui sont injustes, l'humanité et qui sont inhumains; ceux qui adorent un Dieu, père commun des hommes et qui en font un tyran, ne doivent être que des monstres en horreur à toute la terre. Quand une fois Empsael put lire dans leurs histoires, il s'étonna des crimes dont il les trouva remplies. Ce ne sont que duels entre mêmes citoyens, procès dans leurs familles, orgueil dans leurs tribus, guerre de peuples à peuples, trahisons et parjures envers

des nations innocentes, que les guerriers cherchent par tout le monde pour les soumettre par le fer et le feu, et les rendre victimes de leur gloire. Hélas ! il apprit bientôt, par de nouveaux compagnons de son esclavage, que les traîtres Espagnols qui l'avoient enlevé, ainsi que son frère, avoient en même temps pris possession de son pays en y enterrant une inscription, par laquelle ils le déclaroient acquis à leur prince et à leur Dieu; coutume perfide, commune aux ingrats Européens envers les peuples bons et fidèles qui leur donnent l'hospitalité. Le roi d'Espagne ayant appris qu'on trouvoit de l'or en abondance dans le territoire de Bambouk, se hâta d'y envoyer des soldats. Le village fut incendié, et le père d'Empsael y fut tué en combattant pour sa défense. Pour sa mère, elle étoit morte de douleur quelque temps après l'enlèvement de ses fils, redemandant sans cesse ses enfans aux sables d'or de la Falémé et au soleil, qui avoit répandu de si funestes trésors sur ses rivages.

Empsael avoit résisté à ses maux, mais il ne put supporter ceux de sa patrie. Il délibéra s'il devoit mourir. Mourir ! se disoit-il, et mes tyrans vivront ! Ils vivront pour le malheur de mon pays ! vivons aussi pour la vengeance ! Alors

il voulut commencer par tuer son maître; mais il se dit : A quoi me servira sa mort? Ce n'est pas d'un homme seul que j'ai à me venger, c'est de sa nation. Bientôt il vit que c'étoit de toute l'Europe. Avant tout, il falloit sortir d'esclavage. Un jour qu'il en cherchoit les moyens, il aperçut un vaisseau qui voguoit près de la côte de Saint-Domingue. Comme il nageoit parfaitement, il se jeta à la mer, et gagna son bord à deux lieues au large : c'étoit un vaisseau hollandois. Il se crut libre sous un pavillon républicain; mais le capitaine, admirant sa force et sa hardiesse, lui dit qu'il le prenoit à son service. Il étoit clair qu'il ne lui appartenoit pas, et qu'on violoit à son égard les droits de l'humanité. Mais qu'importe? Il étoit noir, il fut donc vendu à un capitaine anglois qui alloit à la Jamaïque; vendu ou troqué successivement à des Flamands, des Danois, des Suédois, des François, des Juifs, pour de l'argent, du fer, du tabac, du café, pour un cheval, pour un bœuf. Tous ses maîtres étoient charmés de sa taille, de sa jeunesse, de son intrépidité; mais, voulant le soumettre par la violence, ils se dégoûtoient bientôt de lui : il avoit appris sous son tyran espagnol à opposer la résistance la plus opiniâtre à tous les maux. On le traitoit comme une brute; mais il leur fit voir

qu'il étoit un homme. Chacun d'eux imprimoit sur sa peau le sceau de son esclavage avec un fer brûlant. Son corps fut tour à tour à plusieurs tyrans, mais son âme resta toujours à lui. Enfin un Italien l'acheta et fut un de ses plus cruels bourreaux. Il crut le réduire à force de tourmens; mais n'en pouvant venir à bout et craignant de le tuer, de peur de perdre son argent il le vendit à Muley Ismaël, empereur de Maroc, à qui il portoit en secret de la poudre, des boulets et des canons; mais il ne savoit pas qu'il lui vendoit en Empsael l'arme la plus fatale aux chrétiens. Dès qu'Empsael fut sur le continent de l'Afrique, son âme se releva comme se relève, après l'orage, le palmier courbé par la tempête. Il abjura d'abord la religion de ses persécuteurs, et embrassa celle des Musulmans. Quand les chrétiens baptisent leurs esclaves, c'est pour leur rendre leurs fers sacrés; mais quand les Musulmans circoncisent les leurs, c'est pour les en délivrer. Le premier acte de justice dont ils récompensèrent sa foi, fut de lui rendre sa liberté. Il se distingua bientôt dans une guerre sanglante contre les Espagnols. Sa taille, sa force, et surtout sa haine contre les Européens, plurent à l'invincible empereur; d'ailleurs un sang pareil à celui d'Empsael couloit dans ses veines. On lui donna un vaisseau à

commander, la fortune lui fut favorable, et Muley Ismaël l'honora bientôt de toute sa confiance. Successivement bacha d'Almanzor, de Tétuan, de Salé, du cap d'Aguer, et enfin amiral et ministre des royaumes de Fez et de Maroc, il fut comblé de biens. Mais le plus grand de tous pour lui étoit la vengeance. On le vit porter dans les deux mers la terreur du Croissant, et poursuivre les vaisseaux européens sous tous les rhumbs de vents, dans la Méditerranée, sur les côtes d'Italie, de Malte, et, dans l'Océan, le long des rivages de l'Espagne, du Portugal, de la France, de la Hollande, de l'Angleterre, et jusque dans les Hébrides et les Orcades. Il croisoit surtout le long des côtes de la Guinée, où les chrétiens vont chercher les nègres dans leurs berceaux. Toutes les nations maritimes de l'Europe trembloient à la vue de ses pavillons noirs, semés de sabres et de têtes de mort. Ses vaisseaux, comme des éperviers, fondoient nuit et jour sur leurs rivages, et en enlevoient des familles entières. Aucun des Européens qui tomboient en son pouvoir ne recevoit de soulagement dans ses maux.

Cependant, l'amour cherchoit à apaiser cette soif de la vengeance; chaque jour, Zoraïde osoit, sous les yeux même d'Empsael, prodi-

guer l'or de ses parures aux infortunés dont elle étoit entourée. Elle ne vivoit que pour aimer ; mais elle aimoit surtout les malheureux, et son unique souci étoit de les soulager. Quelquefois on voyoit ces pauvres esclaves s'assembler dans la forêt près de la ville déserte des Lions, ou sur la colline où s'élevoit la chaumière où Zoraïde venoit chercher les souvenirs de sa patrie : alors ils s'entretenoient entre eux et soulageoient leur douleur par les aveux de leurs plus doux secrets. Un soir, Januario, ancien écuyer napolitain, et Williams, pilote hollandois, tous deux dans les fers d'Empsael, se rencontrèrent sous les dattiers qui bordoient la chaumière : les malheureux sont bientôt amis. Leurs travaux venoient de cesser ; c'étoit l'heure du repos : ils furent s'asseoir sur un rocher couvert de raquettes et d'aloès, qui dominoit la campagne ; les rayons du soleil couchant doroient les tours de la ville d'Aque et les sommets lointains de l'Atlas. Après un instant de silence, Januario s'adressa à Williams :

Mon cher Williams, vous êtes toute ma consolation ; car il n'y a pas d'état plus malheureux que celui d'un écuyer dans l'esclavage ; il est tout le jour au vent, au soleil, à la pluie, à exercer des chevaux fougueux :

heureux encore de passer sa vie avec ces animaux ! mais, à la chasse, il faut suivre des bêtes féroces, un maître barbare, encore plus intraitable ; il faut courir ventre à terre dans la montagne à travers les halliers et sur les bords des précipices : non il n'y a que l'amitié qui puisse me faire supporter mon malheureux état.

WILLIAMS.

Le vôtre est moins à plaindre que le mien. Jour et nuit, un homme de mer est le jouet des élémens ; le feu est toujours près de consumer son vaisseau, l'air de le renverser, l'eau de le submerger, et la terre de le briser ; il n'éprouve qu'ingratitude de la plupart des hommes auxquels il apporte les richesses des deux mondes. L'esclavage n'ajoute presque rien à sa misère ; cependant on l'embarque de force sur un corsaire, où il est obligé, au milieu du feu, des combats et des orages, de contribuer, au risque de sa vie, à la captivité de ses propres compatriotes. Avouez qu'il n'y a rien d'aussi misérable que le sort d'un pilote ; mais l'amour et ma pipe me consolent de tout.

JANUARIO.

Comment pouvez-vous comparer votre état au mien ? Sachez que rien n'est plus difficile que de bien dresser un cheval.

WILLIAMS.

Il n'y a point de cheval aussi indomptable que l'Océan en furie.

JANUARIO.

Il n'y a point d'art qui exige autant d'adresse que celui d'un écuyer.

WILLIAMS.

Il n'approche pas de celui d'un pilote. Un vaisseau est le chef-d'œuvre de l'esprit humain; tous les arts travaillent à l'équiper et toutes les sciences à le conduire.

JANUARIO.

L'équitation est l'art des nobles, et la marine celui du peuple. Les grands et les rois se piquent de bien monter un cheval et s'embarrassent fort peu de conduire un vaisseau.

WILLIAMS.

C'est que les grands et les rois ne veulent monter que sur des chevaux dressés à leur obéir, et non sur des vaisseaux qui ne flattent personne. Votre métier est celui des courtisans, et le mien celui des hommes libres : voilà pourquoi l'équitation est en honneur dans les monarchies, et la marine dans les républiques.

JANUARIO.

Brisons là-dessus, seigneur Williams. Dès que j'ai vu de loin le voile de Rosa Alba suspendu à un arbre près de la chaumière d'Empsael, j'ai jugé qu'elle avoit quelque chose de pressé à me dire; je suis charmé que ce signal de ma maîtresse, qui est de mon invention, vous donne de temps en temps l'occasion de voir la vôtre, qui l'accompagne toujours.

WILLIAMS.

Je n'aurois pas démarré du lieu où j'étois, si je n'avois reconnu le signal de Marguerite à une fumée qui s'élevoit sur le rivage.

JANUARIO.

A la bonne heure. Mais voyons ce que me veut ma maîtresse, sans doute que je la tire d'ici? J'en ai un moyen assuré: je monterai pendant la nuit un des meilleurs chevaux d'Empsael, je la mettrai en croupe derrière moi, et je m'enfuirai avec elle chez les barbares du mont Atlas; vous en pourrez faire autant avec la vôtre.

WILLIAMS.

Je ne sais pas monter à cheval; mais j'ai un meilleur expédient pour la délivrer, elle, Zo-

raïde, ses suivantes et même leurs amans. Je choisirai un moment où le vent sera favorable, je m'emparerai d'une barque de pêcheur, et, fût-ce en plein jour, tous ensemble nous ferons voile vers la patrie.

JANUARIO.

Votre projet ne vaut rien.

WILLIAMS.

Vous ne pensez qu'à vos intérêts particuliers, et moi je m'occupe de l'intérêt de tous.

(*En ce moment Rosa Alba, esclave napolitaine, et Marguerite, esclave hollandoise tenant une cage où il y a deux tourterelles, se trouvent auprès de Williams.*)

MARGUERITE.

Comment! deux malheureux esclaves ne peuvent se supporter!

ROSA ALBA.

Non, Empsael n'a rien imaginé de plus cruel contre les esclaves européens, que de les mettre tous ensemble pêle-mêle, Italiens, François, Hollandois, Anglois, Portugais, Espagnols. Chacun d'eux voulant être partout le maître, ils passent leur vie à se quereller.

MARGUERITE.

Comment! les petits oiseaux, quoique de différentes espèces, forment des concerts dans la même volière, et vous qui êtes des hommes, vous vous battez dans les fers! O mes amis!

JANUARIO.

Ma Rose, je parlois des moyens de te rendre la liberté.

ROSA ALBA.

Januario, je ne t'ai point fait venir pour un enlèvement; il est question, non de quitter Zoraïde, mais de la servir.

MARGUERITE.

Mon cher Williams, Zoraïde ne veut point s'en aller; elle tient à Empsael par l'amour de ses devoirs : c'est son mari.

ROSA ALBA, *à Januario.*

Tu sais combien de fois ses bienfaits ont soulagé les esclaves! Elle veut employer de nouveaux moyens pour adoucir leur sort. Avertis donc le Père de la Mercy, qui vient d'arriver d'Italie pour le rachat des captifs, de venir lui parler sur-le-champ.

JANUARIO.

Je n'y manquerai pas.

MARGUERITE.

Et toi, Williams, tu sais que Jacob, ce juif portugais si riche, qui a des relations en Hollande, est arrivé depuis quelques jours de Maroc. Il se promenoit ce matin autour du camp. Dis-lui de venir parler à ma maîtresse : elle voudroit lui vendre quelques bijous pour en distribuer l'argent aux esclaves.

WILLIAMS.

Oh! dès qu'il s'agit d'acheter des bijous, il ne tardera pas à venir.

ROSA ALBA.

Dépêche-toi, Januario; Empsael sera bientôt de retour. Où l'as-tu laissé?

JANUARIO.

Au milieu de la forêt, à l'entrée de la ville des Lions, où il s'est engagé seul avec son intrépidité ordinaire.

ROSA ALBA.

Ah! c'est cette ville ruinée dont tu m'as tant parlé, qui n'est habitée que par des lions. Puisse-t-il rencontrer un monstre aussi féroce que lui, qui le dévore! Mais, hâte-toi, Januario; ma maîtresse est dans l'impatience de parler à ce bon Père, si charitable.

JANUARIO.

Tu vas être servie; mais auparavant donne-moi un baiser.

ROSA ALBA.

Comment! d'avance? Oh! après le service rendu.

JANUARIO.

Ah, ma Rose! (*Il l'embrasse après quelques difficultés.*)

ROSA ALBA.

Eh bien! il faut te contenter. Allons va-t'en à présent.

MARGUERITE, *à Williams qui s'approche.*

Tu veux donc aussi la même récompense? eh bien! embrasse-moi; mais, avant de partir, mes amis, embrassez-vous aussi.

WILLIAMS.

Oh! volontiers! de bon cœur! (*Il tend la main à Januario.*)

JANUARIO.

Je n'ai point de rancune, sur mon honneur.

MARGUERITE.

Embrassez-vous donc. (*Williams s'approche*

de Januario, qui reçoit son embrassade avec froideur.) Williams, souviens-toi de la devise de la Hollande, notre patrie : Les petites choses croissent par la concorde, et les grandes se ruinent par la discorde.

ROSA ALBA.

Allons, mes amis, hâtez-vous, et soyez unis. Adieu, adieu.

(*Ils sortent. Rosa Alba et Marguerite restent seules.*)

ROSA ALBA.

Sans les femmes, les hommes vivroient entre eux comme des loups ; il est fort heureux que Zoraïde, qui est si sensible, n'ait pas été témoin de leur querelle. Mais que portez-vous là dans cette cage ?

MARGUERITE.

Ce sont deux tourterelles que j'ai trouvées sur le rivage, où je me baignois, au pied d'un palmier. Je venois d'y allumer un grand feu pour avertir Williams de se rendre ici ; tout à coup ces deux oiseaux, qui venoient de passer la mer, se sont abattus auprès de moi, sur une touffe d'acanthe ; ils étoient si fatigués, qu'ils ne pouvoient plus s'envoler : dès que j'en ai eu pris un, l'autre, au lieu de

s'enfuir, est venu de lui-même se jeter dans mon sein.

ROSA ALBA.

C'est un augure heureux pour toi; il t'annonce que l'amour te sera favorable.

MARGUERITE.

Je les destine à Zoraïde; je croyois la trouver ici.

ROSA ALBA.

Elle ne tardera pas à s'y rendre; mais son appartement n'est pas prêt, hâtons-nous de l'arranger. (*L'une et l'autre montent à la chaumière et en ouvrent la porte et les fenêtres.*) Rangeons ces coussins; ouvrons ces fenêtres du côté de la mer; donnons de l'air à ce cabinet, rafraîchissons-le d'eau de rose : la journée a été brûlante.

MARGUERITE.

L'air de la mer ternit déjà ces vases d'argent, je vais les rendre brillans comme ceux de mon pays.

ROSA ALBA.

Nous n'en aurons pas le temps; voici la fin du jour. Zoraïde va venir prendre ici le frais, Empsael ne tardera pas à s'y rendre. Ce ministre

de Maroc, noir comme l'enfer, ne trouve de délassement qu'auprès de cet ange. Mais d'où vient donc le pouvoir des noirs dans ce pays? Les premières charges de l'empire sont remplies par eux; Empsael, le premier ministre, est nègre, et l'empereur lui-même est mulâtre.

MARGUERITE.

Le pouvoir des hommes noirs vient de celui des femmes noires : la favorite de l'empereur est une négresse.

ROSA ALBA.

Je le sais bien; mais pourquoi les femmes noires ont-elles ici tant de crédit, tandis qu'il y en a de blanches qui sont si belles et si bonnes?

MARGUERITE.

J'en ai ouï conter ainsi l'histoire (1). On dit

---

(1) Voyez le *Voyage en Afrique*, de Jean Moquet, fondateur du Jardin royal des Plantes à Paris. Il raconta lui-même, à son retour de Maroc, ce trait d'histoire à Henri IV, à qui il fit beaucoup de plaisir. — Dapper, dans sa *Description de l'Afrique*, dit que le royaume de Gago est au couchant de celui de Guber. — La principale habitation, qui donne son nom à toute la contrée, est à cent cinquante lieues de Tombut, entre le midi et l'orient, à trente-cinq degrés de longitude et à huit degrés trente

qu'un roi de Maroc envoya un jour son fils pour conquérir, dans l'intérieur de l'Afrique, le royaume de Gago, d'où vient le bon or. Son armée, après avoir consommé toutes ses provisions en traversant les déserts de Libye, se trouva près de périr de faim et de soif, environnée d'une armée de noirs de Gago qui étoient venus défendre leur pays. Le prince de Maroc ne pouvant, à cause de la foiblesse de ses troupes, ni donner bataille, ni s'en retourner, se trouva bien en peine. Un soir, comme il se promenoit fort triste dans son camp, il entendit deux soldats qui jouoient aux échecs, dont l'un disoit à l'autre : « Ton roi est comme notre prince, il ne peut ni avancer ni re-

---

minutes de latitude. — On trouve beaucoup d'or dans ce royaume, où les marchands de Maroc viennent s'en fournir. Pour faire ce voyage, qui dure d'ordinaire six mois, ils forment une caravane de deux ou trois cents personnes; et comme ils ont à traverser, pendant l'espace de deux mois, des déserts sablonneux et inhabitables, où l'on ne trouve point de chemin battu, et où l'on n'a pour se conduire que le soleil, la lune et les étoiles, ils courent grand risque de s'y égarer, et de mourir de faim et de soif. — Leur prince a été tributaire du roi de Maroc, depuis que Muley Hanef se saisit de la ville de Gago, lors de son expédition contre les nègres. (Dapper, *page* 224, vol. *in-fol.*) J'ai suivi la tradition de Moquet, qui attribue à l'amour la conquête du royaume de Gago.

culer. » Le prince fit venir le soldat et lui dit que, puisqu'il faisoit tant l'entendu et se mêloit de contrôler sa conduite, il eût à dire quel moyen il trouvoit pour sortir du lieu où ils étoient.

ROSA ALBA.

C'étoit bien difficile.

MARGUERITE.

Le soldat ayant demandé pardon au prince de sa hardiesse, lui répondit qu'il en imaginoit un, qui lui feroit grand honneur s'il venoit à réussir : c'étoit d'envoyer un ambassadeur au roi auquel il avoit voulu faire la guerre, pour lui dire qu'étant jeune et désirant une femme, il avoit ouï faire le plus grand éloge des perfections de sa fille ; qu'il étoit venu pour le prier de la lui donner en mariage, et qu'il ne s'étoit mis à la tête d'une armée que pour faire en sûreté un si grand voyage à travers tant de pays. Le prince suivit le conseil du soldat et il eut le plus heureux succès. Le roi nègre de Gago se trouva fort honoré de donner sa fille au prince de Maroc ; il combla son gendre de richesses et lui fit présent, entre autres, de quatre grosses boules d'or : ce sont celles qui sont au sommet de la mosquée du palais, à Maroc.

ROSA ALBA.

Ne sont-ce pas celles qu'on voit briller de fort loin dans nos campagnes ?

MARGUERITE.

Ce sont elles-mêmes. Depuis ce mariage, le riche royaume de Gago appartient au roi de Maroc : c'est ainsi que leurs descendans sont alliés au sang des noirs.

ROSA ALBA.

Votre histoire est fort curieuse. Ainsi, c'est l'amour qui a donné ici la puissance aux noirs par le moyen des femmes noires ; mais les blanches pourront bien avoir leur tour : Zoraïde a le plus grand empire sur l'esprit d'Empsael. Ce terrible noir, ministre de Fez et de Maroc, n'est heureux qu'aux lieux où elle est ; il préfère à la cour de l'empereur, dont il est le favori, cette solitude qu'elle aime, où il nous fait camper sous des tentes, et à son château de Maroc cette chaumière qu'elle a fait bâtir à la mode de son pays. Depuis que Zoraïde s'y plaît, il y envoie chaque jour de nouveaux meubles, des chaînes de perles, des œufs d'autruche, et des pièces de mousseline des Indes ; il rassemble autour d'elle un étrange contraste de magnifi-

cence et de simplicité, de galanterie et de guerre. Comment a-t-elle fait pour captiver ce noir si redoutable ? Pour moi, je n'ose seulement le regarder de loin. Quand j'aperçois son doliman rouge, sa cuirasse de peau de léopard, son turban noir surmonté d'une aigrette et d'un croissant d'acier, son poignard et ses deux coutelas aussi tout d'acier, je tremble comme une feuille. Il ne met sa gloire qu'à armer des vaisseaux, afin d'avoir des esclaves de toutes les nations de l'Europe, qu'il accable de travaux dans ses déserts. Quels charmes emploie Zoraïde pour captiver cette bête féroce, qui ne se plaît que dans le carnage ? Elle le mène comme un agneau : cependant elle ne sait ni chanter, ni danser, ni jouer d'aucun instrument ; son esprit est peu cultivé, car elle sait à peine lire. Pour moi, mon éducation a été fort soignée, et j'avoue que le naturel heureux de cette femme surpasse tous mes talens. Certainement, belle Hollandoise, vous l'emportez sur elle par la fraîcheur de votre teint, l'Angloise a une taille plus fine, la Russe plus d'embonpoint, on dit que j'ai plus de feu dans les yeux ; cependant je trouve Zoraïde plus aimable qu'aucune de nous toutes : elle seule me fait supporter la perte de ma liberté. Quand elle paroît au milieu de nous, on diroit, à nos respects,

des esclaves autour de leur sultane, et, à notre affection, des compagnes autour de leur amie. Vous qui avez passé une partie de vos beaux jours auprès d'elle, dites-moi quel est son pays et par quels attraits elle sait inspirer à la fois tant de respect et d'amour : partout la destinée d'une femme est de plaire, et elle en doit étudier les moyens jusque dans les fers.

MARGUERITE.

Notre maîtresse est née en France, ce pays si renommé par les agrémens de ses femmes. Pour moi, je ne lui en trouve point de plus grand qu'une extrême sensibilité, qui, jointe à un grand fonds de bonté, la dispose toujours à faire du bien ou à dire des choses aimables. Quant à ses habillemens, ils sont simples. Elle préfère une robe de toile à toutes les riches étoffes de l'Inde, et des fleurs aux pierreries. Comme elle ne vit que de végétaux, son teint est toujours beau, sa taille parfaite, et tous les mouvemens de son corps sont doux comme ceux de son âme.

ROSA ALBA.

Elle a un goût exquis dans ses ajustemens. Je trouve que ses robes longues et ondoyantes, qui accompagnent si bien sa taille, lui vont à

ravir. C'est, je crois, l'habit des anciennes femmes grecques, car celui des modernes est insupportable. Si jamais je suis assez heureux pour retourner dans mon pays, je tâcherai d'y introduire la mode de ces robes antiques si simples et si nobles.

MARGUERITE.

Comment retourner dans votre pays? On ne sort jamais d'ici; Empsael ne donne la liberté à aucun esclave : c'est-là ce qui rend Zoraïde si triste. Sa sensibilité la rend très-malheureuse; je la surprends souvent à pleurer; mais dès qu'elle voit que je l'observe, elle essuie ses larmes.

ROSA ALBA.

Tâchons de la dissiper, et redoublons de soins pour lui plaire. Mais la voici qui vient; et rien n'est prêt.

ZORAÏDE.

Chères compagnes, cessez vos travaux; la chaleur est grande, reposez-vous : vous mettez dans tout ce que vous faites trop de zèle.

ROSA ALBA, *s'inclinant respectueusement.*

Sultane, c'est vous qui nous inspirez.

ZORAÏDE.

Ne m'appelez point sultane. Je suis votre amie, votre compagne, une esclave comme vous... Reposons-nous sur ces roches, où nous respirerons en liberté.... Petrowna, avez-vous dit au chef des cuisines de donner des rafraîchissemens aux esclaves malades ?

PETROWNA.

Oui, madame. Ce noir a un peu murmuré; mais les esclaves vous bénissent.

ZORAÏDE.

Surtout qu'on ait soin des vieillards; partout les vieillards sont négligés, mais surtout dans l'esclavage.

PETROWNA.

Madame, on a eu un soin particulier de ceux de votre nation.

ZORAÏDE.

Tous les malheureux sont de ma nation; il ne faut préférer que les plus infirmes. J'espère cependant être utile à ceux qui se portent bien... Rosa Alba, avez-vous fait dire à ce bon Père de la Merci de venir me parler?

ROSA ALBA.

Oui, madame; j'en ai chargé Januario.

DALTON.

Il ne faudroit que deux bonnes frégates de mon pays pour empêcher tous les royaumes d'Afrique de faire un seul esclave européen; elles ne coûteroient pas en armement la dixième partie de ce qu'il en coûte en charités pour le rachat des captifs. On ne réprime les barbares que par la force.

MARGUERITE.

Madame, j'ai fait prévenir le juif portugais de se rendre ici.

ZORAÏDE.

Chères amies, vous allez en tout au-devant de mes désirs.... (*A Marguerite*). Que portez-vous là dans cette cage?

MARGUERITE.

Ce sont deux oiseaux que je vous prie d'accepter: je les ai trouvés, rendus de lassitude, sur le bord de la mer qu'ils venoient de traverser. Dès que j'en eus pris un, l'autre, au lieu de s'enfuir, retourna se joindre à son compagnon. Je ne sais si ce sont deux amans ou deux amis; tous deux sont de la même taille; tous deux sont gris de perle; tous deux ont la moitié d'un anneau noir autour du cou.

ZORAÏDE.

Ah ! ce sont des tourterelles de mon pays ; c'est le mâle et la femelle. La nature a partagé entre elles l'anneau conjugal, comme le signe d'une union égale et parfaite. Je vous en prie, donnez-leur bien à manger, et quand elles seront reposées, demain, au lever de l'aurore, rendez-leur la liberté ; les oiseaux de l'amour ne doivent porter que sa chaîne. Tendres amies, puissiez-vous un jour n'en pas connoître d'autres !

DALTON.

Belle Zoraïde, voici de quoi mettre votre teint à l'abri du soleil ; acceptez ce chapeau, il est fait de paille d'Angleterre.

ZORAÏDE.

Il est charmant ; tout ce qui vient d'Angleterre est parfait.

DALTON.

Il n'y a d'industrie que dans les pays libres.

ZORAÏDE.

Que m'apportez-vous là, bonne Russe ?

PETROWNA.

Madame, ce sont des pommes du mont Atlas.

ZORAÏDE.

Des pommes de mon pays en Afrique ! Elles me font le plus grand plaisir. Le plus doux fruit est celui de la patrie.

ROSA ALBA.

Je n'ai rien à vous offrir aujourd'hui que ma plus tendre affection.

ZORAÏDE.

Aimable Napolitaine, c'est le don qui me flatte le plus. C'est celui qui me sert à m'acquitter envers vous et vos compagnes.

ROSA ALBA.

Ah ! si je pouvois, un jour, vous recevoir dans Naples, ce séjour de délices !

DALTON.

Et moi dans l'heureuse Angleterre !

MARGUERITE.

Et moi en Hollande ! Sensible Zoraïde, vous n'en voudriez jamais sortir : il n'y a pas un seul malheureux qui y manque du nécessaire.

PETROWNA.

Beaux sapins de mon pays, je ne vous aurois jamais quittés, si j'avois eu dans mon village une maîtresse comme Zoraïde.

ZORAÏDE.

Chères amies, qui n'a pas une patrie à regretter? Tâchons d'en affoiblir le souvenir. Nous avons travaillé tout le jour, et nous n'y pensions pas. Le travail charme les ennuis : c'est un don du ciel, mais le plaisir en est un aussi. Voici l'heure de nous réjouir ; voilà des provisions : que chacune de vous les prépare de la manière qui lui sera le plus agréable.

DALTON.

Si j'étois en Angleterre, avec du rhum des Barbades et ces citrons, je vous ferois du punch meilleur que le meilleur vin de France.

ROSA ALBA.

Et moi, avec le jus de ces grenades je m'en vais vous faire des sorbets excellens comme ceux de Naples.

PETROWNA.

Je les ferai rafraîchir dans cette neige qu'on vous a apportée de la montagne. La neige me réjouit, elle me rappelle mon pays. (*Elles se mettent toutes à préparer des sorbets.*)

ROSA ALBA.

La seule vue de la neige me fait transir.

Voilà pourquoi j'aimerois beaucoup l'Afrique, si je n'y étois pas esclave. Nous sommes au mois de janvier, voyez comme ces dattiers sont verts! Quand le soleil éclaire leurs troncs, on les prendroit pour les colonnes d'un temple, et quand la nuit les couvre de leur ombre, et que le ciel brille à travers leurs cimes, on diroit qu'ils portent à la fois des palmes et des étoiles. J'ai un grand plaisir d'y entendre chanter la caille et l'hirondelle qui sont venues passer ici la mauvaise saison. Heureux oiseaux, vous ne connoissez ni les hivers ni l'esclavage! Pour moi, j'ai passé mon enfance dans un couvent, et me voilà esclave dans un sérail : en vérité, ma bonne maîtresse, sans l'amitié que je vous porte, j'aimerois mieux être un oiseau qu'une femme.

ZORAÏDE.

Quoique la neige couvre mon pays dans cette saison, cela n'empêche pas qu'on y soit heureux. C'est à présent que l'on s'y rassemble pour célébrer la fête des rois. Faisons aussi un gâteau des rois, nous en donnerons les débris à quelque pauvre esclave. C'est dans le superflu des riches qu'est le nécessaire des pauvres.

MARGUERITE.

Je vais vous en faire un à la manière de

mon pays, qui sera meilleur que le couscousou d'Afrique.

ROSA ALBA.

Si Empsael arrive, cette fête ne sera pas de son goût. Il préfère le rhum à tous les sorbets, et une pipe de tabac à la fleur d'orange. Quant aux rois, il n'en veut point d'autre que lui dans son sérail.

ZORAÏDE.

Mon époux ne trouble pas nos plaisirs; vous ne connoissez pas ses bonnes qualités. Il n'a pas l'extérieur de la politesse européenne, mais il ne trompe jamais personne. S'il est un ennemi terrible pour ceux dont il se croit offensé, c'est un ami ardent pour qui lui a rendu le plus léger service; il est généreux pour tout être innocent qui souffre; il se jetteroit à la mer pour sauver la vie d'un enfant. Il s'attache singulièrement à l'infortune, et je crois que s'il m'a choisie pour son épouse, par préférence à tant de femmes qui valoient ici mieux que moi, je dois sa préférence uniquement à mes malheurs.

ROSA ALBA.

Tout amant prend des qualités de l'objet aimé. Empsael deviendra bon, puisqu'il vous aime.

PETROWNA.

Ah! l'amour rend les hommes généreux, sincères, obligeans. Tout le monde seroit bon, si tout le monde aimoit.

ZORAÏDE.

Aimable Napolitaine, pendant que nous nous délassons de nos travaux, chantez-nous quelque chanson de votre pays; vous improvisez à merveille.

ROSA ALBA.

Peut-on chanter dans les fers?

PETROWNA.

Les oiseaux chantent bien en cage!

TOUTES.

Chantez, chantez.

(*Rosa Alba monte à la chaumière pour y prendre une guitare.*)

ROSA ALBA.

Je vous chanterai une chanson que je composai tantôt à la vue de cette chaumière et de ces drapeaux.... Bonne Russe, pendant que je m'accompagnerai de la guitare, exprimez le jus de ces grenades dans ce vase de cristal. (*Elle chante.*)

ZORAÏDE.

Cessez vos chants, j'entends soupirer. (*Elle regarde au côté gauche de la colline.*) O Dieu! ce sont des hommes qui souffrent! Hélas! ce sont des esclaves : il ne nous est pas permis de les approcher. Retirons-nous dans la chaumière.

(*Elle monte avec ses femmes dans la chaumière. Dom Ozorio, esclave espagnol, et Almiri, esclave noir, chargés de deux paniers de pierres, s'arrêtent au bas de la colline. Ils y mettent bas leurs fardeaux. Dom Ozorio s'assied en soupirant.*)

DOM OZORIO.

Ils nous font entourer de murs les fossés profonds où ils nous enferment la nuit.... Les forces me manquent, je n'irai pas plus loin.

ALMIRI.

Seigneur, donnez-moi votre fardeau, je suis assez fort pour le porter avec le mien.

DOM OZORIO.

O mon ami! laisse-moi finir ici ma vie. Quand je ne mourrois pas de fatigue, je mourrois de soif : nos barbares conducteurs nous refusent à boire l'eau qu'ils mêlent à leur mortier.

ALMIRI, *prenant une calebasse qu'il porte à son côté et l'ayant inclinée, dit en soupirant:*

Hélas! il n'y en a plus.

DOM OZORIO.

C'étoit la provision de tout le jour; tu me l'as fait boire tout entière.

ALMIRI.

Nous en pouvons demander dans cette chaumière.

DOM OZORIO.

Elle est habitée par nos tyrans; regarde ces pavillons.

ALMIRI.

On y chantoit tout à l'heure. Les gens qui se divertissent sont bons.

DOM OZORIO.

Songe que c'est ici le lieu de plaisance d'Empsael, l'ennemi le plus cruel des chrétiens. Je demanderois de l'eau à qui a soif de leur sang! plutôt mourir!

ALMIRI.

Je vais en chercher là-bas.

DOM OZORIO.

Où en trouveras-tu dans ces sables?

ALMIRI.

Seigneur Ozorio, du côté de la mer.

DOM OZORIO.

Comment penses-tu en découvrir dans ces plaines arides où il n'y a pas la moindre verdure ?

ALMIRI.

Elle est dans un fond. Voyez ces oiseaux qui y volent au coucher du soleil; voyez aussi sur le sable ces traces des tigres et des lions qui s'y dirigent de plusieurs points du désert.

DOM OZORIO.

O ami intelligent! tu as encore toutes les forces de ton corps et de ton âme. Pour moi, j'ai perdu les miennes; je n'ai plus ni vue, ni raison, ni courage. Aucune de mes facultés n'a été exercée dans mon enfance. Je n'ai connu de raison que l'intérêt de ma fortune, et de courage que celui de l'honneur, c'est-à-dire de ma vanité. J'ai bravé quelquefois le danger lorsque j'étois sûr d'être applaudi ; mais je n'ai été élevé à résister à aucun des maux qui attaquent l'homme sans témoin au-dedans et au-dehors tous les jours de sa vie : comment donc pourrois-je supporter l'esclavage ? O Almiri ! dans tous les temps tu as été plus heureux que moi.

ALMIRI.

Reposez-vous ici, mon maître, je vais vous chercher de l'eau dans ma calebasse.

DOM OZORIO.

Et les bêtes féroces?

ALMIRI.

Elles ne sortent que la nuit.

DOM OZORIO.

Et les hommes, qui sont à craindre en tout temps ! Si nos conducteurs t'aperçoivent, ils croiront que tu t'enfuis. Je veux partager le danger avec toi.

ALMIRI.

Je vous en prie, mon maître, laissez-moi aller seul: il vaut mieux que je sois seul misérable.

DOM OZORIO.

Pourquoi m'appelles-tu toujours ton maître? Tu ne peux être l'esclave d'un esclave. La servitude nous a rendus égaux.

ALMIRI.

Nous ne sommes pas égaux, puisque vous êtes plus malheureux que moi.

DOM OZORIO.

Si quelque chose pouvoit donner des rangs parmi les hommes, ce ne seroit point le mal-

heur; ce seroit la vertu, et c'est toi qui mériterois d'être mon maître.

ALMIRI.

Vous m'avez élevé avec tant de bonté, que je vous regarde comme un père.

DOM OZORIO.

Serviteur fidèle ! dans mon adversité, tout mon regret est de ne t'avoir pas fait, dans ma prospérité, tout le bien que je pouvois te faire ; maintenant je mourrois content.

ALMIRI.

Mon père, ne vous affligez pas ; vous n'avez pas tout perdu ; vous aviez en moi un esclave, à présent vous avez un fils. Je cours vous chercher de l'eau.

DOM OZORIO.

La fortune a épuisé sur moi tous ses traits. Je suis noble ; j'ai été jeune, considéré dans mon pays natal, applaudi par les femmes, auxquelles je donnois des fêtes. Mes domaines, cultivés par mes esclaves, s'étendoient plus loin que mon horizon, et ils étoient arrosés par des fleuves qui étoient à moi. Maintenant je suis vieux, méprisé, dénué de tout dans une terre barbare, n'ayant pas même la propriété de ma personne, et si tourmenté de la soif, que, si

j'étois encore riche, je donnerois toutes mes possessions pour un verre d'eau.

O étrange revers du sort ! J'ai eu pour esclaves des noirs de toutes les contrées de l'Afrique : d'un sourire je les comblois de joie, d'un coup d'œil je les faisois trembler. Ici, les noirs sont tout-puissans ; ce sont eux qui forment la garde de l'empereur ; ils remplissent les premières charges de sa cour ; Empsael, qui en est le premier ministre, est noir, et l'empereur lui-même est mulâtre. Empsael, le plus cruel ennemi des chrétiens, est mon maître ! et moi, de l'illustre famille des Ozorio, ces anciens conquérans de l'Amérique, je suis l'esclave d'un nègre, obligé de porter des pierres pour élever les murs de la prison où il me renferme, et de mourir de soif au pied de sa maison de plaisance !

O mort ! viens finir mes maux. Qu'est-ce après tout que la vie? Une suite de besoins sans cesse renaissans ; de combats contre la nature, contre ses semblables, contre soi-même ; un équilibre qu'on est toujours sur le point de perdre ; une petite flamme agitée de tous les vents, et qu'il faut renouveler chaque jour. Laissons faire la nature, mourons ; la mort n'est que le repos de la vie.

Mais une vie immortelle commence après la

mort. Une mauvaise pensée, un murmure, une simple omission, y sont punis par des tourmens horribles et éternels ! Quel effroyable abîme est ouvert sous mes pas! Et je suis ici, sans aucun secours de ma religion, dans une terre impie ! Comment me présenter, sans être purifié, devant celui aux yeux duquel le juste même n'est pas pur ? Oh ! que l'existence est pour l'homme un funeste présent, puisqu'il a à redouter la mort infiniment plus que la vie ! Que d'hommes sont précipités à chaque instant dans les enfers, par cela seul que ma religion leur est inconnue!

Mais que dis-je d'hommes précipités dans les enfers ? Ainsi ma religion, dont j'ai effrayé des malheureux dans les jours de ma tyrannie, m'épouvante, à mon tour, dans ceux de ma détresse. O Dieu ! je reconnois là ta justice, et j'implore ta clémence; pardonne-moi les maux que j'ai faits en ton nom. Les hommes n'ont jamais compté au nombre des crimes les injures que les nations font à l'humanité, ni les impôts qui font tant de misérables, ni les conquêtes dont ils prennent leur part, ni la guerre qu'ils environnent de gloire, ni l'esclavage dont l'ambition sanctionne les traites. Ils ne poursuivent que les foiblesses des malheureux, et ils flattent les forfaits des rois qui font les malheurs du monde. Mais il est d'humbles

vertus qui sont grandes devant Dieu ! Si la faute la plus légère est punie par la justice, la moindre bonne action n'échappera pas à ta bonté. S'il a menacé de l'enfer le riche dur, qui voit d'un œil sec les maux de son semblable, il a promis au pauvre sensible une part dans le bonheur, pour prix d'un verre d'eau. Il ne laissera pas sans récompense les services de mon ancien serviteur. Almiri ! tu es peut-être en ce moment la victime de quelque bête féroce ou d'un barbare commandeur ! Je veux partager tes dangers et mourir avec toi. Mais le voici ; il accourt comme s'il étoit poursuivi par un tigre ! (*Il se lève pour aller au-devant d'Almiri, mais il retombe en disant :*) O mort ! viens finir mes maux.

ALMIRI.

Où alliez-vous, mon père ?

DOM OZORIO.

A ton secours, mon fils.

ALMIRI.

Je n'en ai pas besoin. Buvez : cette eau est fraîche comme si elle descendoit de l'Atlas ; cependant elle sort du milieu des sables brûlans, près de la mer.

DOM OZORIO.

O Providence ! Ah ! cette eau doit être excellente !

ALMIRI.

Je n'en sais rien.

DOM OZORIO.

Tu n'en as donc pas goûté?

ALMIRI.

Comment en aurois-je goûté pendant que vous mouriez de soif?

DOM OZORIO.

Tu boiras donc avant moi?

ALMIRI.

Oh ! non.

DOM OZORIO.

Bois, te dis-je.

ALMIRI.

Vous me désespérez. Buvez, mon maître. (*Dom Ozorio prend la calèbasse et boit.*) J'ai trouvé au-dessus de la source un caroubier, dont j'ai cueilli quelques fruits : vous pouvez en manger, ils sont mûrs.

DOM OZORIO *prend les caroubes et lui rend la calebasse.*

Bois à ton tour.

ALMIRI.

Buvez encore.

DOM OZORIO.

Ma soif est apaisée.

ALMIRI, *après avoir bu.*

Il en reste pour vous. Oh! c'est une bonne calebasse! elle a du bonheur. Quand les corsaires prirent notre vaisseau, ils pillèrent tout l'équipage; mais ils me laissèrent ma calebasse, que je tenois à la main. Je ne la donnerois pas pour toute la vaisselle d'argent qu'ils vous ont prise.

DOM OZORIO.

Elle m'a rendu un grand service. L'éclat, mon fils, attire les orages de la fortune, mais l'obscurité met à l'abri de ses coups.

ALMIRI.

Vous avez bien raison! Je sais là-dessus une fable de mon pays, je vous la conterois si j'avois de l'esprit.

DOM OZORIO.

Raconte-la-moi, mon ami; ton esprit naturel me plaît beaucoup.

ALMIRI.

Il y avoit dans un buisson touffu un oiseau dont

la tête étoit rouge et la queue verte. Quand il paroissoit un oiseau de proie, il échappoit à sa vue en tournant sa queue de son côté, et en cachant sa tête dans le buisson. Cependant il envioit les belles queues rouges des perroquets; il disoit : Si la mienne est verte, c'est qu'elle ne voit que la verdure; si ma tête est rouge, c'est qu'elle voit le soleil. Il sortit donc de son buisson pour tourner sa queue au soleil; mais un épervier ayant aperçu les plumes brillantes de sa tête, fondit sur lui et le pluma (1).

---

(1) Il y a une fable à peu près semblable dans la *Description de l'Afrique*, de Dapper, au sujet du pays des nègres. « Les pays de Cilm, de Bolm et de Bolmberre dépendent du royaume de Quoja, et sont néanmoins plus puissans que lui : c'est ce que le frère du roi Hamboère représentoit à son neveu, lorsque ce jeune prince, successeur présomptif de la couronne, vouloit déposséder le seigneur de Bolm. Il lui récita cette fable : Il y avoit autrefois un oiseau qui avoit la tête et le cou garnis de belles plumes rouges, mais il étoit presque nu par derrière, et avoit la queue fort petite; cependant, parce qu'il paroissoit beau devant, on ne laissa pas de l'élire roi, malgré ses défauts : mais comme cet oiseau savoit fort bien de quelle importance il est de cacher ses défauts, il se tenoit toujours dans un pot, et ne montroit que la tête et le cou quand le conseil des oiseaux étoit assemblé. Mais enfin, un jour de fête solennelle, qu'on

DOM OZORIO.

Ta fable est pleine de bon sens : tu as raison, j'étois assez riche, je n'aurois pas dû sortir de mon pays. Tout mon regret est de t'avoir associé à ma destinée.

ALMIRI.

Je n'ai rien perdu en votre compagnie; j'ai été déplumé au sortir de l'œuf. Prenez courage, mon maître; j'ai fait un bon rêve cette nuit, qui vous promet la liberté : je voyois lever le soleil sur votre tête et sur la mienne.

DOM OZORIO.

Je ne suis plus à plaindre, j'ai un ami : re-

---

devoit faire un sacrifice public au dieu Belly, dans le fond d'un bocage, il fallut que notre roi sortît de son pot; et faisant, par ce moyen, remarquer sa nudité, tous les autres oiseaux se moquèrent de lui. Il en est de même de nous, ajoutoit ce sage politique : tant que nous demeurerons dans notre pays, nous serons respectés des Orientaux ; mais si nous allons dans le leur, et qu'ils voient combien nous sommes foibles et notre suite petite, ils nous mépriseront infailliblement. Il faut donc que nous demeurions chez nous, et que nous ne nous montrions que du beau côté. »

On voit, par cette ingénieuse allégorie, que les nègres ne manquent ni de bon sens, ni de grâce dans l'imagination.

pose-toi près de moi; tu as été me chercher de l'eau, au risque de ta vie, à la fontaine des Lions, je veux une fois y aller moi-même. Dis-moi, comment pourrois-je la reconnoître?

ALMIRI.

Ah! je ne vous y laisserai pas aller, le danger est trop grand. J'ai trouvé d'abord un rocher aplati, qui s'élève au milieu du sable comme une grande tortue; il est tout couvert de raquettes et d'aloès; à son sommet s'élève un vieux caroubier couché par le vent, et qui forme un grand parasol au-dessus de la source. Quand je suis entré sous sa voûte obscure, j'y ai trouvé un grand squelette de buffle dont les os étoient à demi rongés. J'ai vu sur le sable, bouleversé par les griffes des lions, des touffes de poils de leurs crinières, et j'ai senti l'odeur forte de ces terribles animaux. Je me suis hâté d'emplir ma calebasse d'une main, et de cueillir de l'autre des caroubes qui pendoient au-dessus de moi; tout-à-coup j'ai entendu d'affreux rugissemens: alors je me suis enfui croyant être poursuivi par tous les lions du désert; mais, en me retournant, j'ai vu que c'étoient les flots de la mer qui se brisoient près de là sur les roches, et je me suis mis à rire de ma peur.

DOM OZORIO.

Les cheveux m'en dressent à la tête !

ALMIRI.

Voici de quoi nous tranquilliser ; il y a des femmes dans cette chaumière : il m'a semblé, en arrivant, entendre leurs voix.

DOM OZORIO.

Des voix de femmes ! ce sont donc celles d'Empsael : éloignons-nous ; ce lieu est plus dangereux que la fontaine des Lions. Autrefois, quand je vivois dans un pays inconnu, la seule vue d'une femme étoit pour moi un augure de paix et d'hospitalité. Je m'approchois avec confiance des habitans lorsque je voyois des femmes avec eux ; ici, c'est un crime digne de mort de regarder seulement le lieu qu'elles habitent. La jalousie de l'homme est plus terrible en Afrique que la fureur des lions. Mais quelle est cette troupe qui s'approche ?

ALMIRI.

Ce sont les gens de notre équipage qu'on amène esclaves. Voici à leur tête Achmet, ce méchant renégat qui nous a pris. Oh ! s'il nous trouve ici !

DOM OZORIO.

Il vient du côté de la mer, fuyons vers la

forêt ; fuyons, Almiri. Mais que fais-tu? (*Ils se lèvent.*)

ALMIRI.

Je me charge de votre fardeau et du mien. Vos bontés ont redoublé mes forces.

DOM OZORIO.

Que Dieu soit ta récompense.

(*Un capitaine de corsaire s'avance portant un pavillon espagnol ; il est suivi de plusieurs esclaves.*)

ANNIBAL.

On m'a demandé quelques hommes de recrue pour nos corsaires de Tanger et de Salé : il faut un charpentier et un canonnier. Où sont ceux du vaisseau espagnol ?

ACHMET.

Les voici.

ANNIBAL.

Voyez s'ils se portent bien ; faites-les marcher et courir.

ACHMET *les examine et les fait aller et venir.*

Seigneur Annibal, ceux-ci sont des plus robustes ; je vous les garantis ; vous en serez content ; ayez seulement attention de les séparer : comme ils sont Espagnols, il faut les accoupler

avec des Portugais leurs bons amis. (*On les détache.*)

UN DES ESCLAVES.

Nous sommes Espagnols. Oh! ne nous mettez pas avec les ennemis de notre nation.

L'AUTRE ESCLAVE.

Ne me séparez pas de ma femme.

ACHMET.

Amène, amène.

ANNIBAL.

Notre chancelier noir me demande un enfant blanc pour le servir dans le désert.

ACHMET.

J'ai votre affaire. Qu'on détache un de ces enfans de la mère; le plus jeune est celui qu'il vous faut, et apprendra tout ce qu'on voudra. (*On détache les fers du plus jeune.*)

LA MÈRE.

Au nom de Dieu, ne m'enlevez pas mon fils!

LE PLUS AGÉ DES ENFANS.

Ne me séparez pas de mon frère.

LE PLUS JEUNE.

O mon frère! o ma mère! ma mère!...

LA MÈRE EN PLEURS.

Mon enfant, je ne te reverrai donc plus!

ACHMET.

Séparez-les. Si tu cries, on va t'enlever l'autre.

LA MÈRE.

Mon fils! mon cher fils!

ACHMET.

Otez-lui l'autre.

ANNIBAL.

Ne l'empêchez pas de pleurer.

ACHMET.

Où est cet esclave noir qui étoit toujours avec son ancien maître? Vous savez, seigneur Annibal, qu'Empsael ne veut point d'homme de sa couleur dans l'esclavage.

ANNIBAL.

Il a bien raison : les noirs naissent libres.

ACHMET.

Celui-ci ne doit pas être loin; je l'avois fait partir ce matin, d'avance, avec son vieux maître, qui ne peut plus marcher, et qu'on avoit perché sur un chameau.

ANNIBAL.

On les a mis l'un et l'autre aux travaux; ils ne doivent pas être loin.

ACHMET.

Qu'on les trouve et qu'on les sépare : cela

est essentiel, seigneur Annibal. Je connois les blancs, dès qu'il y a quelque amitié entre deux esclaves blancs, il y a complot contre leur maître. Pour les gouverner, souvenez-vous de cette maxime : séparez ceux qui s'aiment et mettez ensemble ceux qui se haïssent. (*Zoraïde, tremblante, à la fenêtre de la chaumière; Achmet s'incline respectueusement devant elle.*) Madame, mon maître m'a ordonné de déposer ce nouveau trophée dans le séjour de vos plaisirs. (*Il se tourne vers les esclaves.*) Allons, misérables, prosternez-vous devant cette chaumière d'Empsael, que la victoire a couverte de son pavillon.

ZORAÏDE, *tremblante.*

Où est Empsael? quand reviendra-t-il?

ACHMET.

Madame, il est dans la forêt; il sera de retour à la nuit. (*Aux esclaves.*) Allons, plus bas.

LES ESCLAVES.

Grâce! miséricorde! miséricorde! grande sultane! (*Ils s'éloignent.*)

ZORAÏDE.

Remportez ces sorbets, je n'ai plus de soif. Amies infortunées, tendres compagnes de mon

sort, laissez-moi seule; votre vue redouble mes peines.... Rosa Alba, avertissez ce bon Père de la Merci de venir promptement.

ROSA ALBA.

J'y cours, madame.

ZORAÏDE.

Et vous, Marguerite, faites venir ce juif portugais.

MARGUERITE.

Il ne tardera pas, madame.

ZORAÏDE.

Des femmes séparées de leurs maris, des mères de leurs enfans, des amis qu'on enlève à leurs amis, loin de leur patrie qu'ils ne reverront jamais; abandonnés à la fureur des barbares, sans consolation et sans secours : ce n'est là qu'une partie des maux qu'entraîne par tout pays l'esclavage. Que ce vieillard, né dans une condition distinguée, est à plaindre! Hélas! la grandeur de notre chute se mesure par celle de notre élévation; mais que ce noir, jadis son esclave, a l'âme grande! Ah! si Empsael l'avoit entendu! il aime les actions généreuses. En faveur de l'esclave noir il auroit fait du bien à son ancien maître; il en eût fait à tous ces infortunés. Je n'ose entreprendre seule de les

soulager ; il ne m'est pas permis de communiquer avec eux ; Empsael a les Européens en horreur. Il faut que j'appelle à mon aide ce riche juif portugais, et ce bon Père de la Merci, chargé des charités de l'Europe pour le soulagement des captifs ; je leur donnerai les fruits de mes économies : allons les chercher. O Dieu ! bénis mes foibles secours pour de si grands besoins ! Le grain de blé ne se multiplie dans les champs que par ta bénédiction. (*Elle rentre dans la chaumière.*)

BENEZET, *quaker, paroît sur le bord de la mer, portant des plantes dans une main et une canne dans l'autre.*

Je crois qu'il seroit possible de faire à pied le tour du globe, en suivant toujours les bords de la mer ; on y trouve fréquemment de belles grèves, des ruisseaux, des plantes et des coquillages : c'en est assez pour se rafraîchir et pour vivre. J'ai parcouru ainsi une partie des rivages déserts de l'Europe et de l'Amérique, et me voici pour la seconde fois sur ceux de l'Afrique : partout la nature a pourvu à la communication et aux besoins des hommes ; mais partout les hommes méprisent les bienfaits de la nature et se rendent malheureux les uns par les autres. J'ai laissé en Amérique

les noirs esclaves des blancs, je retrouve en Afrique les blancs esclaves des noirs.

Voici le chemin de la ville déserte, où je dois faire ma première station; j'y trouverai assez de logement dans ses tours abandonnées : j'imite la cigogne, qui, chaque année, passe l'hiver en Afrique, et fait chez les peuples barbares son nid au haut des monumens ruinés, et le pose sur un toit de chaume chez les peuples bons et hospitaliers. Voici une chaumière; mais elle est entourée de pavillons : c'est le séjour d'Empsael. Ce noir est né avec toutes les bonnes qualités de son pays, mais les Européens les ont altérées en allumant en lui le feu de la vengeance. Allons chercher les bons Africains au milieu de l'Afrique. Mais voici un étranger qui s'approche.

BALABOU.

Philosophe, te voilà donc! je suis bien aise de te revoir; tu m'as donné, l'an passé, des plantes qui m'ont fait du bien.

BENEZET.

Le régime végétal et l'exercice guérissent de tous les maux.

BALABOU.

Tu viens donc cueillir encore des plantes dans notre pays?

BENEZET.

Je viens pour en cueillir et pour en planter.

BALABOU.

Bon ! cueillir des plantes ! comme si ton pays n'en produisoit pas aussi ! Tu ne viens de si loin que pour chercher des trésors dans les ruines de nos villes désertes.

BENEZET.

Ami, c'est la vérité; j'y en ai trouvé un fort grand.

BALABOU.

Où est-il ?

BENEZET.

Il est avec moi.

BALABOU.

Ah ! tu devrois bien m'en faire part !

BENEZET.

Très-volontiers.

BALABOU *tend un pan de sa robe.*

Donne.

BENEZET.

Mon trésor est la paix de l'âme.

BALABOU.

Voilà de belles richesses ! Comment fais-tu pour trouver cette paix de l'âme dans la solitude ? J'y meurs d'inquiétude et d'ennui.

BENEZET.

Je la trouve dans l'étude de la nature et dans la confiance en Dieu.

BALABOU.

Comment ! tu crois en Dieu ? On dit que les philosophes n'ont pas de religion.

BENEZET.

Ami, tous les hommes adorent quelque divinité, ou au moins quelque chimère qui leur en tient lieu. Les plus infortunés sont ceux qui ne voient dans l'univers d'autre dieu qu'eux-mêmes ; ils meurent partout d'ennui.

BALABOU.

Comment peux-tu adorer un Dieu, dans ta vie errante ? Tu ne fréquentes ni église, ni synagogue, ni mosquée. Où est ton temple, ton livre de la loi, tes sacrifices, ton autel et ton prêtre ?

BENEZET.

Mon ami, mon temple est celui de la nature, sa voûte est le ciel, sa lampe le soleil ; mon livre de la loi l'amour de Dieu et des hommes, mes sacrifices mes passions, et mon autel mon cœur, dont Dieu même est le pontife. Crois-moi, tous les temples bâtis par la main

des hommes ne sont que de foibles imitations de celui-là.

BALABOU.

Tous ces beaux sentimens ne te serviront à rien au jour du jugement, si tu ne crois à notre grand prophète.

BENEZET.

Je respecte toutes les religions. Laisse-moi garder la mienne. Adieu, il est temps de me mettre en route. Tiens, Balabou, prends ce peu de tabac pour te souvenir de ton ami Benezet. (*Il lui donne du tabac à fumer.*)

BALABOU.

Je te remercie. Adieu, bon philosophe : que le ciel t'amène à la connoissance de la vérité.

BENEZET.

Adieu. (*En s'en allant.*) O chère solitude! ce n'est que dans ton sein que l'âme jouit de la paix du ciel.

BALABOU, *seul.*

L'homme qui respecte toutes les religions n'en a aucune. C'est dommage que ce voyageur soit hors du bon chemin! Il a un grand esprit. Il court le monde pour chercher des trésors, peut-être par le secours du diable. Après tout, il vaut mieux qu'il en profite qu'un autre : c'est le meilleur homme que je connoisse. Il

nous aime; il a toujours quelque chose à nous donner; il ne manque à ce blanc, pour être parfait, que d'être noir: mais tous les blancs de l'Europe sont plongés dans les ténèbres de l'erreur. Comment notre grand ministre a-t-il pu épouser une femme de leur pays? Elle est bonne et charitable; mais à quoi tout cela lui servira-t-il un jour? Si je pouvois la convertir, j'aurois, par son moyen, un grand crédit sur son mari. Elle feroit bientôt ma fortune. Voici le lieu où elle a coutume de venir passer la soirée; il faut que je cherche l'occasion de lui parler pendant l'absence d'Empsael.

ANNIBAL *s'approche respectueusement de Balabou et lui baise le bas de sa robe.*

Bon soir, mon père.

BALABOU.

Bon soir, mon fils. Où vas-tu ainsi?

ANNIBAL.

Je viens d'envoyer un détachement de gardes noirs vers la ville; je vais maintenant faire ma ronde du côté de la mer. Ces maudits blancs nous donnent bien du mal!

BALABOU.

Comment! A-t-on vu paroître quelque corsaire européen sur la côte?

ANNIBAL.

Oh! ils ne sont pas si hardis. Je ne me plains que de nos esclaves blancs. Ce matin, on nous en a envoyé un de la prise espagnole; on l'a mis sur-le-champ aux travaux, et il a disparu cette après-midi. Il est suivi d'un noir qui, dit-on, a été son esclave et qui ne le quitte jamais. J'ai averti de tout cela notre renégat Achmet.

BALABOU.

Rien n'est aussi trompeur que les blancs.

ANNIBAL.

On dit que celui-ci est gentilhomme. Qu'est-ce qu'un gentilhomme? On dit que c'est quelque chose de grand en Europe.

BALABOU.

Les gentilshommes d'Europe sont des hommes d'une caste qui ne fait aucun travail ni aucun commerce.

ANNIBAL.

Ils doivent donc mourir de faim dans leur pays?

BALABOU.

Au contraire, ce sont eux qui en ont toutes les richesses et toutes les grandes places.

ANNIBAL.

Les autres blancs sont donc leurs esclaves?

BALABOU.

Oui. Ils sont faits aussi pour l'esclavage. Tu sais, mon fils, que plus on a de bonté pour eux, plus ils en abusent.

ANNIBAL.

C'est Zoraïde qui est cause des désordres qui arrivent parmi les nôtres. Chaque jour, elle obtient pour eux quelque nouvelle grâce auprès d'Empsael. Je ne sais pourquoi notre grand général a épousé une femme de cette couleur; il faut qu'elle l'ait séduit par quelque charme. Nos femmes noires sont plus belles, mieux faites, plus sages, plus vives, plus fortes, et cependant plus soumises à leurs maris que les femmes blanches.

BALABOU.

Il ne faut pas mépriser Zoraïde, parce qu'elle est blanche. Dieu lui a donné une âme comme à moi et à toi.

ANNIBAL.

Je ne la méprise pas pour cela. Il suffit qu'elle soit la femme de notre général. Comment peut-il avoir eu si peu de goût? On voit bien des blancs devenir amoureux de noires, mais bien peu de noirs aimer des blanches.

BALABOU.

Tu as raison. La couleur noire est la couleur

naturelle de l'homme et de la femme; c'est le soleil qui la donne, et elle ne s'efface jamais. La couleur blanche au contraire est une couleur malade, qui ne se conserve qu'à l'ombre. Tous ces blancs d'Europe ont des visages efféminés.

ANNIBAL.

J'ai quelquefois bien ri en les voyant débarquer de leur pays. Il y en avoit qui avoient sur leur tête de grands paquets de cheveux qui n'étoient pas à eux; ils les avoient couverts de graisse de porc et de farine, et d'une coiffure noire à trois cornes. J'en ai dépouillé un jour dans un vaisseau que nous prîmes; je trouvai dans son habillement, de la tête aux pieds, vingt-sept pièces différentes, cinquante-deux boutons, six boucles, et dix poches remplies d'une multitude de choses dont ils ne sauroient se passer, et qui sont au nombre de douze. Ils sont obligés, le matin, de se revêtir de tout cet attirail et de s'en dépouiller le soir. Les noirs, au contraire, avec une pièce d'étoffe autour des reins, une lance à la main, et un cimeterre au côté, sont prêts à tout en paix comme en guerre. En vérité, les blancs sont faits pour les servir.

BALABOU.

Le visage d'un Africain est un visage de

guerre; les blessures ne font point peur au noir. Pour les y accoutumer, dès leur enfance on le couvre de balafres. Ils vont sans crainte au-devant des épées et de la mort.

ANNIBAL.

Nous avons en tout l'avantage sur les blancs. Nous montons à cheval sans selle et sans étriers; nous sommes plus légers à la course, plus forts à la lutte, plus agiles à la nage, plus adroits à la chasse et à la pêche. Mais comment se fait-il que ce noir qui s'est enfui avec ce blanc ait été son esclave? Est-ce qu'il y a quelque pays dans le monde où les noirs sont esclaves des blancs?

BALABOU.

Oui, mon fils.

ANNIBAL.

Et comment se peut-il faire que les blancs puissent résister aux noirs?

BALABOU.

C'est que les blancs emploient les arts magiques.

ANNIBAL.

Est-il possible?

BALABOU.

Oui; ils ont commerce avec le diable.

ANNIBAL.

Je l'avois déjà ouï dire à mes compagnons.

BALABOU.

Rien n'est plus vrai. C'est d'abord le diable qui leur a appris l'invention de la poudre à canon. Il n'y a point de prise européenne où l'on ne trouve quelque nouvelle invention diabolique : tantôt c'est du feu qui se conserve dans un flacon d'eau, et qui s'enflamme dès qu'il est à l'air; tantôt ce sont des verres qui font descendre le feu du soleil. Pendant que j'étudiois à Fez, on y apporta, au moyen d'une machine prise sur un vaisseau anglois, une boule de verre qui jetoit des étincelles et frappoit sans qu'on vît d'où venoit le coup; mais ce qu'il y avoit de plus étrange, c'est qu'elle faisoit descendre la foudre du ciel. Il y eut un ordre de nos docteurs de la jeter à la mer, et d'envoyer bien loin dans le désert l'esclave qui en avoit fait l'expérience.... Mais tous les moyens des blancs pour avoir du feu les mèneront un jour au feu de l'enfer. Je crois que, s'ils l'entreprenoient, ils monteroient en l'air.

ANNIBAL.

Avec de si grandes liaisons avec le diable, ils devroient exterminer tous les noirs?

BALABOU.

Ils ne peuvent rien sur les fidèles Musulmans : c'est un privilége que Dieu a donné aux véritables disciples de son prophète.

ANNIBAL.

Comment les blancs apprennent-ils la magie ?

BALABOU.

Avec des livres.

ANNIBAL.

Qu'est-ce qu'un livre ?

BALABOU.

Tiens, en voilà un.

ANNIBAL.

Comment ! c'est cet assemblage de petits feuillets ? Chaque feuillet est rempli de caractères noirs.

BALABOU.

Ils renferment précisément le secret de leur sortilége. Il n'y a que leurs prêtres qui les entendent et qui les leur expliquent.

ANNIBAL.

Oh ! je voudrois bien savoir y lire.

BALABOU.

Comment ! tu voudrois savoir leurs sciences diaboliques ? Elles les précipiteront dans l'enfer.

Nous avons des livres plus puissans, qui nous mènent en paradis.

(*Le Père de la Merci s'avance au-devant de Zoraïde, suivie de Rosa Alba, de Marguerite et du juif Jacob.*)

ZORAÏDE.

Seigneur Jacob, je vous ai prié de passer ici pour m'aider à soulager des esclaves bien malheureux.

JACOB.

Madame, mon plus grand bonheur est de faire des heureux. C'est moi qui ai vendu dernièrement deux belles Géorgiennes pour le sérail de l'empereur. Elles ont aujourd'hui l'honneur d'être au service de ses femmes noires, et elles n'avoient pas de pain dans leur pays. Je compte bientôt faire une tournée dans une partie de l'Europe et en amener beaucoup d'esclaves. Je trouverai en Russie, en Pologne et en Livonie des paysans que l'on y mène à coups de bâton, et qui y sont à bon marché. De là, j'irai en Italie. Il y a à Rome et à Naples quantité de pauvres gens qui aimeront mieux me vendre leurs enfans, que de les mutiler pour en faire des musiciens. Si je pouvois m'introduire en Espagne et en Portugal, je vous amènerois de là des esclaves, les plus malheureux et les plus soumis qu'il y ait au monde.

ZORAÏDE.

Il ne s'agit pas de me procurer de nouveaux esclaves, mais de secourir quelques-uns de ceux qui sont ici.

JACOB.

Je reconnois bien là, madame, votre grande vertu. Je désire participer à votre bonne œuvre, si vous le permettez. Voulez-vous les racheter ou les échanger? Je ne prendrai rien pour mes droits, vous n'avez qu'à parler; on fait tout avec l'argent: il est plus puissant que la beauté même; on ne vit que pour en gagner, et on n'en gagne que pour avoir de quoi vivre.

ZORAÏDE.

Vous savez qu'Empsael ne vend aucun de ses esclaves.

JACOB.

Je sais aussi, madame, que personne n'a plus de pouvoir que vous sur son esprit: vous pouvez lui dire qu'il n'y a point de trafic plus riche, plus noble et plus joli que celui des esclaves. Les marchands de chevaux, de chameaux, d'éléphans, d'or, d'argent, de pierreries, ne sont rien auprès des marchands d'hommes; car, enfin, il n'y a rien au-dessus de l'espèce humaine.

ZORAÏDE.

C'est un commerce affreux et inhumain. Vendre son semblable! c'est pécher contre toutes les lois de la nature.

JACOB.

La morale peut être bonne pour des particuliers; mais elle ne vaut rien en politique. Est-ce que l'Afrique pourroit se soutenir sans esclaves européens? Il faudroit donc qu'Alger, Tunis, Tétouan, Salé, et tant d'autres villes florissantes, mourussent de faim?

ZORAÏDE.

Il s'agit pour le présent de donner quelques secours à des malheureux qui viennent d'arriver, et qui n'ont pas encore l'habitude de souffrir. Vous avez la confiance d'Empsael, vous pouvez aller librement dans les prisons des esclaves, et donner à ceux qui en ont le plus besoin quelques matelas, du linge et un peu de vin.

JACOB.

Ce que vous demandez là est fort difficile, et coûtera cher. Vous savez qu'Empsael veut que l'ordre s'observe dans le bagne : il faut que je gagne d'abord les gardes noirs, et surtout que j'évite la jalousie naturelle aux Européens; ce qui est presque impossible. Si on donne des

rafraîchissemens à quelqu'un d'entre eux, il faut en distribuer à tous, Anglois, François, Portugais, Italiens, et même, dans la même nation, ils se haïssent à la mort, les uns pour la religion, les autres pour la nation, d'autres pour la naissance, pour la province, pour leur métier. Donner quelque aumône à un esclave au milieu de ses compagnons, c'est jeter un os au milieu d'une meute de chiens.

ZORAÏDE.

Je voudrois au moins que vous aidassiez un blanc et un noir qui sont inséparables.

JACOB.

Ah ! voilà qui est rare, et ce que je n'ai jamais vu. Je les aiderai, madame. Combien voulez-vous leur donner ?

ZORAÏDE.

Je n'ai plus d'argent ; mais voici une boîte d'or, vendez-la, et distribuez-leur en le prix.

JACOB.

Je suis un parfait honnête homme, je ne voudrois pas avoir un denier à ceux qui n'ont rien ; je vais vous dire en conscience ce que pèse votre boîte d'or. (*Il tire des balances de sa poche, et pèse la boîte, il la touche ensuite avec une pierre.*) Votre boîte pèse trois onces

deux gros six grains bien trébuchans; c'est de l'or à vingt-deux carats : c'est peu de chose au fond. Vous savez que, depuis le retour de la caravane de Tombut et de Gago, l'or perd beaucoup ici; il est maintenant presque aussi commun que l'argent. Mais vous avez des diamans et des perles que vous ne portez jamais?

ZORAÏDE.

Ce sont des présens de mon époux, je n'en peux disposer : ce que je vous donne provient des fruits de mon travail.

JACOB.

De quelle religion est ce blanc? S'il est luthérien, calviniste, anglican, ou de telle autre communion chrétienne, je l'aiderai très-volontiers; mais s'il est catholique, je n'en ferai rien. Je suis né en Portugal, où l'Inquisition, après m'avoir dépouillé de tous mes biens, m'a mis en prison, d'où j'ai eu bien de la peine à m'échapper. Je ne donnerois pas une datte pour racheter la vie d'un catholique. Mais pour le noir, il profitera de vos bienfaits; j'aurai soin qu'on lui donne la nuit une bonne natte, et le jour de l'eau à discrétion.

ZORAÏDE.

Ajoutez-y un peu de vin, afin que son ancien

maître, auquel il est si attaché, n'en manque pas.

JACOB.

Vous savez que la loi de Mahomet ne permet pas l'usage du vin.

ZORAÏDE.

Le Père catholique aidera donc le blanc, et le juif le noir. Cependant je ne suis pas tranquille, je voudrois faire quelque chose de mieux en faveur de ces deux esclaves infortunés et du malheureux équipage de ce vaisseau espagnol. Je veux aller trouver moi-même Empsael.

ROSA ALBA.

Comment! dans la forêt?

TOUTES ENSEMBLE.

Dans la forêt!

ROSA ALBA.

Madame, savez-vous bien qu'il y a là une ville qui n'a d'autres habitans que les lions? Januario, qui accompagne souvent son maître à la chasse, dit que c'est une chose qui fait trembler, de voir ces grandes places pleines de vieux arbres, entourées de palais où l'on entend çà et là les rugissemens des bêtes féroces.

ZORAÏDE.

Je n'aurai pas peur auprès d'Empsael.

ROSA ALBA.

C'est là qu'on voit le tombeau de Mentia, d'où il sort de temps en temps des voix, et dont l'ombre toute blanche apparoît souvent à l'entrée de la nuit.

ZORAÏDE.

J'aime la vue d'un tombeau qui renferme des cendres vénérables ; il me donne une image de l'éternelle paix.

ROSA ALBA.

Empsael va revenir à l'entrée de la nuit, au plus tard. Vous lui parlerez demain.

ZORAÏDE.

L'infortuné peut-il aussi renvoyer son infortune à demain ?

ROSA ALBA.

Madame, la nuit s'approche ; il y auroit du danger à rester ici plus long-temps.

ZORAÏDE.

Chères amies, il n'est pas nécessaire que vous m'accompagniez ; restez ici.

ROSA ALBA.

Oh ! non ; nous vous suivrons partout.

ZORAÏDE.

Préparez-nous des voitures pour aller joindre Empsael.

ANNIBAL.

Il y a trop de risque, le jour va finir; s'il vous arrivoit quelque accident, Empsael m'en rendroit responsable.

ZORAÏDE.

Ce sera moi qui en répondrai.

ANNIBAL.

Si c'est quelque chose de pressé, je peux y aller moi-même. Par notre grand prophète, je n'ai rien à craindre; donnez-moi vos ordres.

ZORAÏDE.

Je ne peux charger personne que moi de ma commission; faites ce que je vous dis.

ANNIBAL.

Empsael m'a commandé de vous obéir en tout : allons, quelle voiture voulez-vous, madame ?

ZORAÏDE.

La plus diligente.

ANNIBAL.

Le palanquin est la plus douce et la plus sûre. Quels esclaves voulez-vous pour vos porteurs ? Les François sont plus prompts, les Allemands plus forts, les Espagnols ont le

pied plus ferme, mais ils sont plus lents : après tout, je les hâterai.

ZORAÏDE.

J'aimerois mieux y aller à pied que d'être portée par mes semblables. O Dieu ! comme l'homme est traité par l'homme !

ANNIBAL.

Vos esclaves ne sont pas des hommes : ce sont des blancs, ce sont des infidèles.

ROSA ALBA.

N'avez-vous pas des dromadaires ?

ANNIBAL.

Savez-vous bien que ces dromadaires sont Arabes, et qu'il n'y en a pas un qui ne vaille mieux que quatre esclaves européens ?

ZORAÏDE.

O triste effet de l'esclavage !

ANNIBAL.

Ne vous affligez pas, madame; je vais faire préparer les dromadaires. (*Il rencontre, en sortant, Balabou; il lui baise le bas de sa robe, et lui dit :*) Dépêchez-vous de lui parler; elle va partir pour aller trouver Empsael.

ZORAÏDE.

Que me voulez-vous, bon Morabite ?

BALABOU.

Madame, je viens pour vous convertir.

ROSA ALBA.

Comment ! est-ce que ma maîtresse est pervertie ? Apprenez, Balabou, qu'elle est bonne et bienfaisante.

BALABOU.

Oui ; mais avec sa bonté elle est dans le chemin de l'erreur.

ZORAÏDE.

Comment faut-il faire pour me convertir ?

BALABOU.

Il faut croire tout ce que je vous dirai de la part de notre grand prophète.

ZORAÏDE.

Il ne dépend pas de moi de croire.

BALABOU.

Tenez, prenez ce petit papier, portez-le jour et nuit sur votre cœur ; il y a un passage de l'Alcoran qui pénétrera dans votre âme, et de là dans celle des femmes qui vous environnent.

ZORAÏDE.

Quel bien nous en reviendra-t-il ?

BALABOU.

Il n'y a rien de plus beau que l'Alcoran. La sultane Zobeïde, mère du calife Amin, avoit cent filles esclaves qui savoient toutes l'Alcoran par cœur, et qui en récitoient chaque jour la dixième partie : de sorte que l'on entendoit dans son palais un bourdonnement continuel, semblable à celui des abeilles (1).

ROSA ALBA.

Le beau conseil que vous nous donnez d'apprendre à bourdonner l'Alcoran !

ZORAÏDE.

J'ai appris à prier Dieu avec mon cœur, et non avec mes lèvres.

BALABOU.

En apprenant l'Alcoran vous augmenterez votre pouvoir sur Empsael; vous deviendrez semblable à la chrétienne Mentia, l'épouse du chérif Mahamed, qui, après s'être fait musulmane, inspira un si violent amour à son mari, qu'il donna la liberté à tous ses parens, et qu'après la mort de son épouse il pensa perdre l'esprit de regret (2) : vous verrez son tombeau

(1) Voyez la *Bibliothèque orientale* d'Herbelot.

(2) Voyez Marmol, *Description de l'Afrique*.

à l'entrée de la ville des Lions ; il fait tous les jours des miracles, et on y apporte des offrandes de tous côtés.

ROSA ALBA.

Elle mourut chrétienne en secret.

BALABOU.

Ce sont les chrétiens qui disent cela. Il est certain qu'elle mourut musulmane, puisqu'elle fait des miracles.

ZORAÏDE.

Ma perte sera bien peu de chose : à Dieu ne plaise qu'elle altérât jamais l'esprit d'Empsael !

BALABOU.

Oh ! il a un grand esprit, madame ! J'ai une grâce à vous demander auprès de lui.

ZORAÏDE.

Quelle est-elle ?

BALABOU.

Je désirerois qu'il me fît bâtir un hermitage auprès du tombeau de Mentia, afin d'en recueillir les offrandes ; on y apporte tous les jours des vivres qui sont perdus.

ZORAÏDE.

Ces vivres sont peut-être utiles à de pauvres voyageurs ou à quelques misérables esclaves :

les offrandes mises sur le tombeau de la vertu doivent appartenir à un malheureux.

ANNIBAL.

Madame, les dromadaires sont prêts ; hâtez-vous de partir avant la nuit.

ZORAÏDE, *à Balabou.*

Adieu, bon Morabite; je vous servirai d'une manière ou d'autre. (*A ses femmes*). Allons tâcher de rendre Empsael sensible à la pitié. Chères amies, secondez ma foiblesse et mettons notre confiance en Dieu, à proportion de l'oppression où nous tiennent les hommes.

Après cet entretien Zoraïde, laissant Balabou, monta sur un dromadaire, et, environnée de ses gardes, prit avec ses femmes le chemin de la ville des Lions. Bientôt elle arriva dans une gorge du mont Atlas couverte de palmiers et de jujubiers, qui forment un contraste fort pittoresque avec les rochers élevés de la montagne plantés de cèdres et de sapins. Plusieurs torrens descendent des sommets de l'Atlas et se précipitent au milieu de la vallée ; mais, en avançant un peu, on aperçoit tout à coup, à travers les colonnades des palmiers, les ruines d'une ville immense, ses aqueducs, ses remparts, ses palais usés par le temps et renversés

par les hommes. C'est dans ce lieu que Zoraïde espéroit trouver Empsael. Elle fit dresser ses tentes, et fut s'asseoir au pied d'une grande tour lézardée, sur laquelle elle lût cette inscription à moitié effacée :

CAIUS CÆSAR.

Mais un autre monument attira ses regards et fit couler ses larmes. Elle aperçut un tombeau couvert de cyprès et d'aloès, avec cette épitaphe en lettres gothiques :

Donna MENTIA DE MONROY, Epouse
de Chérif MAHAMED,
l'an du Christ 1537.

A l'aspect du tombeau d'une femme qui avoit fait tant de bien à ses esclaves, elle se souvint du vieil Ozorio et de son nègre ; et s'adressant à ses femmes, elle leur dit :

Chères compagnes, souvenez-vous bien que le nom du vieil esclave espagnol est Pedro Ozorio.

TOUTES.

Oui, madame, Pedro Ozorio.

ZORAÏDE.

Maintenant qu'il est retourné au bagne, il seroit difficile de le retrouver parmi les autres esclaves, si nous oublions son nom.

ROSA ALBA.

Madame, n'allez pas plus loin ; voici la tour du diable qu'on aperçoit du camp : Januario m'a dit que c'étoit le rendez-vous de la chasse.

ZORAÏDE.

C'est la tour de César ; je ne vois point Empsael.

ROSA ALBA.

Ah ! madame, si vous allez plus avant vous serez effrayée ; nous sommes à l'entrée de la forêt et de la ville des Lions.

DALTON.

On ne voit de villes ruinées et abandonnées aux bêtes féroces que dans les pays où règne l'esclavage. L'Asie, l'Afrique, la Grèce et l'Italie en sont pleines ; mais en Angleterre on ne trouveroit pas un village sans habitans.

ZORAÏDE.

Où pourrons-nous rencontrer Empsael ?

DALTON.

Je vais tâcher de le découvrir.

ZORAÏDE.

Ne montez pas dans la tour, il peut y avoir des serpens, chère Dalton !

TOUTES.

N'y allez pas, oh! n'y allez pas.

DALTON.

Je veux vous tirer d'inquiétude. (*Elle monte dans la tour et regarde par une fenêtre.*)

ZORAÏDE.

N'apercevez-vous pas quelqu'un de la chasse?

DALTON.

Madame, je vois de grands amphithéâtres ruinés qui s'élèvent au-dessus de la forêt: voilà un palais dont il ne reste plus que la façade; des places publiques à perte de vue, toutes remplies de vieux arbres; j'aperçois à travers leurs troncs de longues avenues de colonnades à demi renversées; voilà aussi des églises sans toit et sans clocher: oh! quelle désolation!

ZORAÏDE.

Dalton, descendez, je vous prie.

DALTON.

J'aperçois quelque chose au milieu d'un amphithéâtre: c'est un éléphant.

TOUTES.

Un éléphant! (*Elles se rassemblent auprès de Zoraïde.*)

ZORAÏDE.

N'entendez-vous aucun cor de chasse ?

PETROWNA.

J'entends rugir un lion.

DALTON.

Non, c'est le bruit lointain d'un torrent. (*Elle redescend.*)

ROSA ALBA.

En vérité, madame, nous ferions mieux de nous en retourner.

ZORAÏDE.

Je commence à être inquiète d'Empsael.

ROSA ALBA.

La chasse l'a conduit d'un autre côté : madame, retournons au camp.

ZORAÏDE.

Quel est ce petit tombeau couvert de cyprès et surmonté d'une croix ?

MARGUERITE.

C'est le tombeau de Mentia, cette illustre Portugaise, épouse du chérif Mahamed. Voici son épitaphe.

ZORAÏDE.

Quoi! de cette infortunée Mentia dont j'ai tant ouï parler? Voici des couronnes qu'on y a suspendues. Répétez-moi son histoire; je croyois que c'étoit une fable.

MARGUERITE.

Madame, la voici (1). Le chérif Mahamed étant venu s'établir dans la vallée voisine de Tarudent, lorsqu'elle n'étoit habitée que par des lions, il y planta la canne à sucre et rendit tout ce pays, ainsi que ce canton, très-florissant. Ayant pris, en 1536, sur les Portugais la ville voisine de Santa-Crux, qui est aujourd'hui le cap d'Aguer, avec son gouverneur Guttières de Monroy et toute sa famille, il devint éperdûment amoureux de sa fille Mentia. Mentia refusa long-temps de répondre à son amour; mais, enfin, le désir de rendre la liberté à son père, lui fit écouter les propositions de son amant, et elle devint son épouse.

ROSA ALBA.

Elle fit fort bien.

PETROWNA.

Oh oui!

---

(1) Voyez Marmol, *Histoire des Chérifs*.

MARGUERITE.

Le chérif Mahamed la laissa vivre à la manière de son pays, se plaisant à la voir habillée à l'espagnole, et à la faire servir en reine. Quelque temps après, elle mourut en couche, de son premier enfant, empoisonnée, dit-on, par la jalousie des autres femmes du chérif. Son époux en pensa perdre l'esprit. Il rendit d'abord la liberté à tous ses parens, qui n'avoient pas voulu la quitter, et qu'il combla de bienfaits; ensuite il lui fit élever ce tombeau dans ce lieu, qui lui avoit plu pendant sa vie. Il y envoyoit deux fois par jour une femme maure qui avoit favorisé ses amours; elle y portoit des vivres et des lettres pleines de regrets, auxquelles elle assuroit que Mentia répondoit de vive voix, ce qui calmoit le désespoir de Mahamed. Il dura très-long-temps, et même, après avoir fait la conquête de Fez et de Maroc, et avoir eu des enfans de plusieurs autres femmes, il n'étoit pas encore consolé de la perte de sa chère Mentia. Depuis ce temps, les pauvres esclaves et les malheureux de toutes les nations viennent apporter sur son tombeau des vivres et des couronnes.

ZORAÏDE.

Le tombeau de Mentia me rassure plus

que la tour de César. Il me semble que quelque puissance céleste y repose : je ne crains plus rien.

MARGUERITE.

On dit que Mentia répond encore aux infortunés qui la consultent, et que son ombre même leur apparoît quelquefois la nuit tout en blanc.

DALTON.

Je vais lui parler.

ROSA ALBA.

Par Saint Janvier ! elle n'a qu'à paroître ! Ne lui parlez pas.

DALTON.

Quand elle paroîtroit! Qui ne craint pas la mort ne craint pas les morts. Je vais lui parler.

MARGUERITE.

Zoraïde, parlez-lui plutôt vous-même. Si elle répond à quelqu'un, ce doit être à vous, qui êtes bonne comme elle.

ZORAÏDE.

Chères amies, nous ne sommes que de foibles mortelles aux ordres du ciel. Le ciel n'est pas à nos ordres ; il ne faut pas le tenter.

Cependant, j'offrirai volontiers, en votre nom et au mien, un présent et des prières au tombeau de Mentia. (*Elle détache son collier, et s'agenouille avec ses femmes auprès du tombeau.*) Vertueuse Mentia, recevez nos hommages. Si les âmes bienfaisantes s'intéressent encore, dans un autre monde, aux malheurs de celui-ci, favorisez nos projets en faveur de nos infortunés compagnons d'esclavage, procurez-leur la liberté. Agréez ce collier, ouvrage de mes mains et de la couleur chérie d'Empsael. Donnez-moi autant d'influence sur mon époux pour le bonheur des pauvres esclaves, que vous en avez eu sur le chérif Mahamed. Si vous nous secourez, j'ornerai votre tombeau des plus belles fleurs de l'Europe; j'y planterai des primevères et des violettes; une fois par an, j'y distribuerai, en votre nom, des vivres aux malheureux. Soyez favorable aux prières de vos amies.

ROSA ALBA.

O pouvoir de la vertu! Je me sens protégée par ce tombeau. Je crois que je verrois paroître l'ombre de Mentia, que je n'en aurois pas peur.

(*Empsael paroît, une peau de lion à la main.*)

EMPSAEL.

Quoi! c'est toi, timide Zoraïde? Quel sujet si pressant t'amène à cette heure dans cette forêt redoutable?

ZORAÏDE.

Seigneur, si j'ose dire, c'est d'abord l'inquiétude où j'étois de votre absence.

EMPSAEL.

Chère Zoraïde, j'étois venu ici, au lever de l'aurore, lorsqu'un des plus vieux lions qui sortent des sommets de l'Atlas, retournant, au point du jour, dans sa caverne, s'est élancé sur moi; je l'ai tué de ma main : voici sa dépouille. Ses flancs, noirs et velus comme ceux de l'ours, garantiront tes pieds délicats des plus rudes froids de la montagne; pour surcroît de bonheur, j'ai appris qu'un de mes corsaires a enlevé un gros vaisseau espagnol. J'ai ordonné que son pavillon fût mis à tes pieds, et son équipage, chargé de fers, au nombre de tes esclaves. Je compte, au printemps, préparer aux infidèles de plus grands affronts, et à toi de nouveaux témoignages de mon amour.

ZORAÏDE.

Seigneur, que la victoire et les plaisirs partagent vos heureux jours! Puisse Zoraïde,

votre esclave fidèle, être toujours agréable à vos yeux !

EMPSAEL.

J'aime aussi à croire que je ne triomphe que pour toi. Zoraïde, je veux te faire fouler aux pieds l'orgueil des infidèles. Je veux, à l'avenir, qu'il n'y ait dans tes appartemens d'autres tapis de pied que des pavillons européens.

ZORAÏDE.

Seigneur, tant de gloire ne convient pas à une pauvre esclave.

EMPSAEL.

Zoraïde, vous n'êtes point esclave, vous êtes mon épouse. Mais...... que vois-je ? Vous avez pleuré ! en vain vous vous contraignez. Quel est le sujet de vos larmes ?

ZORAÏDE.

Il n'est guère propre à vous intéresser.

EMPSAEL.

Je veux le savoir. Quelqu'une de vos esclaves vous a-t-elle manqué de respect ? Vous êtes trop bonne envers elles. Je veux vous en donner de toutes les nations de l'Europe : plus

vous en aurez, plus il vous sera aisé de vous en faire obéir.

ZORAÏDE.

Mes compagnes vont au-devant de mes désirs.

EMPSAEL.

Cependant vous avez pleuré. Zoraïde, vous avez des secrets pour moi, qui n'en ai pas pour vous.

ZORAÏDE.

Seigneur, si je puis vous le dire, j'ai pleuré de compassion.

EMPSAEL.

Et pour qui?

ZORAÏDE.

Pour ce même équipage espagnol que vous m'avez envoyé, mais surtout pour deux esclaves.

EMPSAEL.

Pourquoi ces deux esclaves ont-ils plus votre pitié que les autres?

ZORAÏDE.

Ils étoient au comble du malheur. Seigneur si vous eussiez entendu leur conversation, votre âme généreuse en eût été touchée.

EMPSAEL.

La conversation de deux Européens! Ame

innocente, vous ne connoissez pas leur perfidie! Ils parlent quelquefois bien, mais ils agissent toujours mal.

ZORAÏDE.

Un de ces esclaves étoit noir.

EMPSAEL.

Oh! pour un noir, je le crois. Il n'y a que les noirs de sincères et de généreux.

ZORAÏDE.

Il avoit pour compagnon d'esclavage un blanc déjà vieux, qui succomboit sous un fardeau.

EMPSAEL.

Je voudrois pouvoir mettre sur la tête de chaque Européen un des rochers de l'Afrique, et l'écraser sous son poids!

ZORAÏDE.

Seigneur, ce noir avoit été jadis l'esclave de ce blanc. Il est allé, seul, lui chercher de l'eau à la fontaine des Lions, parce qu'il mouroit de soif; et il s'est chargé ensuite de son fardeau et du sien.

EMPSAEL.

Il ranime un serpent qui finira par le piquer.

ZORAÏDE.

O Empsael! votre âme magnanime eût été

émue de ce que ce noir disoit à son ancien maître.

EMPSAEL.

A son ancien maître ? Chère Zoraïde ! tu es sensible aux maux des Européens ! Tu ne connois pas ceux qu'ils m'ont fait souffrir ! Ecoute, et sois pour eux sans pitié.

Je ne suis pas né sur les marches du trône de notre invincible empereur, comme la palme croît sur le tronc du palmier ; je n'ai pas vécu, comme toi, l'objet de mille hommages : je ne suis parvenu à la fortune que par de rudes travaux, et à la grandeur qu'à travers les outrages. La cause de mes malheurs, Zoraïde, c'est ma couleur. Les hommes de ton pays, qui conçoivent, à ta vue, des sentimens respectueux, doux et obligeans, parce que tu es blanche, éprouvent, à la mienne, des sentimens de mépris, de haine et de férocité, parce que je suis noir. Ils n'ont pas d'autre raison que la couleur de ma peau ; car, si tu avois été noire comme moi, Zoraïde, encore que tu sois la meilleure des créatures, ils t'auroient haïe comme moi ; et si j'avois été blanc comme eux, quoique j'eusse été comme eux scélérat et perfide, ils m'auroient estimé comme l'un d'eux. Cependant la nature a couvert de ma teinte la moitié du genre humain : presque tous les

habitans de l'Afrique et de ses îles sont noirs. La nature a donné aux peuples noirs, comme aux blancs, les mêmes besoins, les mêmes droits à la liberté, une terre plus riche, un plus beau ciel, un jugement plus sain et un cœur plus généreux, mais par cela même plus simple et plus facile à tromper. Tu connois mes malheurs, et surtout ce féroce Ozorio qui me tint dans ses fers?

ZORAÏDE.

Ozorio?..... C'est aussi le nom du vieil esclave! Grand Dieu! sauvez cet infortuné!

EMPSAEL.

Tant que les lions rugiront dans les forêts, mon cœur battra pour la vengeance.

ZORAÏDE.

Noble victime de la cruauté des Européens, votre haine contre eux est bien légitime; mais ne craignez-vous pas, en les punissant tous également de vos malheurs passés, de confondre l'innocent et le coupable?

EMPSAEL.

A leur exemple, Zoraïde! que dis-je, à leur exemple! Aucun noir ne leur a jamais fait de mal, et cependant tout homme noir est voué à l'esclavage. Des millions de mes compa-

triotes ont éprouvé de leur part un traitement semblable au mien. Mon injure est celle de l'Afrique.

ZORAÏDE.

Si j'ose le dire, seigneur, cet esclave blanc si misérable dont je vous parlois, a fait du bien aux hommes de votre pays, à en juger par cet esclave noir qui prend tant de soin de lui dans son infortune. O Empsael! par l'amour que je vous porte!....

EMPSAEL, *avec colère.*

Zoraïde! ton amour ne doit vouloir que ce que je veux.

ZORAÏDE.

Au nom de l'amour que vous me portez vous-même, seigneur! La beauté passe; un jour, quand ces traits seront effacés, vous ne chérirez Zoraïde que par le souvenir de sa vertu. Un jour vous-même, un jour, approchant du terme de votre vie, et vous en représentant la carrière glorieuse, vous reposerez votre mémoire bien moins sur le souvenir de vos victoires, que sur celui de vos bienfaits. Le voyageur, à la fin de sa route, se ressouvient avec moins de plaisir des colonnes qui s'élèvent dans le désert, que des puits où il s'est rafraîchi.

EMPSAEL.

Tu l'emportes, Zoraïde. Gardes, qu'on fasse venir le commandeur de mes esclaves.

ZORAÏDE.

Puisses-tu n'être pas Ozorio!

EMPSAEL.

Chère moitié de moi-même! tout ce que tu me dis pénètre mon âme. Tes paroles sont pour moi ce qu'est pour le voyageur égaré dans les déserts de Zara, un ruisseau qui descend des neiges de l'Atlas. Lorsque je te trouvai toute petite à bord d'un vaisseau de guerre françois que j'enlevai à l'abordage sur les côtes de l'Amérique, ta frayeur attira ma pitié, et ton innocence ma protection. Je te rassurai dans mes bras, et je pris plaisir à t'élever sur mes genoux. A mesure que tu croissois en âge, je sentois augmenter ton empire sur moi. Je me souviens que, lorsque tu n'étois encore qu'une enfant, un de mes officiers osa, sur mon bord, résister à mes ordres; je le renversai à mes pieds d'un coup de cimeterre. J'allois l'achever, lorsque tu tournas vers moi tes yeux remplis de larmes; je pardonnai au crime à la vue de l'innocence effrayée. Depuis, lorsque j'appris que tu étois orpheline; qu'on avoit confisqué tes biens dans

ton pays, à cause de ta religion; que, fugitive de ta patrie, tu allois chercher au Canada un asile auprès d'une parente infortunée, et un temple dans ses forêts : tes malheurs me rappelèrent tous les miens, et redoublèrent mon affection pour toi. Je me dis : Je serai sa mère, son père, son protecteur, son roi. Je te donnai ma main. Depuis que tu es mon épouse, ton pouvoir sur moi augmente chaque jour; ta grâce charme mes ennuis, et ta douceur inaltérable ma colère. Tu me fais oublier les douloureux ressouvenirs de ma vie, la perte de mon pays, de mes parens; tu me tiens lieu de tout. Pour te mériter, s'il le falloit, j'irois seul te chercher au milieu des serpens et des tigres; j'irois au milieu des barbares Espagnols.

ZORAÏDE.

Seigneur, je suis penétrée de vos bontés. Oh! que je crains l'arrivée d'Ozorio!... Empsael!

EMPSAEL.

Ma souveraine, que me veux-tu?

ZORAÏDE.

En voyant cet esclave, promettez-moi de modérer vos premiers mouvemens.

EMPSAEL.

Ame de mon âme, je te le promets.

ZORAÏDE.

Vous lui parlerez sans colère; car enfin il est Européen.

EMPSAEL.

Avec bonté, pour toi, ma Zoraïde; avec bonté.

ZORAÏDE.

Mais, s'il étoit Espagnol?

EMPSAEL.

Je lui parlerai sans colère.

ZORAÏDE.

Ne permettez pas qu'on lui fasse de mal; rappelez-vous qu'il a fait du bien à un homme de votre pays.

EMPSAEL.

Je me souviendrai que tu veux lui en faire. L'oiseau, sous l'aile de sa mère, ne m'est pas plus sacré que l'infortuné que tu réchauffes de ta pitié.

ZORAÏDE.

Mais si.... (*Elle s'arrête.*)

(*Achmet s'avance respectueusement.*)

EMPSAEL.

N'as-tu pas remarqué dans mes esclaves nou-

vellement arrivés un blanc et un noir qui sont toujours ensemble ?

ACHMET.

Oui, seigneur.

EMPSAEL.

Va les chercher et amène-les ici.

ACHMET.

Ils sont arrivés ce matin sur la prise espagnole, et ils se sont enfuis cette après-midi.

EMPSAEL *en colère.*

Enfuis ! ils se sont enfuis ?

ACHMET.

Très-illustre seigneur, on les a vus s'acheminer du camp où ils travailloient, vers votre chaumière où étoit votre respectable épouse, et depuis ce moment, quelque recherche qu'on ait faite, on ne les a pas retrouvés. Annibal a envoyé des soldats de tous côtés et y a été lui-même. Ils se sont enfuis, cela est certain.

ANNIBAL.

Seigneur, c'est la vérité, à moins qu'ils ne se soient rendus invisibles par quelque sortilége.

EMPSAEL, *à Zoraïde.*

Comment, madame, vous favorisez la fuite d'un Espagnol et vous venez me demander des grâces pour lui ?

ZORAÏDE.

Seigneur, je vous jure que je n'ai contribué en rien à sa fuite.

EMPSAEL.

Vous êtes sans cesse à me solliciter pour ces perfides esclaves, partout je trouve vos inclinations opposées à ma volonté ; je porterai mes amours à des cœurs plus sensibles à mes victoires : allez, retirez-vous, madame.

ZORAÏDE.

Seigneur !

EMPSAEL.

Vous protégez mes tyrans ! Retirez-vous : malédiction sur vous.

(*Zoraïde s'éloigne en pleurant.*)

EMPSAEL, *à Achmet.*

Qu'on fasse les signaux accoutumés pour la fuite des esclaves ; qu'on garde soigneusement les avenues de la montagne et des bords de la mer ; qu'on lâche les chiens autour du camp : il faut que mes esclaves se retrouvent, ou je te fais mettre à la chaîne.... Ah, Zoraïde ! tourment de ma vie !

ACHMET.

Seigneur, si vous me permettez de le dire, rien ne rend des esclaves audacieux comme la

protection de leur maîtresse : depuis que les vôtres savent que Zoraïde s'intéresse à eux, on ne peut en venir à bout. Sans ma vigilance, ils se seroient plus d'une fois révoltés.

EMPSAEL.

J'y mettrai bon ordre. La nuit s'approche, il est temps de finir la chasse. J'en ai fait une bien malheureuse aujourd'hui; j'ai tué un lion, et j'ai perdu un esclave espagnol et un noir.

ACHMET.

Ils n'iront pas loin. S'ils se sont sauvés dans la forêt, on n'en retrouvera que les os demain matin; celui qui est le plus à plaindre est ce pauvre noir.

EMPSAEL.

Zoraïde est-elle partie avec une escorte?

ACHMET.

Non, seigneur.

EMPSAEL, *avec inquiétude.*

A cette heure et dans ce lieu partir sans escorte!... Va dire à mes braves cavaliers noirs qu'ils accompagnent Zoraïde jusqu'au camp..... (*Empsael le rappelle.*) Tu leur diras de ne pas s'écarter d'elle de la longueur de leurs lances... Va, cours, dis-leur qu'ils amènent avec eux quatre de mes chiens montagnards qui combattent les lions corps à corps.

ACHMET.

Oui, seigneur.

EMPSAEL.

A cette heure partir sans escorte !.... Elle étoit tout effrayée. Dis-lui que je ne tarderai pas à la revoir.

ACHMET.

Je n'y manquerai pas, seigneur.

EMPSAEL.

Non, non, il faut que je l'accompagne moi-même à quelque distance de la forêt.... Dis qu'on m'amène mon cheval arabe.... Va faire relever les toiles, les filets, les épieux; qu'on rassemble les meutes et les esclaves; ne t'écarte pas, et reviens ici. Je serai de retour incessamment; tu me répondras de cet Espagnol sur ta tête. (*Il sort.*)

(*Jacob et le Père Jeronimo arrivent au pied de la tour.*)

JACOB.

Arrêtons-nous ici; c'est auprès de cette tour qu'Empsael doit se rendre. Je crains que vous ne soyez fatigué de la route; j'ai cependant donné ordre qu'on vous donnât le plus doux de mes chevaux : c'est celui que je monte ordinairement.

LE PÈRE JERONIMO.

Seigneur, je suis confus de vos bontés envers un pauvre religieux étranger comme moi.

JACOB.

Y a-t-il long-temps que vous avez quitté l'Italie?

LE PÈRE JERONIMO.

Je suis parti de Livourne il y a six semaines.

JACOB.

Avez-vous eu mauvais temps?

LE PÈRE JERONIMO.

Oh! des tempêtes qui faisoient dresser les cheveux; je n'en suis échappé que par miracle.

JACOB.

On ne peut trop admirer votre charité, qui vous jette au milieu de tant de dangers pour délivrer vos frères: il n'y a rien que je ne fasse pour vous obliger.

LE PÈRE JERONIMO.

Seigneur, j'en suis pénétré de reconnoissance.

JACOB.

Il n'en faut point; c'est en moi un effet d'inclination particulière pour les religieux de votre ordre.

LE PÈRE JERONIMO.

Seigneur.....

JACOB.

Je veux vous en donner la preuve en vous servant gratuitement.

LE PÈRE JERONIMO.

Très-illustre seigneur, vous ferez une grande charité; car je suis un religieux bien pauvre: nous ne subsistons que d'aumônes.

JACOB.

Un des premiers services que je veux vous rendre est de vous donner un bon conseil.

LE PÈRE JERONIMO.

Un bon conseil est un trésor.

JACOB.

Je veux vous parler avec une entière confiance; mais vous n'en abuserez pas.

LE PÈRE JERONIMO.

Seigneur, j'en suis incapable.

JACOB.

Vous me promettez le secret?

LE PÈRE JERONIMO.

Je vous le jure sous le sceau de la confession.

JACOB.

Je vous dirai donc que la cour est remplie d'avidité et de corruption ; méfiez-vous aussi de tous les gens de ce pays, Turcs, Maures, noirs ; et, jusqu'à vos marchands et consuls européens, tous sont des fripons.

LE PÈRE JERONIMO.

Je l'avois déjà ouï dire.

JACOB.

Avez-vous apporté avec vous des fonds considérables ?

LE PÈRE JERONIMO.

Je n'ai embarqué avec moi que ce qui m'étoit nécessaire, avec les présens pour l'empereur et pour son ministre ; mes deniers sont bien peu de chose pour l'étendue de ma mission ; ils doivent me parvenir par les juifs de Livourne.

JACOB.

Vos Pères feront fort bien de ne pas les adresser à vos marchands ni à vos consuls, car ils s'en servent dans leur commerce, et ne remettent aux esclaves ni les secours ni les lettres que leurs parens leur envoient (1). Fiez-

(1) Voyez la *Relation de la captivité du sieur Mouette*, chap. XVII.

vous aux juifs : car, malgré la mauvaise réputation que les chrétiens leur donnent en Europe, ils conviennent eux-mêmes qu'ils ne laissent ici aucun de leurs frères dans l'esclavage ; qu'aucun d'eux n'y mendie son pain, et que, si un de leurs marchands est ruiné, ils lui rendent son bien jusqu'à trois fois pour le rétablir dans son premier état (1).

LE PÈRE JERONIMO.

La charité est de toutes les communions : *elle est plus que la foi*, dit Saint Paul.

JACOB.

En quoi consistent vos présens pour l'empereur ?

LE PÈRE JERONIMO.

Comme il est vieux, et que les vieux princes sont sujets à s'ennuyer.....

JACOB.

A s'ennuyer ? bien vu, bien vu.

LE PÈRE JERONIMO, *avec un peu de gaîté.*

A s'ennuyer, et à compter les heures, nous avons cru qu'une pendule l'amuseroit.

---

(1) Voyez la *Relation de la captivité du sieur Mouette*, chap. XVII.

JACOB.

A merveille.

LE PÈRE JERONIMO.

En conséquence, nous lui en avons acheté une, qui marque depuis les secondes jusqu'aux siècles.

JACOB.

Ah! voilà qui est beau!

LE PÈRE JERONIMO.

C'est un présent magnifique : nous avons fait peindre ses victoires par un religieux de notre ordre, un des plus fameux peintres d'Italie.

JACOB.

Ses victoires! il les verra avec grand plaisir.

LE PÈRE JERONIMO.

Le croyez-vous?

JACOB.

Rien n'est si certain.

LE PÈRE JERONIMO.

C'est moi qui en ai donné l'idée.

JACOB.

Elle est d'un homme d'un grand esprit et qui connoît bien la cour.

LE PÈRE JERONIMO.

Nous avons joint à ce présent plusieurs portraits.

JACOB.

Comment ! ne savez-vous pas que sa religion lui défend d'avoir des figures dans son palais ?

LE PÈRE JERONIMO.

Pourquoi cela ?

JACOB.

A cause de l'idolâtrie. Quels sont ces portraits?

LE PÈRE JERONIMO.

Ce sont ceux de plusieurs têtes couronnées de l'Europe.

JACOB.

Oh ! il n'y en a guère qui méritent d'être idolâtrées ; la plupart sont la terreur du genre humain.

LE PÈRE JERONIMO.

Il y a le portrait de Louis XIV en pied.

JACOB.

Il plaira à notre empereur : c'étoit un grand Roi ; Henri IV auroit été préféré cependant. Avez-vous celui de l'empereur de Russie ?

LE PÈRE JERONIMO.

Non.

JACOB.

J'en suis fâché : c'est celui dont il auroit fait le plus de cas. Pierre Ier n'a fait la guerre que pour sa défense, et il ne s'occupa qu'à civiliser son empire, en y appelant des hommes de tous les états et de toutes les religions.

LE PÈRE JERONIMO.

Ce prince n'est pas de notre communion. Mais j'ai les portraits des plus belles reines de l'Europe. Comme l'empereur aime les belles femmes, celles-ci lui seront fort agréables : elles ont une carnation à éblouir ; elles sont rouges comme des roses, et blanches comme des lis.

JACOB.

Pour le coup, vous vous êtes trompé ; notre empereur n'aime que les femmes noires.

LE PÈRE JERONIMO.

Est-il possible ?

JACOB.

Rien n'est si vrai. Songez que vous êtes en Afrique, où tout est à l'opposé de l'Europe.

LE PÈRE JERONIMO.

Nous n'y avons pas pensé.

JACOB.

Sont-ce là tous vos présens pour la cour?

LE PÈRE JERONIMO.

J'ai aussi une lettre de félicitation du pape, adressée à l'empereur sur ses victoires; mais, parce que je ne peux pas déployer ici un assez grand caractère pour la présenter publiquement, je ne dois la montrer que suivant les circonstances.

JACOB.

Est-ce que le pape écrit aux princes mahométans?

LE PÈRE JERONIMO.

Oui, il écrit quelquefois au roi de Perse; à l'empereur des Turcs, et même à des rois païens, quand ils sont victorieux et puissans, afin de faciliter dans leur pays l'établissement des missions.

JACOB.

Vous ferez bien de ne pas montrer votre lettre à notre empereur, il est trop ennemi des chrétiens; il fait plus de cas de leurs lettres de change que de leurs complimens. Est-ce tout?

LE PÈRE JERONIMO.

J'ai quantité de baromètres et de thermomètres de Florence.

JACOB.

Tout cela est de peu de valeur ici.

LE PÈRE JERONIMO.

J'ai des miroirs de Venise, des savonnettes de Gênes, des gants parfumés de Rome, et des eaux de senteur de Naples.

JACOB.

Cela est bon pour le sérail; vous avez bien fait : on ne réussit que par les femmes. N'avez-vous pas de belles armes?

LE PÈRE JERONIMO.

J'en aurois apporté, si ce prince n'étoit en guerre avec l'Italie.

JACOB.

Vous devez avoir de bon vin.

LE PÈRE JERONIMO.

J'en ai d'excellent, de Monte-Pulsiano et de Lacryma-Christi. Quoique ce prince soit Mahométan, nous avons pensé qu'il buvoit quelquefois du vin.

JACOB.

Fort bien; mais il faut le lui donner en secret : autrement il ne l'accepteroit pas; il faudra le lui présenter comme remède d'Eu-

rope. Je l'en ferai prévenir par son médecin, qui est de ma religion et mon intime ami.

LE PÈRE JERONIMO.

Je vous aurai une grande obligation..... J'ai aussi apporté pour Empsael une lunette d'approche pour la mer, avec un excellent télescope.

JACOB.

Il n'en voudra pas. Entre nous, c'est une espèce de sauvage ; mais ne vous en effrayez point, je lui parlerai en votre faveur.

LE PÈRE JERONIMO.

J'avois aussi pour sa femme un collier de perles ; vous savez qu'elle l'a refusé.

JACOB.

Vous me le donnerez et je m'en chargerai.... Je ne crois pas que vous obteniez rien d'Empsael ; mais quand vous serez à Maroc, je vous ferai avoir du crédit auprès de l'empereur : vous aurez le choix des esclaves de votre pays ; je vous donnerai d'abord la liste des personnes auxquelles vous devez faire des présens. Il en faut pour le gouverneur d'Aguer où vous avez débarqué ; pour le grand douanier de ce port, qui est de ma religion ; pour les portiers du palais de Maroc ; pour le médecin de l'empereur ; pour le

commandant de la garde noire; pour la sultane noire, qui est la favorite, et pour sa première femme de chambre, qui est une blanche. Vous savez ce que c'est que la cour!

LE PÈRE JERONIMO.

Tout cela va épuiser mes deniers.

JACOB.

Je ne vous demande rien pour moi, je vous le répète; je veux vous servir gratuitement; je vous logerai dans ma maison à Maroc.

LE PÈRE JERONIMO.

Seigneur, je suis confus de vos bontés.

JACOB.

Je vous changerai gratis votre argent en monnoie du pays.

LE PÈRE JERONIMO.

En vérité, seigneur Jacob, je ne sais comment je reconnoîtrai de si grands services.

JACOB.

Par une confiance sans réserve en moi: vous trouverez assez de gens ici qui chercheront à vous tromper. En quelles espèces doit-on vous envoyer votre argent de Livourne?

LE PÈRE JERONIMO.

En bon ducats d'or de Hollande.

JACOB.

Il faut bien y prendre garde : des ducats tiennent peu de place et sont faciles à enlever. Sur quel vaisseau doit-on les embarquer ? Je les ferai recommander à leur arrivée.

LE PÈRE JERONIMO.

Je vous dirai avec sincérité que je les ai embarqués avec moi et qu'ils sont, avec mes présens, à la douane.

JACOB.

Vous ne les avez pas encore sur vous ? Un sac d'or, dans une grande caisse, est bien facile à être détourné, parmi de grandes machines qu'on déballe et qu'on emballe de nouveau.

LE PÈRE JERONIMO.

Mon or y est caché de manière qu'on ne peut le trouver.

JACOB.

Les Italiens sont avisés en tout ; mais on peut toujours reconnoître votre or à sa pesanteur.

LE PÈRE JERONIMO.

Cela est impossible. Les poids de plomb de la pendule sont creux et mes ducats sont enfermés dedans.

JACOB.

Voilà qui est à merveille !

EMPSAEL *s'avance.*

Je l'ai laissée fondante en larmes... (*A Achmet.*) Que ces esclaves se retrouvent, et dès ce soir.... Seigneur Jacob, je ne vous apercevois pas ; quel sujet vous amène?

JACOB.

Très-illustre seigneur, une affaire importante, qui vous intéresse particulièrement.

EMPSAEL.

L'empereur est-il malade ?

JACOB.

Je l'ai laissé en parfaite santé.

EMPSAEL.

Cela suffit ; il faut que j'entende auparavant cet étranger.... Mon Père, que me demandez-vous ?

LE PÈRE JERONIMO.

Très-grand ministre, je suis venu en Afrique, avec les aumônes des chrétiens, pour le rachat des captifs dans l'empire de Fez et de Maroc ; je suis porteur de passe-ports de l'empereur, signés de votre excellence.

EMPSAEL.

Les chrétiens emploient toutes sortes de moyens contre nous : les ecclésiastiques d'Espagne payent à leur roi la dîme de leurs reve-

nus pour nous faire une guerre perpétuelle; ensuite d'autres ecclésiastiques viennent avec des aumônes racheter ceux de nos ennemis qui sont tombés dans nos fers. Si l'empereur me croyoit, ce commerce n'existeroit plus; il est contraire à nos intérêts : des bras valent mieux que de l'argent; mais, puisqu'il vous l'a permis, vous pouvez traiter avec les particuliers dans tout l'empire, excepté avec moi.

LE PÈRE JERONIMO.

Le seigneur Jacob m'a promis de m'appuyer auprès de son excellence.

EMPSAEL.

Il ne faut point d'appui avec moi; chaque affaire se recommande d'elle-même.

LE PÈRE JERONIMO.

Votre vertueuse épouse, très-illustre seigneur, m'a promis sa protection auprès de vous.

EMPSAEL.

Zoraïde n'étend point son crédit particulier sur moi dans les affaires publiques.

LE PÈRE JERONIMO.

Permettez-moi seulement de racheter ceux de vos esclaves qui sont les plus âgés et les plus inutiles.

EMPSAEL.

Parmi nos ennemis, les plus âgés sont les plus coupables.

LE PÈRE JERONIMO.

Songez que j'ai passé les mers et que je me suis exposé à une infinité de dangers pour cette mission, seigneur, au nom de l'humanité.

EMPSAEL.

Je vous le répète, vous pouvez racheter librement des captifs dans tout l'empire. Votre action est louable, vous la faites par l'amour de l'humanité; mais c'est aussi par amour de l'humanité que je ne rends aucun des miens, et que je fais une guerre implacable aux chrétiens, qui font les malheurs de l'Afrique.

ACHMET.

Seigneur, toute son humanité n'est que l'intérêt de son ordre; il porte la même croix que les chevaliers de Malte.

EMPSAEL, *à Achmet.*

Tais-toi. Cet étranger est ici sur la parole de l'empereur et sur la mienne; sa personne est sacrée.

LE PÈRE JERONIMO.

Je supplie votre excellence de m'accorder au moins une faveur, j'en serai très-reconnoissant.

JACOB.

Oui, seigneur, il a apporté un collier de perles fines pour Zoraïde.

LE PÈRE JERONIMO.

Quoique les armes dans vos mains soient terribles aux chrétiens, je joindrai, seigneur, à ce collier un beau sabre de Damas pour vous.

EMPSAEL.

Tout ministre qui accepte des présens, ou qui permet que ceux qui lui appartiennent en reçoivent, est un ministre corrompu. Je ne reçois rien que de l'empereur, et Zoraïde ne reçoit rien que de moi; mais je pardonne cette séduction à votre habitude des usages de l'Europe et à votre ignorance des miens. Quelle est cette faveur que vous me demandez?

LE PÈRE JERONIMO.

La permission de descendre jusque dans les prisons pour consoler vos captifs.

EMPSAEL.

Vous le pouvez; je loue votre vertu.

LE PÈRE JERONIMO.

Permettez-moi d'y employer tous les secours de ma religion.

ACHMET.

Seigneur, c'est un abus.

EMPSAEL *à Achmet.*

Si tu dis un mot !.... (*Au père Jeronimo.*) J'y consens. Les chrétiens ne permettent pas à leurs esclaves noirs de rester dans la religion où ils sont nés ; mais les musulmans, plus équitables, ne captivent que les corps de leurs ennemis ; ils laissent leurs âmes libres.

LE PÈRE JERONIMO.

Seigneur, j'adresserai au ciel les prières les plus ferventes pour vous et pour Zoraïde.

EMPSAEL.

Je vous en remercie : Dieu écoute les prières de toutes les religions.... Adieu.... (*A ses gardes.*) Qu'on donne une escorte à ce bon religieux ; qu'on le conduise à la tente de mes hôtes : il est trop tard pour le renvoyer à la ville.... (*A Achmet.*) Que mes esclaves fugitifs se retrouvent dès ce soir.

ACHMET.

Seigneur, je vous jure, sur ma tête, que j'ignore où ils sont. Comme le blanc étoit vieux et qu'il n'auroit pu suivre l'équipage de son vaisseau, je l'ai fait partir du cap d'Aguer sur un chameau, avant le jour ; il est arrivé ce matin au camp, et on l'a mis de suite aux travaux pour ne pas lui laisser le temps de s'ennuyer. Pour moi, je suis arrivé ce soir avec

le reste de l'équipage ; j'ai déposé son pavillon aux pieds de Zoraïde, et j'ai fait prosterner devant elle ma troupe, suivant l'usage et vos ordres ; seigneur, vous n'avez pas un plus fidèle serviteur que moi.

EMPSAEL.

Et qu'est devenu le noir qui étoit avec ce blanc ?

ACHMET.

Il a toujours suivi son maître, car il ne peut être un moment sans lui.

EMPSAEL.

Il falloit l'en empêcher.

ACHMET.

Il m'auroit été plus aisé de le tuer. J'ai été au moment de le faire ; mais un esclave vaut de l'argent : il auroit fallu vous le payer. D'ailleurs, c'étoit un noir, et je respecte sa couleur.

EMPSAEL.

Où alloit ce vaisseau espagnol ?

ACHMET.

En Guinée, à la traite des noirs.

EMPSAEL.

Quelle étoit sa cargaison ?

ACHMET.

Ce que les Européens ont coutume de porter pour la traite des noirs. D'un côté, de l'eau-de-vie pour les enivrer, de mauvais fusils pour les faire battre; et de l'autre, des fers et des menottes pour enchaîner leurs prisonniers.

EMPSAEL.

Comment s'appeloit ce vaisseau?

ACHMET.

Notre-Dame-de-Pitié.

EMPSAEL.

Notre-Dame-de-Pitié allant à la traite des noirs, avec de l'eau-de-vie, des fusils, des fers et des menottes! Les perfides Espagnols! Et comment s'appeloit cet esclave blanc?

ACHMET.

Seigneur, je n'en sais rien.

EMPSAEL.

Tu ne sais pas son nom?

ACHMET.

Quand je tiens la personne, je m'embarrasse fort peu comment elle s'appelle. Qu'auriez-vous dit, si, au lieu du vaisseau, je n'avois apporté que son nom? Malgré son feu terrible, je l'ai approché de si près, que j'ai pu le lire sans lunette. En vérité, vos gardes noirs vont au feu comme les barbets à l'eau.

EMPSAEL.

Comment! tu n'as pas pris seulement le nom de famille de cet esclave?

ACHMET.

Il sera fort aisé de le savoir par les gens du vaisseau. Pour lui, il n'a pas voulu dire un mot depuis qu'il s'est vu entre nos mains. Tout ce que je sais, c'est qu'il a des cheveux blancs et la barbe grise. Quant au reste de ses traits, je n'en peux rien dire.

EMPSAEL.

Et d'où venoit-il?

ACHMET.

Je pense qu'il venoit de Saint-Domingue, ainsi que le vaisseau.

EMPSAEL.

De Saint-Domingue? Ce pays est plein de mes ennemis.

ACHMET.

Vous devez donc vous féliciter de la prise de celui-ci, car il est fort riche. Tous les ustensiles de sa cuisine étoient d'argent; c'est une des bonnes captures que vos vaisseaux aient faites depuis long-temps.

EMPSAEL.

C'est peut-être un habitant de Saint-Domingue?

ACHMET.

Je l'ignore ; tout ce que je sais, c'est qu'il étoit, il y a deux heures, au nombre de vos esclaves : mais je le retrouverai, fût-il caché au fond de l'enfer.

EMPSAEL.

Un homme riche de Saint-Domingue.... Tu l'auras fait évader par l'espoir de quelque grande récompense.

ACHMET.

Par la vie de Zoraïde, illustre seigneur, j'en suis incapable! Je hais les chrétiens. Je suis né en Sicile, d'une famille de paysans opprimés; nous manquions de pain dans une contrée qui en pouvoit fournir à toute l'Italie. Quand je fus un peu grand, mon père et ma mère n'imaginèrent rien de mieux pour me tirer de la misère, que de faire de moi un musicien. Ils alloient me vendre, pour fort peu d'argent, à un maître de musique napolitain, lorsque j'échappai à leur inhumanité en me réfugiant sur le mont Etna, parmi les bandits. Après avoir fait, sur terre, à ma patrie tout le mal possible, je songeai à lui en faire encore plus sur mer. Je vins en Afrique, j'y reniai ma foi, et je me rangeai sous vos pavillons. Moi! sauver un chrétien! S'il étoit en mon pouvoir, je mettrois mon propre père à la chaîne.

EMPSAEL.

Malheureux ! comme tu parles de tes parens ! Je regrette les miens tous les jours.

ACHMET.

J'aime les miens comme ils m'ont aimé.

EMPSAEL.

O chers parens ! Je donnerois dix de mes meilleurs esclaves pour retrouver celui qui revenoit de Saint-Domingue.

JACOB.

Très-illustre seigneur, je peux vous en procurer qui vous feront un meilleur service que ceux que vous regrettez. Je vous en arrangerai à bon marché.

EMPSAEL.

Je n'en veux point acquérir par l'argent, mais par le fer..... Comment traites-tu mes esclaves?

ACHMET.

Du pire que je peux. J'emploie chaque nation contre son humeur : les François actifs, à scier de longues poutres de cèdre; les Espagnols paresseux, à les porter; les habitans du rocher sec de Malte, à dessécher des marais; les Vénitiens et les Hollandois, qui naissent dans l'eau, à casser des roches. Sans cesse je leur fais en-

trevoir la liberté, pour leur donner sans cesse le désespoir de ne pouvoir y atteindre; comme le chat qui tient dans ses griffes une souris la laisse aller, puis la reprend, ainsi je me joue de leurs vains projets et de leurs espérances. En tout temps, les fers aux pieds, la nuit je les fais descendre dans de profondes matamores fermées de bonnes grilles de fer, où ils respirent à peine. J'en fais l'appel trois fois par jour, je leur donne à petite mesure l'eau et la farine d'orge; mais je ne leur épargne pas les coups de bâton.

JACOB.

L'*Ecclésiastique* a dit: « Le fourrage, le bâton et la charge à l'âne; le pain, la correction et le travail à l'esclave: si son maître a de l'indulgence il en abuse (1). »

EMPSAEL.

Maximes injustes: il faut employer chaque nation suivant son caractère et donner à chaque esclave suffisamment pour vivre. Je veux qu'on leur fasse aussi transporter des canons sur toutes les hauteurs qui commandent la mer; je veux que le bruit en épouvante au

(1) Voyez l'*Ecclésiastique*, chap. XXXIII, vers. 25 et suivans.

loin les vaisseaux européens, et leur annonce que c'est ici le rivage de l'empire de Maroc, le séjour d'Empsael.... Combien ai-je d'esclaves?

ACHMET.

Très-puissant amiral, il me seroit impossible de vous en dire le nombre ; vos corsaires vous en amènent tous les jours. Vous en avez au cap d'Aguer, à Azamor, à Tétuan, à Tanger, à Salé, à Maroc; vous en avez de toutes les nations maritimes de l'Europe et même de celles qui ne le sont pas.

EMPSAEL.

Comment se conduisent-ils?

ACHMET.

D'une manière souvent dangereuse. Les Espagnols se taisent long-temps et font tout à coup explosion ; les Anglois, taciturnes, se tuent si on ne les satisfait pas ; les Italiens cabalent entre eux, font des pasquinades et finissent par obéir; les Allemands, patiens, s'assujettissent aisément par l'habitude : mais les plus difficiles à mener sont les François. Ils ne peuvent supporter l'esclavage; ils sont toujours à imaginer quelques ruses; ils creusent des souterrains; ils escaladent les murs les plus hauts; ils sont capables, je crois, de s'élever dans l'air : s'ils

n'étoient pas jaloux les uns des autres, il y a long-temps que tous les esclaves européens seroient en liberté. Mais ils sont si remplis de discorde, qu'ils maltraitent même ceux de leurs compagnons qui se dévouent à les servir.

EMPSAEL.

Avec des hommes de ce caractère, il faut être toujours en état de guerre : voilà d'où vient l'usage des habitans de Maroc de porter en tout temps deux coutelas et un poignard. En Amérique, un blanc peut se promener, une baguette à la main, parmi les esclaves noirs; mais en Afrique, un noir doit être toujours armé parmi ses esclaves blancs.

ACHMET.

Seigneur, leurs divisions servent plus à notre sûreté que nos armes. Ils sont pleins de vanité dans les fers. Les Espagnols ne parlent que de leur famille; les Anglois, de leur nation; les Italiens, de leur religion; les Allemands, de leur empereur; les François, de leur roi. Les François sont les plus à craindre. Comme ils aiment passionnément les femmes, ils savent partout les intéresser à leurs projets. Il ne faut pas douter qu'ils ne s'appuient ici de Zoraïde, qui est de leur pays.

EMPSAEL.

J'y mettrai ordre. Tu m'as dit que j'avois des esclaves de puissances non maritimes?

ACHMET.

Vous avez des Prussiens, des Autrichiens, des Suisses, des Polonois.

EMPSAEL.

Comment traites-tu tous ces gens-là?

ACHMET.

Comme les autres.

EMPSAEL.

Il faut les traiter avec plus de rigueur, parce qu'ayant des terres à cultiver dans leur pays, ils vont envahir celles d'autrui. Un laboureur n'est pas pardonnable d'être pris sur mer. Tu me donneras un état des diverses professions de mes esclaves.

ACHMET.

On croiroit qu'ils ont été tous rois ou ministres dans leur pays, car ils se mêlent de gouverner celui-ci; ils traitent les Africains de barbares. A les entendre, tout est admirable chez eux; et cependant la plupart d'entre eux sont des misérables qui, comme moi, en sont sortis, faute d'y trouver de quoi vivre. Au reste, vous avez des musiciens, des

gens de loi, des artistes, des soldats, des matelots.

EMPSAEL.

Il ne faut pas agir envers eux de la même manière. Ecoute, pour être juste, il faut, en toutes choses, faire le contraire de ce que font les chrétiens. Partout ils ne respectent que la fortune; ils honoreront un fripon, s'il est riche; ils mépriseront un homme de bien, s'il est pauvre: ils auroient des égards pour leur ennemi, s'il étoit, ou noble, ou accrédité dans son pays; mais ils le traiteroient sans pitié, s'il y étoit sans crédit, ou misérable. Il faut, au contraire, avoir quelque indulgence pour ceux de nos ennemis qui gagnent leur vie par l'exercice d'un art ou d'une industrie: tels sont entre autres les matelots et les soldats que la misère force de servir. On les mène à la guerre comme des meutes de chiens à la chasse, qui ne prennent le gibier que pour les chasseurs. C'est sur les chefs des Européens qu'il faut faire tomber tout le poids de la servitude. Les armateurs qui les payent, les nobles qui les conduisent, les prêtres qui les exhortent et les dirigent: voilà les vrais coupables. Ah! s'il me tomboit entre les mains un de ces rois ou de ces ministres européens qui, au milieu de leurs plaisirs, ordonnent les malheurs

de l'Afrique! j'accumulerois sur eux tous les fléaux de l'esclavage dont ils signent les traités. Pour les femmes, il faut en avoir pitié. Ce sexe foible ne s'écarte de l'humanité que quand il est égaré par les hommes. Tu dois en agir de même avec les enfans. Enfin, à l'exemple du ciel, il faut que les foudres de l'empereur tombent sur les cèdres des montagnes et épargnent l'herbe des vallées.

ACHMET.

Le ciel n'y prend pas garde de si près. Sa foudre tombe sur les innocens comme sur les coupables. Elle m'a frappé lorsque je n'étois qu'un enfant; mais celle de l'empereur n'ira pas au hasard.

EMPSAEL.

Tu ne crois donc pas à la justice de Dieu?

ACHMET.

Non, je ne crois qu'à la force des hommes; c'est par elle seule qu'ils se gouvernent.

EMPSAEL.

Homme sans loi, ne vois-tu pas que le ciel a mis la punition des Européens sur le rivage de l'Afrique? Il m'a donné sur eux un plus grand degré de puissance qu'à toi, parce que j'avois plus à m'en plaindre.... Songe à me

retrouver mes deux esclaves fugitifs, morts ou vifs.

ACHMET.

Je n'y sais qu'un moyen, c'est de faire donner la question à tous les esclaves du camp. Je les forcerai bien de me dire où sont leurs compagnons; j'y emploierai la faim, la soif, le fer et le feu.

JACOB, *à Empsael.*

Seigneur, si vous me permettez de dire mon avis, ce moyen n'est pas sûr; il vaut mieux proposer une bonne récompense à celui qui les dénoncera: on peut résister aux tourmens, mais on ne résiste point à l'argent.

EMPSAEL.

Je laisse aux Européens la cruauté et la corruption envers leurs ennemis : je ne fais aux miens qu'une guerre loyale; j'emploie la force contre les forts, et la justice contre les foibles. (*A Achmet.*) Va chercher mes deux esclaves; garde-toi surtout de leur faire du mal. Il est naturel au captif de chercher sa liberté : quand il s'échappe, son gardien seul est coupable. Surtout ménage l'esclave noir ; respecte, jusque dans les fers, les hommes de ma couleur.

ACHMET.

Seigneur, vous serez obéi de tout point. (*Il sort.*)

EMPSAEL.

Parlons maintenant en liberté. Comment se porte notre victorieux empereur?

JACOB.

Seigneur, je l'ai laissé en pleine santé, à mon départ de Maroc. La plus paisible vieillesse couronne sa glorieuse vie. Il passe presque tout son temps dans une de ses maisons de campagne, ou à l'ombre d'un bois d'orangers; sur le bord d'un ruisseau, il donne audience à tous ses sujets, noirs ou blancs.

EMPSAEL.

Il a plus de quatre-vingt-dix ans. Quand, dans la lune du Ramazan, je lui demandai la permission de venir respirer quelque temps près de mon pays natal, il étoit plein de vigueur: je le laissai rempli de bienveillance pour moi.

JACOB.

Il fait, comme vous, ses délices de la vie champêtre; il semble qu'elle prolonge ses jours. Quant à sa bienveillance pour vous, vous connoissez la cour, si sujette aux révolutions.

EMPSAEL.

Que m'y est-il arrivé depuis mon départ ?

JACOB.

Seigneur, j'aspirois au moment de vous entretenir en particulier : c'est le motif secret qui m'a fait entreprendre ce voyage.... Mais personne ne peut-il ici nous écouter ?

EMPSAEL.

Parle librement ; nous ne sommes point à la cour. Aucun habitant de ces forêts n'est capable de tromper.

JACOB.

Il s'est formé, pendant votre absence, de grands orages qui ont pensé renverser toute votre fortune. Si je vous en faisois le récit, il y auroit de quoi vous éloigner à jamais du ministère. J'en ai été dans la plus terrible inquiétude, car il y alloit de votre tête.

EMPSAEL.

On peut faire tomber ma tête, mais non m'ôter mon courage. Dis-moi tout ce que tu sais.

JACOB.

Seigneur, l'empereur, ralenti, comme vous savez, par les années, ne s'occupe plus maintenant qu'à faire fleurir les arts de la paix, et

à les répandre dans ses vastes conquêtes. Vos ennemis ont profité de ces dispositions et de votre absence pour vous perdre dans son esprit : ils lui ont représenté que votre goût pour la guerre avoit détruit le commerce dans ses états ; qu'on n'y voyoit plus d'autre argent que des monnoies étrangères ; que toutes les manufactures y étoient anéanties au point, qu'il n'y avoit dans ses ports ni ateliers de construction pour ses vaisseaux, ni fonderies de canons, et qu'enfin l'empire touchoit à sa ruine. La savante ville de Fez, à laquelle vous avez envoyé tous les livres européens qui se trouvoient dans vos prises, a représenté à l'empereur que ses colléges étoient déserts, parce que ses étudians s'engageoient en foule sur vos corsaires ; qu'il n'y auroit bientôt plus ni ecclésiastiques ni hommes de loi : ce qui entraîneroit nécessairement la perte de la religion et de la patrie. D'un autre côté, les Africains blancs, jaloux de la préférence que l'on donne ici aux noirs pour tous les emplois, ont répandu le bruit que vous vouliez vous rendre indépendant par le crédit des hommes de votre couleur ; que, dans cette intention, vous aviez formé la garde de l'empereur de noirs qui vous étoient dévoués ; que vous faisiez construire une forteresse dans le voisinage de votre pays ; que

vous y logiez ce que vous aviez de plus cher; que vous vouliez profiter de vos grandes richesses, de votre pouvoir, de la vieillesse de l'empereur et de la jeunesse de son fils pour vous emparer de la couronne. Les consuls européens, pleins de ressentiment contre vous, ont accrédité ces rumeurs par de riches présens qu'ils ont répandus dans le sérail. Enfin, vos fidèles noirs, mécontens de ce que vous avez épousé une femme blanche, disoient hautement que, méprisant votre propre sang, et l'exemple de l'empereur, dont la femme favorite est noire, vous aviez sans doute le projet de vous allier avec les chrétiens européens. La longue confiance de Muley Ismaël pour vous, ébranlée par une conjuration aussi générale, a été altérée au point que vos amis tremblans ont craint qu'il ne demandât votre tête avant votre justification.

EMPSAEL.

As-tu tout dit?

JACOB.

Oui, seigneur.

EMPSAEL.

Tant que l'empereur suivra mes maximes, ses états seront florissans. Je ne saurois trop le ré-

péter, la politique de l'Afrique doit être opposée en tout à celle de l'Europe. Il faut d'abord laisser aux chrétiens les arts de luxe qui les corrompent : les sérails et les magasins de Maroc ne sont que trop remplis des étoffes et des bijous que j'ai pris sur les vaisseaux européens ; nous n'avons pas besoin de frapper de la monnoie pour notre commerce : nos espèces d'or et d'argent sont en Portugal et en Espagne, notre trésor en est plein. Quant aux arts de la guerre, nous pouvons également nous en passer : nos fabriques d'armes et nos ateliers de construction sont en Italie, en Espagne, en France et en Angleterre ; nos arsenaux et nos ports sont remplis de canons et de vaisseaux que nous avons enlevés à ces puissances : ils en regorgent au point que nous en pouvons faire commerce. S'il est quelques autres arts qui nous soient utiles, laissons ici toutes les religions libres. Tout ce qu'il y a d'illustre et de persécuté chez nos ennemis passera la mer pour nous les apporter ; nous n'avons pas besoin d'écoles à Fez : nous ne manquerons pas de gens éclairés, tant que nous aurons des succès. Il ne faut que d'intrépides soldats ; notre religion est de vaincre, et notre justice de nous venger. D'une part, les Maures expulsés d'Espagne contre

le droit des gens, et de l'autre les noirs réduits à la servitude en Amérique, contre le droit de la nature, voilà les deux lions qui défendent le trône d'Ismaël et qu'il doit lancer contre toute l'Europe. Pour la victoire, il ne nous faut que le souvenir de nos affronts; nous n'avons besoin d'autres armes que de nos bras: les Européens nous fabriqueront toujours assez de vaisseaux et de canons. Pourquoi ne serois-je pas libre de me livrer à l'amour comme à la vengeance? Ces deux passions sont en contre-poids égal dans mon cœur. Ma vengeance a été utile à l'Afrique, et si mon amour peut nuire à quelqu'un, ce ne peut être qu'à moi.

Pour ce qui est de me rendre indépendant et de m'emparer de la couronne, tu as vu près de mes tentes, sur un tertre, une petite chaumière; c'est là ma forteresse et mon trône; c'est là que je prends plaisir à oublier une cour orageuse. Je l'avoue, j'ai goûté quelque douceur à la rendre au-dedans digne de l'objet que j'aime, en y accumulant les fruits de mes victoires, et à l'orner au-dehors des pavillons que j'ai enlevés à mes superbes ennemis; et s'il manque aujourd'hui quelque chose à mon bonheur, c'est que mes infortunés parens, qui ont été leurs victimes, ne soient pas les témoins de ma gloire et de leur humiliation.

JACOB.

Seigneur, l'empereur n'a pas tardé à rendre justice à la grandeur de vos vues et à la modération de vos désirs; il s'est rappelé ces vastes conquêtes où vous l'avez si bien servi sur la terre, le degré de splendeur où vous avez porté sa puissance sur la mer, les richesses immenses que vous avez fait entrer dans ses coffres, la fidélité inaltérable et l'obéissance aveugle de vos compatriotes; et il a fait ajouter à ses titres de roi de Fez et de Maroc et d'empereur d'Afrique, celui de seigneur de la Guinée, comme un titre de protection pour les noirs, et plus fraternel que celui de roi et d'empereur. Ensuite il a désigné son dernier fils Muley Dhmet Dahebby, sorti comme lui d'une femme noire, pour son successeur au trône, au préjudice de ses autres enfans nés de femmes blanches, et enfin il vous a nommé pour le former, après lui, dans le grand art de gouverner: vous en recevrez l'ordre incessamment. Le choix qu'il a fait de votre personne a eu l'approbation de tout l'empire.

EMPSAEL.

Pour instruire le prince de Maroc, sorti du sang des anciens chérifs et de celui des noirs, il ne lui faut d'autre livre qu'une carte marine.

Il y verra, au nord de ses états, la perfide Espagne, au sud la malheureuse Guinée, et au couchant les îles de l'Amérique; mais, pour apprendre à y lire, il lui faut pour précepteur l'adversité. Je n'ai rien à refuser à Muley Ismaël; il m'a captivé par ses bienfaits; mais jamais son fils ne lui ressemblera (1): la prospérité des pères corrompt les enfans.

JACOB.

Si celui d'Ismaël est formé par un aussi grand maître que vous, l'Afrique ne manquera jamais d'esclaves blancs, ni Maroc de trésors. Il ne me reste, seigneur, qu'un souhait à faire pour votre gloire, c'est que vous ne laissiez pas prendre trop de pouvoir sur vous à l'amour de votre épouse. Si vous me permettez de le dire, elle est d'un sang ennemi des Africains. Quand vous sentirez affoiblir en vous, par ses caresses, vos justes ressentimens contre les Européens, rappelez-vous, seigneur, les injures éternelles qu'ils ont faites à l'Afrique. Ce pays est couvert des monumens de leur tyrannie; les plus coupables de leurs peuples sont sans doute les Romains. Après avoir conquis l'Asie et détruit

(1) La prédiction d'Empsael sur Muley Dahmet s'est vérifiée.

l'empire des Juifs, ils s'étendirent comme un torrent en Afrique. Rome, en tout temps, a fait les malheurs du monde; Rome moderne, plus ambitieuse, captive les corps et les âmes.

EMPSAEL.

Jacob, je t'en remercie; mais Zoraïde n'est pas Romaine. Adieu, laisse-moi respirer seul un moment.

JACOB.

Adieu, seigneur; accordez-moi votre puissante protection, et soyez sûr de ma fidélité, je vous le jure par Abraham.

EMPSAEL *seul.*

Je me suis expliqué avec trop de liberté devant ce Juif. C'est un courtisan rusé; il tourne le dos au soleil couchant pour adorer le soleil levant; il est venu voir s'il n'y avoit pas quelque réalité dans les bruits qui couroient de moi, et si je n'étois pas disposé à abuser de la vieillesse d'Ismaël et de l'inexpérience de son fils. Il a d'abord entr'ouvert mon cœur par des flatteries; ensuite il l'a rempli de fiel contre l'empereur, le peuple, mes amis, mes ennemis, ma propre femme, et quand il en a eu pénétré le fond, il a fini par des sermens de fidélité.... Malheureuse condition des ministres! au comble de la puissance, ils n'ont pas un ami à qui ils

puissent confier leurs peines ! Au moins, dans les temps de ma servitude, je trouvois avec qui les partager. Quand mon maître m'avoit mis ma charge sur mes épaules, je rencontrois toujours sur les chemins quelque compagnon d'esclavage aussi chargé que moi; après nous être aidés à nous débarrasser de nos fardeaux, nous nous asseyions au pied d'un arbre; nous nous racontions nos misères; nous parlions de de la barbarie de nos maîtres; nous formions des projets de vengeance; ensuite, après nous être aidés à nous recharger, nous nous quittions les larmes aux yeux, nous serrant la main et nous disant: Adieu, mon ami; adieu. Nous nous séparions, sûrs de notre foi, sans avoir fait de serment; notre foiblesse nous lioit : la grandeur me met en méfiance de mes propres amis. Esclave, des inconnus me déchargeoient de mon fardeau; ministre, il faut que je porte seul celui d'un empire. Il n'y a qu'un confident digne de l'homme, c'est la femme : la nature les a faits l'un pour l'autre. La femme a en elle tout ce qui manque à l'homme, de la douceur pour calmer sa colère, de la gaîté pour dissiper ses noires réflexions; l'homme, à son tour, lui communique de la force pour appuyer sa foiblesse, du jugement pour fixer la mobilité

de son imagination ; la nature les met sans cesse dans l'heureuse nécessité de partager leurs plaisirs et leurs peines : oui, la femme est la plus chère portion de l'homme. Pendant qu'il se livre le jour aux affaires, il se console en pensant que le soir il déposera toutes ses inquiétudes dans son sein ; mais lorsqu'il voit qu'un autre homme y a pris sa place et partage son estime ou sa confiance, à la faveur des préjugés de nation ou de religion, alors il ne reconnoît plus en elle sa moitié.... Le cœur est tout, le reste n'est rien.... Oui, trouver un autre homme dans le cœur de sa femme, c'est pire que de le trouver dans son lit. Mes ennemis se sont emparés de la mienne : pendant que de justes ressentimens m'animent contre eux, une pitié déraisonnable l'afflige ; mes victoires la font pleurer... Va donc chercher du repos contre les intrigues des cours, l'ingratitude des peuples et des rois, dans le sein de ton épouse : tu y trouveras l'amour de tes anciens tyrans, et pour maîtres tes propres esclaves... Oh ! heureux l'homme obscur qui vit seul ! Que je serois heureux si, au sortir de mon esclavage, la fortune m'avoit jeté seul et inconnu au milieu de cette forêt ! J'y aurois vécu de la chasse et en liberté. Ces arbres antiques, ces vallées profondes, ces

monts âpres, parsemés de fondrières et couronnés de neiges resplendissantes, me plaisent plus que le palais impérial de Maroc, surmonté de ses boules d'or. Mon âme s'agrandit dans ces solitudes qui n'ont que le ciel pour toit et que Dieu pour maître. J'aime à voir ces tours entr'ouvertes, ces remparts ruinés, et ce grand squelette d'une ville européenne que les siècles ont dévorée; je me plais à parcourir ces longs portiques silencieux où fourmilloit autrefois un peuple tumultueux, bruyant et insolent; j'aime à poursuivre les sangliers et les buffles dans ces vastes places où les légions romaines faisoient briller leurs armes devant les palais de leurs généraux, en les proclamant à grands cris les seigneurs de l'Afrique. César, avec toute sa puissance, n'a fait qu'un parc pour la chasse du noir Empsael. Les peuples ambitieux de l'Europe bâtissent de grands monumens; les noirs, plus sages, n'élèvent que des cabanes. Tous les monarques de la Guinée n'ont jamais construit un édifice plus durable qu'un homme et plus haut qu'un palmier : la gloire de l'Europe est de laisser partout des trophées; l'Afrique, comme la nature, met la sienne à les renverser. Les siècles ont vengé ma patrie de ses anciennes injures, allons la venger de

ses nouveaux tyrans; allons réduire leurs flottes en cendres; rendons leurs villes semblables à celle-ci, et transportons-en les habitans esclaves en Afrique; appesantissons tout le poids de la vengeance sur ceux qui sont en mon pouvoir. Les liens du devoir se relâchent parmi eux; à peine ils arrivent qu'ils s'enfuient; ils trouvent de la protection dans les larmes de mon épouse! J'ai mis l'ordre dans trois royaumes, je saurai bien le mettre dans mon cœur; l'amour et la vengeance s'en disputent l'empire: bannissons l'amour; plus de pitié. Je verrai désormais Zoraïde en pleurs à mes genoux sans en être ému.

(*Benezet vient à passer vêtu comme un esclave; il s'achemine vers la tour de César.*)

EMPSAEL.

Que vois-je? mon esclave fugitif! Holà! arrête; qui es-tu?

BENEZET.

Un habitant du monde.

EMPSAEL.

Tu es Européen, je le reconnois à ta physionomie: où est ton passe-port?

BENEZET, *lui montrant les plantes qu'il porte à sa main.*

Le voici.

EMPSAEL.

Des plantes à la main peuvent servir de passe-port à des hommes simples ; mais les Européens se servent d'écritures perfides comme eux. Ton passe-port ?

BENEZET.

Mon ami, je n'en ai pas d'autre. Des plantes utiles me font bien venir chez tous les peuples innocens et bons.

EMPSAEL.

Quelle est ta profession ?

BENEZET.

La même que la tienne ; je suis chasseur.

EMPSAEL.

A qui fais-tu la chasse ?

BENEZET.

A des animaux plus terribles que les lions et avec une arme plus forte que la lance.

EMPSAEL.

Tu es donc un de ces marabouts du désert qui trompent le peuple par de vains sortiléges ? Quels sont ces animaux et où sont tes armes ?

BENEZET.

Ces animaux sont les passions, et mon arme est la patience.

EMPSAEL.

Dites-moi : pourquoi vous retirez-vous seul dans ces déserts ? Savez-vous que c'est ici la ville des lions ?

BENEZET.

Mon frère, un buisson épineux, ou les ruines d'un monument, suffisent pour me défendre des lions ; mais les lions me défendent des hommes, qui sont beaucoup plus à craindre. Les lions ne font point de mal aux hommes qui ne leur en font point ; ils n'en ont jamais fait aux anciens solitaires de l'Égypte, ni à ceux de ta religión qui vivent dans les déserts.

EMPSAEL.

Vous avez raison ; mais comment vivez-vous seul dans cette forêt inculte ?

BENEZET.

Les arbres me donnent des fruits : le jour, je cherche des plantes dans la montagne ; la nuit, je me retire dans cette tour, inaccessible aux bêtes féroces.

EMPSAEL.

Pourquoi avez-vous renoncé au monde ?

BENEZET.

Ce sont les hommes du monde qui renoncent au monde. Pour moi, j'en jouis tous les jours de ma vie; je la règle sur le cours du soleil; je passe le printemps et l'été en Amérique, l'automne en Europe, et l'hiver en Afrique. Chaque jour, je me lève et je me couche avec le soleil; le jour, les bienfaits de Dieu, répandus en profusion sur la terre, me pénètrent de reconnoissance, et, la nuit, sa magnificence dans les cieux me remplit de ravissement. Ami, crois-moi, la vue seule du ciel me donne des insomnies.

EMPSAEL.

Hélas! j'ai vécu autrefois aussi heureux!... Mais comment pouvez-vous vivre tout seul?

BENEZET.

Les principales actions de la vie se font seul: on dort seul, on pense seul, on souffre seul, on meurt seul.

EMPSAEL.

Pourquoi ne pas employer votre sagesse à servir les hommes?

BENEZET.

C'est pour les servir et n'en être point of-

fensé, que je vis loin d'eux. Je porte d'un pays à l'autre les semences des plantes utiles. Chez les peuples riches, je les sème dans les forêts, où elles ne sont connues que d'un petit nombre de sages; mais je les porte chez les peuples pauvres et hospitaliers, qui les cultivent dans leurs champs avec reconnoissance. Chemin faisant, si je trouve des hommes affligés des passions qui attaquent les peuples corrompus, tels que les préjugés de la gloire ou de la superstition, je tâche de les déraciner en eux, afin de les faire vivre en paix avec les autres et surtout avec eux-mêmes.

EMPSAEL.

Faire vivre les hommes en paix! Hommes et femmes, blancs et noirs, chrétiens et musulmans, tous les hommes sont en état de guerre. Et où allez-vous maintenant?

BENEZET.

Je vais en Guinée pour y faire tomber l'esclavage des noirs en Amérique.

EMPSAEL.

Et par quel moyen?

BENEZET.

Avec ces deux plantes.

EMPSAEL.

Ces plantes sont donc magiques?

BENEZET.

Ce sont le café et la canne à sucre. C'est pour les cultiver en Amérique que l'Europe va chercher des esclaves noirs en Afrique. Je veux apprendre aux noirs à les cultiver dans leur pays, et, si je les trouve dociles à mes leçons, un jour, avec l'aide de mes frères, nous établirons chez eux des moulins à sucre. L'Amérique n'aura plus d'esclaves, et l'Europe vivra en paix avec l'Afrique.

EMPSAEL.

Notre chérif Mahamed a établi autrefois la culture de la canne à sucre dans la vallée voisine de Tarudan. Le pays en tiroit de grandes richesses; mais les guerres en ont tari la source. Homme généreux, il est sublime de vouloir finir les malheurs de trois parties du monde avec deux plantes; mais vous ne connoissez donc pas les Européens? Dès que les noirs auront enrichi leurs terres par cette culture, les blancs viendront s'y établir. Aujourd'hui ils s'emparent des habitans, alors ils s'empareront du pays : ils en ont agi ainsi sur cette partie de l'Asie, fameuse par leurs

épiceries. Il faut donc que vous portiez aux noirs, avec les arts de la paix, ceux de la guerre, afin qu'ils puissent se défendre : tout cela demande beaucoup de temps et de dépenses.

BENEZET.

Je leur donnerai un moyen de défense qui ne leur coûtera rien.

EMPSAEL.

Et quel est-il ?

BENEZET.

C'est de ne rien refuser à ceux qui veulent nous dépouiller.

EMPSAEL.

Votre grande vertu vous met hors de sens.

BENEZET.

Mon ami, je suis dans mon bon sens, je te l'assure.

EMPSAEL.

Ne rien refuser à ceux qui veulent nous dépouiller! Il n'y a pas un seul exemple d'une pareille politique sur toute la terre.

BENEZET.

Je t'assure qu'elle fait subsister en paix et fleurir une belle population en Amérique.

EMPSAEL.

Comment! vous ne faites jamais la guerre?

BENEZET.

Jamais. La guerre ne convient qu'aux bêtes féroces.

EMPSAEL.

Vous n'avez donc point de voisins?

BENEZET.

Nous sommes au milieu des sauvages toujours en guerre.

EMPSAEL.

Vous êtes donc inconnus aux Européens?

BENEZET.

Nous trafiquons avec eux, et nous sommes nous-mêmes descendans des Européens.

EMPSAEL.

Comment s'appelle votre pays?

BENEZET.

La Pensylvanie.

EMPSAEL.

Et votre religion?

BENEZET.

Le christianisme.

EMPSAEL.

Le christianisme! il a fait les malheurs du monde.

BENEZET.

Les Européens en ont fait le prétexte de leurs fureurs; mais il fait notre bonheur en Pensylvanie.

EMPSAEL.

J'ai ouï parler de ce pays. Dieu fait donc des miracles en faveur de la vertu?

BENEZET.

N'en doute pas, mon frère : il en fait partout en faveur de ceux qui se fient en lui; partout il prend la protection des foibles; il fait réagir contre les méchans les maux qu'ils font aux hommes. Tout homme qui a un esclave a, à son tour, un tyran, ou dans sa femme, ou dans son souverain.

EMPSAEL.

Vous pourriez bien avoir raison. Mais la nature fait naître les hommes en état de guerre, en leur donnant des intérêts différens; ceux de l'Afrique ne sont point ceux de l'Europe.

BENEZET.

N'injuriez pas la nature, mon frère : elle

n'a donné aux hommes des intérêts différens, que pour en composer leur intérêt général. L'industrie de l'Europe sert à l'Afrique, et les richesses de l'Afrique servent à l'Europe.

EMPSAEL.

Qui donc divise ces deux parties du monde depuis tant de siècles, et les arme l'une contre l'autre?

BENEZET.

C'est l'ambition qui arme par toute la terre les tribus, les peuples, les religions.

EMPSAEL.

Cependant chaque homme croit voir la vérité dans son parti.

BENEZET.

La vérité ressemble au mont Atlas, qui offre autant d'aspects qu'il y a de points d'où on le regarde. Les uns n'y voient que des terres labourées, d'autres des forêts, d'autres des roches; ceux qui ne le contemplent que de loin, croient y voir un vieillard à tête blanche, qui porte le ciel sur ses épaules. L'ambitieux est celui qui veut forcer les autres de ne voir que ce qu'il y voit; mais le sage, qui

embrasse toutes les observations, s'en forme seul une idée juste : il en est de même de la vérité.

EMPSAEL.

Ce sont les Européens qui font tous les maux du genre humain; aussi je leur ai juré une guerre éternelle.

BENEZET.

Tu fais en vain la guerre aux Européens; tu as en toi-même un ennemi plus redoutable qu'eux, c'est la vengeance.

EMPSAEL.

Comment puis-je la bannir de mon cœur, lorsque les monumens de la tyrannie la rallument au milieu même des déserts?

BENEZET.

Tu peux la bannir, en pensant que ceux qui l'ont exercée comme toi sont morts aujourd'hui, et n'ont laissé après eux que des noms odieux aux peuples opprimés. Cette tour, bâtie par César, s'appelle la tour du Diable.

EMPSAEL.

Mon nom sera cher à l'Afrique, que j'aurai vengée.

BENEZET.

Il peut venir ici après toi des ennemis des

noirs et de ta mémoire. Il est un moyen d'en laisser une, chère à tous les hommes.

EMPSAEL.

Quel est-il?

BENEZET.

La vertu.

EMPSAEL.

Elle est victime par toute la terre, excepté peut-être en Pensylvanie.

BENEZET.

Elle triomphe dans le ciel et dans la postérité. Vois ce petit tombeau avec ces couronnes; c'est celui d'une femme bienfaisante : il est plus honoré que la tour de César.

EMPSAEL.

Ce que vous me dites me touche. Mais quel bien pourrois-je faire, entouré d'esclaves blancs?

BENEZET.

Tu peux faire leur bonheur avec ces plantes, comme je compte faire avec elles celui des noirs. Si je détruis par leur culture l'esclavage des Africains en Amérique, tu peux aussi détruire par elles la tyrannie des Européens, en les rendant laborieux. Nous parviendrons tous deux au même but par des chemins différens.

EMPSAEL.

Les Européens ne travaillent que par force. Mais venez avec moi à Maroc ; l'empereur ne s'occupe que des arts et de la paix, je vous ferai avoir un emploi à sa cour.

BENEZET.

Je ne vais que chez les foibles et les malheureux. Je me suis fait des ennemis en Europe en y prenant la défense des noirs, je m'en ferois en Afrique en prenant celle des blancs.

EMPSAEL.

Savez-vous qui je suis?

BENEZET.

Mon ami, tu es Empsael, ministre et grand amiral de Maroc : j'ai entendu plus d'une fois le bruit de tes cors de chasse dans les forêts, et celui de tes canons sur le rivage.

EMPSAEL.

Comment vous appelez-vous?

BENEZET.

Antoine Benezet.

EMPSAEL.

Bon Antoine Benezet, si j'étois libre, je voudrois passer mes jours comme vous dans la solitude.

BENEZET.

Mon frère, je t'indiquerai une solitude plus impénétrable que l'Atlas, où tu pourras te retirer quand tu voudras.

EMPSAEL.

Où est-elle ?

BENEZET.

Dans ton propre cœur, si tu en chasses les passions.... Adieu : la tour de César est déjà dans l'ombre ; voici l'heure où les lions sortent de leur retraite, et où je rentre dans la mienne.

EMPSAEL.

Adieu, sage Européen : puissent tous tes compatriotes te ressembler ! (*Empsael reste seul.*) Ce blanc parcourt la terre pour le bonheur des noirs, et moi, noir, je parcours les mers pour le malheur des blancs. La vertu de cet homme me semble plus grande que toutes mes victoires. Oui, il a raison ; le tombeau de Mentia est plus respectable que la tour de César. (*Il s'en approche.*) Mais, que vois-je parmi ces couronnes ? C'est le collier de Zoraïde ! Je l'ai vu ce matin sur son cou, lorsque je l'ai laissée ensevelie dans un profond sommeil. Elle l'a mis en offrande sur le tom-

beau de Mentia avant de m'implorer pour des malheureux. Zoraïde ! ô toi qui peux tout sur moi, tu cherches contre moi des protections chez les morts ! Foible liane, tu t'attaches à une liane morte, pour résister à la tempête qui t'agite ! Souveraine de mon âme ! ma main, entourée de ta couleur favorite, a souvent triomphé dans les combats. Elle a versé le sang de mes tyrans, elle doit essuyer tes larmes. Combattons contre la vengeance. Souvent, sur un vaisseau, surmontant le vent et les flots contraires, j'ai, malgré les orages, abordé et vaincu un vaisseau ennemi : luttons contre nos passions. L'aigle marin s'avance contre les vents qui font ployer ses ailes, et s'élève au-dessus de la tempête. Élevons-nous au-dessus de nous-même. Ruban de ma vertueuse épouse, sois à mon bras comme ces feux célestes qui paroissent au haut des mâts à la fin de l'orage, signe du calme des mers et de la sérénité des cieux.

(*Pendant qu'Empsael regagnoit son palais, occupé de ces réflexions, ses deux esclaves infortunés avoient fait de vains efforts pour s'échapper. Égarés dans les forêts, sans guide, sans appui, ils s'étoient tout à coup retrouvés auprès de la chaumière de Zoraïde. A son as-*

pect, Almiri ne put s'empêcher de sentir un mouvement de joie.)

ALMIRI.

Voici la chaumière : ô mon maître ! vous êtes sauvé.

DOM OZORIO.

Comment as-tu fait pour retrouver ce chemin ?

ALMIRI.

En me guidant sur les étoiles, comme dans mon pays. Voici celle de l'*Éléphant,* voilà celle du *Colibri.*

DOM OZORIO.

Mon ami, nous ne sommes pas ici en sûreté. Si on nous y trouve, on nous punira comme des esclaves fugitifs, et peut-être comme des voleurs. C'est le comble de l'infortune de regarder sa prison comme un asile, et de n'y pouvoir entrer !

ALMIRI.

Mon père, vous êtes bien fatigué, asseyez-vous sur l'herbe.

(*Ozorio, conduit par Almiri, s'asseoit entre deux roches.*)

DOM OZORIO.

La nuit même, si favorable aux malheureux, nous est contraire.

ALMIRI.

O soleil ! dans ton absence tout est mort ; tu es le grand esprit de l'univers.

DOM OZORIO.

Il est un autre esprit, mon fils, qui gouverne ce monde en tout temps ; c'est Dieu : le soleil est son plus bel ouvrage.

ALMIRI.

Mais, quand le soleil est couché, tout dort sur la terre.

DOM OZORIO.

Quand Dieu fait coucher le soleil pour nous, il le fait lever pour d'autres pays.

ALMIRI.

Comment ! il ne dort jamais?

DOM OZORIO.

Jamais : il tourne toujours autour de la terre.

ALMIRI, *à part.*

Mon maître a l'esprit malade.... Comment le soleil peut-il tourner la nuit autour de la terre, puisqu'on le voit se coucher tous les soirs dans la mer?

DOM OZORIO.

Mon ami, je ne peux t'expliquer cela à présent ; je suis malade : la maladie accable l'esprit.

ALMIRI.

Mon maître, reposez-vous, tâchez de dormir.

DOM OZORIO.

Mon ami, il n'y a pas de repos pour moi dans l'esclavage. L'esclavage renferme tous les maux et prive de tous les biens. Il nous ôte l'usage de la lumière, de l'air, de l'eau et de la terre, dont nous ne recueillons les fruits que pour nos tyrans.

ALMIRI.

Ne soyez pas inquiet. La nuit, quand nous serons dans la prison, je vous procurerai de la lumière en vous allumant du feu, et le jour, quand nous en serons dehors, je vous trouverai de l'eau. Je labourerai la terre pour vous et je vous chercherai des plantes bonnes à manger.

DOM OZORIO.

Les animaux domestiques, amis de l'homme par la nature, deviennent ses ennemis s'il tombe dans l'esclavage. Ici, les chiens des noirs poursuivent les blancs, sans toi ils m'auroient dévoré.

ALMIRI.

Ils font tout le contraire à Saint-Domingue; mais puisqu'ils caressent ici les noirs, vous

n'avez rien à craindre. Je vous accompagnerai partout.

DOM OZORIO.

En tout temps, les chiens sont fidèles à leurs amis; mais dans l'esclavage l'homme abandonne les siens : ici, les hommes de la même nature se disputent les plus misérables subsistances. Ils se dénoncent, ils se trahissent, ils se persécutent

ALMIRI.

Je serai toujours votre ami, quoique je sois noir, et que vous soyez blanc.

DOM OZORIO.

L'esclavage rompt les liens les plus sacrés de la nature; il sépare les pères même des enfans.

ALMIRI.

Je vous serai toujours attaché comme un enfant; vous m'avez aimé comme un bon père.

DOM OZORIO.

O mon fils, en vain tu cherches à me consoler. Tant de maux réunis me tuent; une fois le corps malade, tout est perdu. La maladie ôte la mémoire, le jugement, la prévoyance. En vain l'homme en santé s'appuie sur ses lumières et son courage : quand la maladie le

saisit, toutes ses forces l'abandonnent. C'est un ennemi qui s'empare de l'intérieur de l'homme, et qui le foule aux pieds avec sa sagesse et sa raison. Connois-tu quelque remède contre une maladie qui nous accable?

ALMIRI.

Oui.

DOM OZORIO.

Quel est-il?

ALMIRI.

La patience.

DOM OZORIO.

Et quand la vieillesse se joint à la maladie, quel remède y a-t-il alors?

ALMIRI.

Mon père... il y a la mort.

DOM OZORIO.

Mais, c'est un malheur épouvantable de mourir sans secours!

ALMIRI.

Il ne faut pas de secours pour mourir.

DOM OZORIO.

Mais tu ne crains donc pas la mort?

ALMIRI.

Oh non! mourir, c'est dormir.

DOM OZORIO.

Tu crois donc que tout mourra avec toi ?

ALMIRI.

Non, je retournerai dans mon pays.

DOM OZORIO.

Qui te l'a dit ?

ALMIRI.

Mon père et ma mère.

DOM OZORIO.

Et qui l'a dit à ton père et à ta mère ?

ALMIRI.

Leur père et leur mère.

DOM OZORIO.

Sans doute, nous ne tenons nos opinions que de la foi de nos pères. Heureux l'homme simple qui ne voit pas dans la mort plus de mal que la nature n'y en a mis ! Heureux qui fut élevé dans le repos du cœur et de l'esprit ! Il n'est pas plus en souci de sa mort que de sa naissance. Il se laisse aller à l'ordre universel des choses, sans inquiétude et sans effroi. Heureux ceux qui sont nés parmi les peuples que nous appelons sauvages : ce sont les peuples civilisés qui sont les plus malheureux. Les préjugés terribles s'emparent d'eux à leur naissance, les tour-

mentent pendant leur vie et les environnent à la mort. Il en est des conditions des hommes comme des contrées où ils naissent : plus elles sont belles, plus il s'y accumule de maux. C'est autour d'elles que se rassemblent tous les fléaux du corps et de l'âme, les préjugés de la naissance, de la fortune, de l'honneur, de la superstition. O Almiri ! tu es plus heureux que moi : ton corps est esclave; mais ton âme est libre..... Oui, tu as raison, mon fils ; il ne faut pas craindre la mort. La religion même nous l'apprend, et elle est d'accord avec la nature.

ALMIRI.

Mon père, je ne vous abandonnerai jamais je vous accompagnerai dans l'autre monde.

DOM OZORIO.

Comment ! tu te ferois mourir ?

ALMIRI.

Oui, pour vous suivre.

DOM OZORIO.

O Almiri ! se tuer est un grand crime !

ALMIRI.

Ma vie est à moi.

DOM OZORIO.

Non, elle est à la société.

ALMIRI.

Qu'est-ce que la société ?

DOM OZORIO.

Ce sont les hommes avec lesquels nous vivons.

ALMIRI.

Ma vie est donc à vous ?

DOM OZORIO.

Non ; je n'ai plus rien : ta vie et la mienne sont à nos maîtres.

ALMIRI.

Quoi ! à des hommes qui nous rendent misérables ! Mon corps est à mon maître ; mais ma vie est à vous, car elle est à moi.

DOM OZORIO.

Elle est à Dieu qui te l'a donnée.

ALMIRI.

Puisqu'il me l'a donnée, je peux en disposer pour vous.

DOM OZORIO.

Non, car il te l'a donnée sans ton aveu et doit te la retirer de même ; d'ailleurs, si je meurs, tu ne peux me suivre : la mort nous sépareroit.

ALMIRI.

Non, la mort ne nous séparera pas; nous vivrons et nous mourrons ensemble.

DOM OZORIO.

O mon fils ! ton amitié m'attache encore à l'existence.

ALMIRI.

Vous avez besoin de prendre des forces; il nous faut des vivres, j'en vais chercher dans cette chaumière.

DOM OZORIO.

Garde-toi d'y rien prendre, ce seroit un vol.

ALMIRI.

Dans mon pays, les vivres sont communs entre les noirs; on ne les refuse pas même aux étrangers.

DOM OZORIO.

C'est un crime de les prendre parmi les blancs; mais j'ai plus besoin de dormir que de manger : tâche de reposer aussi; le sommeil calme à la fois les peines du corps et de l'âme; il répare toutes les forces : c'est le plus doux bienfait de la nature.

ALMIRI.

Je ne dormirai pas tant que vous veillerez.

DOM OZORIO.

Je crains de m'endormir, à cause des bêtes féroces; la lumière les chasse, mais je n'ai pas seulement une pierre à fusil.

ALMIRI.

Oh ! il n'en est pas besoin; je vais allumer du feu à la manière de mon pays. Bon, voici deux petits morceaux de bois sec... Mon maître.

DOM OZORIO.

Eh bien !

ALMIRI.

Dites-moi pourquoi les bêtes féroces ont peur du feu.

DOM OZORIO.

C'est pour assurer la tranquillité de l'homme pendant la nuit, que Dieu a voulu que le feu fît peur aux animaux qui vivent de sang.

ALMIRI.

Fort bien, fort bien; mais le feu attire les mouches qui vivent aussi de sang : que direz-vous à cela ?

DOM OZORIO.

Tu as l'esprit bien libre pour t'occuper de ces questions !

ALMIRI.

J'ai peu de savoir; mais répondez-moi.

DOM OZORIO.

Oui.

ALMIRI.

Dites-moi donc pourquoi le feu chasse les lions et attire les mouches.

DOM OZORIO, *s'endormant.*

Ah ! ah !

ALMIRI, *en riant.*

Ah ! ah ! voyons avec votre grand esprit ; n'allez pas me donner quelque raison comme celle du soleil qui tourne.

DOM OZORIO.

Oui.

ALMIRI.

Mais oui.

DOM OZORIO *s'endort.*

Oui.

ALMIRI.

Eh bien ! vous ne répondez pas ? Vous n'en savez pas la raison : eh bien, je vais vous la dire. Il y a dans mon pays une mouche luisante, qui brille la nuit comme une étoile, toutes les autres mouches en sont amoureuses ; mais, pour s'en débarrasser, elle leur promet ses faveurs, à con-

dition qu'elles lui apporteront du feu (1) : voilà pourquoi, dès qu'il y a du feu allumé, les mouches y volent de tous côtés, afin de devenir brillantes comme leur amie. Eh bien! que dites-vous de mon histoire? N'est-elle pas jolie?.... (*Il chasse les mouches avec une branche d'arbre.*) Allez, pauvres mouches.... ne soyez pas amoureuses; ne vous jetez pas au feu, pauvres mouches! (*Il s'endort.*)

(*Zoraïde arrive avec ses femmes et des flambeaux.*)

ROSA ALBA.

Au moins, madame, vous en voilà délivrée! Quel cruel embarras pour vous si Empsael eût trouvé ici Pedro Ozorio!

ZORAÏDE.

Ce malheureux est bien plus embarrassé que moi, quelque part où il soit.

PETROWNA.

Et son pauvre noir?

MARGUERITE.

Qui est-ce donc qui a allumé ici du feu?.... Madame, ne faites pas de bruit. Voici ces

---

(1) Cette fable est tirée des Siamois.

deux esclaves qu'on cherche partout : ils sont endormis.

ZORAÏDE.

Ne les réveille pas... O sommeil ! tu calmes les peines des infortunés.

ROSA ALBA.

Empsael va arriver. . . . Quelle scène terrible lorsqu'il reconnoîtra Ozorio, son ancien maître !

ZORAÏDE.

Si Ozorio lui-même apprend qu'il est au pouvoir d'Empsael, il va mourir de frayeur.... O Dieu !....

ROSA ALBA.

Madame, vous êtes trop bonne. Il y a un proverbe bien vrai dans mon pays : « Ne voulez-vous pas qu'il vous arrive de mal ? ne faites pas de bien. »

ZORAÏDE.

Ce sont des méchans qui ont imaginé ce proverbe. Celui-ci est bien plus vrai : « Si vous faites du mal, il vous arrivera du mal. » Ne voyez-vous pas que le mal qu'Ozorio a fait autrefois à Empsael est puni aujourd'hui par son propre esclavage?

ROSA ALBA.

Vous avez raison, madame.

ZORAÏDE.

Au contraire, voulez-vous qu'il vous arrive du bien? faites du bien. Ne voyez-vous pas que le bien qu'Ozorio a fait à son noir est récompensé par l'attachement de ce pauvre esclave? Comment allons-nous faire pour empêcher Ozorio d'être la victime de la fureur d'Empsael?

PETROWNA.

Ozorio a laissé croître sa barbe. Il y a bien long-temps qu'Empsael ne l'a vu, il n'en sera pas reconnu d'abord.

ZORAÏDE.

Mais lorsque Empsael l'interrogera et qu'il saura qu'il est de Saint-Domingue, et qu'il s'appelle Ozorio?

ROSA ALBA.

Il n'a qu'à changer de nom et se dire d'un autre pays.

ZORAÏDE.

Il ne faut jamais tromper.

DALTON.

Il faut le prévenir de sa situation, afin qu'il y pourvoie lui-même. A sa place, je me tuerois.

ZORAÏDE.

Généreuse Dalton, ce seroit le tuer moi-même, dans l'état de foiblesse où il est, que de lui mon-

trer le précipice sur le bord duquel il est endormi. D'ailleurs, quand une fois on a rendu service aux malheureux, il ne faut pas les abandonner : l'inconstance des protecteurs met le comble aux peines des infortunés.

MARGUERITE.

Il y a un moyen bien simple, c'est de les faire retourner avec les autres esclaves dans la matamore, par le moyen du souterrain que Williams y a creusé. Ah ! voici Williams.

WILLIAMS.

Ces maudits esclaves fugitifs ont redoublé notre misère. Le renégat Achmet, qui les cherche partout, a fait la visite dans la prison, où il a découvert le souterrain que j'y avois fait. Malédiction sur les Espagnols !

MARGUERITE.

Apaise-toi, mon cher Williams.

WILLIAMS.

Le renégat attend le retour d'Empsael pour faire donner la question à tous les esclaves. Il veut savoir qui a creusé le souterrain.

ROSA ALBA.

Mais ce bon Père de la Merci ne trouve-t-il pas moyen de le calmer ?

WILLIAMS.

Il se contente de nous prêcher la patience.

MARGUERITE.

Et le juif portugais, à qui madame a remis des charités pour vous?

WILLIAMS.

C'est lui qui a découvert le souterrain et qui en a prévenu le renégat. — Ce maudit requin m'envoie faire patrouille sur mer avec les gardes noirs; il a fait allumer des feux tout le long de la côte : on y découvriroit une hirondelle. Je donnerois ma vie pour savoir où sont ces deux esclaves, j'irois les dénoncer tout de suite.

MARGUERITE.

Ah! Williams!

WILLIAMS.

Comment! ils sont cause que j'ai perdu le moyen de te voir. Tu auras beau me faire des signaux, ils m'ont ôté ma boussole.

ZORAÏDE.

Songez qu'ils sont vos compagnons.

WILLIAMS.

Quoiqu'ils soient Espagnols, et que je sois Hollandois, madame, s'ils se fussent fiés à moi, je

leur aurois gardé ma parole au milieu même des tourmens ; mais ils ne m'ont rien dit, je ne leur dois rien. (*Il les aperçoit et s'écrie :*) Ah ! les voici. (*D'un ton pénétré :*) Pauvres diables! Ne craignez rien, madame ; foi de Batave, je ne les trahirai pas. Je vais donner le change à notre renégat, et lui faire croire qu'ils ont pris du côté de la mer. (*Il court du côté de la mer.*)

MARGUERITE.

Oh, madame ! Williams a un bon cœur; il nous servira.

ROSA ALBA.

J'espère aussi que Januario nous sera utile. Je l'ai rencontré lorsqu'il ramenoit de la chasse le cheval de relai d'Empsael ; il m'a appris que son maître avoit rencontré près de la terre de Lesa un grand philosophe, ami des malheureux. Je l'ai prié, en votre nom, d'aller le chercher, afin qu'il nous donne des conseils. Il a pris sur-le-champ deux chevaux frais, et est retourné sur ses pas.

ZORAÏDE.

Pourquoi exposer ainsi votre amant ? C'est une heure trop dangereuse.

ROSA ALBA.

Il a pris un flambeau ; les chiens de garde le connoissent, il s'en est fait accompagner ; il n'a rien à craindre des bêtes féroces. Il sera bientôt de retour avec le philosophe.

ZORAÏDE.

Il arrivera trop tard. O mon Dieu, ce n'est qu'en toi que j'espère !

(*Almiri se réveille; il se met à chasser les mouches avec sa feuille.*)

ALMIRI.

Allez, pauvres mouches.... allez.... l'amour brûle.

DALTON.

Ah ! le pauvre garçon ! il se croit encore dans son pays.

(*Almiri aperçoit Zoraïde et ses femmes.*)

ALMIRI.

Oh qu'elles sont belles ! Sultane, ayez pitié de mon maître ; c'est moi qui l'ai égaré ; je l'ai amené ici pour y trouver un asile. Nous ne vous avons fait aucun tort.

ZORAÏDE.

Rassurez-vous, mon ami.

ALMIRI.

On nous a amenés ce matin aux tentes d'Empsael, et ce soir nous nous sommes égarés sans pouvoir retrouver notre prison, et nous mourons de fatigue et de faim.

DOM OZORIO.

Almiri ?

ALMIRI.

Sultane, voilà mon maître. Il est mourant de fatigue, de faim et de soif.

ZORAÏDE.

Apportez-moi des rafraîchissemens. Consolez-vous, vos maux ne sont point sans remède.

DOM OZORIO.

Ange du ciel, votre voix me rappelle à la vie.

ZORAÏDE.

Asseyez-vous, mon père; rouvrez votre âme à l'espérance.

DOM OZORIO.

L'espérance a marché, dès mon enfance, devant moi sans que j'aie jamais pu l'atteindre.

Maintenant, parvenu à l'extrémité de ma vie, je l'ai laissée bien loin derrière moi.

ZORAÏDE.

Il en est une céleste, que donne la vertu et qui nous attend à la fin de notre carrière.

DOM OZORIO.

Ah ! si j'avois employé la mienne, comme vous la vôtre, à faire le bien !

ZORAÏDE.

Vous en avez fait à ce noir, qui vous est si attaché ? Un verre d'eau donné à l'infortune ne reste pas, devant Dieu, sans récompense ; il ne sera pas sans mérite devant le généreux Empsael. Ecoutez ; il va arriver : il vous croit l'un et l'autre fugitifs. Le premier mouvement de sa colère est violent ; laissez-moi le temps de le préparer ; vous vous tiendrez derrière cette roche ; vous ne paroîtrez que quand je vous appellerai.

DOM OZORIO.

Oui, madame.

ZORAÏDE.

Je dois vous prévenir que, par l'effet d'anciens ressentimens des habitans de l'Afrique con-

tre ceux d'Espagne, il hait tous les Espagnols. S'il vous demande de quel pays vous êtes, que lui repondrez-vous ?

DOM OZORIO.

Que je suis Espagnol. Je ne peux renoncer à ma patrie ; mais, pour le calmer, j'ajouterai que je suis de Saint-Domingue. Les habitans de Maroc n'ont aucun sujet de haïr ceux de cette île ; elle ne leur a jamais fait de tort.

ZORAÏDE.

Ne vous hâtez pas de répondre. Si Empsael vous demande de quelle partie de l'Espagne vous êtes, vous pourrez répondre : De Saint-Domingue.

DOM OZORIO.

Oui, madame.

ZORAÏDE.

S'il vous interroge sur votre profession, que lui direz-vous ?

DOM OZORIO.

Les nobles, en Espagne, n'en ont point : le titre de noble leur tient lieu de tout.

ZORAÏDE.

La noblesse est ici sans recommandation. Mais enfin si Empsael vous demande en quoi consistoit votre revenu ?

DOM OZORIO.

Je lui dirai qu'il consistoit dans mes terres. J'étois habitant.

ZORAÏDE.

Vous aviez, sans doute, des noirs pour esclaves ?

ALMIRI.

Oh, madame! mon maître faisoit leur bonheur.

ZORAÏDE.

Si Empsael vous demande si vous étiez habitant, laissez votre noir répondre. Le juste ciel permet ici que les blancs soient sous l'empire des noirs, il vous sera doux d'y avoir votre ancien esclave pour ami. Si Empsael vous demande votre nom ?

DOM OZORIO.

Je lui dirai que je m'appelle dom Pedro Ozorio.

ZORAÏDE.

Il a eu autrefois un ennemi qui se nommoit comme vous.

DOM OZORIO.

Ce ne peut être moi. Je ne suis sorti de Saint-Domingue que pour tomber dans l'esclavage.

ZORAÏDE.

Mais n'aviez-vous point d'autres noms ?

DOM OZORIO.

On m'appelle aussi le grand commandeur, parce que j'étois honoré de l'ordre illustre de Saint-Jacques. Je portois encore le nom de marquis de Las Vittorias, du nom d'un de mes ancêtres, qui fut un des conquérans de l'Amérique. (*On entend le son des trompettes et des tambours maures.*)

ZORAÏDE, *effrayée.*

Retirez-vous. Lorsque vous le verrez en colère, ne lui résistez point. Je vous le répète, laissez votre noir répondre pour vous; songez que vous êtes ici sous sa protection.

DOM OZORIO.

Et sous la vôtre, ange consolateur. (*Il se retire avec Almiri derrière le rocher. Petrowna et Dalton les accompagnent.*)

ZORAÏDE.

Petrowna et Dalton, portez-leur des rafraîchissemens, rassurez-les. Et vous, Marguerite et Rosa Alba, hâtez-vous d'illuminer cette chaumière; un jour de triomphe pour Empsael doit être un jour de fête pour Zoraïde!..... O mon Dieu! veillez sur ces infortunés; toute la prudence humaine, sans vous, ne peut que s'égarer.

EMPSAEL.

Console-toi, chère Zoraïde, je retrouverai mes esclaves fugitifs : mes gardes vigilantes, les chiens du camp, les lions du désert, le vaste Océan, tout s'oppose à leur fuite. Je te ferai présent de l'esclave blanc : on dit qu'il garde un morne silence; son âge et son humeur taciturne le rendent propre au sérail.

ZORAÏDE.

Ah ! seigneur, si j'ose dire, vous voulez faire mon bonheur, et vous m'entourez du malheur de mes semblables !

EMPSAEL.

Tu plains sans cesse les malheurs de mes tyrans !

ZORAÏDE.

Seigneur, si j'ai cherché à soulager vos esclaves, c'est par amour même pour vous, c'est pour éloigner de vous le spectacle déchirant de leurs peines.

EMPSAEL.

Que t'importent leurs peines lorsqu'il ne manque rien à ton bonheur ? Des esclaves de toutes les nations de l'Europe travaillent ici pour tes plaisirs; ils apportent à tes pieds toutes les pro-

ductions de l'Atlas, depuis ses sommets glacés jusqu'aux rivages brûlans de la mer.

ZORAÏDE.

Ah, Empsael ! si vous saviez ce que peut pour le bonheur le concours des riches quand ils sont bons, et des pauvres quand ils sont libres ! si vous connoissiez mon pays, et ce qu'y produit la liberté !

EMPSAEL.

Qu'a donc ton pays de comparable à l'Afrique ?

ZORAÏDE.

Il n'y a pas, comme ici, en tout temps, un climat chaud et des arbres couverts de verdure. Là règnent de rudes hivers où la terre se couvre de frimas ; mais on n'y voit pas, comme ici, des villes sans habitans, des chemins sans voyageurs, des forêts où les arbres fruitiers laissent tomber en vain leurs fruits, des fontaines qui n'abreuvent que des lions. L'homme n'y laisse perdre aucun des bienfaits de la nature ; il y recueille des moissons dans toutes les plaines, et des fruits sur tous les coteaux : tout y est riant et animé ; l'air y retentit partout des chansons des paysans, soit qu'ils se livrent pendant le jour à leurs paisibles travaux, soit que le soir ils s'assemblent

au pied d'un orme pour y danser avec les jeunes filles du village. Le bonheur des campagnes y annonce l'opulence des villes. On aperçoit les longues avenues de ces arbres qui traversent les plaines, et se perdent à l'horizon, tandis que les vaisseaux jettent l'ancre dans le canal des fleuves; leurs mâts se confondent avec les saules des rivages et les chansons de leurs matelots avec celles des bergers. C'est à la liberté que les hommes de mon pays doivent leur industrie, les champs leur culture, les villes leur commerce, la France sa puissance et son bonheur. C'est à la liberté que ses femmes doivent les grâces qui les rendent recommandables dans toute l'Europe; et, si je l'ose dire, seigneur, si vous avez trouvé en moi quelques foibles charmes, je les dois à la liberté, qui, dans mon enfance, développa dans mon âme et dans mes traits les premiers linéamens du bonheur.

EMPSAEL.

Tu me fais de la France une description bien touchante! voudrois-tu y retourner?

ZORAÏDE.

Moi, quitter le plus généreux des hommes! Ah! seigneur! je voudrois vous voir heureux;

je voudrois vous entourer du bonheur de mon pays !

EMPSAEL.

Les gens de ton pays ne t'ont-ils pas dépouillée de tes biens ? n'ont-ils pas cherché à arracher de ton cœur la religion de tes pères ?

ZORAÏDE.

J'ai oublié leur injustice depuis qu'ils sont malheureux ; mais croyez que, parmi ces hommes que vous poursuivez, il en est beaucoup qui détestent vos tyrans ; croyez qu'il en est qui auroient soulagé vos maux s'ils l'avoient pu, jugez-en par mes foibles efforts pour vous les faire oublier.

EMPSAEL.

Je ne peux rien te refuser. J'étois ton tuteur lorsque tu étois enfant, tu es le mien maintenant que je viens sur l'âge ; mais je ne puis oublier la vengeance.

ZORAÏDE.

Ce mot glace tous mes sens.

EMPSAEL.

Il embrase tous les miens. Regarde cette main, ils l'ont marquée avec le feu. Tu.....

pleures...... Ah ! tes larmes pénètrent jusqu'à mon cœur !

ZORAÏDE. (*Elle aperçoit son collier*).

Seigneur, par ce foible vœu offert sur la tombe d'une femme moins infortunée que moi.

EMPSAEL.

Par toi-même, chère Zoraïde ! que veux-tu que je fasse pour ces misérables ? On ne les retrouve plus ; oublie-les : ils sont en proie à la fureur des lions.

ZORAÏDE.

Ils ne redoutent que la vôtre.

EMPSAEL.

Où sont-ils ?

ZORAÏDE.

Ils s'étoient égarés ; ils sont venus chercher un asile auprès près de cette chaumière.

EMPSAEL.

Elle les protégera : qu'ils paroissent.

ZORAÏDE.

Vous m'avez promis de parler à l'européen avec bonté ; il a fait du bien à son esclave.

EMPSAEL.

Je te le jure par ce signe sacré. (*Il montre le ruban qu'il a à son poignet.*) Objet plus chéri que Mentia ! je les recevrai l'un et l'autre comme des frères malheureux.

ZORAÏDE.

Paroissez, infortunés... (*A Ozorio.*) Parlez avec simplicité et franchise; ne craignez rien : Empsael est généreux, même envers ses ennemis. O Dieu, viens à mon secours !

EMPSAEL.

Chrétien, console-toi; ton esclavage est une fortune de la mer. La mer est comme la mort : aujourd'hui à toi, demain à moi.

DOM OZORIO.

Illustre amiral, les fortunes de la mer ne devroient être que pour ceux qui s'y font la guerre. Je ne vous ai jamais fait de mal; je naviguois bien loin de vos côtes lorsque vos vaisseaux m'ont amené en esclavage, contre le droit des gens.

EMPSAEL.

De quelle nation es-tu ?

DOM OZORIO.

Seigneur, je suis Espagnol.

EMPSAEL.

Espagnol ! tu es de cette nation qui, contre la foi des traités, a chassé de l'Espagne les rois légitimes de Grenade, fondateurs de l'empire de Maroc ; qui, sans aucun sujet de plainte, a exterminé la plupart des peuples de l'Amérique; qui, la première des nations de l'Europe, a réduit en esclavage les noirs de l'Afrique pour les transporter en Amérique ; qui s'est emparée des îles et des côtes de l'Asie; qui a rempli les quatre parties du monde de ses brigandages... Tu es Espagnol ! et tu parles du droit des gens !

ZORAÏDE.

Ah, seigneur !

EMPSAEL.

Je me contiendrai, Zoraïde, je te l'ai promis. (*A Ozorio.*) Où allois-tu ?

DOM OZORIO.

Seigneur, j'allois sur la côte de Guinée pour y faire un chargement d'esclaves.

EMPSAEL.

Tu faisois la traite des esclaves, et tu te plains d'être tombé dans l'esclavage ! Infidèle ! Dieu est juste, il te punit par où tu as péché.

DOM OZORIO.

Seigneur, les peuples noirs de l'Afrique se

font fréquemment la guerre, et ils nous vendent volontairement leurs prisonniers pour l'esclavage.

EMPSAEL.

A l'instigation des Européens qui les trompent, et font naître parmi eux mille querelles dont ils profitent. Mais, de quel droit après tout les peuples de l'Europe se mêlent-ils des guerres de l'Afrique, lorsque les noirs de l'Afrique ne se mêlent point des guerres de l'Europe ?

DOM OZORIO.

Grand ministre, si les Espagnols vont en Afrique chercher des noirs, c'est pour les rendre plus heureux en leur apprenant des arts utiles, et en les accoutumant au travail; car les noirs ne travaillent pas s'ils n'y sont contraints.

EMPSAEL.

Que dis-tu? Les noirs n'ont-ils pas des arts qui suffisent à leurs besoins? meurent-ils de faim dans leur pays? vont-ils chercher les bras des Européens pour le cultiver? Quels sont les plus indolens, des blancs qui ont besoin des noirs pour cultiver leurs colonies, ou des noirs qui tirent assez de superflu de leurs cultures pour en charger des flottes européennes qui viennent commercer sur leurs côtes?

DOM OZORIO.

Seigneur, vous avez raison; mais les terres de l'Amérique sont des terres brûlantes qui ne peuvent être cultivées par les blancs.

EMPSAEL.

De quelle couleur étoient les Péruviens et les Mexicains, ces anciens cultivateurs de l'Amérique que les Espagnols ont exterminés ? N'étoient-ils pas blancs, ou plus foibles même que les blancs? Les infatigables conquérans qui sont venus les détruire à travers les mers orageuses et des montagnes que des neiges éternelles sembloient rendre inaccessibles, n'étoient-ils pas blancs aussi? L'Europe ne peut-elle fournir aux pays chauds que de sanguinaires soldats et non de paisibles laboureurs ? n'a-t-elle de force que pour ravager la terre, et en manque-t-elle pour la cultiver?... Mais, dis-moi, infidèle, la terre de l'Amérique te semble-t-elle plus brûlante que celle de l'Afrique, qui noircit la plupart de ses habitans ? Ne sont-ce pas des esclaves blancs qui ont bâti les fortifications de Miquenez, de Tafilet, de Salé et les monumens de Fez l'incomparable? ne sont-ce pas trente mille hommes de ta nation qui ont élevé les remparts de Maroc, semblables aux rochers de l'Atlas, sous ce vengeur de l'Afrique et ce fléau de l'Es-

pagne (1), Jacob Almanzor? Ces travaux ne sont-ils pas mille fois plus rudes sous un ciel voisin du brûlant Zara, que la culture du café et des cannes à sucre sous les brises fraîches de l'Amérique? Réponds-moi.

DOM OZORIO.

Il n'est que trop vrai, seigneur : les esclaves blancs supportent de plus rudes travaux en Afrique que les esclaves noirs en Amérique. Ici, on nous fait porter des chaînes en travaillant; pendant le sommeil même, ce consolateur des misérables, nous ne pouvons respirer en liberté. On nous renferme dans d'étouffantes matamores.

EMPSAEL.

Ainsi donc, de ton aveu, les Européens sont plus robustes que les noirs, puisqu'ils supportent ici de plus grands travaux sur une terre plus brûlante que celle de leurs colonies. Avoue aussi qu'ils sont plus méchans que les noirs. Si nous ne les tenions enchaînés le jour et renfermés la nuit, ils nous égorgeroient en trahison. Perfides Européens, Dieu est juste; il se sert de l'Afrique pour venger les Africains. La plupart des Européens qui sont esclaves ici

(1) Voyez Marmol, *Histoire de l'Afrique.*

sont des navigateurs qui vont aux îles de l'Amérique, ou sur la côte d'Afrique, faire le malheur des noirs. Vous avez porté le crime de l'esclavage sur les côtes de la Guinée, et Dieu en a mis la vengeance sur celles de Maroc.

DOM OZORIO.

Sage ministre de ce grand empire, dès les premiers temps de nos établissemens en Amérique, nous fûmes obligés, par l'épuisement d'hommes où nous jetèrent nos guerres, d'aller chercher des cultivateurs en Afrique.

EMPSAEL.

Pourquoi donc les avoir réduits en esclavage en Amérique? Étant libres, ne pouvoient-ils pas en cultiver la terre? Que dirois-tu si dans une ruche tu voyois les abeilles réduites à l'esclavage par d'oisifs bourdons, qui se nourrissent de leurs travaux?

DOM OZORIO.

Illustre Musulman, des motifs moins intéressés et plus sublimes que ceux de la politique portèrent les Espagnols à transporter des noirs dans leurs colonies. C'étoit pour les éclairer des lumières d'une religion pure; car, seigneur, si vous l'ignorez, les peuples de cette partie du monde sont plongés dans les ténèbres du paganisme.

EMPSAEL.

Puisqu'ils en vouloient faire des frères, pourquoi donc en ont-ils fait des esclaves? C'est pour empêcher les noirs de briser leurs fers que votre religion les consacre.

Hypocrites Européens ! ainsi vous vous jouez de Dieu et des hommes. Sous le prétexte d'étendre votre religion, vous vous êtes faits les tyrans du monde. Quand vos vaisseaux marchands ont découvert un pays riche, ils y sollicitent un comptoir. Est-il accordé ? vous y envoyez des Missionnaires, qui pénètrent dans l'intérieur à la faveur du commerce. A force de présens, ils obtiennent du souverain la permission de prêcher à ses sujets la soumission aux lois et la charité. Comme le prince et son peuple y trouvent également leur compte, vos prêtres ne tardent pas à s'y faire des prosélytes. Bientôt il s'élève des querelles entre votre religion et celle du pays. Alors vos vaisseaux de guerre arrivent, vos gardes-magasins deviennent des soldats, vos comptoirs des forts, vos chapelles des cathédrales, et vous finissez par renverser la religion et l'état qui vous ont reçus. C'est ainsi que vous vous êtes rendus maîtres d'une partie des côtes

de l'Asie et de ses îles, et que vous avez tenté de vous emparer de la Chine et du Japon, où votre nom est en horreur.

Voilà comme vous en agissez avec les peuples riches; mais si vous abordez chez un peuple pauvre, vous n'y faites pas tant de façons. Après qu'il vous a reçus de son mieux, vous ne manquez pas de planter sur le rivage un poteau avec une inscription, par laquelle vous prenez possession de son pays, au nom de votre dieu et de votre prince. Si vous trouvez quelque inconvénient à exposer votre injustice au grand jour, vous enfouissez ce poteau pour le déterrer, en temps et lieu, comme un titre légitime. En cas de besoin, des miroirs, des sonnettes, quelques bouteilles d'eau-de-vie, couvrent votre usurpation du titre d'achat. Après avoir enivré le souverain, vous dépouillez son peuple. C'est par ces moyens que vous vous êtes emparés de l'Amérique et des côtes orientales et méridionales de l'Afrique. Vous vous gardez bien d'en agir ainsi chez les puissances belliqueuses, car vous êtes tyrans avec les foibles et foibles avec les tyrans. Vous rampez à Constantinople, devant le grand empereur des fidèles. Ici, vos consuls font mille bassesses pour les intérêts de votre commerce; mais avec les peuples bons et sim-

ples de la Guinée, vous êtes des perfides. Dis-moi, qu'ont fait aux Européens les pauvres noirs? Ils n'ont point de vaisseaux pour voguer dans vos mers; ils n'envoient ni prêtres ni soldats pour subjuguer vos peuples; ils n'ont point bâti de forts sur vos côtes: vous êtes d'autant plus coupables, que votre religion, émanée de Dieu, comme la nôtre, vous ordonne de traiter tous les hommes en frères.

DOM OZORIO.

Seigneur, on abuse des meilleures choses. Si nos missionnaires vont chez les peuples sauvages, c'est par le même motif qui y conduit les prêtres de votre religion, afin de les amener au culte pur d'un seul Dieu.

EMPSAEL.

Chrétien, tu oses comparer ta religion à celle du Prophète! Nous n'avons point réduit à l'esclavage les peuples que nous avons domptés; nous n'en forçons aucun de soumettre leur conscience à nos armes. Les Grecs, les Juifs, les Arméniens, les Cophtes, les Maronites, exercent librement parmi nous la religion de leurs pères. Nos prêtres, après avoir répandu la lumière du Croissant dans les trois Arabies et dans les îles de l'Asie, n'en ont point subjugué les habitans. Réponds-moi, si tu le peux.

ALMIRI.

Grand esprit ! mon maître est malade, ne l'affligez pas.

EMPSAEL.

Pauvre noir ! tu me parois d'un excellent naturel ! (*A Ozorio.*) Parle, toi.

DOM OZORIO.

Seigneur, je vous offense en voulant me justifier.

EMPSAEL.

Non, tu ne m'offenses pas. Ma religion m'ordonne d'entrer en justification avec mon esclave... Parle.... Tu te tais.... J'ai promis à celle à qui je ne peux rien refuser d'agir à ton égard avec bonté. Je t'offre un moyen de rompre tes fers.

ALMIRI.

O glorieux sultan, soyez mille fois béni ! O mon pauvre maître ! vous allez être libre.

EMPSAEL.

Fidèle serviteur, tu ne parles pas de toi ? Tu m'intéresses !

DOM OZORIO.

Seigneur, comment puis-je rompre mes fers ?

EMPSAEL.

En embrassant ma religion.

DOM OZORIO.

Seigneur, je ne le puis. Je tiens à celle où je suis né.

EMPSAEL.

Tu dois tenir à la meilleure. Ma religion est plus divine que la tienne, car elle est plus humaine ; elle nous défend de tenir nos frères dans les fers : il y a plus, si (1) un de nos esclaves se marie, il n'est plus tenu de travailler pour son maître. Notre loi suppose, avec raison, qu'il doit ses travaux à sa femme et à ses enfans. Tu vois qu'elle est, plus que la tienne, conforme aux lois de la nature. Ouvre les yeux à la vérité.

DOM OZORIO.

Je ne puis renoncer à la religion de mes pères.

EMPSAEL.

Tu ne te refuses à la lumière que pour boire du vin et manger du porc.

DOM OZORIO.

Equitable Musulman, je tiens à ma religion, parce que je la crois la meilleure ; j'ai un dieu, une patrie, une femme, des enfans et l'honneur.

---

(1) Voyez le *Voyage de Maroc et d'Alger*, par les Pères de la Trinité, en 1724.

EMPSAEL.

Les noirs que tu enlevois à l'Afrique n'avoient-ils pas aussi une patrie, des amis, des femmes et des enfans?

DOM OZORIO.

Généreux Empsael, mettez un prix à ma liberté. Voyez ces bras foibles et décharnés, ces épaules écorchées du poids des fardeaux. Je suis vieux, je ne peux me faire à la servitude; bientôt je mourrai dans vos fers, sans utilité pour vous.

EMPSAEL.

Je fais la guerre aux méchans, mais je n'en fais pas le commerce. Tu me donnerois quatre boules d'or aussi grosses que celles de la mosquée d'Abdul Mumen (1), à Maroc, que je ne te rendrois pas la liberté. Souffre le mal que tu as fait souffrir.

DOM OZORIO.

C'est la loi de mon pays qui est coupable, ce n'est pas moi. Je l'adoucissois autant qu'il m'étoit possible; j'étois allé moi-même acheter mes esclaves en Guinée, afin de les transporter

---

(1) Il paroît qu'Abdul-Mumen est le roi de Maroc qui fit la conquête de Gago par un mariage, ainsi que nous l'avons rapporté.

avec humanité sur mes habitations, où j'allois tâcher de les rendre heureux.

ALMIRI.

Il les rendoit heureux; c'est la vérité, j'en jure par le soleil.

EMPSAEL.

Par le soleil!... O doux rivages de la Falémé!... Comment! tu étois habitant? Dans quel pays?

DOM OZORIO.

Dans l'île de Saint-Domingue.

EMPSAEL, *entrant en fureur.*

A Saint-Domingue! habitant à Saint-Domingue! A ce nom tout mon sang bouillonne. Comment t'appelles-tu?

ZORAÏDE.

Seigneur, souvenez-vous....

EMPSAEL.

Parle... parle... ou je te fais mourir.

DOM OZORIO.

Je n'ai jamais pu vous offenser. Je sortois de mon pays lorsque j'ai été pris par un de vos vaisseaux. J'habitois la partie méridionale de Saint-Domingue, où je suis connu par mon équité envers tous les hommes; j'en prends à

témoin cet infortuné compagnon de mon sort. Je m'appelle Pedro Ozorio.

EMPSAEL.

Ozorio!... quoi! c'est toi, monstre! reconnois Pedro, ton ancien esclave!

ALMIRI *se mettant au-devant d'Empsael, et découvrant sa poitrine :*

Frappez, seigneur!... frappez!... mais épargnez mon maître.

EMPSAEL *recule de surprise en voyant un soleil empreint sur la poitrine d'Almiri; il lui dit d'un ton attendri :*

Noir trop généreux! quelle main maternelle imprima ce soleil sur ton cœur? dans quelle contrée de l'Afrique es-tu né? quel est ton nom?.... Ressouvenir sacré de mon enfance et de mes parens! Infortuné! parle.... comment te trouves-tu esclave de ce barbare? Ne t'effraie point. Si ma patrie me crie vengeance contre lui, elle implore pour toi toute ma pitié.

ALMIRI.

Seigneur, je suis né dans le pays de Bambouk, sur le bord de la Falémé; je m'appelle Almiri; je n'ai plus de patrie, plus de parens. Hélas! il ne me reste qu'un bon maître.

EMPSAEL, *découvrant sa poitrine.*

Almiri ! ô mon cher Almiri ! reconnois ton frère Badombi. O compagnon de mes plus innocentes années ! ô frère si regretté ! qu'il m'est doux de te retrouver, de revoir en toi tous mes parens, de me rappeler les bords de la Falémé, autrefois si heureuse ! Qu'on lui ôte sa chaîne ! qu'on lui prépare un bain, des habits comme les miens ! qu'on lui obéisse comme à moi ! c'est mon frère !... (*Montrant Ozorio.*) Gardes, qu'on le saisisse, qu'on apprête des tortures, qu'on fasse rougir des fers ! Voilà le reptile qui a allumé dans mon sang le feu de la vengeance... Ozorio ! barbare Ozorio ! en te voyant je revois tous les crimes des Espagnols ; mon frère enlevé, ma mère morte de douleur, mon pays brûlé, mon père égorgé ; je revois tout Saint-Domingue ; j'entends le bruit des fouets, les cris et les gémissemens de mes compatriotes..... Ta tête, suspendue sur le cap d'Aguer, cette vedette de l'Atlas, effraiera à jamais les Européens qui passent à sa vue pour faire les malheurs de l'Afrique.

ALMIRI.

O Badombi ! Ozorio me fut un père !

EMPSAEL.

Il fut mon bourreau ; il périra.

ZORAÏDE.

Cher époux, par le tombeau de Mentia !

EMPSAEL.

O amitié ! ô vengeance ! amour ! mon cœur ne peut suffire à vos transports ! Je ne peux voir la douleur empreinte sur ton visage : retire-toi, tu me fais mourir.

ALMIRI.

O mon frère ! ô Badombi ! par le souvenir de nos premières années ; par l'amour que vous me portez, ne me refusez pas la vie de mon maître : lui seul m'a consolé du malheur de vous avoir perdu. Le vaisseau qui me sépara de vous m'ayant amené dans l'île de Cuba, j'y fus acheté par un habitant barbare comme tous les habitans européens. Après sa mort, je fus conduit avec les autres noirs, pour y être vendu à l'encan. Pendant que nu, sur la place publique, j'étois exposé aux regards des marchands, un Espagnol s'approcha de moi et m'acheta : il me conduisit ensuite à Saint-Domingue, dans son habitation, où il m'éleva comme son fils. Ce bienfaiteur est Ozorio.

EMPSAEL.

O coup étrange du sort ! tu étois esclave dans la maison de ton frère, et tu as été élevé comme un fils dans celle de mon tyran ! (*Il le serre dans ses bras, et, le repoussant tout à coup avec fureur :*) Il t'aura donc rempli de sa rage pour ta religion, pour ta patrie, pour moi-même ?

ALMIRI, *avec tendresse.*

O mon frère ! mon amour pour ma patrie et pour vous est gravé dans mon cœur plus profondément que cette image du soleil, empreinte sur ma poitrine par les mains de nos parens. (*Il découvre sa poitrine.*)

EMPSAEL.

Jure-le moi par ce même soleil : n'es-tu pas devenu mon ennemi ?

ALMIRI, *versant des larmes.*

Votre ennemi ! moi qui vous ai tant regretté !

ZORAÏDE.

O Empsael !

(*Elle se trouve mal, ses femmes accourent et la soutiennent. Empsael s'approche d'elle et la prend dans ses bras.*)

DOM OZORIO.

Seigneur, j'ai mérité toute votre vengeance. Egaré par les lois de mon pays, je me suis

écarté de celles de la nature; mais il n'a pas tenu à moi de réparer mes injustices envers vous. A peine vous fûtes parti de Saint-Domingue, que je vous cherchai dans toutes les Antilles espagnoles. Je rencontrai votre frère dans l'île de Cuba; il vous a dit comme j'en avois agi envers lui. Je désirois avant de mourir lui assurer de quoi vivre et lui rendre la liberté; mais, comme la plupart des hommes, j'ai eu trop de temps pour faire le mal, et pas assez pour faire le bien. La Providence qui vous fit mon esclave lorsque je pouvois faire votre bonheur, vous a mis à la tête du plus puissant empire de l'Afrique, et m'a rendu votre esclave à mon tour. Vengez-vous; abrégez ce reste de jours en tout temps malheureux. La vie n'offre dans le passé que des repentirs sans le souvenir des bienfaits, et que des tourmens pour l'avenir sans l'espoir de la liberté.

EMPSAEL, *du ton de la douleur.*

La liberté!

ZORAÏDE, *revenant à elle.*

Empsael!

EMPSAEL.

Ma chère Zoraïde!

ZORAÏDE.

Est-ce donc là cette bonté que vous m'aviez

promise? c'est donc moi qui aurai causé la mort de cet Européen en l'appelant en votre présence! Quoi ! le premier mouvement de ma compassion lui seroit plus funeste que la vengeance de toute votre vie ! Au nom de celui qui réserve une gloire immortelle à l'homme qui pardonne, au nom de mon Dieu. . . .

EMPSAEL, *d'un ton attendri.*

Ton Dieu n'est pas celui des Européens, douce Zoraïde !

ZORAÏDE *tombe aux genoux d'Empsael, toutes ses femmes et Almiri s'y jettent aussi.*

Cher époux, au nom de ce Dieu qui vous a comblé de gloire depuis tant d'années, et qui met dans ce moment un frère chéri dans vos bras et un ennemi repentant à vos pieds !

EMPSAEL, *relevant Zoraïde et la serrant dans ses bras.*

Et qui m'a donné ma chère Zoraïde : ô Zoraïde, ô Almiri, vous l'emportez! Ozorio, je te donne la vie et la liberté, retire-toi.

(*Almiri se jette aux pieds d'Ozorio, et lui détache ses fers.*)

DOM OZORIO.

Magnanime Musulman, j'en atteste cette Providence qui rapproche quand il lui plaît les

hommes des climats les plus éloignés, et qui punit tôt ou tard les tyrans par les moyens qu'ils ont le plus méprisés, à mon retour à Saint-Domingue je rendrai la liberté à tous mes noirs, et je leur dirai qu'ils en sont redevables à votre clémence envers moi.

EMPSAEL.

Dis-leur qu'ils en sont redevables à Zoraïde, et que je lui dois la plus grande de mes victoires.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME VOLUME.

LIVRE VI.

LIVRE VII.

LIVRE VIII.

LIVRE IX.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.

